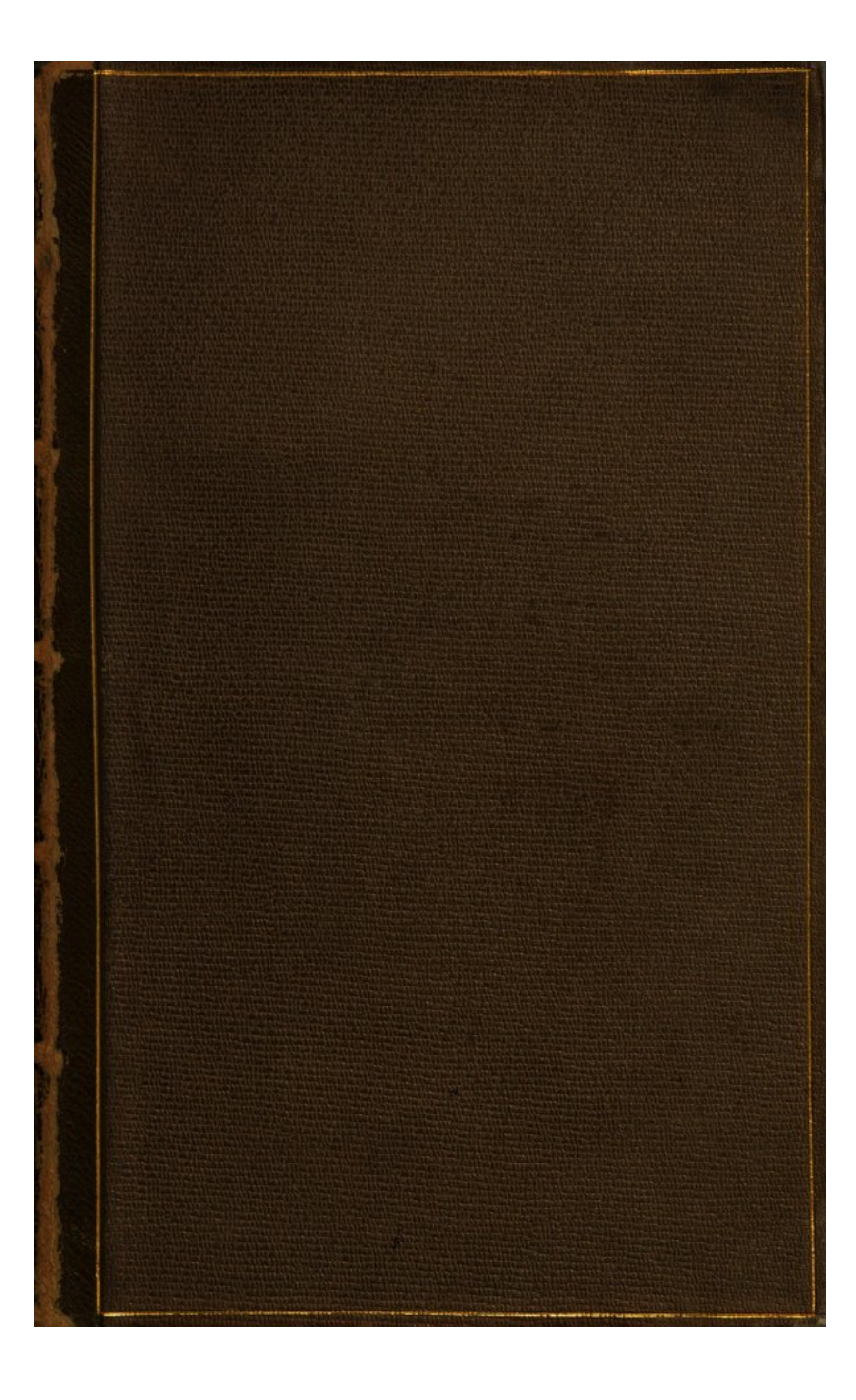
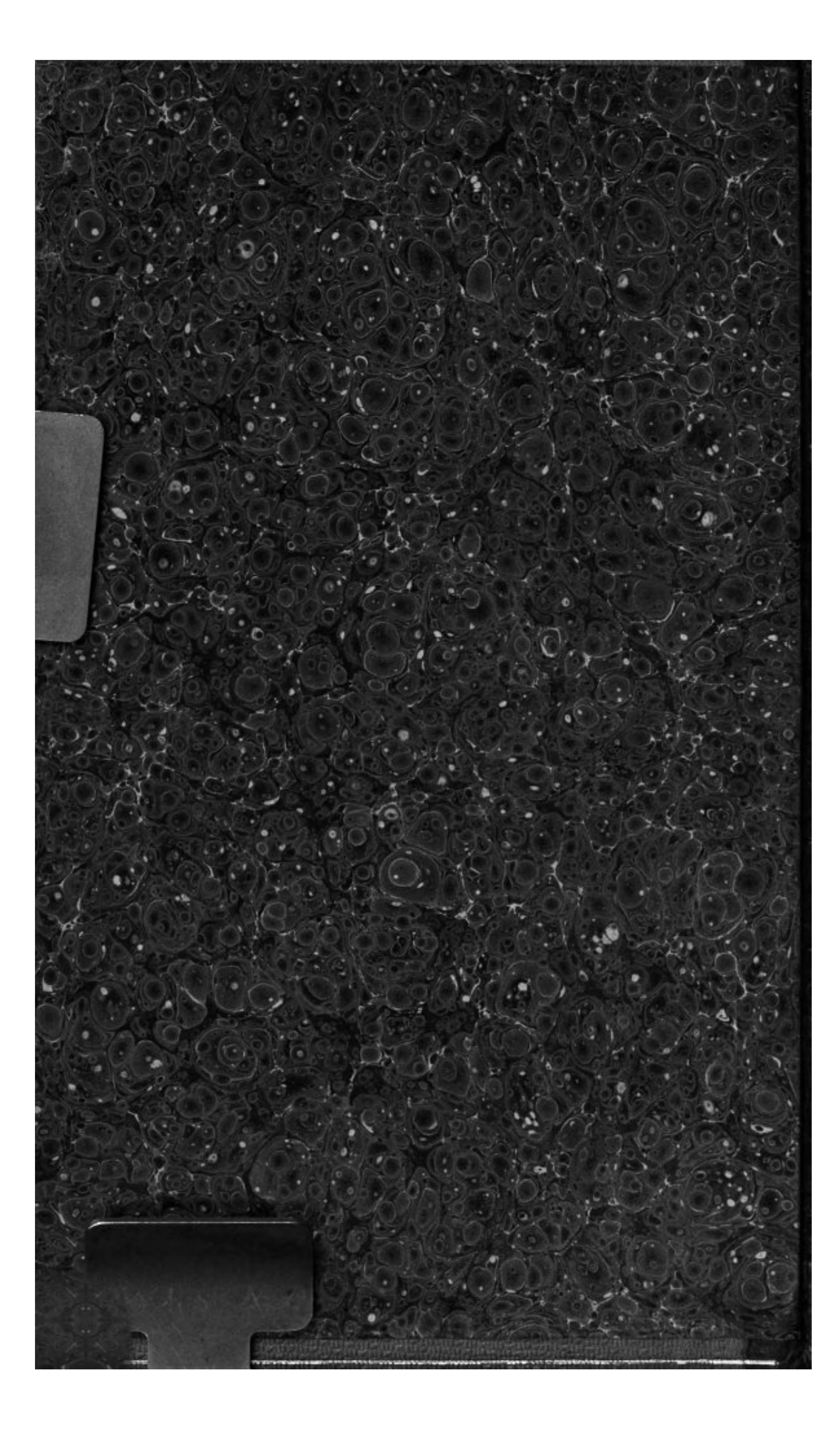
Chateaubriand et son temps

Marie-Louis-Auguste Demartin du Tyrac comte de Marcellus







CHATEAUBRIAND

ET

SON TEMPS

PAR

LE COMTE DE MARCELLUS
ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1859

CHATEAUBRIAND

ET SON TEMPS

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

CHATEAUBRIAND

ET

SON TEMPS

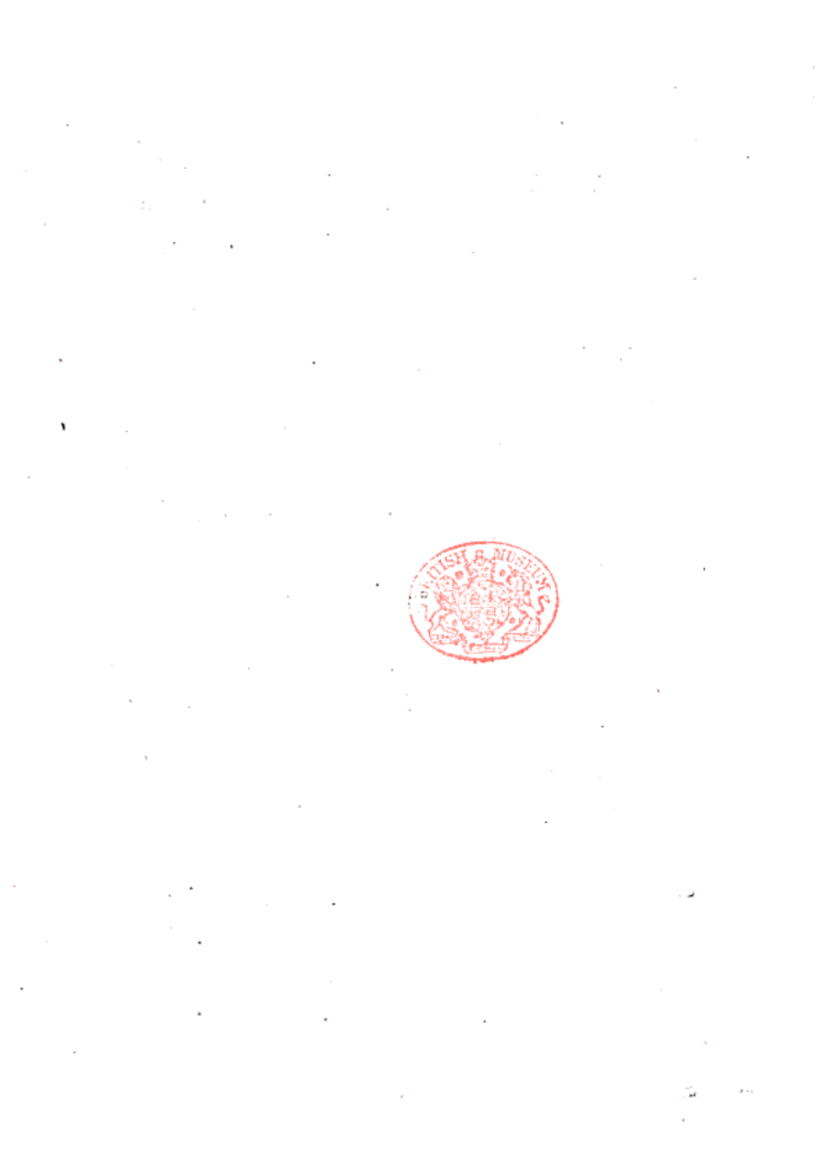
PAR

LE COMTE DE MARCELLUS
ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE.

1859



PRÉFACE

Il est presque toujours, dans l'existence la plus ignorée, un instant où elle a failli échapper à l'oubli, et un point par où elle a touché à l'histoire. Cela est vrai surtout quand on a traversé les cinquante premières années de notre siècle, si fécond en créations, renversesements et retours imprévus de la fortune. Une vie obscure a fait un moment cortège à une vie éclatante. On s'est rapproché des hommes qui s'illustrèrent, soit en gouvernant les peuples par le pouvoir, soit en dirigeant les esprits par les lettres. Il se peut que l'on ait surpris certains secrets de leurs méthodes politiques ou littéraires, deviné une énigme de leur caractèré ou de leur talent. Dès lors, quand ils ne sont plus, on doit à leur prestige même de prendre soin de leur renommée, de la dégager de l'ombre que jettent encore sur elle les passions du jour, d'analyser, de purifier et d'accroître le crédit que leurs doctrines ont mérité déjà,

a

ou obtiendront plus tard; enfin, il reste le devoir de continuer leur œuvre sous l'autorité de leur nom; et, si parfois dans le cours de ce labeur difficile on est contraint de tracer, pour ainsi dire, une part de ses propres Mémoires sur le revers de la page où ils ont laissé les leurs, ces écrits mêmes serviront d'excuse; et ici, en outre, le lecteur fera grâce au disciple en faveur d'un maître dont le génie couvre tout de son manteau.

La Politique de la Restauration, publiée il y a peu d'années, a été un premier tribut que je croyais devoir payer à la mémoire de M. de Chateaubriand. Il m'avait semblé que de sa correspondance diplomatique la plus intime ressortirait mieux encore la pensée dominante de son court ministère; et, bien que dans sa carrière publique, ou dans sa conduite privée, il ait toujours placé en première ligne cette unité de foi et de principes qui seule, disait-il, donne à la vie sa dignité, il importait d'examiner comment ses idées

d'une liberté constitutionnelle s'alliaient à l'exercice du pouvoir monarchique et aux grandes entreprises. C'est ce que j'essayai alors en faisant connaître des lettres écrites pendant les heures de sa prospérité. Ici, sans effacer entièrement la couleur politique inhérente à tout ce qui est tombé de la plume de l'auteur, et qui paraît mieux incrustée encore, pour parler ainsi, dans ses Mémoires, mes études porteront principalement sur son action littéraire et, comme notre correspondance entre Londres et Paris a servi d'appendice à l'Histoire du Congrès de Vérone, de même j'aurais souhaité que les nombreux souvenirs

de la vie de M. de Chateaubriand que je rencontre en repassant la mienne devinssent une sorte de supplément au dernier de ses écrits.

Que si l'on venait à s'étonner non sans doute de mon admiration pour l'auteur du Génie du Christianisme, mais de la constance de ma mémoire, j'avouerais que j'avais fait de ses œuvres l'idole de ma jeunesse; qu'à peine mes classes terminées, emporté par l'attrait de l'inconnu vers les lettres modernes, épris d'abord moimême de ces images hardies, mélancoliques, et de ces grands mots sonores qui semblaient, à leur début, s'emparer fièrement du sol littéraire et éclipser la sage simplicité du dix-septième siècle, comme la spirituelle légèreté du dix-huitième, j'y cherchais à la fois un aliment et un modèle. Je me cachais au fond des bois pour lire Atala en présence de la nature seule et sans témoins. Un peu plus tard, René, des hauteurs de sa rêveuse tristesse vint planer sur mes vagues pensées, comme sur tant d'esprits inquiétés par l'imagination et sans expérience de la vie. Enfin, dans mon voyage oriental, source de tant de joies immédiates et de mes jouissances prolongées, quand je foulais avec délices cette voie que M. de Chateaubriand venait de rouvrir, et où de si rares pèlerins osaient encore le suivre, j'avais avec moi l'Itinéraire grossi d'une page blanche soigneusement enlacée à chacun de ses feuillets; c'est là que j'aimais à déposer mes humbles observations, à l'abri de tant de descriptions éblouissantes; c'est là que j'enregistrais aussi, et alors sans nulle chicane d'éru

dition ou de néologisme, ma confirmation des récits du noble voyageur, comme s'il eût eu besoin de mon témoignage, ou ma reconnaissance pour sa direction, comme si j'avais dû être le seul à la lui exprimer.

Après un culte si assidu, je laisse à deviner ce que fut pour moi la volonté royale qui me nomma premier secrétaire à Londres, de l'ambassade de M. de Chateaubriand; lui-même l'avait sollicitée, déterminée, et il avait fait ainsi de ma personne son ombre diplomatique. C'était me permettre de méditer à toute heure, non plus sur les productions de son génie que la presse avait rendues communes à tous, mais sur ses inspirations quotidiennes et sur les méthodes mystérieuses de son art, ou, pour mieux dire, sur les allures familières de

sa muse.

Dès lors, heureux et fier de rencontrer dans mon chef politique un tel précepteur littéraire, je redoublai de zèle pour mieux jouir d'une si rare fortune; je l'écoutais avec la plus scrupuleuse attention; je recueillais avidement ses paroles, je provoquais ses confidences, et je hasardais des objections pour les mieux voir réfuter. C'est ainsi que, par un procédé plus hardi que discret peut-être, détourné en tout cas pour mon usage clandestin de mon métier de diplomate, je dressai une sorte de protocole journalier de nos conversations. Là, il faut bien le dire, tout au rebours des dialogues européens qui se sont établis sous ce même titre, je laissais mon héros parler tout seul; je reproduisais, dégagées de toute périphrase et sans nulle altération, ses expressions

et ses idées. Mais ces notes nombreuses, qui vont jeter, si je ne me trompe, quelque lumière sur certaines obs curités de ses écrits, il en a connu l'existence, car un jour, comme il souriait de mon exactitude à lui rappeler les propres termes de l'une de ses réflexions, je convins de la fraude; et, par une suite de cet esprit de prophétie qui l'animait pour de plus hautés combinaisons, il me dit

alors qu'un temps viendrait sans doute où cet arsenal pourrait être de quelque utilité pour lui-même. Puis il ajouta que, prévenu maintenant, il allait désormais mettre plus de soin à ne le munir que de bonnes

armes.

En effet, le journal de la vie des personnages illustres, tenu par eux ou à côté, les notes supprimées de leurs œuvres, les dépouilles de leur carnet, les vestiges ou les anecdotes qu'ils ont laissés dans le souvenir des contemporains, et particulièrement leurs conversations et leurs correspondances intimes, où se révèle toute leur pensée, sont d'un prix véritable aux yeux de la génération qui les suit immédiatement. De cet ensemble se forme une appréciation plus parfaite de leur esprit et de leur influence. Un tel faisceau de clartés, s'il ne dissipe toutes les ombres qui peuvent se cacher encore sous quelque repli du cœur, illumine du moins l'histoire; et le témoin qui a vu de près ces dominateurs de leur siècle ou leur a survécu doit dire tout ce qu'il en sait aux hommes d'une ère nouvelle où l'on ne connaît plus d'eux que leurs écrits et le bruit de leur nom.

J'ai assisté en quelque sorte à la confection de la pre

mière partie des Mémoires d'Outre-Tombe; il y a tel feuillet qui, se trompant de route, s'est fourvoyé parmi les minutes des dépêches diplomatiques, tracées côte à côte, et j'y reconnais en passant plus d'un paragraphe pour avoir été écrit à Londres bien près de moi. Cela m'amène à rendre compte des procédés de composition que je voyais M. de Chateaubriand mettre journellement en pratique.

La plupart du temps, il dictait à son secrétaire intime, en marchant d'un angle de son cabinet à l'autre; mais, quand le secrétaire n'était pas là, et que l'inspiration était venue, il s'asseyait à une petite table dressée auprès de la fenêtre, où se trouvaient

préparés des carrés de papier en monceaux, demi-feuilles d'une grande page coupée en deux. Il les chargeait rapidement de quelques lignes de sa plus grosse écriture, courant tout de travers, sans rature, sans arrêt, avec presque autant de gouttes d'encre que de mots. Il passait à la hâte de l'un de ces feuillets à l'autre, car il n'écrivait que sur l'une de leurs faces; et ils allaient, jetés de côté confusément, sans subir ni buvard ni poudre, se tacher à l'envi, se coller ensemble et se noircir des deux parts. Il interrompait assez souvent cette coulée primitive, c'est ainsi qu'il l'appelait, pour se promener à grands pas autour de la petite table, couvant de l'œit son travail, ou pour regarder en silence par la fenêtre, comme s'il demandait du secours au ciel ou à la rue; puis il allait reprendre la plume, et il ne quittait jamais cet exercice que le chapitre ou la dépêche ne fussent terminés.

Alors il rassemblait tous les feuillets épars autour de lui, leur donnait des numéros, et les repassait à tête reposée. La commençait une seconde élaboration plus lente que la première; il la nommait la refonte et n'aimait pas à en être distrait. Il y changeait les termes, coupait les périodes trop longues, coordonnait les phrases incidentes, poursuivait à outrance les amphibologies et les qui et que trop répétés, écueil de notre langue, disait-il; il retranchait rarement de la pensée primitive, il y ajoutait plus souvent. Enfin, il encombrait cette fois son texte de ratures si abondantes qu'il fallait, pour s'y retrouver, toute l'expérience de son secrétaire intime. Celui-ci recopiait le brouillon sur des carrés de papier tout semblables aux premiers et écrits -également sur une seule face, à lignes fort écartées, pour livrer plus d'espace aux corrections, et afin que, si la révision venait à entrainer la suppression d'une feuille, il n'y eût à recommencer que peu de besogne. Cette seconde copie était lue à haute voix à l'auteur, qui la suivait tant bien que mal, sur son informe manuscrit. A cette troisième épreuve il jugeait mieux, assurait-il, de la portée de la phrase, de sa transparence et de son euphonie; aussi corrigeait-il encore, et, quand il s'agissait d'une dépêche, c'était cette même copie, retouchée de sa main, que je transcrivais de la mienne pour le ministère, ou, comme il le disait, pour le roi. Puis, en la relisant lui-même devant moi d'une voix basse, mais cadencée, et en y surveillant rigoureusement la distribution des points et des virgules, il pro

voquait et encourageait mes humbles observations, presque toujours pour les réfuter quand elles n'étaient pas de tout point approbatives, de loin en loin pour s'y rendre; enfin, après ce tamisage suprême, il me livrait la dépêche signée : Chateaubriand, pour n'y plus revenir; car, une heure après, le courrier de l'ambassade, sous un cadenas énigmatique s'ouvrant à un mot convenu, emportait l'œuvre politique jusque sur le sol de France.

Quant à la page des Mémoires d'Outre-Tombe tracée incessamment la nuit comme le jour, avant, après et même quelquefois pendant la prose officielle, bien que privée de ma transcription et de la révision finale, elle n'en était pas plus négligée pour cela; car, après le troisième examen immédiat sur la copie du secrétaire intime, elle allait reposer dans le carton de l'ouvrage en cours d'exécution. Peu de jours après, l'auteur l'en retirait lui-même pour la soumettre à une critique raisonnée, ainsi qu'à une épuration grammaticale qu'il appelait le crible à froid. Or, malheureusement pour les Mémoires, cette opération, trop répétée dans les derniers temps de la vie de l'auteur, a surchargé ces récits originels de superfétations d'un intérêt secondaire, de retours vers ses études historiques ou de digressions qui en ont troublé parfois la limpidité, et c'est ce que ses lecteurs les plus indulgents n'ont pu s'empêcher d'y reconnaître.

On le voit, même à l'époque la plus florissante de son talent, il s'occupait sans cesse, dans ses œuvres destinées

à la publicité, de polir et de perfectionner son style, dont le premier jet, disait-il, n'était jamais complétement satisfaisant. Sa rigueur s'exerçait tout autant envers sa correspondance officielle qui, rapide et périodique, ne lui laissait pas le temps de reviser à distance et de sang-froid. Il me répétait souvent : « Louis XVIII <«< est connaisseur; ainsi donc point de négligences. » Puis venaient des préceptes de cette nature: « Dans « l'exorde et le cours de la dépêche, jamais de poésie, <«<les faits, les faits dans leur plus simple exposé. Tout « de suite après, les réflexions que ces faits

entraînent «< et leur moralité pratique. Voilà pour le Conseil des «< ministres. Mais, quand ce Conseil est présidé par un <«< roi qui sait par cœur Horace, on peut se permettre < < en terminant quelque digression inspirée en forme de «< péroraison; et à Paris, en ce moment, le monarque <«< tout seul la saisira. Surtout distinguons bien des <«<lettres sur les combinaisons politiques, aliment des < < < hommes d'Etat, les lettres d'affaires, pâture des bu< < reaux. Dans celles-ci restons terre à terre, sans jamais <«< sortir du positif; mais là encore, comme ailleurs, ré< < pétons les termes pour favoriser l'intelligence. Je ne «< cesserai de le redire du trivial même, oui, du tri« vial plutôt que du guindé. »

:

Or ceci s'adressait à moi, spécialement chargé de la correspondance de second ordre; car je ne réussissais pas toujours à faire entrer d'emblée dans la compréhension de l'ambassadeur le sens des lettres si variées qu'il devait signer. « Puisque je n'ai pas compris du

< < premier coup, disait-il, c'est que ce n'est point assez < < intelligible. > > Un impitoyable Refaites-moi cela venait alors couronner la critique, et le correcteur était aussi clairvoyant que sévère. Je me souviens qu'un jour, pressé de recevoir le duc de Wellington, il me chargea sous ma propre inspiration, mais sous sa responsabilité, d'ajouter un post-scriptum à la dépêche journalière qu'il nommait la dépêche royale; puis, la visite terminée, quand il lut ma composition, il la biffa tout d'un trait : « Ce n'est pas cela, me dit-il; je le vois bien, vous avez <«< voulu faire du style de l'Itinéraire, il ne fallait ici que < < se renfermer dans les platitudes de chancellerie. « Pour votre pensum vous allez tout recopier. Mais, pre< < nez-y garde, demain quand je serai chez George IV, < < à Windsor, c'est vous qui ferez en entier la grande « dépêche, à vos risques et périls, bien entendu, car « vous la signerez. > >

Sans doute ces minutieuses circonstances que je relève de mon

journal se reproduisent fréquemment dans la vie commune, et c'est la gymnastique de tout secrétaire, confident d'un ministre à portefeuille ou d'un ambassadeur; mais, quand cet ambassadeur est le chantre des Martyrs, c'est-à-dire l'artisan de la prose la plus achevée qui ait résonné dans notre langue au dixneuvième siècle, on conviendra que de telles scènes, si précieuses pour un disciple, peuvent ne pas être tout à fait perdues pour les lecteurs.

Aurais-je donc, à mon tour et à mon insu, mis unc malice malséante à rendre à M. de Chateaubriand,

après sa mort, les leçons que pendant sa vie je recevais de lui avec une si respectueuse reconnaissance? et l'élève enthousiaste serait-il devenu en vieillissant un trop rigoureux censeur? Une telle pensée m'a quelquefois agité; mais ce doute, qui seul aurait suffi pour me faire abandonner l'entreprise, je ne puis l'élever à la hauteur d'un remords, car il me semble qu'en usant d'un droit qu'il m'a légué (Politique de la Restauration, p. 43), je fais à mon maître hommage de ses dons. D'ailleurs, si je poursuis dans les Mémoires d'OutreTombe les néologismes et les obscurités qui appartiennent à la seconde manière du peintre, je me persuade qu'il les eût réprouvés lui-même quand régnait sans mélange sous sa plume cette première manière à laquelle il doit toute sa renommée.

Il est vrai que mon commentaire a suivi son œuvre avec autant de scrupule et de pointillerie que s'il s'agissait d'un manuscrit venu jusqu'à nous à travers la poussière des siècles, et que je retrouve, en accompagnant encore l'auteur dans ses méditations et ses élans. poétiques, comme dans son rapide passage au milieu des affaires, quelque chose de cette curiosité ou de cet attrait qui m'ont entraîné vers certains poëtes de la Grèce antique. Mais cette critique ou ces gloses, M. de Chateaubriand en a usé lui-même envers plusieurs de ses écrits, quand il a enfoncé si vivement le scalpel dans son Essai sur les Révolutions, et mené plus tard à la suite des Martyrs un long cortège de notes érudites. · C'est là ce qu'à son exemple j'ai tenté pour les Mé

moires d'Outre-Tombe, avec plus d'audace et bien moins d'autorité. Eh quoi! puisqu'il tient un si haut rang parmi les plus illustres écrivains de notre France, ses ouvrages, lus si souvent, ne méritent-ils pas déjà d'être étudiés? Toute la censure de l'Académie envers Corneille n'a fait que rehausser le prix des suffrages du siècle, et le génie de l'auteur du Cid, pressé plus tard sous la plume d'un grand écrivain, il est vrai, par un commentaire inflexible et vétilleux, n'en est sorti que plus retentissant.

Au reste, M. de Chateaubriand ne s'épargnait pas lui-même; novateur en pratique, car il ne l'était point en théorie, il s'étonnait souvent d'avoir présidé à la naissance de l'école romantique moderne, quand jamais, disait-il, l'amour des classiques et de la belle antiquité n'avait consumé un cœur humain d'une plus vive flamme. « Mais, ajoutait-il, aux images, aux sen<«<sations nouvelles, il a fallu des mots nouveaux; la dé<«< couverte du vague des passions et de la mélancolie, <«< maladie d'une âme immortellè, n'a plus admis la «< simplicité. L'esprit a couru après la profondeur de « l'idée, après les impressions tendues, après l'inouï, < < j'ai presque dit le monstrueux; enfin la contemplation «<et la description de la nature universelle ont fait < < oublier le naturel. » Ce n'était pas sans en exprimer de vifs regrets et presque des remords que l'auteur de René reconnaissait autour de lui, et en si grand nombre, des imitateurs; il voyait avec peine les jeunes alliés de sa muse, surtout ceux dont la faveur publique semblait

encourager les écarts, après avoir marché d'abord à son ombre, s'éloigner de sa tutelle; puis, par une invincible pente du siècle vers la décadence, s'abandonner à une abondance déréglée.' Et pourtant, vers la fin de sa vie, il se laissait aller lui-même, sans s'en apercevoir, à cette influence du temps. Passionné pour la grandeur des images et pour l'élévation de la pensée, il succombait parfois à la recherche de l'antithèse, à l'incohérence des allusions; et ces abus du style, que combattaient ses préceptes, ne sont nulle part plus sensibles que dans la Vie de Rancé, et dans certains passages des Mémoires d'Outre-Tombe, fruits de sa vieillesse.

Ma témérité, il faut bien le dire, ne s'est pas bornée à l'examen de la forme; je suis allé plus loin, trop loin peut-être. Mes remarques parfois ont porté sur le fond, et mes rectifications ont cherché à atteindre certaines appréciations des hommes ou des choses, quand elles m'ont paru trop précipitées ou trop rigides. Car, enfin, l'auteur des Mémoires d'Outre-Tombe, en nous prenant pour confident de ses sentiments les plus intimes ou même de ses faiblesses, ne s'était pas engagé à une semblable franchise pour le compte d'autrui; il avait promis plus de réserve dans une lettre écrite de Rome en 1803, où il annonçait le canevas, le ton et la marche des Mémoires de sa vie, ouvrage terminé à peine sous un titre plus retentissant quarante ans plus tard. « Soyez tranquille, disait-il, ce ne seront point des confessions «< pénibles pour mes amis. » Il ne nous devait pas en effet le portrait de tous les personnages qui l'ont froissé

«

dans sa route à travers le monde : quand il les a retracés d'un crayon si impitoyable, il s'exposait, après sa mort, à blesser bien des vivants; et, comme le lui disait un jour devant moi son compatriote, M. de Lamennais « On ne gagne rien à montrer l'espèce humaine < < sous des côtés où nul n'est bien aise qu'on le regarde. > > J'ai donc essayé d'amortir quelques attaques trop brusques échappées à la misanthropie de l'écrivain, presque toujours dans des retouches tardives. Cette humeur, après s'être épanchée sur les autres, retombait péniblement sur son propre caractère, dont il prenait, disait-il, aussi peu souci que du reste.

Néanmoins, on le comprendra facilement, c'est avec une grande timidité que j'ai dû me permettre parfois cette atténuation des sentences portées contre plusieurs caractères politiques. J'ai pu essayer d'attendrir l'hyperbole de Juvénal, mais j'ai dû respecter le burin de Tacite. Il ne faut pas que, dans mon zèle de conciliateur, on puisse m'accuser d'avoir voulu détourner le châtiment infligé aux consciences coupables, et d'avoir joué avec ma mémoire autour d'un grand peintre pour délayer ou affadir les couleurs de son pinceau.

Les Mémoires d'Outre-Tombe sont les confessions d'un gentilhomme, et d'un voyageur, pauvre, exilé, ouvrier de la pensée pour gagner le pain de chaque jour; d'un poëte ardent à tous les combats de l'esprit, le premier et le plus robuste athlète du christianisme dans notre siècle; d'un homme d'Etat, d'un publiciste dominatour de la presse, inébranlable dans sa foi politique, lutteur invincible, même quand il se retire devant l'effort des partis; enfin d'un grand écrivain dont personne n'a contesté le génie. Ce dernier de ses ouvrages n'a point subi les combinaisons d'une composition uniforme. Revu sans cesse et soumis à des divisions multiples, il n'a jamais été, pour ainsi dire, coordonné. C'est une série de fragments sans plan, presque sans symétrie, tracés de verve, suivant le caprice du jour; l'imagination s'y confond avec la mémoire; la plume qui a passé à d'autres travaux revient à ceux-ci, retrempée dans toute son énergie, pour mêler à un présent assombri de mille vicissitudes un passé émaillé de mille souvenirs.

Je ne sais si je me trompe, mais ce décousu, loin de nuire à la vivacité des impressions, y vient en aide. En tout cas, il serait bien tard pour demander quelque indulgence en faveur de l'écrivain, quand il n'en a jamais sollicité lui-même dans son œuvre suprême, tant il se sentait fort de l'indépendance de sa vie, de la fermeté de sa pensée et de la supériorité de son talent.

En résumé, j'ai désiré rapprocher, une fois encore, de la vie de M. de Chateaubriand tout ce que notre commun séjour à Londres, notre rencontre à Rome, nos relations suivies à Paris, puis une longue et intime correspondance, ont laissé sous ma main de notes écrites, et dans ma mémoire de précieux souvenirs. Or l'œuvre ou plutôt l'étude née de ce désir, si je ne sais trop comment l'intituler, je sais au moins beaucoup mieux quel avantage j'en ai voulu tirer pour moi-même.

Ainsi, détacher de belles pensées et de nobles sentiments pour les signaler à l'admiration; émousser quelques traits d'une satire trop acérée pour tenter de guérir leurs blessures; exercer l'esprit à relever chez les grands maîtres les négligences du style et surtout ses beautés; révéler certains procédés techniques de l'art d'écrire; enfin, encourager le goût des lettres en `montrant combien elles élèvent l'âme, consolent la pauvreté, s'accommodent de la rêverie, charment la solitude et forment le génie même : c'est là ce que j'ai voulu faire; mais est-ce bien là ce que j'ai fait?

AVIS

Il me semble qu'avant de commencer je dois compte à mes lecteurs de mes procédés envers l'œuvre que j'ai soumise à mes commentaires.

N'ayant ni le droit ni le désir de publier une édition nouvelle des Mémoires d'Outre-Tombe, je me suis borné à en extraire succinctement les passages auxquels se rattachent mes réminiscences, mes éloges, mes critiques, et principalement les développements que, dans nos conversations intimes, l'auteur donnait lui-même à son propre texte. Dès lors, j'ai cru qu'il me suffisait de répéter simplement le mot ou la phrase lorsqu'il s'agissait de grammaire, les noms historiques s'ils provoquent de nouveaux traits du peintre primitif ou du glossateur, l'épigramme quand j'avais à la combattre, la pensée quand j'avais à l'admirer le tout renfermé en si peu de lignes, que mes citations se sont rarement étendues jusqu'à la longueur d'un paragraphe.

Si mes scrupules sur ce point avaient laissé dans mon écrit

une certaine obscurité, quand j'ai visé surtout à éclairer les tableaux

pour en dissiper les ombres, il ne me resterait plus qu'à renvoyer le lecteur incertain du sens, ou impatienté de mes réticences, aux douze volumes de l'ouvrage. Je ne me suis jamais proposé d'en offrir même un abrégé; car je n'y ai pris que ce qui touchait de plus près à mes propres impressions et aux remarques anecdotiques de mon journal.

1

Pour faciliter ce retour aux Mémoires d'Outre-Tombe, si on le croit nécessaire, j'ai soigneusement indiqué en tête de chacune de nos notes la page de la première édition à laquelle elle s'applique; et j'ai suivi exactement l'ordre chronologique de chaque tome, afin d'éviter la confusion.

23 JY60

CHATEAUBRIAND

ET SON TEMPS

« Le temps est venu de traiter nos grands
« écrivains avec la même religion que ceux
« de l'antiquité, et d'instituer sur les clas-
« siques français cette même critique qui,
« depuis le seizième siècle, épure et illustre
« les classiques grecs et latins. »

(V. Cousin, *Fragments et Souv.*, p. 489.)

ÉTUDE

SUR LE TOME PREMIER DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1768 — 1787

Avant-Propos.

M. de Chateaubriand aurait voulu, dit-il (p. 3), retarder de cinquante ans la publication de ses Mémoires d'Outre-Tombe. Et c'est ainsi qu'à leur tour deux de ses rivaux politiques, qui l'ont précédé et suivi dans la direction du ministère des affaires étrangères, M. de Talleyrand et M. Molé, ont tracé, dans leurs volontés suprêmes, un premier cercle de silence autour des Mémoires de leur vie, soit

par égard pour les hommes qui devaient y figurer à côté d'eux, soit pour mieux maintenir à leur parole éteinte toute sa franchise, soit enfin par une sorte d'hommage ou de pudeur envers le siècle qu'ils abandonnaient. J. J. Rousseau et Lamartine, plus hardis, ont publié de leur vivant leurs Confessions ou leurs Confidences. Mais le premier, malgré ses écrits politiques, a peu inquiété les gouvernements pendant sa vie; le second, quand il a raconté son cœur dans ses entretiens intimes, nous fait aimer sa jeunesse, et, lorsqu'il juge les faits de son temps, qu'il les ait subis ou dirigés, son universelle bienveillance s'est étendue à presque tous ses contemporains.

La publication des Mémoires d'Outre-Tombe a été un acte en dehors de tous les précédents. Moins personnels que les Confessions, plus mordants que tous les Mémoires connus (Saint-Simon excepté), ils ont fait peser sur leur auteur des reproches que tout mon dévouement ne saurait ni dissimuler ni complétement détruire. En effet, retiré de la lice, et maintenant invulnérable, se retrancher derrière la tombe pour frapper de ses traits tant d'hommes qui luttent encore contre les aspérités de la vie, quand ils ne peuvent ni se défendre ni attaquer à leur tour, c'est s'emparer de tous les avantages d'une lutte inégale, et le fait, d'un mauvais exemple, n'est, il faut en convenir, ni chevaleresque ni généreux.

On n'a pas su gré non plus à M. de Chateaubriand du désir qu'il exprime ici de rester maître de son ouvrage, et même de le garder manuscrit. Les personnages dont les révolutions ont respecté ou accru la fortune lui ont fait un crime de cette publication que lui ont imposée la constance de sa foi, et surtout les besoins de l'existence. Mais moi, l'humble disciple qu'il appela son ami, je trouve

dans ces regrets le prétexte du travail de critique que je viens

entreprendre, et c'est en quelque sorte mon excuse. M. Sainte-Beuve a dit : « Tous ceux qui ont connu « M. de Chateaubriand savent que ses Mémoires ne con-<«< tiennent pas tout sur lui, si l'on n'y ajoute quelque <«< commentaire ou supplément. »>

Au reste, il est douteux que madame de Chateaubriand, si, comme le voulait son mari, le dépôt de ces Mémoires lui eût été confié, eût montré plus de scrupule à cet égard. Elle était plus sévère encore dans ses jugements des hommes et des choses, soit par l'impression vive et passionnée qu'elle en recevait elle-même, soit par une suite de cette exagération emportée qu'elle mêlait à la politique, et qu'on pardonne à son sexe. Certes elle n'eût pas retardé d'un seul jour cette publicité, car elle y voyait, me disait-elle, «< une juste vengeance et la flétrissure d'un < < < monde où la fidélité et l'honneur avaient eu tant à < souffrir. > >

Paris, 14 avril 1846. Revu le 28 juillet 1846.

La révision du texte à si courte date de la composition n'a entraîné ici aucun de ces dommages que nous aurons à signaler plus bas. Cet avant-propos est tout d'un jet, et l'on peut y remarquer au déclin de la vie de l'auteur, ces mêmes allures de pensée et de style qui en marquèrent le début, cette même humeur contre l'espèce humaine, enfin les allusions ironiques dont ses idées se surchargeaient en vieillissant, avec je ne sais quel surcroît de mélancolie qu'inspire instinctivement l'approche de la mort.

P. 7. Je reposerai donc au bord de la mer que j'ai tant aimée... Qu'on sauve mes restes d'une sacrilége autopsie. Qu'on s'épargne le soin de chercher dans mon cerveau glacé et dans

mon cœur éteint le mystère de mon être. La mort ne révèle point les secrets de la vie... Des os blanchis et légers se transportent facilement. Ils seront moins fatigués dans ce dernier voyage que quand je les traînais çà et là chargés de mes ennuis.

Traits suprêmes de la plume de M. de Chateaubriand, gravés au bas de la dernière page qu'il a léguée à la presse, et tristes comme les paroles de Job qu'il a choisies. pour épigraphe :

Comme des nuages... comme des vaisseaux... comme une ombre...

Et ces trois images de la vie, il a pris soin de les réunir, ainsi qu'elles se rencontraient dans sa mémoire, car il savait presque en entier par cœur le poëme biblique dont il faisait le perpétuel aliment de sa mélancolie. Or, comme il me demandait un jour à Londres ma Bible latine pour y vérifier une citation de Job, il remarqua des taches nombreuses à la marge; je lui expliquai alors qu'elle m'avait suivi à Jérusalem, et que je l'avais repêchée dans la mer où elle était tombée avec moi au pied du mont Carmel. « Ah » me dit-il, « c'est en effet dans la Palestine, < < telle qu'elle s'est montrée à nos yeux, qu'il faut lire Job « et Jérémie. Jamais la lyre antique n'a jeté des plaintes «< plus amères et de plus sublimes accords. Il n'est pas « impossible, ajouta-t-il, que Pindare ait connu l'élégie < < presque surnaturelle de Job; il est bien évident au moins <«< que saint Jean Chrysostome aimait à s'en inspirer. < < N'est-ce pas lui qui s'est écrié devant la grandeur déchue < < d'Eutrope: Tout cela s'est évanoui comme une om< < bre, comme une fleur, comme un songe! »

Quant à ces mots : « Lorsque Voltaire naquit à Cha<«< tenay, le 20 février 1694, quel était l'aspect de ce

<«< coteau où se devait retirer, en 1807, l'auteur du Génie « du Christianisme? »

Ces quatre lignes paraissent avoir été ajoutées par une révision tardive, et le rapprochement est peu naturel.

P. 11. Mes pins, mes sapins, mes mélèzes, mes cèdres ne tenant jamais ce qu'ils promettent, la Vallée-aux-Loups deviendra une véritable Chartreuse.

<«<A la Vallée-aux-Loups, »me disait M. de Chateaubriand, <«< je m'étais remis à la botanique que j'avais pratiquée dans <«< les forêts du nouveau monde, mais fort négligée depuis. <«< Buffon n'a pas assez aimé les plantes et les arbres, parce <«< qu'avec son grand style il manque de sensibilité. C'est < < encore chez les anciens qu'il faut chercher le véritable « amour de la nature; et c'est d'eux, je l'ai dit quelque < < part, que nous vient le peu de simplicité qui nous reste. <«< Je retrouvais dans mon petit enclos tout ce qu'Orphée «< croit apercevoir dans la transparence des agates. — < < Vous y reconnaîtrez, dit-il, comme dans un jardin rempli < < de fleurs, des arbres très-nombreux élevant la chevelure « des plus épais rameaux. > >

Ces arbres dont M. de Chateaubriand parle avec amour me furent montrés l'un après l'autre, en 1821, par M. le vicomte Mathieu de Montmorency qui avait acquis cette retraite, premier don de la muse envers le poëte du Christianisme. J'étais venu demander au nouveau propriétaire de la Vallée-aux-Loups de présenter à son ami le récit de la mort du Père Mugnoz, et de mon dernier entretien à Jérusalem avec ce pauvre religieux, où il me parlait de M. de Chateaubriand, et se disait si heureux de mourir à l'ombre du saint Sépulcre (Souvenirs de l'Orient, t. II, p. 96): tel avait été le début de mes relations avec l'auteur de l'ltinéraire.

P. 13. De la naissance de mon père et des épreuves de sa première position, se forma en lui un des caractères les plus sombres qui aient été; or ce caractère a influé sur mes idées en effrayant mon enfance, contristant ma jeunesse et décidant du genre de mon éducation.

Ce paragraphe est mal placé à la page 13, où il interrompt plus qu'il n'aide le récit. Je le renvoie à la page 32, et crois ainsi lui

restituer son rang légitime. C'était sans doute un de ces feuillets supplémentaires dont l'auteur, aux derniers moments de sa vie, renversait continuellement l'ordre, de telle façon qu'il ne s'y reconnaissait plus lui-même, comme il le disait à son dernier secrétaire, M. Daniélo. (T. XII, p. 408.)

P. 13. On peut s'enquérir de ma famille, si l'envie en prend, dans le Dictionnaire de Moréri.

Après cette dédaigneuse formule, M. de Chateaubriand en dit autant et mieux sur sa généalogie que tous les historiographes bretons.

P. 15. Les armes des Chateaubriand étaient d'abord des pommes de pin.

A Rome, en 1828, comme nous sortions de la villa Pamphili où une pomme de pin faillit tomber sur la tête de M. de Chateaubriand, après la digression archéologique qu'amena cet incident, et dont j'ai déjà rendu compte. (T. I des Chants du peuple grec, p. 63,) il ajouta, par un souvenir où reluisait quelque fierté héraldique : < < Et pourtant ces pommes de pin devraient être bénignes < < aux Chateaubriand, car nous les avons portées dans nos <«< armes jusqu'à la bataille de la Massoure, quand il plut < < à saint Louis de les remplacer par des fleurs de lis d'or. »

P. 20. Il ne tiendrait qu'à moi, si j'héritais de l'infatuation de mon père et de mon frère, de me croire cadet des ducs de Bretagne.

- Infatuation est un mot bien dur après tant de détails généalogiques, et tous les termes de blason qui remplissent une partie du douzième tome sur le même sujet.

P. 23. Je préfère mon nom à mon titre.

La fin de ce paragraphe, et cet accès d'humeur contre la Noblesse, à qui l'écrivain vient de faire honneur un peu plus haut d'un amour plus ferme de la liberté, dénotent une révision plus récente que la date de 1831.

P. 24. Mon géniteur, etc.

L'auteur, en créant ce mot pour en rire, ne parle-t-il pas toujours trop légèrement de son géniteur?

P. 26. Mon oncle mettait les plus beaux titres de sa maison à couvrir des pots à beurre.

Ceci n'est pas assez clair, il fallait : « faisait des plus < < < beaux titres de sa maison les couvertures de ses pots à < < beurre, » et peut-être valait-il mieux garder ce détail pour la famille. « Reprenez, » disait Ovide à l'un de ses amis, «< cet éclat du langage qui vous appartient. »

Nunc tibi et eloquii nitor ille domesticus adsit!

P. 29. Les lettres ont causé mes joies et mes peines, et je ne désespère pas, Dieu aidant, de mourir à l'hôpital.

Ce triste résultat de la destinée de quelques illustres hommes de lettres, les lettres seules l'ont empèché pour

M. de Chateaubriand; et une réflexion si amère, qui ressemble à un blasphème, ne date certainement pas de la Vallée-aux-Loups, « don de la Muse. »

P. 29. Cette famille, qui avait semé l'or, selon sa devise, voyait de sa gentilhommière les riches abbayes qu'elle avait fondées, et qui entombaient ses aïeux.

Quand l'Académie française atteindra la lettre E de son nouveau dictionnaire, l'autorité de M. de Chateaubriand suffira sans doute pour faire admettre ce terme sonore et mélancolique, entomber, qu'elle a repoussé jusqu'ici. Quant à lui, il l'empruntait aux sonnets de Shakspeare, qu'il feuilletait parfois à Londres[1]. Il en aimait, me disait-il, l'harmonie et quelques tendresses émouvantes perdues dans des pensées trop libres et des jeux d'esprit. «Ily « a là, ajoutait-il, une multiplicité d'amours qu'on par< < donne à Anacréon, mais qui est inexcusable chez le « père de Roméo et de Juliette. »

P. 34. Mon père épousa Apolline de Bédée; il s'établit avec elle à Saint-Malo dont ils étaient nés l'un et l'autre à sept ou huit lieues.

Cette tournure de phrase appartient au style négligé ou même incorrect : « Notre langue » me disait un jour l'auteur « est si chatouilleuse et si bégueule, qu'au moindre < < froissement elle crie à l'offense. C'est chez nous surtout «< que les hommes d'État devraient s'abstenir du métier « d'écrivain, pour ne rien perdre de leur prestige dans «<leurs démêlés avec la grammaire. Il me semble que Pla« ton a dit cela quelque part. » Ces paroles étaient une

When you entombed, in men's eyes, shall lie
Your monument shall be my gentle verse.

allusion à un passage du Phaidros: «Vous savez, vous«< même, Socrate, que les plus puissants et les plus gra« ves politiques rougissent d'écrire leurs discours et de <«< laisser des écrits après eux, de peur que la postérité <«< ne les nomme des docteurs ou des sophistes. » Certes la France eût beaucoup perdu si ses grands ministres avaient ressenti un tel scrupule.

On aura remarqué dans le portrait de M. le comte de Chateaubriand ces mots : « hautain..., dur... taci< < turne..., despotique, il avait certainement du génie. > > P. 38. La beauté, frivolité sérieuse, reste quand toutes les autres sont passées.

La beauté ne serait-elle pas, au contraire, de toutes les «< frivolités sérieuses » celle qui passe le plus vite?

P. 39. On voit que je m'étais trompé dans mes ouvrages, mes prénoms sont François-René, et non pas François-Auguste.

Sans nous arrêter à la note qui décèle entre Bonaparte et lui un contraste toujours présent à l'esprit de M. de Chateaubriand, devrions-nous croire que, dans les premières éditions de son grand ouvrage, il avait supprimé avec intention l'appellation de René, et voulu éviter ainsi par avance de se laisser reconnaître dans l'immortel épisode de ses œuvres qui ne porte d'autre titre que ce nom?

P. 40. Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le frère infortuné qui me donna un nom que j'ai presque toujours traîné dans le malheur. Le ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées,

Nul écrivain n'a porté plus loin que M. de Chateaubriand

le charme de la mélancolie, et l'on pourrait dire aussi que, s'il ne l'a inventée, il a été le premier à en signaler les vestiges jusque dans l'antiquité. On reconnaît ici les traces du beau sonnet de Pétrarque, que l'auteur citait sou

vent.

Io son si stanco sotto 'l fascio antico.

P. 42. Le bourg de Courseul, les Curiosolites des Commentaires de César.

On a découvert, en 1801, à Corseult, près de Dinan, les ruines d'une ville très-ancienne que l'on croit avoir été le chef-lieu des Curiosolites de César, et que le géographe d'Anville avait devinée.

P. 45. On faisait de la politique à Saint-Malo, comme les moines de Saba dans le ravin du Cédron.

Ceci est un souvenir du voyage en Palestine. On y retrouve ce caloyer qui, dans le couvent de Saint-Saba, voulut parler politique à M. de Chateaubriand et lui raconter les secrets de la cour de Russie. (Itinéraire, t. II,

p. 172.)

P. 50. A droite sont des moulins sur des buttes, comme ceux qui s'élèvent sur le tombeau d'Achille à l'entrée de l'Hellespont.

Autre retour vers l'Itinéraire; n'oublions pas que l'auteur écrivait ceci en 1811; sa mémoire était encore tout `fraîchement empreinte des images de l'Orient, et il venait d'en retracer la splendeur dans celui de ses écrits qu'alors il préférait, m'a-t-il dit, à tous les autres. Les Mémoires d'Outre-tombe, devenus plus tard son œuvre favorite, étaient à peine commencés. Je dois avouer néanmoins, moi qui ai parcouru deux fois la plaine de Troie,

que je n'ai aperçu de moulins ni sur le tombeau d'Achille, où j'ai stationné, ni sur l'Ida; mais ses premières collines, qui devaient se confondre dans un même lointain aux yeux du voyageur côtoyant la Troade, pouvaient prêter à l'illusion.

P. 53. Que de choses dans le monde finissent comme les amours de ma tante Ture-lure!

Comme la gaieté sied mal à M. de Chateaubriand! « Je < < ne sais pas rire, » me disait-il un jour, « faute de ne l'avoir < < pas appris d'assez bonne heure, et, quand je veux entrer « dans la joie des autres, je me sens tout près de pleurer. »

P. 56. Toute main est bonne pour nous donner le verre d'eau dont nous pouvons avoir besoin dans la fièvre de la mort. Ah! qu'elle ne nous soit pas trop chère! Car comment abandonner sans désespoir la main que l'on a couverte de baisers et que l'on voudrait tenir éternellement sur son cœur ?

Voilà de ces passages qui font tomber la plume des mains du critique pour le laisser applaudir et partager en entier l'émotion de l'écrivain.

La citation de Dante, p. 60, qui coupe longuement le récit et vient flatter l'orgueil de l'auteur, est une rude satire de son siècle. Mais ce n'est pas en 1811 qu'il a pris plaisir à la traduire lui-même, et il n'eût pas alors, pour être exact, consenti à paraître si inélégant. C'est beaucoup plus tard, et en faveur de Milton, qu'il adopta un système d'interprétation assez peu épique et parfois obscur, afin d'être plus littéral.

P. 67. Saint-Malo et ses chiens. Les chiens comme les hommes sont punis de leur fidélité.

J'ai bien des raisons de croire que, dans le manuscrit.

de 1811, le paragraphe s'arrêtait là. L'auteur, dans une révision tardive, y a joint la réflexion suivante: «Au sur« plus, le Capitole était, de même que ma Délos, gardé par < < < des chiens, lesquels n'aboyaient pas lorsque Scipion « l'Africain venait à l'aube faire sa prière. »

On peut remarquer une certaine incohérence dans ce supplément de pensée, et les allusions historiques nuisent à la clarté comme à la simplicité primitive de la narration. Saint-Malo n'a jamais eu rien de commun avec Délos, qui ne fut jamais la patrie de personne, car elle était inhabitée; elle vit naître seulement Apollon. Enfin les chiens gardaient si peu l'île sacrée de l'Archipel, qu'il était défendu sous des peines rigoureuses de les y laisser pénétrer.

P. 73. Il y a loin de ces parents sévères aux gâte-enfants d'aujourd'hui.

Tous ces tableaux, comme les réflexions qu'ils amènent, sont d'une merveilleuse vérité. On y reconnaît l'enfant méditatif, Cui non risere parentes.

P. 75. Au pied des autels je courbais mon front. Il n'était point encore chargé de ces ennuis qui pèsent si horriblement sur nous, qu'on est tenté de ne plus relever la tète lorsqu'on l'a inclinée au pied des autels.

La Piété et la Poésie se sont accordées ici pour dicter l'une des plus belles et des plus touchantes lignes des Mémoires d'Outre-tombe.

P. 84. Deux aventures mirent fin à cette première partie de mon histoire.

Ces deux aventures d'un héros de neuf ans, semblables à toutes les espiègleries de cet âge, valaient-elles la peine d'être immortalisées ici?

P. 89. Je recueillais les vérités chrétiennes qui sortaient de la bouche de ma mère, comme Pierre de Langres étudiait la nuit dans une église.

Je m'obstine à penser que Pierre de Langres, assez peu connu du reste, n'a rien à faire ici. Ce sera un souvenir des lectures pieuses de madame de Chateaubriand qu'elle aura soufflé à son mari, dans une de ces courtes veillées où elle parlait toujours et où il ne disait presque rien.

P. 91. Le 4 septembre 1812.

Anniversaire de la naissance de M. de Chateaubriand, qui avait alors quarante-quatre ans.

P. 93. Salut, ô mer, mon berceau et mon image! je te veux raconter la suite de mon histoire si je mens, tes flots, mêlés à tous mes jours, m'accuseront d'imposture chez les hommes à venir.

Petit prélude poétique écrit sans humeur pour expliquer la continuation, à Dieppe, des Mémoires commencés à la Vallée-aux-Loups, mais médités à Rome dès 1803. Mémoires que l'auteur appele trop emphatiquement peutètre, «Temple de la mort élevé à la clarté des souvenirs. » P. 91. Billet de M.-Pasquier.

En 1821, je vis M. de Chateaubriand entrer pour la première fois dans les salons du ministère des affaires étrangères, que lui-même devait occuper deux ans plus tard. Il venait d'être nommé Envoyé extraordinaire à Berlin, et M. Pasquier était alors ministre. Après les premières politesses, qui se passèrent en inclinations plus qu'en paroles, il s'approcha de moi, m'attira dans un coin et me dit en souriant : « Je ne connais guère ici que vous et le < < maître de céans, qui m'a infligé, il y a quelques années,

<«< au nom de son empereur, le conseil de quitter Paris. Je <«< me suis présenté chez lui, puisque le roi l'a voulu ; mais <«<j'ai assez du contraste. » Et il disparut. On retrouvera plus tard, à Berlin, à Londres et à Rome, d'autres vestiges de cette fierté insubordonnée qui suivait M. de Chateaubriand dans ses ambassades; et, si elle s'était manifestée sous son ministère, il l'eût certainement relevée chez ses correspondants diplomatiques. J'ajoute que, s'il eût vécu plus longtemps, et qu'il lui eût été donné comme à nous d'admirer, en 1858, chez son chef temporaire de 1821, tant de sagesse survivant à tant de révolutions, cette merveilleuse mémoire qui vient en aide à un jugement expérimenté et fleurit encore sous une verte enve- . loppe en dépit des années, qui s'accumulent sans doute, mais sans s'appesantir, il aurait peut-être, à l'exemple de l'illustre vieillard, fait céder son aigreur et sa rancune à la charité chrétienne ou du moins à la résignation.

P. 98. La lune n'est pas plutôt couchée, qu'un souffle, venant du large, brise l'image des constellations, comme on éteint les flambéeux après une solennité.

Rien de plus poétique que ce printemps en Bretagne; je voudrais en retrancher seulement ces brises qui hébergent dans les golfes. Héberger est un verbe actif, et l'expression, en offensant la grammaire, se rapproche du genre trivial.

P. 104. Comme le corridor de la grande pyramide.

Cette similitude du corridor de la grande pyramide est très-exacte, bien que M. de Chateaubriand n'en parle que par ouï-dire. Il se plaint dans l'Itinéraire de la fatalité qui l'empêcha de visiter les sépulcres des Pharaons.

P. 10. J'ai été obligé de m'arrêter, mon cœur battait au point de

repousser la table sur laquelle j'écrivais. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent de leur force et de leur multitude. Et pourtant que sont-ils pour le reste du monde?

Ces émotions si douces et si vraies à la vue du coin de terre où Dieu plaça notre naissance ont le droit d'attendrir à des titres divers les hommes de cœur et de talent. Et pourtant c'est au sujet de certaines peintures analogues que la critique anglaise s'est montrée souverainement injuste envers celui de nos génies français qui résiste le mieux à la compréhension et par suite à l'appréciation britanniques. Elle a poussé bien loin la légèreté ou l'envie, et elle a qualifié M. de Chateaubriand de fondateur de la race des insipides: the founder of the race of insipids. (Athenæum, no 1497, p. 834.) Ici, l'image est hyperbolique, sans doute, mais elle ne méritait pas la réprimande trop sévère que lui adresse, avec tant d'autres beaucoup plus graves, un jeune écrivain, noble débutant dans la haute littérature catholique. Il unit, sans doute, l'ardeur de son âge à toute la rigidité de jugement, apanage de la maturité; mais il ne faut pas que, dans leurs critiques même les plus passionnées, les petits-fils de madame de Staël oublient ce que M. Necker a dit du Génie du Christianisme : « Le plus mince littérateur en corrigerait aisé< <ment les défauts, et les plus grands écrivains en attein« draient difficilement les beautés. > >

P. 111. Il m'est encore indifférent de deviser des choses les plus communes, ou de causer des sujets les plus relevés.

J'ai eu bien des fois l'occasion de constater l'exactitude de ces traits si habilement tirés du caractère de M. de Cha

teaubriand, si justes et si vrais sous sa main, qu'on croirait impossible de les dessiner soi-même.

P. 115. La mémoire appartient généralement aux esprits lourds qu'elle rend plus pesants..

Les écrits de M. de Chateaubriand donnent un flagrant démenti à cet axiome : « C'est un util de merveilleux ser<«< vice, a dit Montaigne, que la mémoire, et sans lequel le «< jugement faict bien à peine son office. C'est le réceptacle < < et l'estuy de la science. » Je ne puis m'empêcher de relever en outre, dans cette diatribe contre la mémoire, échappée à la plume de l'un des hommes qui en eut le plus, cette phrase inexplicable : « Le cœur le plus affec< < tueux perdrait sa tendresse s'il ne s'en souvenait plus. » Ne faudrait-il pas lire : S'il ne se souvenait plus?

P. 123. Dans le premier moment d'une offense, je la sens à peine; mais elle se grave dans ma mémoire. Son souvenir, au lieu de décroître, s'augmente avec le temps : il dort dans mon cœur des mois, des années entières, puis il se réveille à la moindre circonstance avec une forcé nouvelle, et ma blessure devient plus vive que le premier jour.

Est-ce là « un esprit lourd, rendu pesant par la mémoire. » Quelle puissance de souvenir dans ces trois derniers chapitres, et surtout dans celui qui va suivre, où la vie n'est qu'un «< reflet réel de la mémoire, » comme le dit lui-même l'auteur !

P. 132. Je n'assiste pas à un baptême ou à un mariage sans sourire amèrement ou sans éprouver un serrement de cœur.

Ceci n'est plus de la mélancolie chrétienne; c'est du désespoir qui touche au blasphème. Racine le fils a dit aussi :

Et périsse à jamais le jour infortuné,

Où l'on dit à mon père : Un enfant vous est né!

Mais il traduisait Job. Il y a un proverbe de la sagesse grecque qui dit : «Vit-on jamais des noces où on ne pleure, « et des funérailles où on ne ríe ?» M. de Chateaubriand me faisait répéter parfois cet adage et voulait en faire l'épigraphe d'un chapitre sur la misanthropie.

P. 150. Que le passé d'un homme est étroit et court à côté du vaste présent des peuples et de leur avenir immense!

Autre petit prélude pour nous ramener de Dieppe à la Vallée-aux-Loups, où l'on se préparait à lutter vigoureusement contre l'Empire. « La polémique, » me dit un jour M. de Chateaubriand en interrompant la dictée d'une dépêche, « est mon allure naturelle, et, vous le « voyez, j'en fais en ce moment contre les ministres, mes «< correspondants, en les poussant plus qu'ils ne veulent « à la guerre d'Espagne. Il me faut toujours un adver<«< saire, n'importe où. »

P. 169. Tout cela, joint au genre de mon éducation, à une vie de soldat et de voyageur, fait que je n'ai point senti mon pédant, que je n'ai jamais eu l'air hébété ou suffisant, la gaucherie, les habitudes crasseuses des hommes de lettres d'autrefois, encore moins la morgue et l'assurance, l'envie et la vanité fanfaronne des nouveaux auteurs.

Cela est vrai, et M. de Chateaubriand se rend justice à lui-même, aussi bien que s'il parlait d'autrui.

P. 170. Mais les hymnes que je chantais pouvaient-ils s'appeler baumes, ainsi que les poésies de l'Hierophante?

Allusion au titre des hymnes mystiques d'Orphée qui s'appelaient parfums (Thymiamata).

P. 172. Peut-être n'avais-je plus cette innocence qui nous fait un charme de tout; le temps commençait à la déclore.

Ce verbe, qui signifie enlever une clôture, s'écrit par deux rr, déclorre; et peut-être n'est-ce pas celui qui convenait le mieux à l'image que veut représenter l'auteur ?

P. 174. Des vaisseaux appareillaient ou rentraient dans les bassins.

Voilà bien une description exacte et animée des mouvements d'un port; mais les palans et les cure-môles la surchargent de termes trop exclusivement maritimes.

P. 178. J'ai en moi une impossibilité d'obéir.

Je n'ai jamais mieux reconnu cet esprit d'indiscipline que quand nous arrivaient à Londres les dépêches et les injonctions du vicomte de Montmorency, notre chef politique.

P. 184. Je rêve ces campagnes où j'entendis siffler la grive.

C'est M. de Chateaubriand qui m'a appris, dans les bois de Hyde-Park, à distinguer le chant de la grive au printemps, de son sifflement en automne. « Cet oiseau, » me disait-il, «< voyageur comme moi, se mêle à tous les souvenirs de mes pèlerinages. > >

P. 85. Hâtons-nous de peindre ma jeunesse pendant que j'y touche encore. Le navigateur, abandonnant pour jamais un rivage enchanté, écrit son journal à la vue de la terre qui s'éloigne et qui va bientôt disparaître.

N'est-ce pas là une délicieuse page de poésie mélancolique? Certains hommes de cette époque et de cette école,

à qui le style ne fit jamais défaut, ne le cherchaient pas; il tombait tout fait de leur plume. Les grandes images amenant l'expression, l'élégance et l'harmonie venaient d'elles-mêmes.

P. 196. Nous n'étions pas traînés, comme l'abbé de Marolles, dans un chariot léger que menaient quatre chevaux blancs, pris sur les Turcs en Hongrie.

A quoi bon cette superfétation d'un passage des Mémoires de l'abbé de Marolles (gros in-fo. publié en 1657, avec bien d'autres écrits), ce traducteur médiocre est connu de si peu de lecteurs! Ah! c'est que, pas plus que moi, l'auteur n'avait oublié les jolis chevaux blancs originaires de Turquie; il m'en parlait souvent à Londres, pour les comparer aux coursiers aristocratiques d'Albion : « Ces <«< montures, » me disait-il, « qui nous portaient pendant <«<tant.de jours de suite avec si peu de nourriture et de < < repos à travers les collines pierreuses de la Morée ou les plaines désertes de l'Asie Mineure, je les crois bien plus <«< < endurcies à la fatigue et bien plus utiles à l'humanité. » Ce sont encore, ajoutai-je, les chevaux d'Homère, « plus « blancs que la neige, et pour la course pareils aux<«< vents. » Et je citai (Iliade, ch. x, v. 437) en grec le vers que ses dactyles font courir si rapidement : « Voyez, » répliqua M. de Chateaubriand, « combien cet hexamètre « pare le tableau. Il vole comme les chevaux qu'il veut « peindre : et c'est ce vers si naturel et si vrai que Virgile, « le poëte ami des coursiers, a traduit avec autant d'es< < prit que de grâce :

Qui candore nives anteirent cursibus auras. »

P. 197. L'humeur taciturne et insociable de mon père.

M. de Chateaubriand disait avoir hérité de son père, ou contracté auprès de lui son habituelle taciturnité, et son peu de penchant pour la discussion en toute matière. On pouvait le reconnaître dans ce que dit Johnson à propos de Dryden. « Il y a des hommes dont les facultés opèrent seule< <ment par degrés et dans l'isolement : leurs forces intellec<«<tuelles les abandonnent dans la conversation. L'enjoue

ment les trouble, et l'objection les déconcerte. Leur < < timidité enchaîne leur essor, et ne leur permet de parler «< que quand il n'est plus temps. Bashfulness restrains « their exertion, and suffers them not to speak till the « time of speaking is past. »

P. 210. Je vois encore le champ où j'ai tué mon premier lièvre.

C'est l'histoire et le souvenir de tout gentilhomme campagnard, passionné chasseur; quand les forces du corps s'en vont, le goût de la chasse reste encore, avec la mémoire des plaisirs passés.

P. 207, 210, 214, 215.

Je réunis ici en un monceau quelques notes grammaticales. « Déshabitée » n'est pas encore français. «Quant et lui » pour avec lui, appartient à plus d'un de nos patois. - « Vénusté » est un terme latin donné à notre langue, qui remerciera du cadeau. — Quant au « style d'un peuplier, » c'est trop de recherche. Style pour aiguille ne se dit qu'en style d'horloger..

--

Les écrits de M. de Chateaubriand feront un jour, et peut-être font-ils déjà, autorité dans la langue française.

On peut donc se permettre envers eux cette chicane grammaticale que Quintilien n'a pas épargnée à Cicéron, et les traiter à l'antique. «M. de Chateaubriand, » suivant un célèbre publiciste de nos jours, « est la plus belle et la plus < < lumineuse figure qui se dresse à l'entrée de notre litté< < rature contemporaine. - Et c'est une carrière modeste«<ment utile,» a dit M. Cousin, « que celle de la critique «< et de la philologie transportée des modèles de l'antiquité «< aux modèles non moins égaux qu'a produits la France. »

P. 218. J'ai écrit longtemps en vers avant d'écrire en prose. M. de Fontanes prétendait que j'avais reçu les deux instruments.

Quelques contemporains de l'auteur et de M. de Fontanes ont mis en doute la sincérité de ce jugement du grand maître de l'Université, qui portait si haut le culte des vers, et n'aimait pas à confondre la plume avec la lyre. Mais quoi? M. de Chateaubriand, pour ne pas savoir écrire en vers, en est-il moins poëte? « Ce n'est pas, » dit Montaigne en parlant de Cicéron, « ce n'est pas grande imperfection de < < faire mal des vers, mais c'est imperfection de n'avoir pas <«< senty combien ils étoient indignes de luy. » (Essais, liv. II, ch. x.)

P. 219. Pour solacier ses veilles.

Encore un mot latin, mais celui-ci nous est venu de Rome en passant par Marot.

P. 225. Modeste innocence, je te vois debout endormie, la tête

appuyée sur un autel.

Je ne puis m'empêcher de croire que M. de Chateaubriand a revu et corrigé lui-même ces essais poétiques en prose de sa sœur Lucile, car on y retrouve de temps en temps le style des Martyrs.

P. 229. Je cessai d'écrire, et je me pris à pleurer ma gloire à venir comme on pleurerait sa gloire passée.

L'auteur n'a jamais pleuré sa gloire. Bien au contraire; et, comme il m'assurait, en 1840, que la renommée littéraire était l'une des meilleures consolations de la vieillesse, il. cita ce vers de Silius Italicus demeuré dans sa mémoire :

Gaudetque senectâ

Gloria, cum longo titulis celebratur in ævo.

P. 230. Le hasard m'éclaira.

Les Confessions de Rousseau disent bien mieux toute cette fin de l'adolescence et ce début de la jeunesse qu'il ne fallait pas dire du tout. « Notre vie, selon Montaigne, « est partie en folie, partie en prudence. Qui n'en escript «que révérément et régulièrement, il en laisse en arrière « plus de la moitié. » (Liv. III, ch. v.)

P. 234. Je me composai donc une femme de toutes les femmes que j'avais vues. Cette charmeresse me suivait partout invisible.

Enchanteresse est plus usité. « Si le Tasse vous eût con<«<nue,» disait M. de Chateaubriand à la célèbre madame Gazani, «< il eût ajouté des traits à son Armide. »

P. 236. Lorsqu'elle penche sur mon visage sa tête de seize années, et que ses mains s'appuient sur mon sein palpitant de respect et de volupté.

C'était toujours sa sylphide, comme dit l'auteur, et c'est à cinquante-deux ans qu'il compose et écrit ces rêves trop brûlants des seize années de son adolescence.

Laissons à la belle jeunesse

Ses folâtres emportements,

Nous ne vivons que deux moments,

Qu'il en soit un pour la sagesse. (VOLTAIRE.)

P. 240. Une onde ornée de plantes rivulaires.

C'est la seule affectation néologique qui dépare le charmant récit de ces voyages, que le poëte faisait avec sa fleur d'amour. Plus loin viennent les fleuves saints, expression d'Homère (Iliad., ch. xxi, v. 208).

P. 241. Je souffrais les souffrances prient.

:

Rien ne pouvait mieux terminer ces délicieuses chimères: «O toi,» disait Proclus au soleil, « toi, l'image du « Dieu qui a tout fait naître, exauce-moi, toi qui élèves les « âmes; et reçois une prière que tant

de larmes accom< < pagnent. > >

P. 245. Que faisait à cela mon élégante démone?

Admirable jusqu'ici; mais démone, pour éviter de dire diablesse, suspend l'enthousiasme.

P. 246. Les hirondelles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids courbait à peine, et qu'elles remplissaient de leur ramage confus.

Poétique et délicieuse image! C'est le prélude de la chanson des montagnes :

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile?

M. de Chateaubriand préférait l'hirondelle à tous les oiseaux, même au rossignol.

P. 250. Tout à coup, frappé de ma folie, je me précipitais sur ma couche ; je me roulais dans ma douleur ; j'arrosais mon lit de

larmes cuisantes que personne ne voyait et qui coulaient misérables pour un néant.

Angoisses d'une imagination qui va enfanter René.

P. Ce pâtre expire dans sa cabane inconnu. Qu'était-il venu faire

sur la terre? Moi-même que faisais-je dans ce monde?

Chactas fait la même question au P. Aubry : « Homme< < prêtre, qu'es-tu venu faire dans ces forêts?—Te sauver, «< dit le vieillard d'une voix terrible; dompter tes passions, < < et t'empêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi la colère « céleste. » (Atala.)

P. 250-256. Les affres, les blandices.

La première de ces expressions, d'où vient le mot affreux, est assez inusitée; la seconde est un mot latin. C'est un de ces vieux termes que regrettait Ménage, lorsque, dans sa plaisante Requête des Dictionnaires à Messieurs de l'Académie, il dit :

On a par diverses menées

Banni des romans, des poulets,
Des lettres douces, des billets,
Des madrigaux, des élégies,

Des sonnets et des comédies

Ces nobles mots : moult, ains, jaçoit,

Occir, tollir, illec, ainçois,

Ores, adonc, maint, ainsi soit,

Octant, si que, piteux, icelle,

Trop plus, trop mieux, blandice, isnelle
Comme étant de mauvais françois.

P. 256. Ceux qui seraient troublés par ces peintures et tentés d'imiter ces folies, ceux qui s'attacheraient à ma mémoire par mes chimères, se doivent souvenir qu'ils n'entendent que la voix d'un mort. Lecteur, que je ne connaîtrai jamais, rien n'est de

meuré : il ne reste de moi que ce que je suis entre les mains du Dieu vivant qui m'a jugé.

Cette excuse touchante et chrétienne fait bien pardonner ce que l'auteur nomme « ses folies. > > >

P. 260. Je pourrais désirer quelquefois être ministre ou roi pour me rire de mes ennemis; mais, au bout de vingt-quatre heures, je jetterais mon portefeuille et ma couronne par la fenêtre.

Ce n'est pas tout à fait ce qui est advenu à l'auteur dont l'arrivée au pouvoir et la sortie furent également malheureuses. Deux fois sous la Restauration, M. de Chateaubriand reçut sa démission, de ministre d'Etat après la Monarchie selon la Charte, et de ministre des affaires étrangères en 1824. Trois fois il la donna. - Démission de la légation de Berlin, comme on le voit; - de l'ambassade de Rome, au début du ministère Polignac; — enfin, de pair de France, en refusant le serment à la Révolution de 1830, après un discours qui restera historique. La disgrâce ou du moins l'opposition était son véritable élément.

P. 263. L'homme n'a pas une seule et même vie, il en a plusieurs mises bout à bout, et c'est sa misère.

Comme c'est vrai et amer! « L'inconstance des hom< < mes, » me disait M. de Chateaubriand, « est si variée « dans ses effets et si vaine, qu'on peut encore essayer de < < < la peindre, même après

Pascal. »

P. 263. L'unisonance des vagues.

Unisonance est là pour éviter monotonie, qui, en français, se prend toujours en mauvaise part. Le premier terme est latin, le second est grec.

P. 272. Afin de tout concilier, je me suis éloigné. J'ai accepté l'ambassade de Berlin.

Avant-propos qui veut expliquer la date de Berlin, mais qui se ressent encore un peu du départ de Paris.

P. 276. Dès l'entrée de la nuit, mes secrétaires m'abandonnent.

M. de Chateaubriand s'est plaint d'un pareil délaissement de la part des officiers de son ambassade à Londres. Et comme cela touche à une corporation dont j'ai fait longtemps partie, je me réserve de revenir sur ce sujet.

P. 277-278. Désinvolte, emberloquée, vergogneux.

–

Le premier terme est italien. Le second est sans doute un abrégé d'emberlucoquée, qui vient de berlue. vergogneux pour honteux est encore itatien.

P. 301. Auprès du tombeau de Fénelon je relus Télémaque.

L'auteur devait se servir plus tard de Télémaque pour justifier les Martyrs, et tâcher d'inaugurer au Parnasse l'épopée en prose. « Boileau, » me disait-il, « a écrit à son «< éditeur Brossette que M.

de Cambrai lui paraissait beau«< coup meilleur poëte que théologien. » Et je me figure que par cette citation M. de Chateaubriand cherchait à mettre sous la protection de Despréaux et de Fénelon, non-seulement sa prose épique, mais encore quelques hardiesses théologiques reprochées également aux Martyrs.

P. 304. A la nouvelle de la mort de Frédéric II, importante pour le public, succéda une autre nouvelle douloureuse pour moi.

«Douloureuse > > est une expression mitigée. On retrouve même à cette mort de M. le comte de Chateaubriand le peu.

de penchant du fils pour celui qu'il vient d'appeler monsieur mon père. Les extraits mortuaires, signés Jean Baslé et Bourdasse (p. 306), pourraient être retranchés ici comme les deux paragraphes qui suivent, où figurent mal à propos le comput, et le verbe obiter, qui n'est ni français ni latin. Ces termes cherchés et ces témoignages inutiles jettent une grande froideur dans ces pages où l'auteur nous parle de son père; et quand il la termine par ces

mots :

P. 309. Je pleurai M. de Chateaubriand,

on est tenté d'ajouter pas beaucoup, ce nous semble.

P. 311. Une dégénération.

Notre siècle, qui a inventé dégénérescence, n'a pas admis encore dégénération.

P. 313. Il n'est que deux choses vraies : la religion avec

l'intelligence, l'amour avec la jeunesse, c'est-à-dire l'avenir et le présent, le reste n'en vaut pas la peine.

Cette réflexion échappa à M. de Chateaubriand un jour que nous venions de visiter ensemble les trésors du Musée britannique et les métopes du Parthénon; après la contemplation des chefs-d'œuvre de Phidias vinrent la mélancolie, les souvenirs du pèlerinage en Orient, et des jouissances de la jeunesse. Mais quoi! un passé si riche pour lui ne tenait-il donc aucune place dans la vie de l'auteur ?

P. 321. Quand la nuit approchait, j'allais à quelque spectacle.

Un jour, dans une de nos promenades à Londres, M. de Chateaubriand me dit : « J'ai beaucoup aimé le spectacle « dans ma jeunesse; ét pendant mes séjours à Paris, au

« début de la Révolution, je manquais rarement une repré<«<sentation de Talma. J'applaudissais peu, mais je méditais <«< et comparais. Une des supériorités du drame grec sur «nos tragédies, et il en a bien d'autres, c'est qu'il est < < toujours national. A ce titre, il multipliait en faveur < < < d'une foule patriote les légendes de l'histoire, et surtout <«<les tableaux de la merveilleuse nature du pays que tous «< admiraient et aimaient. Si vous essayez d'en faire autant <«< dans nos pièces du théâtre moderne, vous passerez « pour un déclamateur. Vous avez vu comme moi le cap «< Sunium? Eh bien, nulle part il n'est peint avec plus «de poésie et de vérité à la fois que dans l'Ajax de <«< Sophocle. Quand j'y abordai, je l'aurais reconnu aux < < < vers seuls du grand tragique.» M. de Chateaubriand avait en vue ces paroles enthousiastes du chœur (v. 1151): — « Que ne suis-je là où s'avance sur la mer ce promon< < < toire ombragé dont la pointe est toujours battue des «flots, sous la hauteur aplanie de Sunium pour y implo< < < rer Minerve!... Et ces grottes qui bordent la mer, ces < < forêts qui cachent la rive.»--« Le descriptif des grands « écrivains de l'antiquité, » continua M. de Chateaubriand, « est sans apprêt, et surtout sans longueurs. Une image, une épithète leur

suffit, et le tableau est complet.

«

Lorsque j'allais à Naples, en 1803, frappé de l'aspect « de Terracine, je m'évertuai à peindre par alinéa ses « grandes roches dont la mer ronge éternellement la « base, sa ville, fièrement assise sur des escarpements «< qui blanchissent au loin, etc. J'avais préparé ainsi une < < page assez fortement coloriée pour les Martyrs. En la «relisant, le vers d'Horace me revint en mémoire:

Impositum saxis latè candentibus Anxur.

< < Et comme on avait allumé pour moi, dans la grande <«< cheminée de l'auberge, un petit feu de rameaux de myrte < < et d'arbousier, je m'en souviens encore, ce feu fit justice « de ma proșe, et n'en brûla que mieux. > > >

P. 322. Je n'avais pas, comme les Persans, l'imagination assez riche pour me figurer que la flamme ressemblait à l'ané

mone.

Que font ici les Persans? Ils interrompent mal à le récit qui court vite où il veut aller.

P. 325. Les cochers de Saint-Cloud et leurs voitures.

propos

Il semble que l'auteur a été tenté de prononcer tout à trac le nom générique et ignoble que la populace de Paris donnait à ces véhicules avant que les Omnibus et les chemins de fer nous en eussent délivrés.

P. 330. Quelle belle histoire que cette histoire de Bassompierre !

Triste mélange, Éponine, Héloïse, la boutiquière, la vieille grognon, etc.! Pourquoi ce récit trop connu de l'une des aventures de Bassompierre, et cet étrange commentaire? Que de puérilités d'un goût équivoque écrites à cinquante-trois ans, dans un moment d'humeur contre l'espèce humaine et d'oubli du génie !

J'ai lu ces dernières pages comprises en deux feuilletons de la Presse, le 6 novembre 1848, à Monceaux, avec Lamartine, de grand matin, au coin de la cheminée de son cabinet de travail, seul avec lui. Il a dicté presque en entier mes dernières critiques; et je retranche une partie de ses jugements, beaucoup plus sévères encore que les miens.

P. 343. J'étais déterminé à retourner en Bretagne.

M. de Chateaubriand m'a raconté une fois à Londres ses aventures à la chasse royale en traits tout aussi vifs que ceux de ce récit. « Ce début,» ajouta-t-il, « me fit préju<«< ger que j'étais peu propre à la vie des Cours. Plus tard « je n'ai pu la comprendre sous l'Empire; et ce n'est pas « à Gand que je m'y serais habitué. Depuis, sous la mo< < <narchie actuelle, dans mes courtes heures de faveur, <«< comme dans ma longue disgrâce, je ne me suis jamais présenté aux Tuileries sans une répugnance réelle qui < < tient à mon mépris inné pour le métier de courtisan. P. 345. Que faisiez-vous donc? Je m'ennuyais.

»

« J'ai commencé, » me dit un jour M. de Chateaubriand, <«< à m'ennuyer dans le ventre de ma mère; et oncques de«< puis ne me suis désennuyé. » Et cette parole, accompagnée d'un long bâillement, je l'ai consignée dans ma Politique de la Restauration (p. 67). Cette invincible maladie de l'auteur, Bossuet l'avait devinée, quand il dit dans une lettre au P. Caffaro. « L'amusement du théâtre n'est < < bon qu'à s'étourdir et à s'oublier soi-même, pour calmer «< la persécution de cet inexorable ennui,. qui fait le fond < < < de la vie humaine! > >

P. 347. Rendu à mes devoirs, écrivons.

Nominatif singulier qui régit un verbe au pluriel. Il devient ainsi une sorte d'ablatif absolù. C'est une hardiesse grammaticale qui surprend, mais qui ne`déplaît pas.

P. 350. Lamartinière, le père Simon, Pecquet.

Lamartinière, compilateur infatigable, dont on connaît le dictionnaire. Le P Simon, critique de Bossuet, est un personnage fort ignoré. Pecquet, anatomiste célèbre. Tous les trois nés à Dieppe dans le dix-septième siècle.

P. 351. Mademoiselle de La Belinaye.

J'ai présenté à Londres, à l'ambassadeur, la famille La Belinaye, vieux Bretons émigrés de 91, qui n'ont jamais voulu quitter le sol hospitalier d'Albion et suivre Louis XVIII en France.

P. 354. Delisle de Sales, gras et débraillé, laissait aller sous lui ses années.

L'auteur vient de dire (p. 111): « Aucun défaut ne me choque, excepté la moquerie. » Ce même Delisle de Sales, « qui lui semblait un aigle, » a publié une Histoire des hommes, en quarante et un volumes. Écrivain médiocre, obscur et diffus pourtant, dont le portrait n'a de remarquable ici que sa vulgarité.

P. 355. Qui peut se flatter d'avoir un talent véritable? Je parierais que tel auteur qui lit cette phrase se croit un écrivain de génie et n'est pourtant qu'un sot.

Avis au lecteur et surtout au critique.

P. 364. Rien n'était plus comique que le rôle de ces deux compères (Ginguené et Lebrun) se rendant, par un doux commerce, tous les services que se peuvent rendre deux hommes supérieurs dans des genres divers.

Lebrun, malgré ce portrait ironique, est fort supérieur à Ginguené.

P. 365. Il reste de lui des vers sanglants.

La verve de Lebrun n'était donc pas si froide, et ses vers si glacés! Il a dit de lui-même :

Sans haine, sans fiel, sans dessein,
Mon dépit lance l'épigramme,
J'ai le cœur bête et l'esprit fin.

P. 368. Nos révolutionnaires, grands Grecs par nature, out obligé nos marchands et nos paysans à apprendre les hectares, les hectolitres, les kilomètres, les décagrammes. La politique à ronsardisé.

Et aujourd'hui, après tous nos emprunts à la langue grecque, dont M. Morin, en 1809, composa deux gros volumes, nous en viendrions à la bannir de nos études publiques, et à la reléguer dans les bibliothèques poudreuses de quelques rares érudits!

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat...

M. de Chateaubriand prétendait avoir aimé la langue grecque, même au collége. Il faut remarquer ici ce juge

ment:

« Lorsque je relis la plupart des écrivains du dix-hui« < tième siècle, je suis confondu et du bruit qu'ils ont fait, « <et de mes anciennes admirations. Soit que la langue ait < < avancé, soit qu'elle ait rétrogradé, soit que nous ayons < < marché vers la civilisation, ou battu en retraite vers la « < barbarie, il est certain que je trouve quelque chose d'usé, « de passé, de grisaillé, d'inanimé, de froid dans les au«teurs qui firent les délices de ma

jeunesse. Je trouve < < même dans les plus grands écrivains de l'âge voltairien < < des choses pauvres de sentiment, de pensée et de style. « A qui m'en prendre de mon mécompte? J'ai peur d'avoir « été le premier coupable. Novateur né, j'aurai peut-être

«< communiqué aux générations nouvelles la maladie dont j'étais atteint. > >

Et pourtant ce novateur, qui se montre ici si sévère pour le dix-huitième siècle, l'était bien plus encore pour la littérature de son temps. «< Retournons à nos maîtres,» me disait-il parfois. « Le nombre en est grand entre Homère « et Bossuet. J'avoue que si, pour comprendre mon. « siècle, comme l'affirment quelques-uns de nos critiques, <«< il fallait rompre toute communication avec les écri< < vains d'autrefois, je me résignerais à me passer des mo« dernes; et je me consolerais de ne pas connaître mes « contemporains avec les jouissances que me donnent < < encore mes amis des anciennes heures. > >

P. 369. Notre existence est d'une telle fuite, que, si nous n'écrivons pas le soir l'événement du matin, le travail nous encombre, et nous n'avons plus le temps de le mettre au jour. Cela ne nous empêche pas de gaspiller nos années, et de jeter au vent ces heures qui sont pour les hommes les semences de l'éternité. Admirable! admirable!

> The bell strikes one. We take no note of time
> But from its loss.

P. 372. Les Lamoignon, les Molé, voulaient combattre et ne voulaient plus juger.

Malice du gentilhomme d'épée envers les gentilshommes de robe.

P. 374, Un noble Vénitien perdit la vie, en retrouvant ses titres, sous l'éboulement d'un vieux palais.

La phrase incidente du noble Vénitien pourrait être retranchée ici sans aucun dommage pour le tableau. ---Ambitiosa recidet ornamenta. (Horace, Art. Poét., v. 448.)

P. 376. Les niveleurs, régénérateurs, égorgeurs, étaient transformés en valets, espions, sycophantes, et moins naturellement encore, en ducs, comtes et barons. Quel moyen âge! N'ai-je pas rencontré en France toute cette race de Brutus au service de César et de la police!

«

Jamais M. de Chateaubriand n'a laissé échapper l'occasion de flétrir les terroristes ou les courtisans, « déshon< < neur, disait-il, de l'espèce humaine. » Mais il n'est, en cette occasion, que le plagiaire de César lui-même. Et quand il écrivait ceci à Londres, il tenait en réserve, pour appuyer son dire, la citation suivante dont il me donna copie. Il l'avait empruntée, si je ne me trompe, aux gazettes du temps.

«

« Après son élévation au consulat à vie, Bonaparte disait, < < le 7 nivôse: Depuis que la nouvelle constitution a déclaré qu'un nombre de brillantes et lucratives fonctions était à < < donner, que de personnes en mouvement! que de figures < < solliciteuses! Combien de représentants, combien de <«< farouches libéraux, mêlés aux derniers régimes, se cour« bant et rampant devant le pouvoir qui peut leur donner < < une place! Les citoyens si fiers de leurs libertés et les < < Brutus encombrent mon antichambre! > >

ÉTUDE

SUR LE TOME DEUXIÈME DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1788-1792

En suivant pas à pas l'écrivain, nous allons bientôt échanger les troubles tumultueux et sanglants de la société française contre l'innocence et la paix du nouveau monde. Il y a beaucoup à admirer sans doute dans les premiers tableaux, mais, s'il me fallait une excuse pour avoir accumulé de pointilleuses critiques sur les descriptions du passage aux États-Unis, en 1791, je la trouverais dans une confidence que je recueillis un jour de la bouche de l'auteur, au moment même où, en 1822, il écrivait de souvenir, à Londres, le récit de sa traversée. « Le style descriptif, » me disait-il, « que savaient contenir les aus« tères écrivains du grand siècle, tente notre faiblesse par < < sa facilité et son éclat; on le laisse aller; alors il grossit, < < se tourmente lui-même dans son cours, sort des digues « de la langue, et finit par noyer le goût et la pensée. »

«

P. 2. La monarchic.

Ici la monarchie, bien que répétée sept fois en sept lignes, n'est qu'un ornement de la pensée et du style. Celui de nos grands écrivains qui a le mieux soigné et poli sa diction a aussi, dans une œuvre immortelle, répété neuf fois en vingt lignes le mot plaisir. Et cette répétition (Télémaque, liv. VIII), ne choque ni l'esprit ni l'oreille.

P. 10. La constitution de Bretagne.

Ce prélude du deuxième volume est un excellent morceau d'histoire, ou plutôt un beau chapitre de la philosophie de l'histoire, science que notre siècle a vue naître, dit-il, mais · dont Bossuet me paraît le fondateur méconnu.

P. 13. Le P. Grég. de Rostrenen.

Ce paragraphe d'un aussi obscur grammairien que le P. Grégoire de Rostrenen, lequel n'avait, aux yeux de l'auteur, d'autre mérite que d'être né à Rennes, et cette citation, beaucoup plus connue des lettres de madame de Sévigné, interrompent le ton sérieux du récit comme la marche du chapitre, pour y substituer des détails et des souvenirs fort étrangers même aux « ripailles politiques > > que l'écrivain veut retracer. C'est ainsi que j'ai vu plus d'une fois l'ambassadeur mêler à la fin de ses plus graves dépêches, non sans doute comme ici des traits d'une littérature capricieuse, mais des considérations empruntées à l'histoire ancienne, soit pour corroborer ses raisonnements, soit pour distraire de la monotonie des faits constamment modernes.

P. 21. La Noblesse bretonne, de sa propre autorité, s'était convoquée à Rennes pour protester contre l'établissement de la cour plénière. Je me rendis à cette diète... c'est la première fois que j'assiste à une réunion politique.

Ici perce le peu de penchant de l'auteur pour les réunions politiques. Ce dégoût, rarement déguisé, tient en partie, je crois, à sa timidité sauvage et à son improvisation laborieuse. C'est ainsi qu'il avait retenu de ses longues recherches érudites une réflexion de Suidas qu'il répétait volontiers «< Autre chose est d'improviser pour la multitude, ou d'écrire pour l'art. »

P. 35. Cornettes blanches, yeux bleus, visage rose, cheveux blonds emperlés de rosée, les valkyries de l'Edda.

Cette charmante description des femmes de Bretagne est un peu gâtée par ces quatre nuances trop rapprochées les unes des autres, et par les valkyries de l'Edda : cela sent la manie coloriante de l'école moderne; et, en outre, la callemandre et les caillebottes sont des termes trop peu connus du commun des lecteurs.

P. 41. En pesant le bien et le mal, on serait tenté de désirer tout accident qui porte à l'oubli comme un moyen d'échapper à soi-même; un ivrogne joyeux est une créature heureuse.

J'ai entendu souvent M. de Chateaubriand envier l'ivresse, mais jamais invoquer sincèrement l'oubli. Ici c'est toujours une suite de sa diatribe contre la mémoire.

P. 49. Dans les grandes transformations sociales, les résistances individuelles, honorables pour les caractères, sont impuissantes contre les faits.

Ceci s'applique admirablement au caractère et à la fermeté de la foi politique de l'auteur, «Le temps, »`disait-il en 1832, «emporte avec lui ma révolte, et ne m'en laisse < < que l'honneur. »

P. 53. Bravacherie et brouillement.

Ce premier terme est créé en mépris de la Cour, et le second pour épargner l'ennui d'en chercher un autre. Ronsard a dit :

Je fis des mots nouveaux, je restaurai les vieux.

P. 56. Le souvenir de ce sourire me fit reconnaître la mâchoire de la fille des rois quand on découvrit la tête de l'infortunée dans les

exhumations de 1815.

M. de Chateaubriand m'a raconté plus d'une fois, et toujours en frémissant, cette effroyable reconnaissance; mais j'avais peine à croire à un tel prodige de conservation ou de mémoire. Un jour, en rappelant cet horrible et lugubre souvenir, il ajouta : « Je n'y pense point « que je ne redise en moi-même les belles paroles de « Burke : —Jamais, sans doute, ne brilla sur ce globe, < < qu'elle semblait à peine toucher, une vision plus char<«<mante. » Il s'arrêta là dans sa citation que je vais achever : « Je la vis comme elle se levait à l'horizon, ornant et <«< réjouissant la haute sphère où elle commençait à se <«< mouvoir, étincelante comme l'étoile du matin, pleine « de vie, de splendeur et de joie. » — Glittering like the morning star, full of life, and splendour and joy, (Burke, Reflections on the French Revolution.)

P. 56. Louis XVI abdiquant, Louis XVII placé sur le trône, M. le duc d'Orléans déclaré régent, que fùt-il arrivé?

Probablement ce qui est arrivé en 1830. Changez les noms et la date. Charles X abdiquant, Henri V appelé au trône, et le duc d'Orléans déclaré régent, n'ont rien sauvé.

P. 59. La vieille France était venue là pour finir, la nouvelle pour commencer.

Quel tableau buriné pour l'histoire par un témoin oculaire, que cette prise de la Bastille, racontée par tant d'autres et si diversement! Il n'y a plus là ni assaut, ni glorieuse conquête, mais bien une sanglante parade, un acte violent où l'on entrevoit le triomphe meurtrier d'une populace déchaînée.

P. 60. Après cinquante ans on élève quinze bastilles pour

opprimer cette liberté au nom de laquelle on a rasé la première bastille. (Paris, note de 1841.)

Et plus loin, à propos de Monsieur, frère du Roi, on lit (p. 65) : « La Révolution s'en défiait, il eut décidé le sort de la Révolution. > >

Je n'ai pas été, en 1841, le seul confident de l'humeur indignée que donnait à M. de Chateaubriand l'embastillement de Paris. Mais ici je me borne à une seule observation de rhéteur. Deux fois le mot bastille pour être plus clair; deux fois le mot révolution plutôt qu'elle. C'est là un des secrets du style chateaubriantique. « Ne l'oubliez pas, »> me disait l'écrivain, «plutôt qu'une amphibologie, « cent répétitions. »

P. 69. La France doit à la Noblesse française sa liberté, si liberté il y a pour la France.

Oui; mais bientôt les gentilshommes eux-mêmes perdirent plus tard leur liberté et leur tête. Les patriciens des provinces disparurent devant les fonctionnaires des régimes nouveaux. La Noblesse de France, appauvrie et dominée, ne fit que changer de maître et n'a gardé que vous pour protester en sa faveur.

P. 72. Pour oriflamme devant le fils de saint Louis, des ha! lebardes suisses élevaient en l'air deux têtes de gardes du corps frisées et poudrées par un perruquier de Sèvres.

Et quand, à la vue de cet horrible trophée, et au souvenir de Varicourt et de Deshuttes, qui venaient de mourir pour elle, Marie-Antoinette, près de s'évanouir, demandait à cette foule abjecte un verre d'eau, et n'en obtenait que l'outrage; c'est alors qu'un ami de l'auteur, le jeune Hyde de Neuville, tendit, au péril de sa vie, quelques gouttes d'une eau pure à cette reine de France, qui ne voyait plus couler autour d'elle que du sang.

P. 77. Mirabeau.

Ce morceau si remarquable sur Mirabeau a paru dans quelques Revues cinq ans avant la publication des Mémoires d'Outre-Tombe. On y relèvera avec nous les traits suivants :

< < Il n'était corrompu que pour lui. Son esprit droit <«<et ferme ne faisait pas du meurtre une sublimité de < < l'intelligence.

< < Le cynisme des mœurs ramène dans la société, en < < < annihilant le sens moral, une sorte de barbares.

« J'ai voulu guérir les Français de la superstition de < < la Monarchie, et y substituer son culte.

« Mirabeau ne s'évaluait pas assez haut. Maintenant que < < l'abondance du numéraire et des places a élevé le prix < < des consciences, il n'y a pas de sautereau dont l'acquêt < < ne coûte des centaines de mille francs et les premiers < < honneurs de l'État.

<«< Trop tôt pour lui, trop tard pour elle, Mirabeau se « vendit à la Cour, et la Cour l'acheta... Sa vie eût mon« tré sa faiblesse dans le bien, sa mort l'a laissé en pos

< < session de sa force dans le mal. > > Ceci est du Tacite la couleur et l'expression.

pour

P. 79. Frigide.

Cet adjectif, créé du substantif frigidité, terme consacré à une jurisprudence surannée, est une hardiesse. « Prenons de tous côtés, disait Fénelon, tout ce qu'il <«< nous faut pour rendre notre langue plus claire, plus <«< précise, plus courte et plus harmonieuse... Les mots «< latins paraîtraient les plus propres à être choisis. Les < < sons en sont doux, l'oreille y est déjà accoutumée. »

(FENELON. Projet d'enrichir la langue).

P. 80. Chevalier est allé à l'échafaud dans le même tombereau que mon frère.

C'est le célèbre député Breton, organisateur de la cour de cassation, mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. M. de Corbière, ministre de la Restauration, avait épousé sa veuve. M. de Chateaubriand, qui revenait souvent dans ses conversations sur les crimes de la Terreur, me disait un jour : « L'échafaud égalisait les rangs, mais < < les aristocrates et les bourgeois y tombaient moins < < nombreux que les gens du peuple. Telle qu'Ugolin pri< < sonnier, la Révolution libre et déchaînée dévorait ses « propres enfants. > > >

Com' el pan per fame si manduca.

P. 83. Le ciel, pour nous punir de nos talents mal employés, nous donne le repentir de nos succès.

L'auteur se serait-il donc repenti, en 1830, de ses talents mal

employés depuis 1824? Il me semble, en

effet, qu'il a dans plus d'une page laissé percer ce sentiment, et qu'il a pleuré en secret de son triomphe.

P. 83. L'aristocratie, de sa nature ingrate et ingagnable. Ingagnable, autre hardiesse, si ce n'est plutôt un barbarisme.

P. 85. Futuritions?

Terme trop cherché. Avenir plus commun valait mieux. «L'élégance affectée n'est pas, dit Sénèque, un ornement « digne d'un homme. » Non est ornamentum virile « concinnitas. (Epist. 115.)

P. 104. Je regretterai toujours de n'avoir pas vu M. de Talleyrand dire la messe servie par l'abbé Louis, comme de ne l'avoir pas vu, le sabre au côté, donner audience à l'ambassadeur du Grand Turc.

M. de Chateaubriand haïssait et méprisait M. de Talleyrand. Celui-ci, qui le savait, plus fin que l'autre, l'assomma du coup d'une visite qu'il lui rendit, en 1824, à l'hôtel des affaires étrangères. C'était la veille de la chute; comme si le dangereux vieillard n'eût paru dans les salons du ministre que pour manifester l'hostilité de son hôte envers le système triomphant, et pour inaugurer la disgrâce.

P. 105. Le chevalier de Parny fit ces vers dignes de l'Anthologie.

L'auteur appréciait l'Anthologie grecque plus que ne le fait le commun des érudits. Il m'en a communiqué le goût. Convenons-en, ces poésies légères, car ce titre les désigne mieux que le nom d'épigrammes, ont une réelle valeur. Effrayés sans doute des longs poëmes laissés par leurs devanciers, leurs auteurs n'ont retracé que de

courtes réflexions, descriptions ou maximes, des inspirations du jour, des sentiments de circonstance; mais ce n'est pas perdre son temps que de feuilleter ces pages de l'Anthologie qui ont mérité d'être choisies, recueillies et conservées par des poëtes dignes eux-mêmes d'admiration. (Dionysiaques, ch. xxix, note 30.)

P. 107. M'ennuyant pour me désennuyer.

M. de Chateaubriand m'a dit deux fois ces mots à l'Opéra de Londres (les deux seules fois qu'il y soit allé, pour faire comme tout le corps diplomatique ou comme le beau monde), et je les ai transcrits, en 1822, dans mes souvenirs de chaque soir. Mais il est curieux de voir jusqu'où les sectaires de René ont porté le culte de l'ennui.

« Je me lève avec dégoût. Je me couche fatigué. Je me « réveille sans désirs. Je m'enferme, et je m'ennuie. Je a vais dehors, et je gémis. Si le temps est sombre, je le < < trouve triste; et, s'il est beau, je le trouve inutile. La < < ville m'est insipide, et la campagne m'est odieuse. La vie < < des malheureux m'afflige; celle des heureux ne me « trompe point. Je ris amèrement quand je vois des hom<«< mes qui se tourmentent; et, si quelques-uns sont plus «< calmes, je ris en songeant qu'on les croit contents. » (Obermann, tom. I, p. 512.)

P. 109. Je me proposais de découvrir le passage au pòle : M. de Malesherbes me montait la tête sur ce voyage.

L'ambassadeur interrompait les plus intéressantes dépêches, qu'il me dictait en 1822, pour me communiquer ses raisonnements sur le passage au pôle, question si agitée alors; et il m'avait recommandé de mettre soigneusement

sous ses yeux tout ce qui, dans les publications anglaises, se rapportait à ce grand problème géographique. Quant à M. de Malesherbes, voici ce que m'écrivait à cette même époque madame la duchesse Charles de Damas : « Pour <«< vous tirer de la politique, je veux vous conter que la ba<«<_ronne de Montboissier s'est adressée au roi (Louis XVIII) <«< pour avoir l'inscription du monument qu'on élève à son « père, M. de Malesherbes. Voici ce que le roi lui a donné :

Strenue semper fidelis

Regi suo

In solio veritatem

Præsidium in carcere
Attulit.

« Je fais là une indiscrétion ; l'auteur n'aime pas qu'on « parle de cette inscription avant qu'elle soit en place. » P. 110. Et déjà je me croyais un Linné.

De ces études botaniques qui avaient préparé son voyage au nouveau monde, il était resté à M. de Chateaubriand une connaissance assez étendue des plantes; et ses contemplations de la nature, comme ses promenades solitaires, avaient accru sa science. Quand nous errions dans les grands espaces presque déserts autour de Londres, il s'amusait à me montrer dans les prairies de Regents-Park, ou sous les bois de Kensington, quelques-unes des fleurs, ses anciennes amies de Combourg, retrouvées dans les forêts de l'Amérique. Mais il citait moins Linné que Virgile, car il savait les

Géorgiques par cœur.

« Voici, » me dit-il un jour, «l'avoine stérile, steriles « dominantur avenæ. Mais Virgile veut parler ici de < < < l'avoine folle et sauvage, et elle n'est pas stérile, car les

< < < Indiens la récoltent en Amérique; j'en ai vu des mois« sons naturelles aussi hautes et épaisses que nos champs « de blé. Là, au lieu de la main des hommes, c'est la Pro<«< vidence qui la sème. Regardez ce chardon épineux, se« gnisque horreret in arvis carduus, et il n'est pas segnis, <«< parce qu'il serait lent et paresseux à croître; mais bien «< au contraire parce qu'il rapporte aussi peu que les ter« res où il s'élève : neu segnes jaceant terræ, a dit aussi "(Virgile. Ici la grande centaurée, graveolentia centaurea, « que j'ai cueillie sur les ruines de Lacédémone; plus loin « le cerinthæ ignobile gramen, périphrase pour laquelle j'aurais à gronder un peu le poëte latin, car je veux y <«< retrouver notre jolie pâquerette, qui certes n'a rien «< d'ignoble. »>

Et, dès mon retour dans mon cabinet de Portland-Place, je consignais soigneusement ces citations du plus grand poëte de Rome, commentées par le plus grand des poëtesprosateurs de Paris.

P. 112. Je vous ai dit au troisième livre de ces Mémoires.

:

Lisez au premier volume; à moins que l'auteur n'ait d'abord divisé

les Mémoires en livres, et que, subséquemment, l'éditeur ne les ait classés en volumes. Nous verrons bien.

P. 116. On ne voyait plus la terre de France.

La fin de ce chapitre rappelle les meilleures pages de l'Itinéraire, et à cette citation de Byron : Again to sea, on peut reconnaître ce léger sentiment de regret, commun à tout voyageur, que, dans la même circonstance, le poëte anglais a exprimé si bien :

And then, it may be, of his wish to roam
Repented he, but in his bosom slept
The silent thought...

P. 118. Descendu à Shipwright-Iun.

L'auberge de Douvres ne s'appelait pas Shipwright-Inn, ce qui signifierait hôtel du Constructeur de vaisseau; mais bien Ship-Inn, hôtel du vaisseau. Il est vrai que le landlord se nommait Wright, et qu'il a été ainsi cause de la mẻprise.

P. 120. François de Chateaubriand, taille de cinq pieds quatre pouces.

En pieds anglais; c'était quelque chose de moins en mesures françaises. M. de Chateaubriand était petit, et n'aimait pas à le dire. J'ai ouï raconter autour de lui qu'il était né pour être de grande taille, et qu'un accident survenu dans ses jeunes années avait arrêté sa croissance.

P. 121. Il n'y a pas un sot dans les trois royaumes qui ne préfère l'ambassadeur de Louis XVIII à l'auteur du Génie du Christianisme.

M. de Chateaubriand venait de me dire cette phrase dans un de nos tête-à-tête littéraires de Londres, quand il s'interrompit pour aller l'écrire.

P. 121. Et quant à cette succession aussi bizarre que le reste de ma vie.

L'ambassadeur revenait fréquemment sur la bizarrerie de sa

destinée, qui le faisait succéder immédiatement en Angleterre à son plus violent adversaire politique, M. Decazes. Or ce jeu de la bascule parlementaire ou des révo

lutions, fort commun à Londres, s'est aussi reproduit plus d'une fois chez nous.

P. 125. Je passe à la lueur des flambeaux entre deux files de laquais qui vont aboutir à cinq ou six respectueux secrétaires... Je vous en supplie, messieurs, laissez-moi.

Trêve de ces mylords! - Ceci s'adresse aux laquais précités. Allez rire à la Chancellerie. Ceci aux susdits secrétaires.

Qu'il me soit permis de venger une fois pour toutes et en masse mes anciens collègues de Berlin comme de Londres de l'indifférence dédaigneuse que leur témoigne ici l'écrivain. Ces officiers, choisis et nommés par le même roi qui avait choisi et nommé l'ambassadeur, méritaient plus de faveur et plus d'intérêt. Pleins de zèle, exacts à leurs devoirs, prompts à admirer leur chef, ils n'avaient à ses yeux d'autre tort que de posséder infiniment moins que lui de génie, où d'être beaucoup plus jeunes. Or M. de Chateaubriand, en parlant de ces apprentis diplomates, aurait pu se souvenir que lui-même, à son début, avait paru dans les mêmes rangs et partagé leur fortune; il ne devait pas imiter le cardinal Fesch, dont il eut à se plaindre à Rome, lequel, disait-il, haussait les épaules dès qu'il apercevait sa signature (t. IV, p. 146).

P. 125. Le marquis de Londonderry va venir, dites-vous? Miséricorde! où me fourrer! Qui me délivrera, qui m'arrachera à ces persécutions?

Je me reconnais ici. C'est moi, en effet, qui annonçais en ces termes à M. de Chateaubriand ces prévenances des ministres et de l'aristocratie britanniques envers le représentant du roi de France;

mais il n'y avait là nulle per

sécution; et l'ambassadeur se serait plaint bien davantage si elles lui eussent fait défaut.

P. 127. J'aime à voir courir, à travers Hyde-Park, les troupes de chevaux, les voitures des fashionables, parmi lesquelles figure mon tilbury vide.

A la bonne heure. Voilà les goûts anglais qui reprennent faveur ; et le sauvage gentillâtre (c'est ainsi qu'il s'intitule) commence à s'apprivoiser. Mais l'ambassadeur n'avait point à Londres de tilbury; il avait un coupé et un landau de cérémonie, ouvrage du célèbre Bushnell, qu'il envoya, deux ans après, rouler le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, sur les sables du Nil (voir Politique de la Restauration, p. 354).

P. 128. Mes secrétaires à Londres désirent aller le matin à des pique-niques.

Ceci me regarde encore, ainsi que mes camarades. Cependant je n'ai jamais vu de pique-niques à Londres, mais bien des réunions, le matin, sous les beaux ombrages des villas voisines de la capitale, dont les maîtres faisaient seuls les honneurs, et où personne ne payait son écot (définition du mot pique-nique par l'Académie).

P. 128. Les gens, Peter, Valentin, Lewis, vont tour à tour au cabaret; et les femmes, Rose, Peggy, Maria, à la promenade des trottoirs. J'en suis charmé.

L'ambassadeur n'a jamais eu de serviteur appelé Lewis, ni de house-maid nommée Peggy. On peut m'en croire sur tous ces détails de son ménage, moi qui le tenais. Le reste est exact. Mais nous n'allions dans le monde, le soir, que sur le refus itérativement exprimé par notre chef de nous y conduire. Tout ce passage sur son prétendu aban

don renouvelé de la légation de Berlin, ou, pour mieux dire, tout ce prologue est empreint d'une humeur innée qui n'avait aucune raison d'être.

P. 129. Matou a le privilége de dormir quand il lui plaît.

Première étincelle de cet amour que M. de Chateaubriand portait aux chats.

< < J'aime dans le chat, » me disait un jour M. de Chateaubriand, «< ce caractère indépendant et presque ingrat qui < < le fait ne s'attacher à personne, cette indifférence avec < < laquelle il passe des salons à ses gouttières natales; on <«<le caresse, il fait gros dos; mais c'est un plaisir phy

sique qu'il éprouve, et non, comme le chien, une <«<niaise satisfaction d'aimer et d'être fidèle à un maître « qui l'en remercie à coups de pied. Le chat vit seul, il < < n'a nul besoin de société, il n'obéit que quand il veut, < < fait l'endormi pour mieux voir, et griffe tout ce qu'il « peut griffer. Ne connaissez-vous donc pas assez près « d'ici,» ajoutait-il en souriant, «quelqu'un qui lui ressem«ble? Je trouve, quant à moi, que notre longue fami<«<liarité m'a donné quelques-unes de ses allures. Non, « Buffon a maltraité le chat : je travaille à sa réhabilita«tion, et j'espère en faire un animal convenablement <«< honnête à la mode du temps. »>

P. 140. Le temps emporte et sépare les voyageurs sur la terre, plus promptement encore que le vent ne les emporte et ne les sépare sur l'Océan. On se fait un signe de loin: Adieu, va! Le port commun est l'éternité.

Il valait mieux finir là. Les deux lignes qui suivent renferment une boutade survenue en relisant : « Et si le vais< < seau rencontré était celui de Cook ou de La Pérouse?»>

Cette pensée se rattache mal à l'autre, et nous fait descendre trop brusquement du ciel et de l'éternité dans le monde des navigateurs.

P. 143. Quand vont et viennent ces jeunes femmes nées du sang anglais et du sang français, qui joignent à la beauté de Clarisse la délicatesse de Sacontala, alors se forment des chaînes que nouent et dénouent les vents parfumés de Ceylan, douces comme eux, comme eux légères.

On dirait une réminiscence de Parny, ce poëte qu'on savait par cœur à vingt ans.

P. 146. Tuta æquora silent.

La prosodie souffre de cet hémistiche renversé. Pourquoi ne pas dire comme Virgile : Æquora tuta silent. (Eneid. i, v. 164.) (Énéid.

M. de Chateaubriand aimait passionément l'Énéide qu'il va citer encore (p. 163), moins pour la forme du poëme qu'il disait renouvelée d'Homère, que pour le style. <«< Car la muse a doté Virgile des plus beaux vers qui <«< aient jamais vibré sur une lyre humaine.

< < Savez-vous pourquoi,» ajoutait-il, « l'antiquité ne <«< nous a laissé que des chefs-d'œuvre, ou tout au moins « des écrits fort remarquables? C'est que le temps, le « meilleur des critiques, a fait justice des médiocrités, «< comme il fait déjà pour nous, même avant d'avoir <«< accumulé les siècles. On gardait précieusement ce qui < < venait des grands génies, on n'a rien perdu de Virgile < < et d'Horacc. Quelquefois, sans doute, l'âge a vu périr < < < dans son cours une partie des Annales de Tacite ou la « Médée

d'Ovide; mais soyez sûr que nous avons d'Eschyle ou de Sophocle leurs meilleures tragédies; et, en

« général, on peut affirmer que ce qui nous reste des <«< grands écrivains est ce qu'ils ont exécuté de plus par« fait. Pour l'honneur des moines, j'aimerais à croire. <«< que, quand ils badigeonaient d'un latin barbare les Dé«< cades de Tite-Live ou la République de Cicéron, c'est « qu'ils avaient épuisé les plus vils parchemins. »

P. 146, Jamais Dieu ne m'a plus troublé de sa grandeur que dans ces nuits où j'avais l'immensité sur ma tète, et l'immensité sous mes pieds.

De pareils éclairs, empruntés au Génie du Christianisme, peuvent éblouir deux fois les yeux du lecteur sans lasser ses regards.

P. 148. Camoens emprunta aux rivages de l'Inde leur éclat, leur renommée et leur malheur; il ne leur laissa que leurs richesses.

M. de Chateaubriand nous disait un jour à Londres : « Je n'avais lu que très-rapidement une traduction de la <«< Lusiade, quand j'ai parlé de Camoens dans le Génie du « Christianisme, et depuis j'ai été pour quelque chose <« dans la vogue passagère qu'a ene sous l'Empire le géant « Adamastor» (allusion à un trait de son fameux discours. de réception à l'Académie, qu'il refusa d'y prononcer après les ratures de la main impériale). « C'est un de ces « poëmes qu'il faut lire seulement dans leur langue, et le <«< jugement qu'en a porté Voltaire m'a toujours semblé « superficiel et jaloux. » M. de Chateaubriand permettait la réplique, et je dis à mon tour que Voltaire, ne comprenant pas l'idiome de Lisbonne, et n'ayant lu la Lúsiade que dans une faible traduction anglaise, n'avait pas pu apprécier la perfection de style et la merveilleuse harmonie qui sont le secret du Virgile portugais; que

Camoens était l'un des hommes le plus instinctivement poëtes que le monde ait produits ; que nul écrivain n'avait poussé plus loin la pensée mélancolique, fruit de sa vie si diverse; et que, après avoir

donné au monde une épopée, la première en date dans la renaissance des lettres; après l'avoir composée, errant et exilé, tout d'une inspiration, dans les grandes Indes à peine découvertes, il rivalisa dans ses Églogues avec Garcilasse, et avec Pétrarque dans ses poésies lyriques. - « Oui, reprit M. de Chateaubriand, «< c'est un grand poëte, et je le traiterais autrement si ¸« j'avais à en parler encore. » Il s'exprimait ainsi peu de jours, sans doute, après avoir écrit les lignes qui servent de texte à ma digression.

P. 151. Neptune n'avait point reconnu ce pavillon si glorieusement porté par Cybèle.

Le pavillon tricolore n'était pas encore glorieusement porté par Cybèle. Pour que cette allusion mythologique, qui date de 1822, mais qui s'applique à l'année 1791, fût correctement exprimée, il faudrait dire : « Neptune n'a< < vait point encore reconnu ce pavillon qui allait être si < < glorieusement porté par Cybèle. »

P. 153. Les pentes des collines rayonnaient de ceps.

Si cela veut dire que les vignes étaient plantées en rayons, c'est une acception hardie du verbe rayonner.

P. 154. Des oiseaux cérulés.

Locution nouvelle empruntée à l'adjectif latin cæruleus, azuré.

P. 157. Fac Pelagus me scire probes quo carbasa laxo. Mauvais vers latin de la Philippide, où il y en a peu de

bons, mais quelques-uns de fort curieux. Guillaume le Breton, conseiller intime, d'autres disent chapelain de Philippe-Auguste, mort chanoine de Senlis, en est l'auteur. Cet hexamètre obscur et équivoque est un ajouté de 1846.

P. 160. Le vieil Océanus.

Si nous parlons français, il faut dire le vieil Océan ; si nous parlons grec, car il est question d'Homère, il faut dire le vieil Océanos; mais jamais, dans aucun cas, Océanus; et je poursuivrai, jusqu'à extinction de voix, la désinence latine quand rien ne l'autorise, et que tout la

repousse.

P. 162. Les landes tourbeuses arasées.

Etait-il besoin qu'arasé, terme de maçonnerie, qui signifie mettre de niveau, passât dans le dictionnaire du style descriptif où il n'y a déjà que trop de richesses?

P. 163. Dans ce parfum non respiré de la beauté, non épuré dans son sein, non répandu sur ses traces, dans ce parfum changé d'aurore, de culture et de monde, il y avait toutes les mélancolies des regrets de l'absence et de la jeunesse.

C'est trop affecté de style comme de pensée : et dans cette réminiscence de volupté à propos de fèyes et d'héliotrope, ce dernier mot seul aurait dû arrêter la plume de l'auteur, car, en lui rappelant Molière, et la fleur nommée Héliotrope, du Malade imaginaire, sa rêverie aurait dû s'envoler.

P. 164. Son sein que modelait l'entoilage blanc de sa chemise.

Voilà l'aurore de la surabondance et de la licence descriptives de nos modernes romanciers dans leurs innombrables portraits de femmes. M. de Chateaubriand écrivait en 1836, à M. Colombet, auteur de plusieurs excellents

ouvrages. « Je loue tous les talents particuliers de l'école « romantique, dont je suis un des fauteurs; mais je suis «< sévère pour l'école même, car elle nous mène à la < < < barbarie par une rêvasserie ennuyeuse et par l'extrava< < gance. »>

P. 167. L'isole di fortuna ora vedete.

Application forcée d'un vers du Tasse (Jer. del., ch. xv, st. 27), car rien ne ressemble moins au séjour d'Armide que l'île Miquelon.

P. 168. Plante voyageuse, j'ai pris mes précautions pour disparaître au bord de la mer, mon site natal.

Cette phrase a été ajoutée en 1846. L'auteur ne pensait pas encore, en 1822, à sa tombe du Grand-Bé, située sur « les plages tourmenteuses de l'Océan. »>

P. 169. Ces arbres ne dépassent pas la hauteur d'un homme, le vent océanique les prosterne à l'instar des fougères.

Locution négligée, et en outre prosterner est un verbe réciproque et non un verbe actif. « La grammaire! la < < grammaire! » dit Quintilien; » aimons la grammaire « jusqu'à la fin de notre vie. Grammatices amor vitæ spa« tio terminetur. » (Inst., Orat. I, § 8.)

P. 169. Cette île de Jacques Cartier.

Jacques Cartier, explorateur des Terres-Neuves, sous François I, était né, comme l'auteur, à Saint-Malo.

P. 177. Si je m'étais noyé, le bon débarras pour moi et pour les autres.

Je vois encore l'amer sourire accompagnant ces paroles dans le récit que l'auteur me faisait à Londres de son bain

en pleine mer. Ce récit fut amené par un bain de même nature que j'avais pris à cinquante lieues du rivage, et sans nul péril, sous un ciel de feu, dans les mers calmes et tièdes de l'Orient. M. de Chateaubriand s'était amusé à me le faire raconter tel qu'il est décrit dans mes Souvenirs (tom. I, p. 301).

P. 178. Délinéée.

Participe que, sans l'avis de l'Académie, l'auteur fait dériver de délinéation, terme du génie militaire.

P. 180. Une négresse de treize à quatorze ans, presque nue et d'une beauté singulière, nous ouvrit la barrière de l'enclos, comme une jeune Nuit.

Il y a là une comparaison inachevée, une sorte de surabondance de poésie, et pourtant l'image ne déplaît

pas.

Dans le Voyage en Amérique, publié en 1827, où l'auteur donna par avance la plupart des pages qui terminent ce second volume, la jeune négresse figure avec sa beauté, mais non sous les traits d'une jeune Nuit. La similitude est d'une date plus récente; or. les amis du style de M. de Chateaubriand, s'ils veulent en scruter la méthode et en pénétrer les secrets, ne sauraient rien faire de mieux que de confronter les deux voyages, ou plutôt de rapprocher le récit originel de sa transformation par des retouches successives. Ils verront ainsi l'abus du coloris, le néologisme, l'enflure même se glisser sous la plume de l'auteur, et surcharger de grâces affectées sa simplicité primitive. Cette étude est triste sans doute, car c'est

assister, en quelque sorte, à la défaillance du talent, et surprendre le génie à son déclin.

P. 181. Qu'est devenu M. Francis Tulloch?

J'ai fréquenté plus que M. de Chateaubriand M. Francis Tulloch, qui habitait vis-à-vis de moi dans Portland-Place; et j'ai lu à Londres cette épître britannique que cite. l'auteur, mais qu'il a fallu franciser un peu pour l'impression.

P. 187. Aucun monument à Philadelphie, à New-York, à Boston, ne pyramide au-dessus de la masse des murs et des toits.

Voilà la pyramide passée à l'état de verbe, et ce verbe n'est pas bien loin de pénétrer dans le langage commun, puisque l'adjectif pyramidal y est entré déjà. Lamartine a dit aussi :

Partout où ton regard voit au flanc des coteaux
Pyramider en noir les tours des vieux châteaux.

P. 196. Je me souviens de Castelnau.

Michel Castelnau, grand-père de Jacques de Castelnau, maréchal de France, a été cinq fois ambassadeur en Angleterre, sous les règnes de Charles IX et de Henri III.

P. 199. Bonaparte se dépêche dans ses monuments, dans ses lois, dans ses victoires. Penché sur le monde, d'une main il terrasse les rois, de l'autre il abat le géant révolutionnaire; mais, en écrasant l'anarchie, il étouffe la liberté, et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille.

Admirable! Un jour, à Rome, l'ambassadeur me lut encore tout

chaud, ce beau parallèle à la Plutarque, entre Washington et Bonaparte; et il ajouta : « Vous savez com« ment j'ai dû parler de Napoléon en 1814. Alors il était <«< mon adversaire, il n'est plus qu'un peu de poussière « aujourd'hui. Eh bien, mes deux plâtres de Napoléon,

<«< moulés à treize ans de distance, se ressemblent. Mais <«< la mort est un peintre meilleur que la vie. »

P. 196. Ercilla s'arrête au milieu de son voyage pour raconter la mort de Didon.

Ercilla, le poëte épique de l'Espagne, après avoir longtemps voyagé en Europe, prit part à sept grandes batailles dans le Chili, et aux dernières découvertes de ses compatriotes, dans le détroit de Magellan. «Ses prouesses, > > > dit un écrivain de son temps, « firent plus d'honneur en<«< core à son épée qu'à sa plume. » Il chanta la conquête d'Arauco. Et c'est après avoir vaincu le grand cacique Caupolican, que pour délasser ses compagnons d'armes :

Por esparcir el animo cansado,

il leur raconte l'histoire véritable de Didon, où figure en core larbas, mais pas du tout Énée ; car il veut réhabiliter la reine de Carthage, dont on a dit tant de mal; et il est toujours temps, ajoute-t-il, de dire le bien :

Y para decir bien siempre es buen tiempo.

Mais, malgré l'effort chevaleresque d'Ercilla, il est trop tard pour redresser Virgile. Et Didon sera toujours pour nous le type primitif de l'amante abandonnée. Elle en a reçu l'immortel renom, comme disait Pindare d'Ixion, amant plus coupable qu'elle.

P. 206. La vastitude de l'Amérique.

Le terme vastitude ne me paraît pas une heureuse innovation, et n'y a-t-il pas, dans ces impressions de voyage,

trop de ces mots : nova fictaque nuper? Horace ne leur a promis le succès que quand ils sont ménagés, parcè detorta. (Art Poét., v. 53.)

P. 208. J'y cherchai, comme depuis à Sparte, la tombe de ces guerriers.

M. de Chateaubriand avait oublié que le monument des Spartiates, avec la célèbre épitaphe qu'il cite, se trouvait aux Thermopyles et non à Sparte (Hérodote, liv. VII, § 228). « Mais, » comme il le dit lui-même, dans une des notes de l'Itinéraire, « on croit bien que je n'avais pas un « Hérodote à la main sur les ruines de Lacédémone. > >

P. 214. M'énaser contre un hangar.

M'énaser, pour heurter du nez ou se casser le nez, ne me paraît pas digne d'adoption, car il n'anoblit pas la pensée, et demeure tant soit peu inintelligible. « Dans le < < récit des choses communes de la vie, » me disait M. de Chateaubriand, « la simplicité séduit; mais il ne faut pas <«< qu'elle aille jusqu'à la vulgarité. En ce genre Rousseau « est modèle. Il a tout dit sans être trivial. »

P. 215. M. Violet.

Cette anecdote a été connue bien avant la publication des Mémoires; et elle fut, si je ne me trompe, insérée par l'auteur lui-même, dans ses. ses premières notes sur Atala. Je n'ai pas su par quelle corrélation mystérieuse ou avouée le ca-pitaine Marryatt a donné le titre d'Aventures de M. Violet à un écrit moitié roman, moitié voyage en Amérique, qu'il a publié à Londres avec un succès bien mérité. Son héros, quarante ans après l'homonyme rencontré par M. de

Chateaubriand chez les Iroquois, avait été élevé à la Propagande de Rome.

P. 232. Arété, fille de Rhexénor.

L'auteur n'avait plus à Londres le petit Homère qui l'avait suivi en Amérique, et dont il avait fait don à M. de Fontanes, ni même cet Homère de ses voyages orientaux dont il parle dans l'Itinéraire, avec des feuillets blancs pour écrire des notes, et c'est sur mon Odyssée qu'il a fait cette traduction.

P. 237. Le duo de Pandolfetto.

Ce duo de Pandolfetto était le morceau que M. de Chateaubriand demandait le plus souvent à mon piano; et, quand je le lui rappelais par quelques notes, il chantonnait lui-même volontiers Il tuo viso m'innamora.

P. 238. Chaque voyageur prenait place dans ce lit les pieds au poteau du centre, la tête à la circonférence du cercle, de manière que les dormeurs étaient rangés symétriquement comme les rayons d'une roue ou les bâtons d'un éventail.

Même usage en Thrace, à l'ombre de l'Hémus, où j'ai dormi sous les huttes bulgares, avec mes hôtes et mes compagnons de voyage, les pieds tournés vers le foyer qui est au milieu, mais sans lit. « Je vis entrer et <«< sortir six ou sept femmes, aux jambes nues, jeunes et <«< vieilles, qui nous présentèrent des fromages, des galettes <«< cuites sous la cendre, et des gâteaux de maïs qu'elles

re< < tournaient sur des charbons. Après avoir fait le ménage <«<et étendu quelques nattes, elles se couchèrent pêle<«< mêle avec nous autour d'un grand feu, les pieds dirigés < < vers la flamme. Ce feu dura toute la nuit et éclaira la

<«< chaumière où tous dormaient profondément. » (Souvenirs de l'Orient, t. II, p. 540.)

Ces mœurs bulgares, et la polygamie orientale, me rappellent ce que dit Andromaque à Hermione dans Euripide: <«< Quoi donc ! si, dans la Thrace, tout environnée de neige, < < < vous aviez pour mari un de ces rois qui mettent en com<«< mun beaucoup de femmes, et donnent à chacune une « part de leur lit, iriez-vous jusqu'à immoler vos rivales? > > (Eur., Andromaque, v. 219.)

P. 239. Des pairies peinturées.

On ne dit pas encore peinturée, mais peinturelurée. Quand on consulte l'Académie, on dit émaillées, qui est le mot propre ici, et il ne faut pas craindre d'être trop simple, me disait souvent l'auteur.

P. 243. C'est dans ces nuits que m'apparut une muse incon-* nue. Je recueillis quelques-uns de ses accents. Je les marquai sur mòn livre à la clarté des étoiles, comme un musicien vulgaire écrirait les notes que lui dicterait quelque grand maître des har

monies.

Quel tableau ravissant que ce lever de la lune dans les solitudes américaines! et quel style sonore! C'est bien là en effet la révélation d'une muse nouvelle; et cette muse allait faire de M. de Chateaubriand, suivant l'expression de M. Cousin, le père de la littérature contemporaine.

P. 244. Treize pèlerins.

Pour avoir le texte de cette citation, M. de Chateaubriand m'emprunta son Itinéraire tout chargé de mes notes orientales, et il voulut bien 'en lire quelques-unes sans trop de dédain. Là, je ne m'étais pas encore enhardi jusqu'à la critique; j'en étais resté à l'admiration.

P. 251. Les pères Jogues et Lallemand.

Souvenir des Lettres édifiantes, excellent recueil de voyages, que l'auteur me disait avoir lu en entier, avec un grand profit, comme avec toute l'attention qu'il demande dans la préface de l'Itinéraire, pour ces narrations si simples et si instructives.

P. 254. La naissance et la mort ont le moins perdu des usages indiens, parce qu'elles ne s'en vont point à la vanvole comme la partie de la vie qui les sépare,

Expression vulgaire et peu connue, dont on devine l'image plutôt qu'on ne pourrait en expliquer le sens.

P. 256. Une petite Indienne de quatorze ans, nommée Mila, très-jolie (les femmes indiennes ne sont jolies qu'à cet âge), chanta quelque chose de fort agréable. N'était-ce point le couplet cité par Montaigne? Couleuvre, arreste-toy; arreste-toy, couleuvre. L'auteur des Essais vit à Rouen des Iroquois qui selon lui, étaient des personnages très-sensés : « Mais quoi, »> ajoute-t-il, «< ils ne portent point de haut-de-chausses! » - Si jamais je publie les Stromates ou bigarrures de ma jeunesse, pour parler comme saint Clément d'Alexandrie, on y verra Mila.

En vérifiant plus tard sa citation des Iroquois de Montaigne, M.

de Chateaubriand y ajouta deux petits paragraphes qui n'ont point figuré dans le feuilleton de la Presse, mais qui se trouvent dans l'édition in-8° : le premier, pour rire avec l'auteur des Essais aux dépens des Européens porteurs de hauts-de-chausses; le second, pour annoncer Mila, la naïve Indienne. Elle a fait en effet son apparition dans les «Bigarures de ma jeunesse,» que couvre assez singulièrement ici le grand nom de saint Clément d'Alexandrie; c'est dans les Natchez, que l'auteur n'avait pas encore retrouvés, et où Mila joue un rôle si charmant

qu'on le prendrait pour le premier parmi les héroïnes du poëme. Mila, en langue russe, ne signifie-t-il pas jolie?

P. 269. Tel sera tôt ou tard le sort de nos jargons modernes, débris du grec et du latin. Quelque corbeau envolé de la cage du dernier curé Franco-Gaulois dira, du haut d'un clocher en ruine, à des peuples étrangers, à nos successeurs: «Agréez ces derniers < < efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous «< ces discours. Soyez donc Bossuet, pour qu'en dernier résul«tat votre chef-d'œuvre survive, dans la mémoire d'un oiseau, « à votre langage et à votre souvenir chez les hommes, >»>

Quelle rapide succession de pensées! quel avenir prophétisé à la langue de Racine, et quelle prédilection constante pour le corbeau, oiseau de sinistre augure! le tout pour aboutir à ce Soyez donc Bossuet, cime du génie tant ambitionnée par l'auteur. M. Villemain n'a pas accepté pour la langue française « cet avenir burlesque et borné » que M. de Chateaubriand lui promet avec une si fantasque humilité. « La destinée de quelque patois sauvage, <«< dit-il, est ici fort indifférente, et ne menace pas les «< grands monuments de la pensée humaine. » (Villemain, Études sur la littérature contemporaine, p. 289.)

P. 271. Respectons la majesté du temps; contemplons avec vénération les siècles écoulés, rendus sacrés par la mémoire et les vestiges de nos pères; toutefois n'essayons pas de rétrograder vers eux, car ils n'ont plus rien de notre nature réelle, et, si nous

prétendions les saisir, ils s'évanouiraient.

Tout ce qui précède, moins le début et l'allusion personnelle qui vint plus tard, avait été écrit dans une dépêche officielle, transcrite de ma main, et en fut retranché presque aussitôt pour passer dans les Mémoires; comme si c'était dicté par une verve trop élevée pour aller se perdre et s'enfouir dans une correspondance éphémère.

P. 274. Il était dans ma destinée d'être tourmenté par les princes.

Je me souviens de la lettre de lord Francis Conyngham, groom of the Bed-chamber, qui invitait l'auteur à venir diner et coucher chez le roi à Windsor. Cette lettre, qui a inspiré la phrase ci-dessus, n'excita néanmoins aucune humeur, et l'ambassadeur ne la prit pas alors pour un tourment.

P. 272. Souhaitant à lady Conyngham la gentillesse de Mila.

Mila, avec ses quatorze ans, n'était sans doute pas plus jolie que lady Elisabeth Conyngham à dix-huit: belle Anglaise à la haute taille, fille de celle qui est désignée ici avec une certaine malice rétrospective.

P. 282. Des anfractuosités sablonneuses, des ruines ou des tumulus sortaient des pavots à fleurs roses pendant au bout d'un pédoncule incliné d'un vert pâle. La tige et la fleur ont un arome qui reste attaché aux doigts lorsqu'on touche la plante. Le parfum qui survit à cette fleur est une image du souvenir d'une vie passée dans la solitude.

:

Il Y a dans ces pavots pendant au bout d'un pédoncule incliné une réminiscence de Virgile : Lassove papavera collo demisere caput;

mais Virgile a dit aussi Lethæo perfusa papavera somno; et le pavot n'est pas un heureux emblème de souvenir, puisqu'il porte au sommeil et à l'oubli.

P. 284. Cette chaîne de deuil et de funérailles, qui nous entortille, ne se brise point, elle s'allonge.

si

Entortille, mot affectionné par l'auteur, qui me répétait quelquefois cette phrase de la parodie de Werther, comique dans la bouche de Potier: « Qu'on me fasse l'a

« mitié de me dire ce que c'est que la vie! Un sentier tor« tueux parsemé de ronces et d'épines, dans lequel on ne < < peut naturellement faire un pas sans s'emberlificoter les < < jambes. » Et ces citations comiques, M. de Chateaubriand les accompagnait d'un rire amer. Puis il revenait à de plus classiques souvenirs, et me disait : « Le théâtre < < a retenti en tout temps de la misère de l'humanité. Vous < < < rappelez-vous Sophocle? « Ah! nos jours qui se prolon<«< gent ne font que rapprocher de nous les chagrins. » Et alors je murmurais en grec les beaux vers d'OEdipe à Colone. (V. 1137.)

P. 284. Ploratus, mortis comites et funeris atri.

M. de Chateaubriand n'ayant apporté à Londres de livres d'aucune espèce, je lui prêtai pour ce chapitre un Lucrèce petit in-24 que j'ai encore, où ce vers et les deux qui précèdent sont restés soulignés de sa main.

P. 286. Qui voudrait revivre?

Eh! mais... le bon Évandre, par exemple, que l'auteur aimait tant.

O mihi præteritos referat si Jupiter annos!

P. 291. Les Floridiennes broyaient sous leurs dents d'un blanc azuré des larmes de liquidambar et des racines de Libanis, qui mêlaient la fragrance de l'angélique du cédrat et de la vanille elles vivaient dans une atmosphère de parfums émanés d'elles comme des orangers et des fleurs dans les pures effluences de leur feuille et de leur calice.

Voilà bien aussi des études de la nature; mais que nous sommes éloignés ici de Bernardin de Saint-Pierre, et de

la touchante simplicité de Virginie? D'ailleurs, effluence n'est pas français, pas plus que, un peu plus haut, fragrance souvenir d'Horace... et mêler la fragrance est imité du latin le plus pur de Virgile : Mais Virgile et Horace savaient ménager les couleurs.

P. 292. L'autre chantait avec une voix de velours. Camoëns n'avait-il pas aimé dans les Indes une esclave noire de Barbarie, et moi, ne pouvais-je pas, en Amérique, offrir des hommages à deux jeunes sultanes-jonquilles?

Je comprends à merveille des yeux de velours, et même à toute force, en style très-figuré, une voix de velours; mais j'ai peine à apprécier deux belles filles, de l'Amérique métamorphosées en sultanes-jonquilles. — La jonquille, dans le langage oriental des fleurs, reçoit une acception malheureuse, et en Europe l'amour qui va jusqu'à la pâleur de la violette : Et tinctus violâ pallor amantium... n'a pas encore compris la couleur jaune dans ses attributs. J'aurais sans doute à demander grâce pour tant de vers latins que j'ai accumulés dans ces dernières pages. Mais quoi! l'auteur lui-même m'a mis en verve de citations; ici il les prodigue, et m'en donne l'exemple.

P. 293. Bene parece estranha, màs Barbaru nao,

C'est encore mon Camoëns (édition de Paris, Didot, 1815) qui a fourni le passage. Mais Pretidao de amor, qui n'est pas traduit, signifie négresse d'amour; et l'auteur a eu recours à une périphrase pour esquiver la nuance et éviter, sans doute, une nouvelle jeune Nuit.

P. 294. En bas c'étaient des lilas, des azaléas, des lianes annelées aux gerbes gigantesques; en haut, des nuages, les uns

fixes, promontoires des vieilles tours, les autres flottants, fumées de rose, ou cardées de soie.

Cardées ne peut être un substantif. Ne faut-il donc pas lire fumées de rose cardées, etc., en dégageant ainsi la phrase incidente de toute particule conjonctive? En tout cas, c'est trop de couleur. « On a fait de nos jours un <«< étrange abus du style descriptif,» a dit M. de Chateaubriand lui-même dans une des notes ajoutées à ses ouvrages. Ici c'est un arc-en-ciel tout entier qui s'étale sur les rives de l'Ohio.

Mille trahens varios adverso sole colores.

P. 294. Tout était éclatant, radieux, doré, opulent, saturé de lumière.

Pour être écrit sous le ciel fumeux et nébuleux de Londres, ce coucher du soleil d'Amérique n'en est que plus étincelant.

P. 295. A Smyrne, le soir, la nature dort comme une courtisane fatiguée d'amour.

Ceci est peut-être trop voluptueux; mais ce sera compris de tous les voyageurs qui ont passé plus d'une soirée à Smyrne c'est l'Ionie avec toute son indolente mollesse.

« Combien de fois, assis sur le gazon qui borde ces < < rives fleuries, de toutes parts entourés de tableaux ra«vissants, ne pouvant nous rassasier ni de cet air ni de « cette lumière dont la douceur égale la pureté, nous < < sentions une langueur délicieuse se glisser dans nos < < âmes, et les jeter pour ainsi dire dans l'ivresse du bon<«< heur!» (Voyage du jeune Anacharsis, chap.

LXXII.)

P. 296. Des mouches luisantes brillaient parmi les arbrisseaux encrêpés.

Je me persuade que le verbe encrêper deviendra français, s'il ne l'est déjà. Mais, en tout cas, je ne veux pas jeter le soupçon et l'ombre d'un barbarisme autour de ces mouches luisantes qui ne volent pas pour l'Amérique seule, et qui ont illuminė mes nuits italiennes sous le joli nom de Luciole.

P. 299. Mes floridiennes disparaissent comme la fille de Cérès enlevée par le dieu des enfers.

C'est sans doute à cette phrase mythologique que venait se rattacher la tâche, toute en dehors de mes fonctions. diplomatiques, que m'imposa M. de Chateaubriand quand il me pria de traduire l'Hymne à Cérès. En voici l'histoire.

Peu de jours avant le départ de M. de Chateaubriand pour le congrès de Vérone, comme je le suivais dans cette vaste région de Regents-park, si déserte alors, qui s'étendait au bout de notre rue, je détournai notre conversation de la politique, qui souvent nous lassait l'un et l'autre, pour la jeter sur une de ces digressions littéraires dont je faisais mon profit, et que je notais, à mon retour de nos promenades, avec toute la ferveur d'un disciple enthousiaste.

« J'ai travaillé pendant plus de sept ans aux Martyrs, » me dit ce jour-là l'ambassadeur, « et c'est de tous mes < < ouvrages celui qui m'a donné le plus de peine, non< < seulement pour en polir de mon mieux le style, mais <«< surtout en raison des études qu'il m'a coûtées. Il est « vrai que l'Itinéraire en a profité. Mais j'ai continué mes < < recherches longtemps encore après être revenu de

«

« l'Orient. Je n'avais avec moi, dans mon pèlerinage, « qu'une édition très-portative de l'Iliade et de l'Odyssée, < < deux de ces petits in-24 d'Amsterdam qui ne doivent < < jamais quitter la poche du voyageur en Grèce que pour < < passer dans ses mains. Mon culte pour Homère m'avait « fait lire très-scrupuleusement, même les hymnes qu'on « lui attribue. Mais ce fut seulement après mon passage à` « Éleusis que je connus le seul de ces hymnes que mon «< édition hollandaise ne contenait pas, puisque la décou« verte en avait été faite à Moscou, pendant que j'étais au collége. C'était l'hymne à Cérès. Je demeurai tout sur< < pris à cette lecture, et il me sembla que dans ce chant «< poétique, plus encore que dans les autres, il régnait une « dignité de style et un ton religieux parfaitement appro< < priés à ces mystères païens qui prétendaient purifier l'âme « de ses souillures et de son ignorance. Je vous le recom-, < < mande. J'irai plus loin, et comme vous n'aurez pas grand'«< chose à faire à Londres pendant nos conférences de Vé< < rone, quand vous aurez terminé le récit du couronnement « du roi George IV que je vous ai demandé pour nos ar<«< chives, puisque je n'ai pas vu ces pompeuses cérémonies, « et que vous y assistiez l'an dernier, je vous prie encore de < < traduire cet hymne à Cérès, qui n'existe, ce me semble, « qu'en grec et en latin, et dont je compte me servir dans < < les notes dont je veux accompagner une édition nou« velle de l'Itinéraire. Croyez-moi, ce ne sera pas perdre <«< votre temps, et vous me saurez gré de vous avoir in«< diqué cette agréable distraction à nos dépêches....... »

M. de Chateaubriand se trompait en présageant mes loisirs; il comptait sans M. Canning. L'avènement au ministère britannique de ce grand orateur occupa tous mes jours et une partie de mes nuits. Le plénipotentiaire

de Vérone lui-même eut bientôt autre chose à traiter que des vers à Cérès, et pendant les vingt mois de sa direction des affaires de la France avec le monde, il ne se permit jamais l'innocente récréation

d'une ligne ajoutée aux Mémoires de sa vie. De mon côté, c'est plus tard, et après quelques traducteurs rivaux, que je me mis à interpréter le poëme homérique pour faire honneur à la recommandation du maître. En effet, quand je relus les quatre grands hymnes qui se parent fort mal à propos du nom d'Homère, uniquement peut-être parce qu'on les a constamment imprimés au bout de l'Odyssée, le chant d'Apollon me parut une longue invocation enthousiaste, terminée par une revue superstitieuse des oracles; le chant de Mercure, un récit ingénieux, mais trivial et décousu, des fraudes et des ruses du dieu de l'éloquence et du commerce; l'hymne à Vénus, plein de grâce et de naïveté, me sembla retracer des images d'une chasteté équivoque; tandis que l'épisode d'Eleusis, empreint d'un bout à l'autre d'une grande pureté et d'une haute poésie, initie en quelque sorte au système de Platon, rémunérateur de la vertu. Je soumis à Rome, en 1828, à M. de Chateaubriand, comme un arriéré de mes travaux de Londres entrepris sous sa direction, ma traduction de l'hymne à Cérès. J'y ai joint depuis un commentaire succinct. L'ambassadeur me renvoya à Lucques mon interprétation avec la lettre suivante :

« Voici votre traduction. C'est un dernier témoignage « de notre collaboration à Londres que vous serez bien <«< aise de garder. J'en ai fait ce que je voulais. Elle me « semble fort exacte et du ton qui convient. Conservez « bien, croyez-moi, le goût des lettres grecques. C'est un < < avantage même dans notre pays, si peu ami de l'étude. « C'est aussi toujours une grande jouissance et en outre

« une rareté. Quant à moi, je ne lis plus le grec, et je suis <«< toujours aussi mal pourvu de livres que vous m'avez vu < < en Angleterre. Toutes mes économies d'ambassadeur, < < si tant est que j'en fasse, ne sont pas pour créer une <«< bibliothèque, mais bien une infirmerie, et d'avance elles « sont dévolues à Marie-Thérèse.

<«< Quant à l'hymne à Cérès, je suis disposé à y recon<«< naître bien des qualités de la grande époque grecque. < < Sans doute il n'est pas d'Homère, et d'ailleurs il n'est < < pas bien avéré, ce me semble, que la fondation du tem< < ple d'Éleusis ait précédé

le règne du poëte; mais il n'est < < pas de la décadence non plus. Il y domine une simplicité « de narration, une chasteté de pensée, et en même temps < < une élégance de style qui, selon moi, le placent fort au« dessus des hymnes prétendus d'Homère, d'Orphée, et < < surtout des hymnes de Callimaque. »

P 299. Je remorque avec peine mon ennui avec mes jours, et je vais partout bâillant ma vie.

< < Toutme lasse, » me disait M. de Chateaubriand un soir que nous revenions des solitudes du parc de Kensington, sa promenade favorite; « tout me lasse, et je vais partout «< bâillant ma vie. » Puis, tandis que dans mon cabinet je plaçais sur mes notes journalières cette expression échappée de sa bouche avec un bâillement véritable, le grand écrivain la consignait, de son côté, dans la partie de ses Mémoires qu'il rédigeait alors. Je l'y ai retrouvée sous un ajouté qui ôte quelque chose non sans doute à l'exactitude, mais à la naïveté primitive du sentiment : « Tout me lasse; «< je remorque avec peine mon ennui avec mes jours, et je «vais partout bâillant ma vie. » (Politique de la Restauration, p. 67.)

Ici je ne puis m'empêcher de placer en regard et en méditation cette belle pensée de Pascal :

« Ainsi, par un étrange renversement de la nature de «< l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le "(plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, « parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui < < faire chercher sa véritable guérison, et que le divertisse«<ment qu'il regarde comme son plus grand bien est en «< effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que < < toutes choses de chercher le remède à ses maux ; et l'un < < et l'autre sont une preuve admirable de la misère et de <«< la corruption de l'homme, et en même temps de sa gran<«< deur; puisque l'homme s'ennuie de tout, et ne cher«< che cette multitude d'occupations que parce qu'il a <«<l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant < < point en soi, il le cherche inutilement dans les choses «<extérieures, sans pouvoir

jamais se contenter, parce « qu'il n'est ni dans nous, ni dans les créatures, mais en < < Dieu seul. > >

P. 302. Une citation de Ronsard.

Les Mémoires d'Outre-Tombe réfléchissaient quelquefois les lectures à bâtons rompus, comme il les intitulait luimême, que l'auteur faisait pour s'en distraire. C'est ainsi qu'il venait de feuilleter Ronsard quand il a écrit ce petit prélude à la continuation de son récit. Au surplus, nous serions bien peu modestes, nous, ses secrétaires d'ambassade, si nous allions nous sentir humiliés parce qu'il préférait à l'honneur de notre compagnie des causeurs tels qu'Homère, Lucrèce, Camoëns, Linné, Montaigne, ou même Ronsard. De son côté, l'aristocratie britannique n'était pas plus heureuse que nous. « Ce que j'ai fait de mieux en An

gleterre, » me disait M. de Chateaubriand, partant pour le congrès de Vérone, « c'est d'avoir, par mes dépêches, « poussé à la guerre d'Espagne, et d'avoir écrit deux vo«<lumes de mes Mémoires.

P. 304. Les truites et les perches, les martins-pêcheurs, etc.; le sassement du blutoir et les battements égaux du traquet.

N'y a-t-il pas encore là un certain abus du descriptif? On dirait d'un de nos plus jeunes romanciers ou du Ronsard, ancien poëte de la nouvelle école, suivant une expression de l'auteur. Et cependant Ronsard lui-même a dit .

Ny trop haut, ny trop bas; c'est le souverain style.

P. 305. Quant à effleurage, feurres.

L'effleurage est un terme de boulangerie; feurres est synonyme de paille. Et,'à propos du maïs, l'auteur a appelé plus haut son fruit quenouilles; nous disons panouilles en gascon pour panicule.

P. 305. La meunière coiffa le brasier d'une large marmite dont la flamme embrassa le fond noir comme une couronne d'or radiée.

Ah! la marmite à couronne d'or radiée! O poëtes!

P. 307. J'eusse pu faire ce que j'aurais voulu, puisque j'étais seul témoin du débat; mais, de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir.

Bravo! bravo! Et ce témoignage de la conscience était aussi chez les païens une invention de la justice suprême.

. . . . *Invenit et Rhadamanthus*
Nocte dieque suum gestare in pectore testem.

JUVÉNAL, *Sat.* XIII, 198.

P. 309. Maintenant, indifférent à mon sort, je ne demanderai pas à ces astres de l'incliner par une plus douce influence, ni de me rendre ce que le voyageur laisse de sa vie dans les lieux où il passe.

Mélancolique réminiscence d'un passage de l'Itinéraire, plus touchant encore. Ainsi les trésors amassés dans la jeunesse servaient aux besoins du vieil âge.

P. 310. Le père Aubry et l'obscure Atala.

L'épithète « obscure » a ici une longue portée, et montre la touchante Indienne, obscure à sa naissance, élevée dans l'avenir par le génie au premier rang des héroïnes de l'amour.

P. 312. Les lacs du Canada, naguère sans voiles, ressemblent aujourd'hui à des docks où des frégates, des corvettes, des cutters, des barques, se croisent avec les pirogues et les canots indiens, comme les gros navires et les galères se mêlent aux pingues, aux chaloupes et aux caïques dans les eaux de Constantinople.

Les réminiscences de l'Orient, accumulées dans ce volume écrit à Londres, viennent en grande partie de nos entretiens répétés sur nos communs voyages. M. de Chateaubriand aimait à en rapprocher, comme autrefois dans l'Itinéraire, ses souvenirs américains, et, l'imagination encore toute frappée de ces docks que nous venions de visiter ensemble sur la Tamise, il prophétisa pour les lacs du nouveau monde une égale et prochaine prospérité.

P. 319. Ces jeunes Américains dont le sang a fait naître un peuple.

On voit à plus d'un trait que cette remarquable appréciation des

Etats-Unis de l'Amérique, commencée en 1822, n'a été achevée qu'après 1850.

P. 322. Parthénon, roi des temples!

Cette traduction n'est pas claire : La pensée du poëte, c'est que le Parthenon, roi des temples, a survécu à tous ses dieux. Au surplus, cette citation des vers d'un Américain n'est pas de nature à donner de la muse du nouveau continent une idée très-favorable. L'auteur eût trouvé mieux à dire et beaucoup plus à louer s'il eût connu quelque chantre moderne des immensités jadis indiennes; Longfellow, par exemple, et l'étrange poëme de Hiavatha, devenue la folie de l'Amérique, qui lui eût rappelé les légendes des Natchez.

P. 327. Imbelliqueux, attrempé.

Imbelliqueux, qui n'est pas même latin, ressemble trop à imbécille pour entrer jamais dans notre langage français. Et attrempé est un terme de fauconnerie pour désigner un oiseau qui n'est ni gras ni maigre. Mais dans cette phrase, «< ce qui convient à la complexion d'une « société libre, c'est un état de paix modéré par la « guerre, et un état de guerre attrempé de paix, » — Le mot attrempé semble venir de l'italien attemperato, mitigé. Et pourquoi ne serait-il pas permis de l'accueillir sous cette nouvelle acception?

Licuit semperque licebit

Signatum præsente nota producere nomen.

HORACE, Art. poet., v, 59.

P. 328. Aux États-Unis une aristocratie chrysogène est prête à paraître avec l'amour des distinctions et la passion des titres.

Chrysogène, née de l'or; terme nouveau, inventé par l'auteur et qui s'applique à bien d'autres pays, tour à tour républicains et monarchiques. Cette aristocratie de

l'or aura passé dans le sang américain par tradition de la mère patrie, car l'on dit en Angleterre de certains membres de la chambre des lords qu'ils sont nommés en raison de leurs richesses, by influence of wealth.

P. 329. Un cadet de Gascogne, abordant avec la cape et le parapluie au rivage républicain, s'il a soin de se surnommer marquis, est considéré sur les bateaux à vapeur.

Les cadets de Gascogne, que l'auteur cherche ici à tourner en ridicule, n'ont-ils donc pas, comme il le dit des cadets de Bretagne, « offert leur obscur dévouement < < aux Bourbons, » (p. 306), qui n'en avaient pas besoin peut-être, mais qui pourtant depuis Henri IV, le roi gascon, ont su le mettre à profit? Consultons les almanachs des diverses cours qui se sont succédé depuis cinquante ans aux Tuileries, et je me fais fort de trouver dans l'Ile de France, dont la capitale est Paris, dix fois plus de titres usurpés que dans la Gascogne, aussi loin qu'elle peut s'étendre.

P. 333. Placé sur la route des océans, à la tête des opinions progressives aussi neuves que son pays, l'Américain semble avoir reçu de Colomb plutôt la mission de découvrir d'autres univers que de les créer.

Ce ne sont plus ici des mémoires biographiques, mais bien des considérations politiques dignes des plus belles dépêches de M. de Chateaubriand que, toutes sous mon écriture, connaissent seules les archives secrètes du ministère des affaires étrangères à Paris.

P. 336. Selon Hérodote, certaines fourmis de l'Inde ramassaient des tas d'or.

« Hérodote,» me disait M. de Châteaubriand, « est, avec

<«< Homère, le seul auteur grec que je puisse lire encore. « Il n'y a pas, quoi qu'en dise Plutarque, une ombre de <«< malice dans ses récits. Il est véridique et très-circon«spect quand il touche aux antiques légendes. Enfin, il « est aisé, abondant, et surtout clair et simple, premières « vertus du style de l'historien. »>

Ce jugement est précieux quand il émane d'un écrivain qui ressemble peu à Hérodote.

P. 358. Mon hamac craquait et blutait.

Cela veut dire Mon hamac était secoué comme le blutoir qui passe la farine. Il y a là une harmonie imitative si rude, qu'elle a peut-être été cherchée.

P. 339. La mer boursouflait ses flots comme des monts.

Puisque l'auteur vient de nous ramener aux Grecs, rendons-leur cette image; Homère, avec bien plus de simplicité, a dit « Des flots pareils aux montagnes. » Et pourtant il ne connaissait que la Méditerranée.

P. 344. Un matelot, les cheveux épars et diluviés.

Diluviés pour ruisselants, expression latine de Lucrèce, détournée dans le langage commun de la grande image du déluge.

Omnia diluviare ex alto gurgite ponti.

Et, à propos de cheveux, n'y a-t-il pas aussi quelque chose à reprendre dans cette blonde chevelure de la future madame de Chateaubriand que l'auteur, ne se sentant, dit-il, aucune qualité du mari, va nous représenter enflée du vent?

P. 344. J'amenais avec moi, non des Esquimaux des régions polaires, mais deux sauvages d'une espèce inconnue, Chactas et Atala.

Disons-le, en quittant le nouveau monde, pour écrire dans le tumulte de Londres ses impressions des solitudes. de l'Amérique, l'auteur voulut, dès le début de ses travaux, et afin d'éviter les disparates, les confronter avec le Génie du Christianisme, où brillent Atala et Chactas. Ma bibliothèque portative de diplomate-voyageur ne contenant pas l'ouvrage, le libraire de l'ambassade fut mandé. C'était M. Dulau, qui s'était fait, pendant la Révolution, libraire du clergé français émigré (t. III, p. 273). Il était établi alors, comme aujourd'hui, à un coin de Sohosquare. M. Dulau me disait lui-même en 1851, toute sa surprise lorsque, très-jeune alors, après avoir contemplé le grand écrivain qu'il voyait pour la première fois, au lieu de la large commande de livres sur le droit des gens à laquelle il s'était préparé, il entendit l'ambassadeur lui demander uniquement son propre ouvrage, ce même écrit dont MM. Dulau avaient imprimé les premières feuilles en 1799. Il lui fut immédiatement apporté en neuf petits volumes in-18. C'était, si je ne me trompe, la septième dans leur ordre réel, mais la quatrième en titre des éditions qui en existaient alors; et j'ai vu depuis un précieux exemplaire de cette même édition, surchargé de notes marginales écrites de la main de l'auteur, dans la bibliothèque si doctement choisie de M. Cousin.

P. 350. Lucile voyait dans ce mariage l'indépendance de ma fortune « Faites donc, dis-je..., et pour éviter une tracasserie d'une heure, je me rendrais esclave pendant un siècle. »

Il est clair que l'auteur se marie sans entraînement.

P. 353. Il est aisé d'avoir de la résignation, de la patience, de l'obligeance générale, de la sérénité d'humeur, lorsqu'on ne prend à rien, qu'on s'ennuie de tout, qu'on répond au malheur comme au

bonheur par un désespéré et désespérant: Qu'est-ce que cela fait ?

On le voit, l'auteur fait honneur à son défaut principal, l'ennui, des qualités qu'il se reconnaît. Que de fois j'ai entendu ce: Qu'est-ce que cela fait? s'échapper avec une sincère indifférence de la bouche de M. de Chateaubriand, et avec un malicieux sourire des lèvres de madame de Chateaubriand, dont l'époux fait valoir ici le caractère aux dépens du sien!

P. 356. Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant le respect, sinon toujours la force des devoirs.

Honneur à madame de Chateaubriand! Il y a trop à applaudir et à critiquer dans le reste de ce jugement intime et tout de ménage, pour en suivre le développement. Ce serait profaner le tableau de famille le plus ressemblant ; et cela n'est permis qu'à l'auteur.

P. 357. Je me mariai à la fin de mars 1792.

M. de Châteaubriand avait alors vingt-quatre ans accomplis.

P. 359. Le traducteur d'Ovide, Saint-Ange, se tenait à quatre pour n'être pas bête, mais il ne pouvait s'en empêcher.

Ce trait spirituel de causerie venait de m'être dit le matin du soir où il fut consigné dans les Mémoires, et ce ne fut pas leur seul emprunt à nos conversations.

P. 361. Les conventionnels, ces béats de philanthropie, fai

saient couper le cou à leurs voisins avec une extrême sensibilité pour le plus grand bonheur de l'espèce humaine.

L'auteur excelle dans l'ironie historique. Voici en regard ce que l'historien des Girondins, Lamartine, vient de nous dire sur la Convention :

<«< Elle appela le peuple au spectacle quotidien de la mort < < sur la place publique. Sa seule institution fut l'écha« faud en permanence. Nul parmi cette assemblée ne fut «< assez courageux pour le renverser. La terrible machine <«< fonctionnait encore d'elle-même quand ses moteurs « étaient déjà des cadavres sans tête, couchés dans son « panier. Elle s'arrêta d'elle-même aussi quand il n'y «<eut plus personne pour envoyer personne au tombereau. <«< Voilà la lugubre vérité sur la Convention. > >

(Lamartine. Cours de litt. Entr. ix, p. 203.) Et, en terminant l'examen de ce second volume, pour repousser ces horribles images de nos révolutions, plaçons ici un souvenir de leur plus touchante victime : « On a « trouvé au Temple, » me dit un jour M. de Chateaubriand, « sur le mur de la prison de madame Élisabeth, «< ces mots écrits de sa main : Les grandes tribulations « sont de grandes bénédictions. De telles pensées,» ajoutait-il, « et de telles expiations doivent appeler tôt ou < < tard les regards de Dieu sur la race de saint Louis, tant « persécutée par les hommes. »>

ÉTUDE

SUR LE TOME TROISIÈME DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1793

1800

Ce volume des Mémoires d'Outre-Tombe, écrit à Londres, comme une partie du tome qui précède, est celui dont j'ai surveillé de plus près l'enfantement. Je ne l'ai néanmoins connu en entier que par les feuilletons de la Presse: Et c'est alors que j'ai admiré dans sa plénitude cette puissance de souvenir et dans sa variété cet amour des contrastes qui refoulaient l'esprit de l'ambassadeur vers les solitudes de l'Amérique ou les amertumes de l'émigration. Ces pages lui offraient une distraction toujours préférée aux préoccupations de la politique, au style solennel des dépêches quotidiennes, enfin aux devoirs du monde et des affaires publiques que lui imposaient ses hautes fonctions.

P. 5. Presque toujours en politique le résultat est contraire à la prévision.

Cet axiome est emprunté à une dépêche de l'auteur datée de 1822, relative à la future expédition d'Espagne

qu'il appelait de tous ses vœux et encourageait de toutes ses prophéties.

P. 12. Des spectateurs crottés, poudrés, soûls, suants, en carmagnole percée, la pique sur l'épaule, ou les bras nus croisés.

Ce tableau cynique d'un Pandemonium ressemble à ce qu'il veut peindre (la prise de la Bastille), et ceux qui l'ont vue ne le trouvent point exagéré.

P. 13. Dans ces préséances de hideur passait successivement, mêlée aux fantômes des seize, une série de têtes de Gorgone.

Hideur, substantif de « hideux, » n'a pas encore, dans la langue française, droit de bourgeoisie, mais le terme atteste l'indignation et la juste colère de l'écrivain.

P. 17. Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine.

Portraits de la main d'un témoin oculaire; il est curieux de les rapprocher des esquisses de Lamartine, historien à distance. Je choisis le plus célèbre : « Danton, inférieur, <«< même en laideur, à Mirabeau, dont il avait été l'agent, <«< Danton fut supérieur à Robespierre, sans avoir, ainsi «< que lui, donné son nom à ses crimes.... Ses passions <«< auraient pu être bonnes, par cela seul qu'elles étaient « des passions...... Les coupables à imagination sem« blent, en raison même de l'exagération de leurs dits et déportements, plus pervers que les coupables de sang« froid; et, dans le fait, ils le sont moins. Danton fut «< attrapé au traquenard qu'il avait tendu. > > > >

(CHATEAUBRIAND.)

< < Danton, le seul homme d'État de la Convention, s'il < < n'avait pas à jamais souillé son génie en le laissant trem< < per dans les massacres de septembre et dans l'institution

< < du tribunal révolutionnaire, dont il aiguisa pour sa pro< < pre tête le couteau. Mais grand du moins par son re< < mords, grand par ses roulements de foudre humaine «<et par ses éclairs d'inspiration patriotique. Grand même < < par ses frustes excès de style, qui rappelaient en lui le < < Michel-Ange du peuple, ébréchant le marbre, mais < < creusant à grands coups d'images la physionomie. »> (LAMARTINE, Cours de litt. Ent. 1x, p. 204.)

Ainsi l'historien sévère par amour de l'équité, et le poëte indulgent par alliance avec la république, ont confondu sur leurs palettes les mêmes couleurs.

P. 21. C'est moi qui ai fait instituer ce tribunal infâme. J'en demande pardon à Dieu et aux hommes. — Phrase qui plus d'une fois a été pillée.

:

-

Allusion à Benjamin Constant et à M. Laffitte mourants, qui, dit-on, ont exprimé leur repentir politique par cette même parole déjà célèbre : « J'en demande pardon «< < à Dieu et aux hommes! > > < < Esprits impatients, » me disait l'auteur, « ils ont mieux aimé abattre que ré< < parer l'édifice. Ils se sont fièrement nommés constitu«tionnels, quand ils renversaient la constitution, en <«< sapaient la base, et sur les ruines d'un principe cou«< ronnaient un accident! »

P. 24. Conformant sa conduite à ses paroles, Camille Desmoulins ne consentit point à son supplice.

Expression de Lucain: Nullo gemitu consensit ad ictum. C'est de Pompée qu'il s'agissait. Corneille a traduit ainsi :

Aucun gémissement à son cœur échappé

Ne le montre en mourant digne d'être frappé.

P. 25. Leurs apparitions complètent les songes variés de ma vie, et viennent se faire inscrire sur mes tablettes d'Outre-Tombe.

Tout cet article rétrospectif et ce raccourci de 1791 et 92 n'a point été écrit à Londres; il a été cousu plus tard aux Mémoires. Il n'en est pas moins énergique, et parfois beaucoup trop. Mais il y a là bien des mots qui restent, tels que «< il parait qu'on n'apprend point à mourir en « tuant les autres. > >

P. 31. J'ajouterai à ces exemples.

Ceci, en effet, est évidemment ajouté, et a été retouché plus d'une fois même avant la révision suprême de 1846. De tels passages et certains autres fréquemment remaniés par l'auteur me remettent en mémoire un studieux et patient éditeur des poëmes faussement attribués à Virgile, quand il écrivait au bas de ses remarques successives pour leur donner une date. Scribebam... refingebam... et iterum... postremum. « Les Mémoires d'Outre-Tombe,» a dit M. Nettement, «< auxquels il travailla trop pour sa gloire, « dévorèrent la meilleure partie de ses journées. »

P. 34. J'assistai au baptême de cet enfant qui ne devait voir son père et sa mère qu'à l'âge où la vie n'a point de souvenir, et apparaît de loin comme un songe immémorable.

Il s'agit ici de Christian de Chateaubriand, que nous retrouverons jésuite à Rome. Immémorable, mot nouveau qui ne me semble pas parfaitement clair. «Ma mémoire, »> me disait l'auteur, « remonte bien haut dans mon enfance; «< il me semble même parfois qu'elle va jusqu'à ma nour< < < rice. Mais là je ne trouve plus que le chaos et l'obscurité < < qui menacent peut-être de près mes derniers jours. »>

P. 37. Ce moine me rendit les quinze cents francs avec lesquels j'allais m'acheminer vers l'exil; faute de cette petite somme, je n'aurais pas émigré. Que serais-je devenu? toute ma vie était changée; si je faisais aujourd'hui un pas pour retrouver un million, je veux être pendu!

Ces retours sur ce qui aurait pu changer l'existence de l'auteur lui ont été vivement reprochés comme autant d'accès d'amour-propre; et en effet ils sont trop multipliés pour être toujours piquants. Celui-ci finit par un trait d'humour à l'anglaise.

P. 40. Barrère était de l'espèce de ces tigres qu'Oppien fait naître du souffle léger du vent. Velocis Zephyri proles.

Je ne sais où M. de Chateaubriand a puisé cette citation. Les trois mots latins dont il l'accompagne ne sont pas traduits d'Oppien. Car voici ce que dit le poëte grec ·

< < Le Tigre égale à la course le Zéphyre son père. Mais <«< certes il n'est pas son père; qui pourrait croire de telles < < choses? > > >

C'est Claudien qui a dit, en parlant de la tigresse, Hyrcana mater: fremit illa marito mobilior Zephyro. (De rapt. Pros., liv. III, v. 265.)

P. 47. Les rossignols chantaient en tardivité.

En tardivité n'est pas français. Cela veut dire sans doute : les rossignols faisaient entendre un chant tardif. Que de fois, dans la partie la moins fréquentée des bois de Kensington, M. de Chateaubriand s'est-il arrêté avec moi pour écouter le rossignol! « Je ne l'ai jamais entendu dans « les forêts d'Amérique, » me disait-il, «< mais j'y ai re<«< connu, voltigeant autour de moi, le passereau des nei«ges, et sur ma tête le courlis qui annonce la fin de

« l'orage. Dieu donna le rossignol à l'Europe pour char< < mer des oreilles civilisées. > >

P. 50. Lecteur, je ne perds pas de temps, je bavarde avec toi. L'auteur semble s'excuser lui-même de tant d'érudition incohérente et de tant de souvenirs de l'histoire de France du douzième siècle, mêlés à sa propre histoire.

P. 52. Ces Hercules filaient aux pieds de leurs Omphales les quenouilles qu'ils nous avaient envoyées, et que nous leur remettions en passant, nous contentant de nos épées.

J'ai toujours remarqué chez ce petit gentilhomme de province, puisque l'auteur veut bien s'intituler ainsi, autant de haine que de mépris pour les grands seigneurs de Versailles, qu'il nomme si plaisamment ici des Hercules.

P. 54. Cette émigration fate m'était odieuse.

L'épithète fate est si malheureuse, qu'il faut croire à quelque faute d'impression.

P. 57. Il est curieux d'entendre aujourd'hui d'ignorants philosophes et des démocrates bavards crier contre les religieux, comme si ces prolétaires enfroqués, ces ordres mendiants à qui nous devons presque tout, avaient été des gentilshommes.

Observation piquante et admirablement exprimée. M. de Chateaubriand est peut-être, de tous nos grands écrivains, celui qui a le mieux manié l'ironie. Genus perelegans, et cum gravitate salsum, a dit Cicéron.

P. 69. En mangeant notre gamelle.

On ne mange pas la gamelle, sorte d'écuelle de bois des équipages marins. On mange à la gamelle; et il ne faut

pas que l'affectation du style familier nous fasse oublier la langue ou la grammaire. C'est au retour d'un somptueux festin auquel nous avions assisté chez le marquis de Stafford que l'auteur se mit à tracer le tableau si exact de l'indigence des émigrés. Toujours ami des contrastes, il venait de me parler de sa ratatouille; et je vois encore le sourire avec lequel il me dit: Je faisais la soupe à merveille.

P. 71. Toute cette troupe pauvre, ne recevant pas un sou des princes, faisait la guerre à ses dépens, tandis que les décrets achevaient de la dépouiller, et jetaient nos femmes et nos mères dans les cachots.

Ceci n'est nullement exagéré et n'en est que plus glorieux pour la mémoire de ces hommes presque tous disparus, et victimes de l'honneur.

P. 72. Maintenant un traînard dans ce monde a non-seulement vu mourir les hommes, mais il a vu inourir les idées; principes, mœurs, goût, plaisirs, peines, sentiments, rien ne ressemble à ce qu'il a connu : il est d'une race différente de l'espèce humaine au milieu de laquelle il achève ses jours.

Il faut dater de 1831 ce remarquable paragraphe et le suivant. On y trouve le correctif d'une secrète humeur contre l'émigration, que l'auteur laisse percer tout en émigrant. Ces derniers traits me rappellent une soirée de Londres, où M. de Chateaubriand entra sur le même sujet en discussion avec un gentilhomme français, ancien émigré, lequel faisait bon marché de son passé et s'accusait d'avoir franchi la frontière par égard pour la mode; or la mode avait encore sur son esprit tant d'autorité, qu'il en avait fait le titre d'un poëme écrit en rimes légères. M. de Chateaubriand terrassa son

antagoniste. Le combat eut

d'autres témoins que moi; et tous ne peuvent avoir oublié l'admiration qui leur était restée des nobles sentiments exprimés par le vainqueur. C'était une éloquente paraphrase du texte suivant que j'ai retrouvé plus tard dans l'Essai sur les Révolutions, dédié à tous les partis.

« Si l'on considère sans passion ce que les émigrés ont <«< souffert en France, quel est l'homme maintenant heu« reux qui, mettant la main sur son cœur, ose dire: Je < < n'eusse pas fait comme eux? »

P. 77. Nous filâmes un boyau parallèle.

L'auteur employait volontiers dans ses conversations familières ces locutions techniques du génie militaire qui lui rappelaient les études de sa carrière primitive.

P. 83: Nos pères croyaient que les patrons des hameaux, Jean le Silentiaire, Dominique l'Encuirassé, etc., n'étaient point étrangers au triomphe des armes par qui les moissons sont protégées.

Ce trait d'histoire s'éloigne tellement du récit, qu'il laisse deviner sa date. C'est très-probablement un ajouté de l'époque où l'auteur écrivait ses Études sur l'histoire de France et sur le douzième siècle; et le vers cité, d'une latinité médiocre, est encore un souvenir de la Philippide de Guillaume le Breton.

P. 86. Hugues Métel parle d'un loup qui résolut d'embrasser l'état monastique; mais, n'ayant pu s'habituer au maigre, il se fit chanoine.

Autre écornure des recherches préparatoires pour les Études historiques. Hugues Métel était un littérateur du douzième siècle. Il se vantait de composer jusqu'à mille vers en se tenant sur un pied,

stans pede in uno. Facilité

renouvelée de Lucilius, qui dictait ainsi deux cents vers en une heure, si l'on en croit Horace; et le chantre de Tibur semble regretter cette fécondité. Il est bizarre que, en tête des poésies de Métel, la meilleure, intitulée : D'un loup qui se fit hermite, soit de Marbode, évêque de Rennes, son contemporain, et c'est bien à cet apologue que l'auteur fait allusion.

P. 91. Marché du camp.

Parmi bien des termes inusités qui apportent à ce tableau du camp de Thionville des énigmes ou de pittoresques trivialités, je relève : 1° « Les moustaches tristes, les <«< yeux faisant la virgule, il pleuvinait, » termes de bivac; 2° les fouées. J'ai entendu nommer ainsi les chasses aux oiseaux qui se font la nuit à la clarté des torches, telles qu'on les pratique en Gascogne, où on les nomme jouques, ou à Rome, métier des lanciatori, prohibé par le pape Léon XII; 3° le ramenteur, terme qui doit venir de rammentevoir ce vieux mot me semblerait alors assez mal composé. En italien, on dit rammentatore. menta ti ben mio. (Métastase.)

Ram

P. 94. Tout à coup Dinarzade s'écria, comme hors de lui: Or, messieurs, cette dame des grandes compagnies, c'était la mort.

Cette légende, dont tout l'effet est à la fin, écrite à Londres trente ans après le siége de Thionville, est un effort de mémoire ou d'imagination. Au reste, j'ai vu l'auteur prendre grand plaisir aux contes de revenants et de vampires, fort à la mode en Grèce, disait-

il, du temps de son voyage. Il avait appris en Morée l'histoire des apparitions du célèbre Broukolakas, chansonnées par les nourrices de Corinthe et d'Athènes, et il les racontait volontiers.

P. 100. Quand les Hollandais essuient un coup de vent en haute mer, ils se retirent dans l'intérieur du navire, ferment les écoutilles et boivent du punch, laissant un chien sur le pont pour aboyer à la tempète. Le danger passé, on renvoie Fidèle à sa niche au fond de la çale, et le capitaine revient jouir du beau temps sur le gaillard. J'ai été le chien du vaisseau de la légitimité.

Sans doute l'application d'une similitude si soigneusement poursuivie était de nature à tenter l'auteur, mais convenons qu'imaginée sous les lambris dorés de l'ambassade à Londres, elle perdait quelque chose de son àpropos.

P. 100. Je préférais la pauvre petite île d'Aaron aux cent villes de la Crète.

Si j'explique ici que la petite île d'Aaron est la presqu'île où est situé le rocher de Saint-Malo, c'est uniquement pour obéir aux préceptes de mon maître et ne laisser rien d'obscur dans son récit.

P. 100. Je disais comme Télémaque... L'apre pays qui nourrit des chèvres m'est plus agréable que ceux où l'on élève les chevaux... Le candide Ménélas.

Parmi les interprètes d'Homère, c'est madame Dacier qui, la première, a fait honneur à Télémaque de ce doux sentiment de la patrie; mais il ne se trouve point dans le texte grec, et Horace, tout en louant la sagesse du jeune héros, l'a supprimé. (Épit. vi, liv. I, v. 41.) Pope l'évite, Voss, l'exactitude même, dit :

Ziegenweide ist jene, doch werth vor weiden der Rosse.

Ce qui sonne tout autrement. Enfin Salomon Certon,

sous Henri IV, et de nos jours M. Bignan, s'expriment

ainsi :

Ithaque est misérable en prés, en bois, en vaux,

Et n'étend point ses champs assez pour les chevaux. (Certon.)

Son rude sol convient à des chèvres sauvages

Et ne saurait nourrir de féconds pâturages. (BIGNAN.)

Télémaque n'a pas dit autre chose, et voici le vers grec, qu'on me pardonnera de citer dans l'intérêt de ma rectification :

Αἰγίβοτος, καὶ μᾶλλον επήρατος ἱπποβότοιο.
Odyssée, liv. iv, v, 606.

Quant à Ménélas, Homère a dit: Bony ayatos; bonus secundùm vocem; mot à mot, à la voix forte, soit le bon commandant, puis le vaillant, le blond, mais jamais le candide Ménélas. « J'ai toujours beaucoup aimé l'érudi<«<tion, »> me disait l'auteur, « quoiqu'elle touche de bien près au pédantisme. »>

P. 105. Libba, une sourde-muette allemande, n'avait jamais entendu la voix de celui qu'elle aimait, et n'entendrait point le premier cri de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Si le sépulcre ne renfermait que le silence, elle ne s'apercevrait pas d'y être descendue.

Que penser de cette Libba, sourde-muette, qui suit son amant

sous la tente, et de la phrase énigmatique qui termine l'épisode? Pourquoi donc tout dire? L'auteur, dans ses autres œuvres, a poussé rarement aussi loin l'affectation de la pensée.

P. 110. Riouffe.

Riouffe, homme de lettres, helléniste, affilié aux Girondins, incarcéré sous la Terreur, tribun, préfet sous l'Em

pire, a écrit les Mémoires d'un détenu sous la tyrannie de Robespierre, et c'est de là que vient cet extrait.

P. 112. La comtesse de Saint-Balmont.

Après tant de rapprochements historiques, on pouvait supprimer la comtesse de Saint-Balmont, héroïne assez peu connue. Elle avait été surnommée l'Amazone chrétienne, et elle a écrit quelques tragédies. Ce souvenir, comme celui qui suit, était sans doute resté à l'auteur de ses patientes études pour écrire son Analyse raisonnée de l'histoire de France; et c'est ainsi que les Mémoires d'Outre-Tombe se sont enrichis souvent et embarrassés quelquefois de notes qui n'avaient pas été prises pour

eux.

P. 112. Jean Balue.

Ce doit être Jean la Balue, si célèbre sous Louis XI; mais, comme il était né en Poitou, n'est-ce pas aller chercher trop loin le contraste, que de l'intercaler à la prise de Verdun, parce que son père avait été meunier dans cette ville trois cents ans auparavant?

P. 114. Il fallut se séparer; tous allèrent avant de partir saluer leur père et leur capitaine, le vieux Condé en cheveux blancs.

Émouvant tableau ! « Quand j'ai revu en 1814 le prince « de Condé, » me disait M. de Chateaubriand, «< il y avait < < < encore sur son visage, au milieu de ses rides, quelque «< chose de cette dignité naturelle que portent les grandes < < races; et en

même temps une fatigue de l'âge et de «<l'intelligence qui semblaient pressentir la fin de son

« nom. > >

pas

P. 114. Tant la renommée la plus extraordinaire ne sauve du destin le plus commun.

Je crois que, pour être plus correct, il faudrait dire : Tant il est vrai que la renommée, etc. L'antithèse ici ne doit pas empêcher « de réduire le style à la phrase pure«<ment française, » comme le veut la Bruyère (ch. i°.)

P. 120. Le pauvre Céphale de l'Armorique.

er

A propos d'une fable de la Fontaine, M. de Chateaubriand prend tour à tour le surnom de Jeannot Lapin et de Céphale de l'Armorique. C'est beaucoup d'humilité et de mythologie à la fois. Mais quoi! notre grand fabuliste faisait les délices de l'auteur, qui « s'amusait, »> disait-il, «< beaucoup plus de l'esprit des bêtes imaginaires < < que de l'esprit des hommes trop réels. »

P. 124. Je ne rencontrai pas sire Enguerrand venant d'Espagne.

Ce chapitre des Ardennes, M. de Chateaubriand me le lut à Londres, en me demandant de lui rappeler sur le piano, qu'il venait chercher parfois jusque dans ma chambre, la romance légendaire de Sire Enguerrand.

P. 122. Si Shakspeare m'eût envoyé Rosalinde et le duc exilé, ils m'auraient été bien secourables.

Rosalinde et le duc exilé sont les principaux personnages de l'œuvre de Shakspeare, Comme il vous plaira (as you like it), et c'est un autre souvenir des Ardennes où se passent les scènes principales. L'auteur, qui préférait à l'Opéra-Italien, fêté du grand monde, le drame anglais peu suivi des Fashionables, me mena voir un jour à Covent-Garden ce qu'on y joue encore, après bien des retranchements, de cette pièce capricieuse de Shakspeare.

Il y règne moins de bouffonnerie et plus d'élégance et de goût que dans ses autres comédies; et il répétait en revenant ces vers dont il s'emparait pour lui-même.

Are not the woods

More free from peril than the envious court?

P. 124. Vers la fin du jour je m'étendis dans un fossé, la tête soutenue par le sac d'Atala, ma béquille à mes côtés, les yeux attachés sur le soleil, dont les regards s'éteignaient avec les miens. Je saluai de toute la douceur de ma pensée l'astre qui avait éclairé ma première jeunesse dans mes landes paternelles. Nous nous conchions ensemble, lui pour se lever plus glorieux, moi, selon toutes les vraisemblances, pour ne me relever jamais. Je m'évanouis dans un sentiment de religion : le dernier bruit que j'entendis était la chute d'une feuille et le sifflement d'un bouvreuil.

Cette peinture d'un poëte mourant perdu dans les bois, abandonné de tous, et qui s'éteint au tomber du soleil, est un morceau achevé.

P. 126. La nature m'avait doué d'une force extraordinaire.

Telle a toujours été l'une des prétentions les plus innocentes de l'auteur. Et en effet, il avait une grande vigueur dans les bras et les poignets. Illi robur et æs triplex.

P. 127. A Namur, la première femme qui m'aperçut sortit de sa boutique, me donna le bras avec un air de compatissance, et m'aida

à me traîner.

Nous avions compassion, sympathie, mais pas encore compatissance; et le sentiment que ce mot implique est si généreux, si doux et si naturel, qu'on ne saurait trop multiplier les termes chargés de l'exprimer.

P. 129. Le mendiant de l'Odyssée était plus insolent, mais n'était pas si pauvre que moi.

Si le lecteur pouvait quitter un instant le vif récit de M. de Chateaubriand, je l'engagerais à relire dans l'Odyssée le portrait du mauvais mendiant dont le souvenir se présente ici. Sa mère l'avait nommé Arnée, le suppliant; mais les jeunes hommes qui s'en servaient pour leurs secrets messages le surnommèrent à leur tour Irus, le commissionnaire, presque l'espion. Il passait sa vie à manger et à boire; il était vorace, impertinent et peureux. On le voit, Homère, mendiant lui-même, connaissait tous les attributs de ses confrères, et il leur inflige en la personne d'Irus une correction bien méritée.

P. 129. La mort nous touche plus avant qu'après le trépas

d'un ami.

:

Ici encore il y a lieu à explication du texte cela veut dire La mort d'un ami nous touche plus avant sa fin qu'après. Encore une fois, j'ai quelque honte de mes chicanes de grammaire si vétilleuses, et je quitte la forme de la pensée pour le fond. Hélas! l'auteur, qui parle si bien de ses affections envers les morts, les exprimait bien faiblement aux vivants; et il a été aimé bien plus qu'il n'aimait lui-même.

P. 143. Les joies nouvelles ne rendent point le printemps aux anciennes joies; mais les douleurs récentes font reverdir les vieilles douleurs.

Quelle expérience du cœur et quelle douce tristesse! Mais continuons :

P. 146. Ce qui enchante dans l'âge des liaisons devient dans l'àge délaissé un objet de souffrance et de regret. On ne souhaite

plus le retour des mois riant à la terre, on le craint plutôt : les oiseaux, les fleurs, une belle soirée de la fin d'avril, une belle nuit commencée le soir avec le premier rossignol, achevée le matin avec la première hirondelle, ces choses que donnent le besoin et le désir du bonheur, vous tuent. De pareils charmes, vous les sentez encore, mais ils ne sont plus pour vous. La jeunesse, qui les goûte à vos côtés et qui vous regarde dédaigneusement, vous rend jaloux, et vous fait mieux comprendre la profondeur de votre abandon. Vous pouvez aimer, mais on ne peut plus vous aimer. La fontaine printanière a renouvelé ses eaux sans vous rendre votre jouvence, et la vue de tout ce qui renaît, de tout ce qui est heureux, vous réduit à la douloureuse mémoire de vos plaisirs.

Ce délicieux paragraphe, plein de mélancolie et de regrets, a été écrit à la suite d'une promenade faite avec moi sur les hauteurs de Heathcote: «A la première hiron«<delle. » L'auteur s'y montra plus taciturne et plus sombre qu'à l'ordinaire. Il enviait peut-être ma jeunesse, qui était bien loin de « le regarder dédaigneusement, » comme il dit. Mais relisons à haute voix cette plainte harmonieuse de la vie qui tombe et de la dernière illusion qui s'en va. Que de magie dans ce style! comme ces paroles choisies et sonores marquent la cadence et séduisent l'oreille! C'est la Circé d'Homère : « Elle chante, et tout < < résonne autour d'elle de la beauté de son chant. ».

P. 147. J'arrive, en 1793, pauvre émigré sur cette terre où j'écris tout ceci en 1822, et où je suis aujourd'hui magnifique ambassadeur.

Voilà le contraste habituel, la pensée de prédilection, qui n'ont jamais quitté l'esprit de M. de Chateaubriand sur le sol britannique, et il répétait parfois le vers de Virgile: Nec vero hæ sine sorte datæ sine judice sedes.

P. 149. Il s'est formé à Londres une société pour venir au secours des gens de lettres tant anglais qu'étrangers. Cette société m'a invité à sa réunion annuelle. Je me suis fait un devoir d'y porter ma souscription.

En dehors de sa souscription préalable, l'ambassadeur fut tellement ému de tant d'infortunes si diverses, commémoratives de ses propres malheurs, enfin les détails des douleurs que le meeting tendait à soulager, et dont le rapport fut fait à table, excitèrent sa pitié au point qu'il y versa sa bourse et la mienne. L'année suivante, il me chargea d'y envoyer une somme de mille francs. On a vu dans la Politique de la Restauration les raisons qui m'empêchèrent de l'y porter moi-même et c'est à ce propos, comme je lui avais demandé quelques accents poétiques pour cette société littéraire, que le ministre m'écrivait « Le chant qui doit rester dans la mémoire de tous ne « s'improvise pas comme un son balbutié à l'oreille d'un <«< diplomate. Depuis que je broche des dépêches et que je < < me suis lancé dans les orages de la politique, je ne fais ¨ plus rien. »

P. 151. Que feraient au banquet des muses affligées le gouverneur des Indes orientales et l'ambassadeur de France? C'est George Canning et François de Chateaubriand qui s'y sont assis, en souvenir de leur adversité et peut-être de leur félicité passées : ils ont bu à la mémoire d'Homère chantant ses vers pour un morceau de pain.

En revenant du meeting, tête à tête avec l'auteur, dans son coupé, il me dit ces mêmes choses qu'il allait écrire, puis il ajouta : « Avez-

vous vu au bout de la table ces lit«< térateurs anglais, réputés si froids, qui pleuraient au « récit des infortunes de leurs rivaux? Sunt lacrymæ re« rum, et mentem mortalia tangunt. C'est une noble et

« touchante institution que j'aimerais à transporter chez « nous, si j'avais une fois le crédit et la fortune; mais, « en France, nos révolutions récentes, notre propre ca«ractère et notre pauvreté ont amené, même au sein de « la république des lettres, tant d'animosité politique, < < tant de besoins et de jalousies, qu'une caisse littéraire, « bien difficile à établir, ne durerait pas trois ans. > >

P. 153. La certitude acquise ainsi de ma fin prochaine, en augmentant le deuil naturel de mon imagination, me donna un incroyable repos d'esprit. Cette disposition intérieure explique un passage de la notice placée à la tête de l'Essai historique.

C'est sur cet Essai que, dans l'édition complète de ses œuvres, M. de Chateaubriand a exercé lui-même une critiqué toute pareille à celle que j'entreprends sur les Mémoires, si ce n'est qu'elle est infiniment plus rigoureuse. Pendant le travail de cette révision, l'auteur me dit un jour : « Il m'importe de corriger quelques-unes de mes «< impressions de condamné à mort. Et, ce faisant, j'é« prouve un malin plaisir à démontrer, en dépit de la « Faculté, que ce malade qui ne pouvait durer vit encore <«< quarante ans après la sentence. »

P. 154. Les autres émigrés enseignaient le français qu'ils ne savaient pas.

J'en ai connu un, à accent très-prononcé, né, comme dit l'auteur des Natchez, « sur les bords du fleuve dont < < les ondes inspirent le courage et les saillies. » Il n'étudia jamais la grammaire que pendant l'émigration, et pourtant il fit de bons élèves.

P. 159. Mon Gil Blas, grand, maigre, escalabreux.

Cette insulte à la fortune et ce portrait de Pélissier, ré

dacteur de l'Ambigu, sont un reflet de Montaigne, qu'on reconnaît à tant de vieux mots rajeunis. C'était alors la lecture favorite de M. de Chateaubriand; et les Essais venaient de passer de ma petite bibliothèque dans les mains de l'écrivain, pour le distraire de ses travaux et de la diplomatie.

P. 161. Kensington me plaisait, mais dans sa partie solitaire. La prédilection de l'ambassadeur pour les solitudes ombreuses du parc de Kensington nous y a entraîné bien souvent; et c'est de là que datent mes meilleures notes.

P. 166. J'entendis le bruit d'un baiser, et la cloche tinta le point du jour. La sonneuse fut tout épouvantée lorsque je sortis avec elle par la porte du cloître. Je lui contai mon aventure; elle me dit qu'e 'elle était venue remplir les fonctions de son père malade; nous ne parlâmes pas du baiser.

Emprunt littéral fait à Longus. M. de Chateaubriand m'a dit avoir lu pendant son premier séjour en Angleterre Daphnis et Chloé, non dans la traduction si répandue d'Amyot, mais dans le texte grec. Il mettait les Pastorales fort au-dessus des romans champêtres de Florian et des idylles de Gessner qu'elles avaient inspirés.

Le jour où nous fûmes conduits solennellement, selon l'un des priviléges de notre titre d'ambassadeur, dans le vieux palais des deux chambres britanniques, M. de Chateaubriand me raconta sa nuit passée sous les verrous de Westminster, en la dégageant de toutes les méditations historiques qu'il y réunit ici, mais sans oublier le baiser de la petite sonneuse de cloches : « Ce baiser, » ajouta-t-il en souriant, « fut donné à un tiers moins endormi que « moi, mais il fut l'aurore de ma délivrance. »

P. 171. Hingant s'était donné un coup de canif, profond de deux pouces, dans le bout du sein gauche : la blessure était dangereuse.

M. de Chateaubriand m'a montré la maison où se passa ce triste drame d'un suicide ébauché : « Là, » me dit-il, « mon ami a voulu se tuer, et j'ai failli mourir de faim. » Puis il me faisait remarquer en souriant son lourd et brillant costume d'ambassadeur, car nous allions à CarltonHouse, chez le roi.

P. 175. Ceux qui lisent cette partie de mes Mémoires ne se sont pas aperçus que je les ai interrompus deux fois : une fois pour offrir un grand diner au duc d'York, frère du roi d'Angleterre ; une autre fois pour donner une fête pour l'anniversaire de la rentrée du roi de France à Paris, le 8 juillet. Cette fête me coûta quarante mille francs.

Ce diner au duc d'York et cette fête du 8 juillet, c'est moi qui les ordonnai en ma qualité de ménagère de l'ambassade. Le premier coûta huit mille francs; la seconde, douze mille. J'en ai encore les comptes soldés et acquittés; mais, malgré l'aptitude qu'il se croyait pour les finances, l'auteur, qui porte les frais de cette fête à quarante mille francs, ne comprit jamais rien aux chiffres de ménage. «Un seul, » me disait-il, « de ces chefs-d'œuvre «< gastronomiques où Montmirel dépense aujourd'hui tant < < de génie, eût suffi, converti en or, pour empêcher trente « ans plutôt ma famine et le suicide d'Hingant. O for<«tune!» Et il ajoutait :

Ainsi de douleurs en supplices.
Elle nous promène à son gré;
Le seul remède à ses caprices
Est de s'y tenir préparé. (ROUSSEAU.)

P. 176. Collinet et la musique d'Almacks enchantaient la mélancolie fashionable des dandys et les élégances rêveuses des ladies pensivement dansantes.

Une seule de ces rêveuses qui eût mélancoliquement pensé à l'auteur de René eût facilement trouvé grâce pour toutes les autres : « Ces belles insulaires, » me disait-il un jour, « qui à dix-sept ans se mettent en quête d'un mari, < < armées de nobles traits, d'une blancheur irréprochable « et d'un esprit indépendant inhérents à la race anglaise, < < se montrent dans leur naïveté telles que la nature et une « éducation forte viennent de les faire. Il y a là de leur « part une véritable loyauté. C'est la bergère de Virgile, < < la coquetterie en moins. Et se cupit antè videri. »

P. 191. République française. L'exécution aura lieu aujourd'hui sur la place de la Révolution de cette ville. Deux voitures.

Le feuilleton du journal la Presse, qui, le premier, nous a fait lire cette terrible note de Fouquier-Tinville, portait, en tête de ce qui précède, la date du « Dixième mois <«< de la République restaurée, décembre 1848. » Cette note ne suffisait-elle pas pour dégoûter à jamais d'une telle restauration?

P. 192. Dans les histoires de la Révolution, on a oublié de placer le tableau de la France extérieure auprès du tableau de la France intérieure, de peindre cette grande colonie d'exilés, variant son industrie et ses peines de la diversité des climats et de la différence des mœurs des peuples; puis, les combats gigantesques de la Vendée et des bords du Rhin, les trônes croulant au bruit de la marche de nos armées; nos flottes abîmées dans les flots; le peuple déterrant les monarques à Saint-Denis, et jetant la poussière des rois morts au visage des rois vivants pour les aveugler. La nouvelle France glorieuse de ses nouvelles liber

tés, fière mème de ses crimes, stable sur son propre sol tout en reculant ses frontières, s'était doublement armée du glaive du

bourreau et de l'épée du soldat.

Relisez, et ne vous en lassez pas, cette excellente appréciation historique et cet énergique raccourci de la situation de la France en 1793: « Il faut, » me disait un jour l'auteur, «que la liberté soit un véritable instinct chez «< moi, pour qu'il m'en reste l'amour après tout ce que « m'a inspiré d'horreur et de dégoût l'époque d'où l'on < < prétend que date son règne. > >

P. 194. Je me représentais que je verrais beaucoup d'objets nouveaux dans ce monde des esprits, et surtout que je serais exempt des fatigues et des dangers du voyage.

Cette lettre de M. Hingant sur « l'appétit de mourir > > n'est pas le paragraphe le moins curieux des Mémoires d'Outre-Tombe. Il ne parle que de Platon; mais, chez les Grecs, Aristote a combattu peut-être plus vigoureusement encore le suicide : « Mourir, dit-il, pour échapper à la « pauvreté, à l'amour ou à quelque chagrin, n'est pas <«< d'un homme courageux, mais d'un làche. Il y a faiblesse < < à fuir la douleur. » J.-J. Rousseau a éloquemment amplifié ces nobles paroles; mais il n'a rien dit de mieux.

P. 201. Je devais croire ètre aimé. Depuis cette époque, je n'ai rencontré qu'un attachement assez élevé pour m'inspirer la même confiance. Quant à l'intérêt dont j'ai paru être l'objet dans la suite, je n'ai jamais pu démêler si des causes extérieures, si le fracas de la renommée, la parure des partis, l'éclat des hautes positions littéraires ou politiques, n'étaient pas l'enveloppe qui m'attirait des empressements.

Cet < < attachement élevé, » le critique a pu le deviner peut-être; mais il doit imiter la discrétion du texte et se

taire. S'il s'agissait de madame de Chateaubriand, l'auteur eût été le premier à le dire. Et sur le chapitre des « empressements, > > bien qu'ils ne soient pas pour moi une énigme, je serai tout aussi réservé. Je ne prononcerai pas les noms de ces rivales « intéressées » de Charlotte; mais, à travers ses naïves hésitations, l'écrivain a entrevu la vérité sur les causes extérieures de ces affections mobiles, et s'il ne l'a pas « démêlée » tout à fait, c'est que sans doute il lui plaisait de demeurer aveugle.

P. 202. Au reste, en épousant Charlotte Ives, mon rôle changeait sur la terre.

L'habitude prise de raisonner sans fin sur les événements que refuse la destinée fait oublier à l'auteur qu'il ne pouvait épouser Charlotte sans encourir la polygamie et ses conséquences. On lit plus loin : «O Dieu! unissez, «< s'il vous plaît, les esprits de ces époux... Faites, Sei< < gneur, qu'ils voient tous deux les enfants de leurs « enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, < < et qu'ils parviennent à une heureuse vieillesse!» Mais quoi? ces touchantes prières conjugales, que M. de Chateaubriand, tenant en pensée la main de Charlotte, prononce devant un autel imaginaire, il les a entendues retentir, il y a deux ans à peine, sous les voûtes de l'église de Saint-Malo, quand une autre main se plaçait dans la sienne et alors ces invocations s'appliquaient à lui bien légitimement, sans fiction et sans mystère; a-t-il pu l'oublier si vite? Enfin, on lit plus bas : « Je voyais le sourire « de l'épouse qui m'avait été destinée. » Il est clair que l'illusion se prolonge. Or, puisque madame de Chateaubriand «ne lisait pas deux lignes des œuvres de son mari» (voir son portrait, t. XI, p. 352), il faut croire, pour son

:

repos, qu'elle persévéra jusqu'à la fin dans ce système prohibitif et

ne feuilleta jamais les Mémoires d'OutreTombe.

P. 203. Mes idées, mes sentiments, mon style même, ne seront-ils pas à la dédaigneuse postérité choses ennuyeuses et vieilles? Mon ombre pourra-t-elle dire comme celle de Virgile à Dante : Porța fui et cantai. Je fus poëte et je chantai.

« Ces quatre paroles italiennes, » me disait M. de Chateaubriand, « si vous mettez une lettre de plus à la der« nière, deviendront latines: tant les langues mortes ont < < de la peine à se perdre dans les vivantes! »

Ainsi finit ce chapitre; et, ses pages véridiques donnent la plus juste idée du caractère et de l'esprit de l'auteur à vingt-cinq ans. Nous allons voir plus bas ce que l'un et l'autre étaient devenus chez l'homme d'État doté de cinquante-quatre années. Mais ici, les deux époques semblent se confondre dans une même pensée, comme elles se rapprochent par la puissance du «< ressouvenir. »

P. 209. Je devinais sa présence, comme la nuit on respire le parfum des fleurs qu'on ne voit pas.

Toute cette amoureuse poésie, si pure jusqu'ici si elle se fût adressée à un autre objet, s'échappait pourtant d'un cœur surchargé de onze lustres. C'était le fruit des rêves où je le voyais plongé pendant qu'il écrivait ces pages brûlantes.

P. 210. Mes anciens camarades me soupçonnaient atteint de folie.

< < Me croyaient fou, » c'est plus simple; et le nature de cette expression aurait dû tenter l'écrivain. Mais il se

souvenait de la complainte du Déserteur de l'abbé de Lattaignant, qu'il fredonnait quelquefois :

Le conseil, par pitié

- Voulant sauver ma vie,
M'avait justifié,

M'accusant de folic.

P. 213. Les années qui avaient passé sur sa tête ne lui avaient laissé que leur printemps.

Délicieux propos d'amoureux! L'ambassadeur soupire; <«< il a revu l'ennemi qu'il avait éloigné. »

P. 216. Sa beauté portait l'empreinte de la main divine qui l'avait pétrie.

Autre galanterie tant soit peu exagérée. J'ai vu moimême, après cette première entrevue, lady Sulton et ses quarante-quatre ans. Elle avait sans doute, comme quelques autres Anglaises à cet âge, de beaux traits et une blancheur remarquable dans sa corpulence; mais ce n'était plus le printemps; l'été passait, et déjà commençait l'automne.

P. 216. Charlotte m'entretint encore du passé, de notre vie cachée, de nos lectures, de nos promenades, de la musique, des fleurs d'antan, etc.

—

Expression de ce même Villon qui sut « débrouiller l'art «< confus de nos vieux romanciers. » L'auteur voulaitil donc cacher sous des expressions surannées quelque chose de cet apprêt qui se fait sentir ici même dans ses déclarations amoureuses? « Charlotte, » dit-il, « était le <«< centre à travers lequel plongeait mon intelligence, de « même que le sang passe par le cœur. > >

P. 218. Eh bien, si j'avais serré dans mes bras épouse et mère, celle qui me fut destinée, vierge et épouse.

La sincérité des Mémoires eût peu souffert à retrancher cette dernière phrase qui dépare les autres, et où n'éclate nul sentiment, mais bien plutôt un instinct dont il valait mieux taire l'expression.

P. 222. Je n'entretiens jamais les passants de mes intérêts, de mes travaux, de mes desseins, de mes idées, etc.

Cela est si vrai que, pour faire sortir M. de Chateaubriand de son mutisme même sur les sujets en dehors de nos «< intérêts » ou de nos « travaux, » nous avions comploté, mes camarades et moi, d'entamer devant lui des discussions variées. Alors, s'échauffant par degrés à nos divagations, il finissait par les interrompre, parlait seul, et laissait échapper ainsi des aperçus, des axiomes et des images ou des expressions poétiques dont s'enrichissait mon journal.

P. 223. Mes amis mêmes se trompent sur moi en croyant me faire mieux connaître et en m'embellissant des illusions de leur attachement.

Je ne puis prendre ceci pour moi, car, loin d'embellir l'auteur, je me reproche parfois de produire un effet tout contraire par des remarques puériles ou de minutieuses chicanes, et je maudis alors le métier de censeur dans ce qu'il a de rigoureux.

P. 225. Un comme vous voudrez m'a toujours débarrassé de l'ennui de persuader personne.

« Comme il vous plaira; cela m'ennuiera sans doute; mais, après tout, l'ennui est mon élément. » Paroles de l'auteur au critique en 1846. (Politique de la Restaura

"

tion, p. 67.) Tout ce portrait de M. de Chateaubriand est d'une merveilleuse ressemblance et tracé de main de maître. Jamais personne ne dira sur l'auteur autant et si bien.

P. 227. Abandonnons-les, ces souvenirs; les souvenirs vieillissent et s'effacent comme les espérances. Ma vie va changer; elle va couler sous d'autres cieux, dans d'autres vallées. Premier amour de la jeunesse, vous fuyez avec vos charmes! Je viens de revoir Charlotte, il est vrai; mais après combien d'années l'ai-je revue? Douce lueur du passé, rose pâle du crépuscule qui borde la nuit quand le soleil depuis longtemps est couché!

Que de poétique mélancolie! Cet épilogue rappelle l'épilogue d'Atala « Indiens infortunés, » etc., et il ne reste pas au-dessous. Voyez comme la pensée s'avance au bruit des paroles mélodieuses, comme elle cache le travail du poëte et ne laisse vibrer autour de ses plus touchantes images qu'un harmonieux murmure!

P. 232. Mes correspondances diplomatiques sont entièrement de ma main.

Recopiées par la mienne, comme les archives du ministère des affaires étrangères en font foi. Les minutes écrites ou corrigées par l'auteur sont, en effet, restées parmi les manuscrits qu'il a laissés.

P. 233. Madame O'Lary, veuve irlandaise, aimait tendrement les chats.

On a déjà vu le petit chat de la meunière américaine et le chaton du pâtre belge. Le culte du chat ne s'est affaibli jamais chez M. de Chateaubriand, quand tous ses autres sentiments se sont successivement éteints.

P. 235. Montlosier était resté à cheval sur la renommée de sa fameuse phrase, un peu ratissée par moi.

Il est très-vrai que M. de Chateaubriand a fait le succès de la phrase «< à la croix de bois » de M. de Montlosier, pour l'avoir mise en relief dans le Génie du Christia

nisme.

P. 238. Leur délivre...... roide et hirsute.

La délivre, c'est l'arrière-faix en termes de sage-femme. L'image est peu gracieuse. Hirsute, mot latin, remplace hérissé, hirsutus. Et voilà de nouveaux et regrettables vestiges de la retouche incessante.

P. 239. J'aime ce Pascal manqué, ce gazetier de tourbières et de castels, ce seigneur-pâtre quasi marié à sa vachère.

Que de verve soutenue, que de causticité dans ce portrait de M. de Montlosier, et que d'incohérence empruntée sans doute au modèle !

P. 241. L'abbé Delille.

Le portrait de l'abbé Delille est moins ressemblant et trop sévère, Lamartine vient de dire : « Delille seul, trop <«< oublié ou trop ravalé aujourd'hni, Delille seul était un < < < admirable poëte de salon et de jardin, mais ce n'était pas « le poëte du peuple. Il ne chantait ni la liberté, ni la « patrie, ni la Révolution. » (Lord Byron; Siècle du 25 mai 1856.) L'auteur des Méditations et des Harmonies n'a rimé ni la Révolution, ni la patrie, ni la liberté. Et, s'il n'a pas été le poëte du peuple, en est-il moins grand poëte pour cela? La place

de l'abbé Delille n'est pas encore fixée dans notre littérature; peut-être faudrait-il dire de lui comme l'auteur a dit de La Harpe, supérieur au second rang.

P. 250. M. de Fontanes m'empèchia de tomber dans l'extravagance d'invention et le rocailleux d'exécution de mes disciples.

« La correction, la clarté et l'harmonie, grandes qua«lités du style, » me disait l'auteur, » dispensent presque « de toutes les autres : Mes prétendus élèves les négligent < < et n'imitent que mes défauts. »

P. 252. Un paysan vendéen, cet homme qui n'était rien, avait vu périr trois cent mille Hercules de charrue, compagnons de ses travaux, et se changer en un désert de ceudres cent lieues carrées d'un pays fertile.

On dirait une page de ce merveilleux écrit sur la Vendée que le Conservateur publia le premier, et où M. de Chateaubriand a déployé tant d'énergie de style et de vigueur politique. Il l'avait tracée à la vue de l'un de ces rustiques habitants du Bocage que l'on rencontrait sous leur veste ronde et leur feutre à larges bords dans le salon de l'héroïque veuve de Lescure et de la Rochejaquelein ; ils venaient lui demander, pour honorer et charmer leurs derniers jours, la joie de saluer ou du moins d'entrevoir le roi de France.

P. 264. La terre, en comblant la sépulture, faisait peu à pen monter le silence éternel à la surface du cercueil.

Mélancolie amère doublée d'images lugubres! Homère a dit : « L'homme qui a beaucoup souffert et qui a beau« coup voyagé se complaît dans ses douleurs. » (Odyssée, XV, v. 599.) Et je trouvai un jour sur le revers d'une page de son écriture que l'ambassadeur m'avait donnée à insérer dans sa dépêche, ce passage de Shakspeare, copié de sa main : « It is a melancholy of mine own, the

<«< sundry contemplation of my travels, in which my often « rumination wraps me in a most humorous sadness. » (As you like it. Act. IV, sc. 1.)

P. 263. At certè semper amabo.

J'avais vanté à l'ambassadeur un Catulle microscopique, édition Pickering, que je venais d'acheter dans Lincoln'sInn-field, et que j'ai encore; il me le demanda, le garda vingt-quatre heures, et y copia cette citation.

P. 268. Mes écrits de moins dans mon siècle, y aurait-il eu quelque chose de changé?

Un critique même malveillant ou aveugle n'oserait répondre Non, sans doute ! à cette question. Quant à moi, je ne serai pas ce critique. Je maintiens que le Génie du Christianisme a été pour l'humanité un véritable bienfait et que son auteur a le droit de figurer parmi ces ombres heureuses dont parle si bien Virgile:

Quique sui memores alios fecère merendo.

P. 272. Je connaissais les ouvrages des Pères mieux qu'on ne les connaît de nos jours; je les avais étudiés, même pour les combattre; et, entré dans cette route à mauvaise intention, au lieu d'en être sorti vainqueur, j'en étais sorti vaincu.

C'est à ces études préparatoires qu'il faut sans doute attribuer un bruit injurieux à la mémoire de l'auteur et qui s'est répandu même de son vivant. On a dit qu'après avoir écrit contre le christianisme il trouva plus piquant d'écrire pour. M. Sainte-Beuve a fait justice de cette accusation, en nous rapportant son origine. Il l'attribue à

l'Essai sur les Révolutions, « qui n'était pas, a dit M. de

—

< < Chateaubriand lui-même, un livre impie; mais un livre « de doute et de douleur. > > > « Livre rare et fécond, » reprend M. Sainte-Beuve, « plein de germes, d'incohé< < rences et de beautés, où est déjà recélé tout le Chateau« briand futur, avant l'art, mais non avant le talent. » Le célèbre critique a eu à sa disposition un exemplaire de l'Essai sur les Révolutions annoté de la main de l'auteur pour une seconde édition; il y a trouvé sur les marges une trace d'incrédulité datée de 1798, et à demi biffée. M. de Chateaubriand a tout expliqué, erreur, regrets ét retour: « Cette alternative de doute et de foi, » dit-il, <«< a fait longtemps de ma vie un mélange de désespoir « et d'ineffables délices. » Et, il faut le remarquer, ce n'est point là un aveu relevé de ses écrits par la compilation des textes; c'est une confession humble, sincère, répétée, vraiment digne d'une âme chrétienne. Or, comme en 1847, vers la fin de la vie de l'auteur, M. de Lamennais cherchait un jour à entamer avec lui une controverse religieuse : « Ah! de grâce, mon cher ami, » lui dit-il en l'interrompant vivement, « n'engageons point de discus< <sions théologiques. Je m'en tiens à mon Credo, et j'y < < trouve ma consolation. > >

P. 281. Douce, patriarcale, innocente, honorable amitié de famille, votre siècle est passé.

Après le plaisant, qui ne sied jamais à l'auteur, vient le touchant, où il excelle. Et il semble en convenir lui-même quand il termine ce chapitre par ces mots : « Ne croyez <«< pas au faux sourire ébauché sur mes lèvres en parlant de vous; mes yeux, je vous assure, sont pleins de lar

«

«mes. > >

P. 286. Quant au vieux Spectator, il était au grenier.

Une édition compacte l'en tira. C'est un gros in-8, imprimé en 1811, qui réunit les huit volumes en un seul. Pour ma part, j'en rapportai de Londres deux exemplaires, l'un qui me reste; l'autre que j'offris à mon ami, Armand Bertin, directeur futur du Journal des Débats, plus sensible que moi aux divers mérites du recueil, par goût d'abord, et ensuite par métier.

P. 287. Montmorency, Biron, Sully.

Prédécesseurs à Londres de M. de Chateaubriand. J'avais lu aux archives des affaires étrangères une partie de leurs courtes correspondances avant de passer le détroit. Notre diplomatie écrit bien plus longuement aujourd'hui, mais pas mieux.

P. 290. Ne pleurez pas longtemps sur moi quand je serai mort, dit le tragique anglais à sa maîtresse.

Traduction élégante du sonnet LXXI de Shakspeare, qu'elle abrége. L'auteur a supprimé trois vers au début et les deux derniers :

Lest the wise world should look into your moan,

And mock you with me after i am gone.

«< De peur que ceux qui n'ont pas aimé ne regardent < < dans votre chagrin, et, pour rire de vous, ne se servent « de moi quand je ne serai plus. »

On ne connaît pas assez en France les sonnets de Shakspeare. Il

faut avoir pénétré fort avant dans les secrets de la muse britannique pour lire de Milton autre chose que le Paradis perdu, et de Shakspeare autre chose que ses

drames. Le reste passe pour une étude superflue où la curiosité seule soutient et où le goût n'a rien à gagner. C'est assurément juger beaucoup trop vite et se mettre trop à l'aise avec le génie; car, même à côté de ses chefsd'œuvre, il y a profit et plaisir à l'apprécier dans sa variété : «Shakspeare,» me disait M. de Chateaubriand, «est « parfois merveilleusement mélancolique dans ses sonnets « échappés à sa maturité amoureuse. Là, il est triste et <«< tendre plutôt que passionné. On dirait qu'il ne rime si <«< bien que pour se plaindre de son âge et se distraire de la «< vie. > >

P. 292. Aristophane, Horace, Virgile, sont les fils d'llomère, etc.

Aristophane, que mon maître me le pardonne, me paraît descendre moins directement d'Homère. Quant à Horace, ce ne pourrait être que par ricochet, en tant que poëte lyrique, et comme un reflet de Pindare.

P. 292, 295, 294, 295.

Ces quatre pages sur Shakspeare, répétées dans les Mémoires, ont paru du vivant de l'auteur dans son Essai sur la Littérature anglaise, et en terminent la seconde partie. Certes, M. de Fontanes, « qui ne put rétablir l'école «< classique, » eût battu des mains à cette magnifique apologie des «< maîtres suprêmes, » et il eût remarqué que cet écrivain, «< en qui commençait avec l'école romantique <«< une révolution dans la littérature française, » parlait assez bien des prédécesseurs que cette même école allait tenter de renverser. « Nous Français venus après eux, » me disait un jour M. de Chateaubriand, « nous devons « méditer constamment sur le style des écrivains du grand

« siècle, pour tâcher d'en pénétrer les secrets. A cet effet, « je conseillerais même d'étudier leurs manuscrits origi« naux ; Racine, Boileau, Bossuet et Fénelon nous appren<«< dront à corriger, à limer, à arrondir nos phrases; et, « puisque nous ne pouvons égaler leur génie, leurs nom«< breuses râtures même nous enseigneront quelque chose « de l'art dont ils l'ont revêtu. Nous saurons ainsi, par leur «< exemple, pratiquer fructueusement ce qu'il y a de plus « accessible à l'imitation chez ces grands maîtres, leur <«< méthode et leurs propres tentatives avant d'arriver au < < plus haut point du bien dire. »

P. 298. Le style, et il y en a de mille sortes, ne s'apprend pas.

Ceci m'a été dit, et dans les mèmes termes, par l'auteur, un jour que sans nous préoccuper beaucoup de la politique que M. Canning allait abandonner alors pour le gouvernement des grandes Indes, nous nous rendions chez lui, à Glocester-Lodge. J'en pris note au retour; et je retrouve encore sur mon journal ces mots : « Le style, c'est <«< un don du ciel, et lui seul immortalise. »

P. 501. Un des grands mérites de Walter Scott, à mes yeux, c'est de pouvoir être mis entre les mains de tout le monde.

Lamartine dit aussi :

La main du tendre enfant peut t'ouvrir au hasard,
Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
Sans que de tes tableaux la suave décence
Fassc rougir un front couronné d'innocence.

Et, à propos de Lamartine, un jour, comme M. de Chateaubriand

me demandait un livre pour le distraire de ses

rêveries ou pour les aider pendant une course solitaire qu'il dirigeait vers les bruyères de Greenwich, je mis dans sa voiture, avec quelque malice, je l'avoue, les premières Méditations qu'il m'avait dit n'avoir jamais lues et n'avoir aucune envie de lire. A son retour, il entra dans ma chambre, et, jetant le livre sur ma table: « Vous m'avez joué, me dit-il, « mais je ne vous en veux pas. J'ai tout lu. Trop « d'abondance, quelque incorrection peut-être. Mais il y a « des vers enchanteurs. Quel dommage que cet homme <«< n'ait pas un ami prompt à le censurer! Il est un peu de <«< mon école. Si jamais il fait aussi des élèves, comme les <«< imitateurs médiocres ne savent qu'outrer, ils perdront « la poésie et peut-être la langue. »

y a

P. 301. Walter Scott refoula les Anglais jusqu'au moyen âge.

La plupart de ces jugements furent formulés dans une conversation à laquelle j'assistais, et dont l'Anglais et fantasque Frisell, homme de goût et de savoir pourtant, était l'interlocuteur. Il y fournissait aussi son contingent d'observations justes et souvent piquantes. Il avait publié en 1820, sur la constitution de l'Angleterre et les changements qu'elle a éprouvés, un petit ouvrage, résumé clair et rapide, à l'aide duquel nos jeunes étudiants du système parlementaire, s'il en reste encore, pourraient se passer du classique Delolme.

P. 301. Les fashionables de Bond-Street, race frivole.

M. de Chateaubriand n'avait jamais assez d'épigrammes et de sarcasmes contre les fashionables de Londres ; il les nommait les «< caricatures de d'Orsay » dont la faveur était à son début : « Comme il ne s'agit guère, » disait-il,

<«< pour un ambassadeur de France en Angleterre que de « réussir à Almack's et de savoir mettre sa cravate, le <«< roi mon maître aurait mieux fait de choisir M. d'Orsay < < pour son représentant. > >

P. 304. Thomas Moore, Campbell, etc.

De ces onze poëtes nommés par l'auteur, qui vivaient en 1822, pour l'honneur des lettres, à peine s'il en survit deux maintenant!

P. 505. C'est à rire de savoir quels sont nos grands écrivains à Londres, à Berlin, à Vienne, à Pétersbourg, à Munich, à Goettingue, à Cologne; de savoir ce qu'on y lit avec fureur et ce qu'on n'y lit pas.

Suite d'une autre causerie littéraire engagée avec ce même M. Frisell, qui fut notre commensal pendant deux mois. M. de Chateaubriand y apporta plus que son écot. Tout ce qui précède, ou plutôt la moitié de ce volume, à partir du portrait de Danton jusqu'à lord Byron inclusivement, a paru autrement agencé dans l'Essai sur la litté ruture anglaise. L'auteur, comme il le dit dans son avertissement, le composa de divers fragments de ses Mémoires, auxquels, pour justifier ses digressions, il donna le second titre de « Considérations sur le génie des hom«mes, des temps et des révolutions. » On le voit, dans sa longue excursion par delà la Manche, le culte du style ne l'a pas un instant abandonné : « En toute langue,» me disait-il, « le style est pour les lettres la vie même. »>

P. 311. Lieu de ma jeunesse, où respira, etc.

Il faut relire tout entière cette ravissante inspiration de lord Byron âgé de dix-neuf ans; elle finit par une réminis

cence d'Horace, bien qu'il n'ait jamais aimé les vers du lyrique latin, et c'est un reproche qu'il s'adresse à lui

même :

Then, farewell, Horace, whom i hated so
Not for thy faults, but mine. It is a curse
To unterstand, not feel thy lyric flow,
To comprehend, but never love, thy verse.

(BYRON, Child Har., c. iv.)

P. 512. Le voyageur Arthur Young, etc.

Arthur Young, avec qui le roi George III correspondait publiquement dans l'intérêt de la science agricole, visita plusieurs fois le continent; et il a inséré un paragraphe sur Combourg dans son Voyage en France, en Espagne et en Italie, durant les années 1787-1789 (2 vol. in-4°).

P. 314. Le poëte anglais est, comme le prosateur français, derrière la lettre de Sulpicius à Cicéron.

C'est que cette lettre est le premier chef-d'œuvre de la muse rêveuse, mélancolique, et comme une révélation d'immortalité! Elle n'a pas été copiée, reproduite ou paraphrasée par les chantres de Childe-Harold et des Martyrs seulement, mais encore par bien d'autres voyageurs et poëtes, parmi lesquels il ne faut pas oublier le Tasse :

Muojono le città, muojono i regni,

E l' uom d'esser mortal par che si sdegni.

P. 317. Ce que je viens de dire n'òte pas un seul cheveu à la tète du barde immortel. Que peut à la muse de la Dec, portant une lyre et des ailes, une lyre pédestre et sans lutte!

Il serait peut-être plus poétique de dire : N'ôte pas une seule feuille au laurier qui couronne le barde immortel, car il s'agit de lord Byron mort jeune, et pourtant nous allons lire plus bas : « Son génie est assez réservé, et son esprit «< sarcastique et à influence funeste. » Le dernier mot de la citation est évidemment une faute typographique. Il faut lire, pour le sens et l'antithèse, sans luth; bien que lutte se retrouve aussi dans le feuilleton de la Presse du 24 octobre 1848. En tout cas l'expression n'est pas plus franche que la pensée. L'auteur, dans ses entretiens intimes, revenait souvent sur sa conformité de nature avec lord Byron et sur les rencontres des deux muses. Il n'en regrettait que plus vivement de ne pas lire son nom cité une seule fois (même dans un coin de Don Juan, où tant d'autres sont inscrits), et mêlé aux œuvres du poëte britannique qui s'était évidemment inspiré de René et de l'Itinéraire. Or ce sentiment, il l'a exprimé plus bas avec une certaine amertume en disant (p. 319) : « Je n'ai jamais senti le <«< besoin de me taire quand j'ai admiré. » Il vient de dire plus haut : «< Ainsi un autre talent supérieur a évité mon «<nom dans un ouvrage sur la littérature....... Je proclame mon < < enthousiasme pour madame de Staël et pour lord Byron. » Quand il écrivait ceci, M. de Chateaubriand ne désespérait pas encore de se voir nommé par lord Byron dans quelqu'un de ses derniers poëmes; et il se désolait beaucoup moins de ne pas figurer dans l'Ouvrage sur la littérature, « d'un autre talent supérieur, » car il avait appuyé de son autorité les critiques de M. de Fontanes sur la Littérature de madame de Stael; il préférait Corinne. M. Sainte-Beuve a relevé très-judicieusement dans ces reproches détournés un anachronisme. Madame de Staël, dans une œuvre imprimée en 1800, ne pouvait parler de M. de Chateaubriand, dont le premier écrit n'avait pas encore paru.

P. 318. Ossian, etc.

Cet ami de la jeunesse de l'auteur le fut encore de sa maturité. Il le feuilletait souvent. C'est le seul livre que je lui aie connu; et encore ne fit-il chez lui qu'un séjour éphémère. La belle édition des poëmes de Macpherson qui venait de paraître tout récemment lui fut offerte, magnifiquement reliée, par M. Hugh Campbell, parent du poëte de ce nom; et M. de Chateaubriand, quand il quitta Londres, en enrichit ma bibliothèque, où les deux in-8° reposent en ce moment.

P. 320. Lord Byron a ouvert une déplorable école, etc.

Hélas! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée.

(Lamartine à lord Byron.)

P. 323. Il aura plus longtemps des autels en France qu'en Angleterre.

N'est-ce pas un pronostic bien sévère quand on vient d'écrire ces mots : « Nul n'est juge compétent que des < < ouvrages écrits dans sa propre langue? »

P. 323. Comme Childe-Harold excelle principalement à peindre les sentiments particuliers de l'individu, les Anglais, qui préfèrent les sentiments communs à tous, finiront par méconnaître le poëte dont le cri est si profond et si triste.

Walter Scott et lord Byron ont été depuis Pope les noms les plus éclatants dans les lettres britanniques; n'entrerait-il pas dans ce qui vient d'être dit sur l'un et sur l'autre une sorte de sévérité dont l'auteur ne se rend pas compte à lui-même? Et l'écrivain doué depuis Rousseau de la plus grande renommée dans les lettres françaises

s'est-il bien dégagé de tout jaloux sentiment envers ses rivaux?

P. 324. J'ai rencontré madame Guiccioli à Rome, lady Byron à Paris. La faiblesse et la vertu me sont ainsi apparues : la première avait peut-être trop de réalités; la seconde, pas assez de songes.

J'ai connu moi-même lady Byron et madame Guiccioli, et je ne voudrais pas comprendre dans toute sa portée la phrase qui les rapproche de si près, car il me semble qu'elles n'ont à se louer ni l'une ni l'autre de leur rencontre avec l'auteur. La première n'est plus; mais la seconde, qui porte aujourd'hui le nom d'un attaché à l'ambassade de M. de Chateaubriand et de l'un de ses anciens protégés, a l'esprit trop fin et connaît trop bien notre langue pour ne voir ici qu'un compliment. M. de Chateaubriand a parlé une seconde fois dans les Mémoires, et sans plus de faveur, de la « blonde fille de Ravenne, » qu'il a prise, dit-il, pour une grasse et blanche étrangère de la Westphalie. Or, comme il ne lui adressa jamais la parole, il ne savait pas que la grâce d'un esprit cultivé la suivait dans toutes les péripéties de sa destinée.

P. 326. Les fenêtres de la taverne où fêtaient les étrangers.

Il s'agit de Greenwich et de la taverne où j'entraînai un jour l'ambassadeur pour y manger le white-bait, le plus petit des goujons de la mer. Cela se pouvait sans compromettre sa dignité diplomatique ; car il est un jour, chaque année, où le cabinet britannique se réunit dans la même taverne, loin des affaires, pour y consommer ce que l'on appelle le white-bait dinner.

P. 328. N'aimez qu'à l'âge où vous pouvez être aimé.

Je pourrais dire à quelle occasion l'auteur a glissé ce conseil si

doux et si triste dans un précis tout historique, mais l'indiscrétion ne me gagne pas encore, et je n'ai pas promis de tout révéler.

P. 329. J'allais voir à Kew les Kanguroos.

Les Kanguroos amusaient déjà l'auteur en 1800. Nous avons encore beaucoup ri en 1822, M. de Chateaubriand et moi, de leurs gambades. Je ne l'ai même jamais vu tant rire.

- P. 330. Pelletier m'énuméra ses espérances. Il en avait des relais; une crevée sous lui, il en enfourchait une autre, etc.

J'ai entendu l'auteur appliquer ces mêmes traits si vifs et si pittoresques à un autre de ses amis, M. Roux Labo-rie, secrétaire officieux ou familier de tous les ministres depuis 1812 jusqu'à 1830.

P. 354. Dis, paternelle Tamise.

Charmante traduction dont mon édition de Gray, tâchée d'encre par l'auteur porte encore la trace.

P. 335. Les plaisirs de la jeunesse, reproduits par la mémoire, sont des ruines vues au flambeaux.

M. de Chateaubriand m'a répété cette même réflexion mélancolique en 1828, au Vatican, dont nous visitions ensemble, aux flambeaux, le vaste musée.

Ici finissent les emprunts faits avec quelque suite aux Mémoires en faveur de l'Essai sur la littérature anglaise.

P. 557. L'université d'Oxford fit imprimer à ses frais et distribuer gratis aux curés français un Nouveau Testament selon

la leçon romaine, avec ces mots : « A l'usage du clergé catholique exilé pour la religion. > >

Je possède un de ces « Nouveau Testament » donné à mon père par un prêtre exilé; la main tremblante du proscrit a écrit sur la première page: Unicum exsilii leva

men.

P. 338. Ces belles dames étaient les filles dont le duc de Guiche et le duc de Lauzun avaient adoré les mères. Ces filles sont, en 1822, les mères et grand'mères des petites filles qui dansent chez moi en robes courtes, au son du galoubet de Collinet, rapides générations de fleurs.

Collinet, dont M. de Chateaubriand aimait le flageolet et les grimaces, avait presque seul, avec les Kanguroos, le secret de mettre notre ambassadeur en gaieté. Mais quoi! ces rapides générations de fleurs passent et se flétrissent pour tout le monde. Et ces belles filles d'Albion que je faisais danser moi-même à l'aide de Collinet voient aujourd'hui sauter, par la grâce de Strauss, leurs petitesfilles destinées à devenir grand'mères à leur tour:

Signor, la vita come lampo fuge,
E, come Pellegrin giunge e va via.

(RICCIARDETTO, st. XXV, ch. xi.)

P. 341. Mémorable époque du monde !

M. de Chateaubriand nous rappelait souvent les grandes luttes

politiques de Fox, de Burke et de Pitt, dont sa mémoire était remplie; et cette époque, si glorieuse pour l'éloquence et la constitution britanniques, revenait sans cesse dans ses conversations avec M. Canning. Ce disciple de Pitt cita encore un jour les vers qu'il avait chantés d'une voix ferme quinze ans plus tôt; mais il ne

les disait plus que du bout des lèvres : « Arrachez ●un <«< lambeau du manteau de Pitt, assez pour qu'il vous serve « d'étendard, et hissez-le à votre mat. »

P. 344. Lord Liverpool me mena dìner à sa campagne. Il me montra la petite maison où mourut pauvre le fils de lord Chatam.

J'assistais à ce diner, et je considérai longtemps la petite maison qui donnait tant à penser et à dire aux deux hommes d'État réunis à Pulteney-Heath.

P. 348. La fidélité périssait par la tète, tandis que son cœur battait encore dans la poitrine de quelques gentilshommes de province à demi nus.

Que de fois j'ai entendu l'auteur préconiser cette fidélité inébranlable des gentilshommes de province déguenillés! (Politique de la Restauration, p. 52.)

P. 350. Que n'aurais-je point à dire de cette Restauration à laquelle j'ai pris tant de part, aujourd'hui glorieuse en 1822, mais que je ne puis néanmoins entrevoir qu'à travers je ne sais quel nuage funèbre !

Nuage prophétique qui déjà s'étendait à Londres devant les yeux de l'auteur !

P. 350. Je jette un regard attendri sur ces livres qui renferment mes heures immémorées.

Immémorées, tout barbarisme qu'il est, me semble exprimer assez bien ces heures qui ne vivent pas encore dans la mémoire, et j'ai quelque regret d'avoir, en passant, insulté un peu plus haut cet adjectif harmonieux.

P. 354. L'amour de madame de Longueville.

Il semble que M. de Chateaubriand ait pris à tàche,

outre tombe, d'empiéter sur le domaine de son confrère M. Cousin. Et sans doute l'admiration soutenue du philosophe-académicien pour le modèle comme pour le peintre ne désavouerait pas ce portrait raccourci de madame de Longueville, lequel se termine par ces mots : « Voilà ce " que c'est que les attachements illustres! > >

P. 561. On ne se peut ouvrir la région des ombres qu'avec le rameau d'or, et il faut une jeune main pour le cueillir.

Les préludes, qui viennent se placer sous la plume de l'auteur à chaque changement de date de la rédaction, sembleraient avoir été écrits tout à la fois, quoique sur divers tons, quand il a fallu « systématiser la matière » et relier entre eux des récits de tant d'époques. Ils me rappellent les réflexions sages, gaies, tristes ou tendres que l'Arioste place en forme de maximes à la tête de ses chants pour aider aux transitions, et où son esprit redouble de pénétration, comme son style d'élégance.

P. 371. Après quelques mois d'établissement au milieu de nous, on sent qu'on ne peut plus vivre qu'à Paris.

Rien de plus juste que ce contraste entre la vie, les mœurs de Londres et celles de Paris, comme aussi entre les impressions et les idées qui vous viennent des deux capitales! Qui de nous, diplomates, voyageurs d'un jour au bord de la Tamise, ne l'a éprouvé? L'attrait pour nous était déjà bien grand en 1825, car, pendant l'année de ma gestion, je signai à Londres plus de vingt-cinq mille passe-ports pour des Anglais se rendant en France, tandis que je n'en visai pas tout à fait douze cents pour les voyageurs français venus en Angleterre.

ÉTUDE

SUR LE TOME QUATRIÈME DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1800 1804

Ces premiers volumes des Mémoires d'Outre-Tombe, les seuls que l'auteur eût destinés à voir le jour de son vivant, renferment en plus grand nombre que les autres des morceaux de poésie descriptive dignes de ses meilleurs écrits soit que ses passions politiques, amorties par le triomphe, aient laissé à sa muse tout son essor, soit que sa puissante mémoire ait ranimé en faveur de ces récits du début de la vie, tout le feu de la jeunesse. A part quelque historiette de son enfance peu convenable à sa matu- . rité, et certains termes néologiques dus à une retouche trop tardive et trop assidue, il y a dans ces pages beaucoup à étudier, quand on le sait, et à imiter, quand on le peut.

P. 3. Quand Fontanes fut arrivé au discours du père Aubry, au bord du lit de mort d'Atala, il me dit brusquement d'une voix rude: « Ce n'est pas cela, c'est mauvais, refaites cela. »

«

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage, » me disait à son tour M. de Chateaubriand, après Boileau, à propos d'une dépêche de chancellerie que j'avais un peu embrouillée et qu'il devait signer; puis il me raconta son discours du père Aubry refait : « On a prétendu, » ajoutat-il, « que pour l'écrire je m'étais inspiré de Paul et Vir« ginie. Je vous jure que je n'avais pas avec moi le chef" d'œuvre

de Bernardin de Saint-Pierre. Il est vrai que je « le savais à peu près tout entier par cœur. > >

P. 6. L'abbé Morellet.

Sans doute la critique de l'abbé Morellet était ridiculement sévère. Elle portait sur la scène où fut prononcée la phrase de Chactas, tant répétée alors et depuis : « Orage « du cœur, est-ce une goutte de votre pluie? » Mais cette critique ne méritait pas tant de colère rétrospective, et, trente-six ans après, une épigramme malséante contre le vieillard « L'abbé Morellet, » me disait M. de Chateaubriand, « retranché derrière ses idées surannées, lançait « toutes ses flèches vers les nouveautés. Il s'escrimait «< contre Atala. Il prétendait que la promenade de mes «< innocents Indiens dans les forêts de l'Amérique péchait «< radicalement contre les règles de l'art antique et de la «< bienséance moderne. Il avait oublié qu'à l'âge où le < < monde est parvenu il n'y a rien de neuf en littérature, « si ce n'est le sentiment, et partant son expression, car < < la charpente de l'épopée, du drame et même du roman, «< nous a été léguée toute faite par nos devanciers. Il ne < < savait pas que Jason et Médée se promenaient sur les

<«< bords du Phase de la même façon qu'Atala et Chactas « sur les rives du Meschacebé :

> Haud secus in mediis noctis nemorisque tenebris
> Inciderant ambo attoniti, juxta que subibant.

« Les choses du cœur et de l'amour en Colchide ou à la < < Louisiane sont les mêmes. Mais c'est ce que le vieil « abbé ne comprenait plus. > >

Et, remarquons-le en passant, cette école de M. de Chateaubriand a porté si loin, que la phrase sur la « pluie du <«< cœur, »> si justement réprouvée par l'abbé Morellet, se reproduit cinquante ans plus tard dans ces paroles d'un successeur ou d'un émule du chantre d'Atala : « Les lar< < mes sont l'égouttement de la pitié par l'éponge du « cœur.» (LAMARTINE, Cours de Littérature, II Entretien.)

P. 8. Les éphèbes de treize et quatorze ans étaient les plus périlleuses.

Les éphèbes, substantifs masculins, deviennent mal à propos féminins pour amener une étrange révélation sur « toutes les conquêtes offertes » à l'auteur du Génie du Christianisme « enseveli sous un amas de billets parfu« més, » et c'est, comme il le dit lui-même, « ce qu'on < < serait embarrassé de raconter avec une modestie conve< <nable. » Mais ce qu'on peut répéter, et ce dont les contemporains se souviennent encore, c'est du prodigieux succès d'Atala auprès des lecteurs de tout sexe et de tout pays.

P. 9. On se disputait un mot de ma main.

Cette mode, beaucoup plus tard, passa la Manche. C'est

l'histoire de la vieille plume que me demanda miss White, célèbre et hospitalière blue-stocking de Londres. Voici la réponse de M. de Chateaubriand : « Il y a bien peu de « femmes à Paris qui eussent imité miss White dans ses « bontés pour moi. Je souhaite que ma plume ne lui porte « pas avec elle tous les soucis qu'elle m'a valus. »

P. 9. Le docteur Vigaroux.

Le médecin provençal, dont le nom n'est pas prononcé sans intention de jeu de mots, eût mieux fait de ne point paraître ici, et surtout de n'y point parler. Pour faire oublier le langage du docteur, il faut dire que dans la conversation M. de Chateaubriand allait quelquefois plus loin que le jeu de mots, et se permettait même, mais rarement, le calembour. Un de ces écrivains nouveaux, qu'il accueillait toujours si bien, lui présentant son ouvrage, dédié au au vicomte de ChâteaubriLLant, le comparait à un aigle : « Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, lui répondit-il, < < de me donner Deux ailes (LL), quand il me reste à peine «< une plume. »>

P. 11. Si l'on n'était point né, on n'éprouverait pas l'horreur de ne plus être.

Inadvertance de l'écrivain. Cela ressemble trop à la réflexion de M. de la Palisse, et la misanthropie ne peut aller jusque-là. Mais cette négligence est tout aussitôt effacée par une grande image: «La vie de l'athée est <«< un effrayant éclair qui ne sert qu'à découvrir un « abîme. > >

P. 11. Dieu de grandeur et de miséricorde.

Prière de 1846, imitée de la sublime prière des meil

leurs jours; et je la répète ici pour nous purifier de toutes les images équivoques que l'auteur vient d'accumuler: «Toi qui donnas ta vie et ta mort aux hommes, toi <«< qui aimes ceux qui pleurent, exauce la prière de l'infor« tuné qui souffre à ton exemple! soutiens le fardeau qui <«< l'écrase! sois pour lui le Cyrénéen qui t'aida à porter la <«< croix sur le Golgotha. » — Et, s'il me fallait une réponse sérieuse à certains critiques, égarés par l'excès ou la mobilité de l'imagination de l'auteur, qui n'ont pas craint de l'accuser de peu de foi catholiqne, je trouverais un argument péremptoire dans cette touchante et pieuse inspiration.

P. 14. Je ne tardai pas à recevoir le châtiment de ma vanité d'auteur, la plus détestable de toutes, si elle n'en était la plus bête.

« Quand on parle de soi en français, » me disait M. de Chateaubriand, « ce qui a toujours assez mauvaise grâce, < < soit que l'on raconte sa vie, soit que l'on donne son < < propre jugement sur les actes ou les ouvrages d'autrui, <«< il faut baisser son style de plusieurs crans, et maintenir <«<le ton familier de la conversation, qui admet les digres<«<sions, comme les réticences. > >

P. 19. Quand M. Joubert lisait, il déchirait de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient; ayant de la sorte une bibliothèque à son usage composée d'ouvrages évidés, renfermés dans des couvertures trop larges.

J'ai connu moi-même un homme d'un esprit éclairé, mais fantasque, lequel s'était créé une collection pressée et portative de tous ses feuillets préférés. Il les détachait des livres nombreux qu'avaient ainsi torturés ses lectures; il

brûlait le reste; mais lui seul pouvait se reconnaître dans ce qui échappait à la flamme. L'auteur m'a dit souvent que M. Joubert était le plus aimable des hommes excentriques qu'il eût jamais rencontré.

a

P. 19. Platon à cœur de La Fontaine.

C'est encore de M. Joubert qu'il s'agit. Un jour, devant moi, M. de Chateaubriand lui disait : « Les anciens sont «<les vrais modèles; vous me l'avez appris. Il ne faut « suivre que les anciens. Je crois qu'on ne doit imiter ni « Bossuet» (et ici l'auteur semblait s'adresser à lui-même un reproche indirect), « ni aucun écrivain moderne. > > M. Joubert confirma la sentence de son ami, et ajouta avec cette finesse spirituelle qui lui était propre : « En lit« térature, rien ne rend les esprits si imprudents et si har« dis que l'ignorance des temps passés et le mépris des an<«< ciens livres. » — « Joubert, »> interrompit M. de Chateaubriand en bâillant, «< il me semble que j'ai déjà lu cela dans «< vos pensées manuscrites, et que moi-même j'en ai dit < < autant quelque part en imprimé...... Mais, dans trente « ans, qui donc lira vos réflexions et mes conseils? Le « siècle nous emporte avec nos meilleures maximes il < < s'ennuie, et veut du neuf. »

> >

P. 20. Madame Victorine de Chastenay.

Madame V. de Chastenay avait autant d'esprit que de gracieuse naïveté; elle m'accueillit avec bienveillance à mon retour d'Angleterre, sans doute en souvenir de M. de Chateaubriand, et me

donna les ouvrages qu'elle achevait de publier. Elle vient de mourir dans une retraite éloignée de Paris, où les pensées et les regrets de ses nombreux amis l'avaient suivie. M. de Chateaubriand en parlait

comme d'un agréable souvenir qui avait traversé sa vie sans s'y arrêter.

P. 22. Les écrits de mon ami M. de Fontanes vous entraînent par un cours heureux; l'esprit éprouve un bien-être et se trouve dans une situation harmonieuse où tout charme et rien ne blesse.

-

Plus tard, dans l'intimité, M. de Chateaubriand disait parfois que les ouvrages de M. de Fontanes étaient châtiés de style sans doute, mais dénués d'imagination et de feu < < Pour écrire, l'art ne suffit pas,» ajoutait-il, « il faut aussi « l'âme. Et Fontanes qui avait un cœur si chaud pour ses « amis, n'avait pour le public qu'une plume refroidie. » Si l'on voulait juger à son tour l'auteur, ne faudrait-il pas retourner la sentence? On lit plus haut : « Transporter < < sous les yeux du lecteur l'action matérielle, le crime < < besognant ou le gibet avec sa corde, lui paraissait des « énormités. > > Ainsi me disait lui-même l'écrivain : <«<La passion pour les bancroches et les édentés, la < < tendresse pour les plaies et les verrues, le penchant « pour le difforme, sont les véritables maladies de l'imagi<«< nation de nos plus robustes romanciers. Ne croient-ils < < pas se rapprocher de la nature en étalant sous nos yeux «tout ce qu'elle cherche à cacher? Arrière cette école < < matérialiste et brutale, si loin de l'antique et du beau ! » Et un peu plus loin : « M. de Fontanes revoyait sans « cesse ses ouvrages. » N'aurait-il pas communiqué cette méthode à son ami? Mais quoi! Platon, près de mourir, retouchait encore l'exorde de sa République!

P. 23. M. de Bonald avait l'esprit délié, on prenait son ingéniosité

pour du génie... Il regardait les anciens comme des enfants en politique et en littérature; et il prétendait, en employant

le premier la fatuité du langage actuel, que le grand maître de l'Université n'était pas encore assez avancé pour entendre cela.

Je ne puis reconnaître M. de Bonald à ce portrait. Je ne lui ai jamais vu cette « fatuité » dont parle l'auteur, et il n'exerçait pas son « ingéniosité » aux dépens de ses amis. Voici ce qu'il avait dit du Génie du Christianisme :

«

< < < Il est du petit nombre des heureuses productions qui «< joignent à tous les genres de mérite celui de l'à-propos, « et qui sont à la fois des ouvrages de tous les temps et <«< des ouvrages de circonstance. Il prouve que la littérature < < peut être redevable à la religion d'ornements graves, de « beautés majestueuses et sombres, qui sont la parure de < < toutes les choses nobles et élevées. »

Mais, lorsque sa disgrâce de 1824 sépara l'auteur de la Monarchie selon la charte, de l'auteur de la Législation primitive, l'humeur prit la place d'une amitié qui n'avait jamais été bien confiante. Cette humeur a sans doute dicté ce qu'on vient de lire. M. de Bonald, de son côté, m'a souvent peint le caractère de M. de Chateaubriand sous des traits fidèles et observés avec cette intuition profonde que lui donnait une grande expérience des hommes. On aurait dit qu'il avait lu par avance les Mémoires d'OutreTombe, publiés dix ans après sa mort. Mais ces traits en core gravés dans mon souvenir, il ne les a jamais publiés.

P. 23. Il avait rêvé sa politique métaphysique à l'armée de Condé, dans la forêt Noire.

Voici l'auteur de la Théorie du Pouvoir bien plus sainement jugé dans les lignes suivantes :

< < Puisque vous voyez tous les jours M. de Bonald, » m'écrivait madame la duchesse Charles de Damas, <«< dites« lui que, pour remettre de l'ordre et du vrai dans mes

«< idées, je relis son œuvre ; ce sont les meilleurs moments « de ma journée. Tout porte dans cet écrit l'empreinte de <«< la simplicité sublime dont Dieu a marqué les siens. « Créateur de l'homme, source de la société dont il a tracé <«<les lois fondamentales; comme tout vient de lui, il doit « être l'objet de toutes les actions, puisqu'il en sera la ré«< compense. Ce développement magnifique des vues du « Très-Haut met l'âme dans un état si doux et si con«forme à sa nature, qu'on sent ses désirs s'apaiser, ses <«< craintes disparaître, l'admiration et l'amour remplir et <«< charmer toutes les facultés. Après avoir contemplé la « vérité dans son essence, il est cruel de retomber sur un <«< pays qui en est si éloigné. Cependant, comme M. de «< Bonald démontre que les révolutions ne sont que des < < maladies menant à la santé, je veux trouver aussi de <«< l'espérance dans ce livre, auquel je dois tant de senti< < < <ments consolateurs.

« Dites-lui encore que son merveilleux chapitre sur les «< idées m'a fait refeuilleter les plus fameux métaphysi« ciens. J'ai un peu plus étudié Locke que Descartes. Le «< premier satisfait par une logique serrée; mais ai-je tort < < de trouver que, comme Condillac, son imitateur, il donne < < trop aux sens, trop à la matière ? Ils nous font de « l'homme une machine. La statue de Condillac, les sens, « source unique de l'idée chez Locke, sont des efforts <«< pour tout expliquer en dehors du premier moteur, et < < sans ce rayon divin qui anime l'homme physique comme < < l'homme moral! Il y a là cette teinte du matérialisme « qui se répandait dans les écrits et dans les opinions du <«< dernier siècle, même à l'insu des meilleurs esprits. Ce < < n'est pas à dire que j'adopte l'idéalisme et l'obscure phi<«<losophie de Kant: Mon Dieu! je ne sais rien, je ne dé

<«< cide rien, je ne suis qu'une faible femme à demi morte; « mais je me sens portée vers ceux qui nous rappellent à « notre superbe origine et à notre divin avenir. J'aime « qu'on me fasse venir de haut et qu'on ne soumette pas « les opérations de mon intelligence aux calculs d'un <«< rouage mécanique. C'est là que ces singuliers génies <«< nous menaient; ils restaient en chemin, étonnés peut« ètre eux-mêmes des conséquences de leurs principes. <«< Mais en suivant la route jusqu'au bout, voyez ce qu'on a trouvé, ce qu'on a osé établir, comme toute spiritualité « a été enlevée à notre être, comme il est devenu sec, <«< faible, misérable, dès qu'on a cessé d'y reconnaître la <«< main du Créateur. J'avoue que ces mêmes philosophes « que je lisais avec avidité dans ma jeunesse me sont en «< aversion à présent que j'ai senti l'abus qu'on pouvait faire « de leur doctrine. »>

«

Que penser de ces réflexions et de ce style? Y avait-il donc tout près d'une madame de Staël, si célébrée, une seconde madame de Staël méconnue, aussi méditative et plus chrétienne encore que la première? Elles avaient de l'attrait l'une pour l'autre ; et je me souviens de les avoir vues réunies.

P. 25. Nulle part désormais ne se rassembleront sous un même toit tant de personnes distinguées appartenant à des rangs divers et à diverses destinées, pouvant causer des choses les plus communes comme des choses les plus élévécs. Simplicité de discours qui ne venait pas d'indigence, mais de choix.

Charmante esquisse de la société mourante au début de ce siècle, et de cette bonne compagnie dont M. Molé, qui en avait gardé l'empreinte et les traditions, me faisait, il y a trois ans, le même tableau.

P. 32. Le lieu où j'avais vu ces étoiles sur les bois de Savigny, et les lieux où je les revoyais, la mobilité de mes destinées, ce signe qu'une femme m'avait laissé dans le ciel pour me souvenir d'elle, tout cela brisait mon cœur. Par quel miracle l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur la terre, lui qui doit mourir?

Poëtes qui vous croyez de son école, essayez donc de chanter sur cette lyre!

P. 42. Talma marchait, forçat de la destinée, enchaîné entre la fatalité et la terreur.

Ces derniers traits sont d'une pompe trop théâtrale même pour Talma, et ne sauraient convenir qu'à un héros.

P. 42. Sans Talma une partie des merveilles de Corneille et de Racine serait demeurée inconnue.

Oui, sans Talma en 1800, et sans Rachel, quarante ans plus tard. N'étais-je pas chez madame Récamier le jour où l'illustre tragédienne, après une scène de Polyeucté, nous fit entendre la prière d'Esther? Emu, mais ralenti par l'âge, M. de Chateaubriand se souleva sur ses genoux tremblants, et, s'approchant de l'admirable actrice : <«< Quel chagrin, lui dit-il d'une voix affaiblie, de voir «< naître une si belle chose quand on va mourir! » < < Mais, monsieur le vicomte, » lui répondit Rachel d'un ton animé et pénétrant comme si elle continuait la prière, « il y a des hommes qui ne meurent pas. > >

P. 44. On imite, à tromper l'œil, des fauteuils et du velours, quand

on ne peut plus peindre la physionomie de l'homme assis sur ce velours et dans ces fauteuils. Une fois descendu à cette

vérité de la forme matérielle, on se trouve forcé de la reproduire, car le public matérialisé lui-même l'exige.

Réflexion fine et merveilleusement exprimée, dont la justesse ne pourrait être mise en doute quand on voit jusqu'où les peintres de décors et les costumiers de nos jours ont porté la perfection de leur art. C'est le plaisir des yeux substitué au plaisir de l'esprit :

Migravit ab aure voluptas

Omnis ad incertos oculos, et gaudia vana.

(HORACE, Epit. II, l. n, v. 187.)

P. 46. Madame de Staël se méprit sur l'avenir de mes études religieuses.

Il y a quelque malice ici de la part de l'auteur dans ce souvenir : « Madame de Staël, » me disait en 1840 M. de Chateaubriand, « a une place marquée dans les lettres. Mais <«< il y aurait erreur à lui faire une trop grande part dans «<leur rénovation, telle quelle, au début de notre siècle. Elle < < n'en a ni le mérite ni le tort. Sa Corinne ne nous a pas «< inoculé l'essor enthousiaste de la poésie italienne, ni son « Oswald la correcte froideur de la prose anglaise; et, < < grâce à Dieu, ses écrits sur l'Allemagne ne nous ont pas «< rendus Allemands. Le lourd et le nébuleux tudesques < < s'allieraient mal à notre légèreté et à notre passion pour « la forme. Or la forme ou le style, c'est tout; et sans « cette forme, de ce côté-ci du Rhin, les ouvrages les « plus pensés sont destinés à mourir de leur belle mort. « Les Considérations sur la Révolution, dernier ouvrage < < de madame de Staël, ont été réfutées par mon ami M.

de «< Bonald avec plus de logique que de courtoisie. Il ne faut « jamais oublier que, même lorsqu'elle endosse la robe de « docteur, une femme est toujours femme, et celle-ci est

«< une femme de génie. Mais si, en politique, madame de « Staël a légué à ses descendants et à ses admirateurs une « sorte de doctrine qui va mal à notre esprit vif et droit, <«< en littérature, elle n'a point fait école. Madame George « Sand, plus puissante encore de style et de coloris, a « pesé bien davantage et bien plus dangereusement sur <«< son siècle, quand madame de Staël du moins ne lui a «< laissé que de grands exemples de courage, et de nobles < < leçons. > >

Il est sans doute curieux, chez un critique d'une si puissante sagacité, de confronter le jugement préparé pour le public avec celui que laisse échapper la confiance. Mais, en cette occasion, l'un et l'autre ne diffèrent entre eux que de date.

P. 50. Il n'y a pas de grimaud sortant du collége qui n'ait rèvé être le plus malheureux des hommes, de bambin à seize ans qui n'ait épuisé la vie, qui ne se soit cru tourmenté par soll génie, qui, dans l'abîme de ses pensées, ne se soit livré au vague de ses passions.

Cette révolution en littérature opérée par le vague des passions, Werther l'avait commencée, René l'acheva.

P. 53. S'il y avait dans le Génie du Christianisme innovation de style, il y avait aussi changement de doctrine.

M. de Bonald avait dit : « Beautés d'ensemble et de dé< < tail, d'inventions et d'aperçus; pensées souvent profon«des, sentiments toujours tendres et mélancoliques, style «< original répandu partout. » Ce style innové ou original dont M. de Chateaubriand avait gardé pour lui les vertus, il en avait inoculé les défauts à ses élèves, de telle sorte que, si l'on ne craignait d'être aussi sévère envers ses

œuvres qu'il l'a été lui-même, on pourrait dire qu'il s'est montré à la fois le dernier grand écrivain de la bonne école, et le premier de la mauvaise.

P. 60. Si, à force d'entendre rabâcher du gothique, on en meurt d'ennui, ce n'est pas ma fante.

« En architecture, » me disait un jour M. de Chateaubriand, « j'ai donné l'idée, et on l'a bientôt dénaturée, la < < vogue soufflant. Aujourd'hui, dans sa fureur pour le «< gothique pur, le siècle irait jusqu'à démolir Saint-Pierre « ou le Parthenon. »

P. 62. Qui voudrait, s'il en était le maître, acheter à de pareilles conditions les avantages incertains d'une réputation qui vous sera contestée pendant votre vie, que la postérité ne confirmera pas, et à laquelle votre mort vous rendra à jamais étranger?

Après avoir soutenu en thèse générale le bonheur des succès littéraires, ce retour rapide sur soi-même est l'un des reflets où l'auteur a fait le plus fidèlement reluire son propre caractère.

P. 67. Le Génie du Christianisme étant encore à faire, je le composerais tout différemment.

Cette nouvelle forme à donner au Génie du Christianisme ne pouvait guère s'entrevoir en 1801, et date au moins de 1837, quand l'auteur, moins occupé du présent, devinait l'avenir. Mais il est permis de douter que « le <«< christianisme présenté comme le seul fondement de « l'égalité sociale, contre-balancée par la nécessité du de« voir correctif de l'instinct démocratique, » eût comporté, sous ce métaphysique appareil, les magnifiques

développements qui ont fait le succès mérité du livre et ont fondé la renommée de l'écrivain régénérateur.

P. 68. Le Verbe ne s'est point fait chair dans l'homme de plaisir, il s'est incarné à l'homme de douleur, dans le but de l'affranchissement de tous, d'une fraternité universelle et d'une salvation immense.

Je réunis à ce dernier mot deux autres néologismes : <«< tombale,» inventé pour varier l'adjectif sépulcrale; <«<l'incroyance, » quand nous avions déjà l'incrédulité ; enfin vient «< < salvation, » d'une latinité suspecte, terme de pratique détourné de son acception habituelle dans le jargon de la chicane; et pourtant ici cette expression ne me choque qu'à demi.

P. 69. Dans la supposition que mon nom laisse quelque trace, je le devrai au Génie du Christianisme.

Cela est parfaitement juste; et l'auteur, de son vivant, a bien pressenti sa renommée : « De mes trois principaux < < ouvrages, »> me disait-il en 1840, « le moins bien fait, le « Génie du Christianisme, me fit le plus d'honneur; les «< Martyrs, le plus perfectionné, ajoutèrent peu à ma fa« veur auprès du public. L'Itinéraire, qui me coûta le <«< moins de peine et qui pourtant est resté mon favori, <«< eut beaucoup plus de succès. Le reste de mes travaux « appartient à l'histoire et sera diversement apprécié; <«< mais il me semble à moi-même que j'ai écrit sur l'his< < toire, mais que je ne suis pas historien. »

P. 72. Madame de la Briche, dont le bonheur n'a jamais pu se débarrasser.

Cela veut-il dire qu'elle n'a jamais cessé d'être heureuse? Ajoutons, nous qui l'avons connue, que sa charité ingé

nieuse et inépuisable répandait aussi autour d'elle le bonheur.

P. 72. A Champlâtreux, une superbe patte d'oie de tilleuls avait été coupée. Mais une des trois avenues existait encore dans la magnificence de son vieux ombrage. On l'a mêlée depuis à de nouvelles plantations. Nous en sommes au peupliers.

Autre effet des révolutions: on veut des arbres qui ne survivent pas au planteur; il faut jouir; nul ne se fie au lendemain; et le chêne ne va qu'aux successeurs.

Tout le sel de la réminiscence est dans les derniers mots le peuplier éphémère à la place des arbres vainqueurs des ans ; l'existence rapetissée au lieu des grandeurs traditionnelles. Les Turcs aussi, par crainte du sultan, héritier universel, ne bâtissent que des maisons de bois.

P. 74. Je l'ai vue plus blanche qu'une Parque, vêtue de noir, la taille amincie par la mort, la tête ornée de sa seule chevelure de soie, je l'ai vue me sourire de ses lèvres pâles et de ses belles dents.

Il s'agit ici de madame de Custines, l'une de « ces nobles < < enthousiastes > > (p. 8) qu'avait captivées l'auteur d'Atala, et il pouvait se dispenser d'ajouter à ces cruelles réminiscences les rimes un peu trop lestes attribuées à Henri IV. Mais quoi! puisque nous sommes en voie d'imiter les monarques, lisez plus bas ce que fit le bon roi René (p. 92). « Il avait pèint dans une des salles du couvent des Céles< < tins un squelette; c'était celui d'une femme d'une « grande beauté qu'il avait aimée. » Les rois ou les poëtes qui repaissent leurs regards de ces lugubres images devraient-ils donc étaler devant le public, avec ces mystères

du cœur, la froideur et l'inconstance de leurs attachements?

P. 76. M. de Saint-Martin.

M. de Saint-Martin, auteur d'un grand nombre d'ouvrages philosophiques. Le plus remarquable de ses écrits, intitulé Des erreurs et de la vérité, par « un philoso«phe inconnu,» laissa ce sobriquet à son auteur, et n'en est pas plus intelligible pour cela.

:

P. 76. Madame de Clermont-Tonnerre m'attira chez elle. Nous avions une grand' mère commune, et elle voulait bien m'appeler son cousin.

Il me disait à ce propos : « Ce n'est plus par des origina« lités empruntées à l'Italie, ni par des dominations de ca«ractère, que les femmes de nos jours peuvent exercer <«< < sur la société une influence heureuse. C'est par une bien<«<veillance infatigable et par la douceur du langage unie à < < la supériorité de l'esprit. Ma cousine a un cercle de trois <«< ou quatre affidés qui chassent de chez elle tous les au«<tres. Mesdames de Duras et de Montcalm, au contraire, <«< tiennent une coûr qu'elles dirigent et qui les aime. » Quant à madame de Clermont -Tonnerre, sa cousine, depuis marquise de Talaru, M. de Chateaubriand avait toujours eu peu de goût pour elle et riait volontiers, comme ici, de ses étranges « cavaliers servants. »

P. 78. Le célèbre Gall me prit pour une grenouille.

Dans un diner où je me trouvais à Londres, en 1823, avec le docteur Gall, il se défendit vivement de sa bévue envers M. de Chateaubriand que celui-ci m'avait racontée, et il prit fort au sérieux l'affaire de la grenouille.

P. 80. J'avais aperçu madame d'Houdetot et Saint-Lambert au Marais.

La haine de M. de Chateaubriand contre toute la société directement ou indirectement philosophique qui a précédé la Révolution française éclatait sans cesse dans sa conversation comme dans ses écrits, et sous toutes les formes. On a cru généralement qu'il avait calqué sur madame d'Houdetot le portrait de la femme athée qu'on lit avec effroi dans le Génie du Christianisme, et cette terrible prosopopée qui commence ainsi : « Le jour vengeur appro«che; le temps arrive, menant la vieillesse par la main. « Le spectre aux cheveux blancs, aux épaules voûtées, aux <«< mains de glace, s'assied sur le seuil du logis de la femme «< incrédule; elle l'aperçoit et pousse un cri, » etc.

P. 86. Une nautonière de dix-huit ans, qui me prit à son bord, raccommodait à chaque coup d'aviron un bouquet de fleurs mal attaché à son chapeau.

Ces nautonières de l'île Barbe ont vieilli et disparu dans la fumée que fait à l'entrée de Lyon la vapeur sur ses voies d'eau ou de fer; et l'auteur se prend à les regretter comme s'il y voyait autant de sylphides.

P. 93. La Diane, sœur de l'Apollon du Belvédère.

Plus tard, M. de Chateaubriand mettait cette Diane et même son frère fort au-dessous de la Vénus de Milo. Un jour que nous venions d'en admirer le plâtre dans le vestibule de sir Th. Lawrence, il me disait : « ....Pourquoi lui «< chercher un titre? Victorieuse, Mère, que sais-je? Comme « Cicéron, je ne puis souffrir ces fausses

dénominations de «< statues, Odi falsas inscriptiones statuarum. Elle est Vé< < nus..... C'est tout dire..... Nul ne s'y trompe..... Il n'y

< < a rien après..... C'est la beauté par excellence, la beauté « divinisée..... Chaste dans sa nudité!..... gracieuse et « déesse............ élégante et dominatrice........... Type essentiel«<lement grec..... Mélange de l'idéal des âges antiques et « de la mélancolie des temps modernes..... Elle est bien <«< plutôt philosophique que voluptueuse............. Elle appar<«< tient à l'école de Platon plus qu'aux mœurs d'Alci«biade..... Elle fait rêver sans fin..... Elle m'eût inspiré «quelque chose de plus pur, de plus homérique et de plus «< chrétien à la fois que Cymodocée, si, dans l'Archipel, « j'avais heurté, comme vous, ce tronçon de marbre qui « devait révéler la divinité..... Elle fera naître de nomi<«<breux panégyristes, mais jamais d'heureux imita«teurs..... Notre siècle dégénéré analyse et ne sait pas « inventer..... Époque mesquine ou sanglante!..... Les « révolutions étouffent le génie des arts..... Nous n'aurons. «< pas plus désormais de ces Vénus de Phidias que des «Vierges de Raphaël ou des vers de Racine. > >

P. 100. Les Mémoires d'Alfieri.

L'auteur lisait volontiers, pour se distraire dans ses voyages, bien plus que pour les imiter, les Mémoires d'Alfieri; Et c'est ce qui explique, sans l'excuser peut-être, cette digression: « J'aime mieux, » me disait-il, « ses mémoires « que ses tragédies. Là, au moins, on trouve de temps en < < temps du naturel, et il n'y en a d'aucune sorte sous le «style roidi, froid et pompeux de ses drames. > >

P. 101. Je suis aussi allé chercher Jean Reboul. Je me défiais de ces ouvriers poëtes qui ne sont ordinairement ni poëtes ni ouvriers. Réparation à M. Reboul. Je l'ai trouvé dans sa boulangerie.

Ici les Mémoires sautent de 1802 à 1838. Ma première

entrevue à Nîmes avec le poëte Reboul, deux ans avant celle de l'auteur, fut parfaitement identique, tout obscur visiteur que j'étais. Mais j'avais oublié ce que nous rappelle ici M. de Chateaubriand, que Plaute, au dire de Varron et d'Aulu-Gelle, après avoir perdu tout ce que lui avait valu son double talent d'auteur et d'acteur, avait été obligé de se mettre aux gages d'un meunier pour tourner la meule. J'aimais mieux rapprocher de M. Reboul mon compatriote Jasmin, que j'ai trouvé également dans son atelier de coiffure, mais dont M. de Chateaubriand, ne pouvant comprendre son énergique et sonore langage, n'a jamais rien dit.

P. 102. Entre Nimes et Montpellier.

Ici on lit dans l'édition in-8° des Mémoires d'OutreTombe un paragraphe sur les usages et statuts de la ville d'Aiguesmortes, qui ne se trouve point dans le feuilleton. de la Presse du 13 juin 1849. La fin en est telle, qu'il faut savoir gré au rédacteur du journal de l'avoir supprimé; et il nous reste à imiter son silence.

P. 107. Cujas; l'inconstante Suzanne sa fille; Pibrac, apologiste de la Saint-Barthélemy, Raymond de Saint-Gilles.

Que de noms et de souvenirs historiques réunis pour faire honneur à Toulouse, Capitolino signataque nomina saxo!

P. 108. Mademoiselle Honorine Gasc, Malibran future.

Mademoiselle Honorine Gasc chante toujours admirablement; mais ce n'est plus à Toulouse; c'est à Bordeaux ou à Paris, sous le nom de Ol de Kop, qu'elle partage avec le consul de Danemarck, son époux; et ses talents, contre

lesquels M. de Chateaubriand la mettait en garde, ne lui ont point, que je sache, « porté malheur. »

P. 110. Je regagnai Paris.

On voit ici comment en 1802, de même qu'en 1838, l'auteur voyageait à travers la France; comment il entremêle les souvenirs des deux époques, suivi du cortége de nombreuses études préalables qu'il complétait au retour. Il regardait peu lès villes, encore moins les hommes; mais beaucoup les campagnes. Il se nourrissait des réminiscences de l'histoire, allait vite, et méditait sur les ruines et sur soi-même, chemin faisant.

P. 113. Plus l'oppresseur est vil, plus l'esclave est infame. Si M. de Chateaubriand, qui châtiait si assidûment ses Mémoires, a redit ici un vers cité déjà dans le volume précédent (p. 328), c'est sans doute que le sens et l'énergie de ce vers peu connu de la Harpe revenaient plus d'une fois à sa pensée.

P. 115. M. de la Harpc.

Que conclure de ce portrait si voisin de la caricature où le peintre déploie autant de verve grotesque qu'il en a prêté à son modèle, et où le caractère intime de cet « homme supérieur au second rang, » est toujours en jeu quand son talent d'écrivain y est à peine apprécié? Une seule chose me paraît en résulter, à la louange du critique converti; et, contre son habitude, l'auteur n'en a pas fait assez ressortir le contraste : c'est, chez la Harpe, l'orgueil du philosophe effacé par l'humilité du chrétien.

P. 126. Je ne vaux rien du tout en seconde ligne. Ceci était déjà vrai en 1803.

P. 127. Au reste, les belles manières de M. de Talleyrand faisaient contraste avec celles des marauds de son entourage... aux yeux d'un brutal guêpier la corruption des mœurs semblait génie.

« Maraud » est un terme un peu vif; et je ne vois ni à qui s'adresse ni ce que signifie le mot guêpier. Je ne l'ai jamais rencontré pris en ce sens; faudrait-il lire guerrier?

P. 127. Ce n'est pas même chose d'être au-dessus ou audessous des crimes.

Le nom de M. de Talleyrand ne tombe jamais de la plume de l'auteur sans y avoir été marqué d'un fer chaud à son passage. Et, à propos de ces crimes, il est curieux de lire ce qu'en dit M. de Talleyrand lui-même par la bouche

de Lamartine:

< < Est-ce qu'un homme habile a jamais besoin de cri<«< mes? C'est la ressource des idiots en politique. Le crime «< est comme le reflux de cette mer; il revient sur ses pas, « et il noie. J'ai eu des faiblesses; quelques-uns disent des «vices; mais des crimes? Fi donc ! »

P. 133. Là s'était incorporée au rocher la haine d'un homme, plus puissante que tous les obstacles. La vengeance de l'espèce humaine pesait sur un peuple libre qui ne pouvait bâtir sa grandeur qu'avec l'esclavage et le sang du reste du monde.

Cette allusion à Annibal et au passage des Alpes, dont il fallait sans doute prononcer le nom, est trop pompeuse pour être claire.

J'ai entendu dire à M. de Bonald que M. de Chateaubriand avait toutes les qualités du style hors le naturel et nous venons de voir que l'auteur du Génie du Christianisme reprochait à Alfieri le même défaut.

P. 136. Biorn dort sur la pointe d'un cap ignoré, et depuis mille ans son nom ne nous est transmis que par les sagas des poëtes dans une langue que l'on ne parle plus.

Voilà une suite des rêveries familières à l'auteur. Elles emportent son esprit du haut des Alpes vers Christophe Colomb, Vasco de Gama et le Scandinave Biorn! Mais je ne puis m'empêcher de voir dans ce dernier voyageur, qui dort sur la pointe d'un cap ignoré, un pressentiment du pèlerin qui veut dormir à son tour sur la pointe du Grand-Bé, au rivage de sa patrie.

P. 138. Moi Fotrad, fils d'Eupert.

Pour excuser cette citation inattendue, il faut dire que tandis qu'il écrivait ceci, en 1838, l'auteur avait l'esprit tout plein des Franks de ses Études historiques, car les deux ouvrages avançaient alors de conserve vers la postérité.

P. 139. Le tambour bat-il, le garnisaire court à son mousquet, laisse les filles de son hôte pleurant sur la porte, et quitte la chaumière, à laquelle il ne pensera plus avant qu'il soit entré aux Invalides.

Voilà le mot « garnisaire » ennobli dans cette charmante peinture du soldat de France. Les conscrits des derniers temps de l'Empire ne l'avaient jusqu'ici- prononcé qu'avec effroi; car ils y voyaient des gendarmes plus que

des héros.

P. 141. Du temps de Lautrec.

L'auteur choisit Lautrec, et c'est aussi le nom d'un héros de son Dernier Abencerage, pour personnifier en Italie la valeur et la politesse françaises. Lautrec, maréchal de

France sous Louis XII, fit presque toutes ses armes autour de Milan. « Brave, hardi, vaillant, dit Brantôme, et ex« < cellent pour combattre en guerre et pour frapper comme « < un sourd..... Mais pour gouverner un État, il n'y étoit <« < bon. » Ne serait-ce pas un souvenir de famille qui ramène ainsi deux fois Lautrec sous la plume de l'écrivain? « Il étoit, dit encore Brantôme, frère de madame de Cha<«<teaubriand, une très-belle et très-honnête dame que le < < roi aimoit. > >

P. 141. Le prince des apôtres m'attendait, comme mon indigent patron me reçut depuis à Jérusalem.

« L'indigent patron, » c'est saint François, nom de l'auteur. Les Franciscains le reçurent de leur mieux à Jérusalem, malgré leur indigence. Et, peu de jours avant d'y mourir, un de ces humbles religieux me disait dans sa cellule du couvent de Saint-Sauveur : « M. de Chateau< < briand n'entendra plus parler du père Munoz; mais < < dites-lui que son souvenir m'a suivi jusqu'à l'agonie. » (Souvenirs de l'Orient, t. II, p. 96.)

P. 143. Comme des côtes effumées vues de la mer.

Les côtes vaporeuses ne rendraient-elles pas l'image aussi bien que le mot « effumées, » que l'Académie n'a pas encore reconnu ?

P. 145. Le cardinal Fesch avait loué assez près du Tibre le palais Lancelotti. J'y ai vu depuis, en 1827, la princesse Lancelotti.

Était-ce donc là tout ce que l'ambassadeur avait à dire de cette princesse Lancelotti et de sa sœur la princesse del Drago? Je le croyais plus « mémoratif. » Tantane te nostri tenuere oblivia?

P. 147. Pas une buse diplomatique qui ne se crût supérieure à moi de toute la hauteur de sa bêtise.

Cette phrase à effet a été improvisée à Londres, où je l'ai entendue s'échapper des lèvres de l'ambassadeur, tout aussi brutalement appliquée.

P. 149. Ces incroyables menteries du futur évêque de Maroc, l'abbé Guillon.

Le portrait de l'abbé Guillon, dont M. de Chateaubriand n'appréciait ni les écrits ni le caractère, se ressent surtout ici du rôle qu'il a joué sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet.

P. 149. M. Bertin l'aîné.

« Votre père, » disait souvent M. de Chateaubriand à Armand Bertin, qu'il avait compris, en qualité de son secrétaire intime, dans son ambassade de Londres; < < votre père est immuable comme un roc, et il est bien plus <«<légitimiste que moi. » Et quand il ajoute : « C'est <«< avec M. Bertin que je visitai les ruines de Rome et que je vis mourir madame de Beaumont, deux choses qui < < < ont lié sa vie à la mienne.» Voilà la source de cette amitié que M. de Chateaubriand portait au fils aîné de M. Bertin; et c'est à cette occasion que j'ai adressé au directeur du Journal des Débats, le 6 mai 1854, la note ci-jointe :

« Ce n'est point, ainsi qu'il est dit à la page 3 du catalogue de ses

livres, l'heureuse étoile d'Armand Bertin qui lui fit rencontrer en Angleterre, comme ambassadeur de France, M. de Chateaubriand. Il n'y eut là aucun hasard; ce fut de la part de M. le vicomte de Chateaubriand un choix prémédité, qu'expliquent à la fois ses relations anciennes, son amitié pour le père et l'affection person

nelle qu'il portait au fils. L'ambassadeur partit de Paris en 1822 avec ce secrétaire intime, et c'est à ce titre que furent mis à la portée de l'intelligent néophyte les premiers enseignements de l'art diplomatique, science moderne, parfois stérile, que le Journal des Débats a su alors et depuis pénétrer, développer et même secourir. L'ambassadeur se servait des fortes études et du caractère déjà très-attachant de son jeune subordonné pour entretenir avec la presse anglaise des rapports qu'il ne craignait pas de multiplier, surtout envers le Times, dont Armand Bertin voyait assidûment les célèbres rédacteurs. Les Débats étaient alors, comme aujourd'hui, pour la France et l'Europe, ce que le Times est pour l'Europe et l'Angleterre.

« C'est ainsi qu'admis au secret de M. de Chateaubriand, Armand Bertin connut la pensée d'une résurrection de notre gloire militaire qui fut le principal mobile de la guerre de 1823. Et, lorsque après quelques orages de sa vie dont sa constance sut triompher, et dont bien peu d'amis recurent la confidence, il revint à Paris prendre sa part de la polémique quotidienne avant d'avoir à la diriger, il rapporta de Londres une compréhension exercée du mécanisme de la constitution britannique, et en mème temps une vive reconnaissance pour l'ambassadeur qui l'y avait initié, sentiment qui ne s'est jamais affaibli chez Armand Bertin. Je fais donc remonter à l'influence d'un homme qui fut notre maître à tous dans l'art du style cette haute expérience des affaires et de la presse périodique où le directeur des Débats puisa de si grandes ressources pour le reste de sa carrière.

« A ce sujet, je retrouve dans ma mémoire, comme dans mes notes, une conversation, ou, pour mieux dire, une de

«

ces improvisations auxquelles M. de Chateaubriand se livrait quelquefois à Londres au milieu de nous. Il avait permis un jour au premier secrétaire de son ambassade, qu'il avait aussi choisi, et à son secrétaire intime de le suivre dans une de ses lentes promenades. Il nous conduisit à pied vers les ombrages de Kensington, où il allait souvent, comme il l'a dit lui-même, échapper à la tristesse qui l'assiégeait sous son toit. Là, s'arrêtant à chaque pas : « Il <«< est, »> nous dit-il, « pour la presse française un rôle bien < < difficile et bien enviable au début de notre liberté monarchique et représentative. Ce rôle, le Times ici ne le remplit, selon moi, qu'imparfaitement. Ce ne serait pas < < assez pour nous de représenter, comme lui, au risque de «< se démentir sans cesse, l'opinion populaire de chaque «< jour. Chose bizarre! la France, plus mobile, exige ce< < pendant plus de consistance dans les publicistes qui oc«< cupent l'avant-scène de la politique : un tel système y «< trouverait plus de difficultés qu'ici et surtout de bien plus sérieux inconvénients. Il faut chez nous n'obéir à < < l'opinion que pour la maintenir, la ramener, la placer en « face du pouvoir, afin d'éclairer celui-ci, ou pour les <«< marier pacifiquement l'un à l'autre. Or cette dernière < < tâche de la presse est moins facile à accomplir à Paris « qu'à Londres. Votre père et votre oncle, mon cher Ar< < mand, vous donnent de beaux exemples de ce talent de <«< direction qui tient au caractère et au bon goût autant < < qu'à la plume : ils ont fondé pour leur journal une in«fluence durable; elle doit infailliblement s'accroître à <«< l'abri de cette liberté de la presse que je défends contre < < plusieurs de mes amis, tandis que tous mes ennemis < < me surnomment son indigne et peu sincère champion.

« Croyez-moi, l'alliance de la publicité avec l'autorité,

«

« voilà le problème politique le plus laborieux à résoudre < < en France; et pourtant la grandeur de notre patrie est à «< ce prix. »

— Puis, distrait, les regards errants et interrompant le cours de ses idées : « Ah! tenez, » nous dit-il, « je reconnais ces vieux arbres; c'est à leur ombre que j'ai médité mon Essai historique, qui m'a coûté tant de peine pour un si pauvre effet..... C'est là que j'ai écrit <«< au crayon mies tirades des Natchez et les premières lignes de René..... Je voulais alors mener de front la < < poésie du nouveau monde et l'histoire d'un cœur mélancolique dans l'ancien..... Ces ormes ont vu l'émigré «< mourant de faim, ils recouvrent aujourd'hui l'ambas< < sadeur très-rassasié du roi de France. Qui sait comment «<ils me reverront un jour? Eh bien, le croiriez-vous? je «< regrette souvent ma misère, car j'ai à peine aujourd'hui «<le tenips d'écrire mes rêveries. Oui, mon cher Armand, « je fais ici le métier que vous allez bientôt reprendre à « Paris vous-même je classe journellement les faits; je < < pressure prosaïquement les gazettes; j'aligne les nou« velles, et je me vois forcé de suivre à petits pas le mou< < vement monarchique dont je voudrais tant hâter la < < marche! > >

:

Armand Bertin, touché de cette confidence, en avait gardé la mémoire, et, peu de jours avant sa mort si prématurée, nous parlions encore ensemble de cette promenade à Kensington qui avait frappé notre jeunesse.

P. 150. La princesse Borghèse arriva. J'étais chargé de lui remettre des souliers de Paris : je lui fus présenté. Elle fit sa toilette devant moi la jeune et jolie chaussure qu'elle mit à ses pieds ne devait fouler qu'un instant cette vieille terre.

Ces souliers parisiens sont si élégants, que j'ai vu les

jeunes ladies en raffoler à Londres et exposer leurs attentifs à toutes les rigueurs de la douane anglaise quand ils revenaient d'outre-

Manche chargés d'introduire furtivement ces produits enviés de notre industrie. La saisie des souliers de France était de non temps un assez gros revenu du fisc britannique. Mais cette rareté, modelée sur le type français, était si merveilleusement étroite, qu'en Italie, où l'introduction de la denrée était beaucoup plus facile, elle craquait fréquemment à l'essai, le pied de l'Italienne <«< étant d'autre mesure. » L'antithèse entre la « jeune <«< chaussure » et la « vieille terre » qui couronne ici la galanterie de l'écrivain me paraît boiter quelque peu. Car la princesse Pauline, quand elle se chaussait ainsi devant l'auteur du Génie du Christianisme, avait vingt-trois ans et a vécu plus de vingt ans après. Je la vis en 1828; sa beauté, qu'avait immortalisée Canova, frappait encore.

P. 163. Lucile est la Sévigné de la solitude.

Et pourtant la supériorité de madame de Beaumont sur madame de Caud se manifeste dans leur correspondance. Mais Lucile va se relever dans sa lettre à son frère, au chapitre suivant, et déployer une tendresse rêveuse qui me paraît plus digne de René que de la mère de madame de Grignan.

P. 167. Près de la place d'Espagne, sous le mont Pincio, il y avait un petit jardin avec des orangers.

C'est la même maison, connue sous le doux nom de villa Margherita, où j'ai rencontré à plus d'une époque plusieurs patients du même mal; ils cherchaient aux pieds de la villa Medici et de la Trinité du Mont le soleil, le repos de Rome et quelque soulagement à ces souffrances de la poi

trine où, comme le dit si bien l'auteur, « il semble que <«<le dernier moment s'arrête toujours pour nous trom«per. »

P. 169. M. d'Agincourt, ce véritable philosophe.

M. d'Agincourt, auteur de l'Histoire de l'art par les monuments, avait soixante-quinze ans à cette époque. Ce qui lui vaut ici l'épithète de philosophe, c'est qu'après avoir été militaire, diplomate et fermier général, ce gentilhomme voua la meilleure part de sa vie à l'étude de l'antiquité, et laissait mourir à la porte de ses musées de Rome et de Florence les vains bruits du monde et des révolutions.

P. 169. M. Boguet, déjà le doyen de nos peintres.

Combien de fois M. Boguet le père ne m'a-t-il pas raconté ses visites vainement consolatrices à la malheureuse Pauline de Montmorin! Ses yeux se mouillaient encore et sa voix tremblait en en parlant. Et nous aussi, nous avons pleuré à Rome sur la tombe de l'étrangère si chère à M. de Chateaubriand. L'agonie d'Atala dans le désert n'avait pas épuisé toutes nos larmes.

P. 178. Ne m'oubliez pas. B. Krudner.

Derniers mots d'une lettre touchante. M. de Chateaubriand faisait grand cas du roman où madame de Krudner nous a laissé un si séduisant portrait de son âme et de sa personne. «< Valérie, > > me disait l'auteur, « est la < < sœur cadette de René. » J'ajoutais tout bas : Et la nièce de Werther.

P. 187. Le médecin présenta un miroir et une lumière à la

bouche de l'étrangère; le miroir ne fut point terni du souffle de la vie, et la lumière resta immobile : tout était fini.

Voici l'épitaphe < < de l'étrangère » et la description que j'en ai prise à mon premier voyage à Rome. M. de Chateaubriand l'avait écrite en entier et disposée lui-même sur les marbres.

<«< En entrant dans l'église Saint-Louis des Français, à Rome, la première chapelle à gauche contient le cénotaphe du cardinal de Bernis. En face est un bas-relief représentant une femme couchée et morte. Au-dessus du bas-relief il y a cinq médaillons vides figurant les cinq parents de madame de Beaumont qui vont être désignés dans l'épitaphe. Puis viennent ces mots : Quia non sunt. On lit ensuite :

D. O. M.

APRÈS AVOIR VU PÉRIR TOUTE SA FAMILLE,

SON PÈRE, SA MÈRE, ses deux FRÈRES ET SA SŒUR,

PAULINE DE MONTMORIN,

CONSUMÉE D'UNE MALADIE DE LANGUEUR,

EST VENUE MOURIR SUR CETTE TERRE ÉTRANGÈRE.

F. A. DE CHATEAUBRIAND

A ÉLEVÉ CE MONUMENT A SA MÉMOIRE.

Sur le marbre qui cache le sol, au pied du monument,

il y a:

D. O. M.

MARIE-MICHEL-FRÉDÉRIQUE-ULRIQUE-PAULINE

DE MONTMORIN,

FEMME DE FRANÇOIS-CHRISTOPHE DE BEAUMONT,

NÉE A MEUSSY-L'ÉVÊQUE EN CHAMPAGNE,
LE 15 AOUT 1768,

ET MORTE A ROME LE 4 NOVEMBRE 1803.

< < Et plus bas :

Quare misero data est lux et

Vita his qui in amaritudine animæ sunt. »

JOB, c. III, v. 20.

P. 192. J'ai vu Léon XII prier à son tombeau. En 1837, je visitai le monument de celle qui fut l'âme d'une société évanouie.

J'étais aussi en 1827 auprès de l'ambassadeur quand il fit au pape Léon XII les honneurs de l'église française où reposaient les restes de Pauline de Montmorin. Il me dit en sortant : « J'étais premier secrétaire de l'ambassade qui réconciliait la France avec le Saint-Siége, quand, il y « a vingt-quatre ans, j'entrais dans cette église. Mainte< < nant j'y reviens ambassadeur du roi très-chrétien petit« fils de saint Louis. Entre ces deux époques, que de « gloire, de sang et de larmes! > >

P. 192. Je t'aimerai toujours, dit l'épitaphe grecque, mais

toi, une fois chez les morts, ne bois pas, je t'en prie, à cette coupe qui te ferait oublier tes anciens amis.

J'ai retrouvé la citation grecque qui, en 1838, vint jeter son voile classique sur toutes ces tristesses. Le cœur alors s'était refroidi; la mémoire seule restait. C'est une épigramme anonyme de l'Anthologie (vi, 346). En voici l'exacte traduction : « Excellent Sabinus, que ce monu<«<ment, bien que la pierre en soit petite, te soit un gage « de ma grande amitié! Je te regretterai sans cesse; mais < < toi, ne va pas, si tu le peux chez les morts, boire une <«< seule goutte de cette eau du Léthé qui te ferait m'ou<«<blier. » Le tour et la dédicace de cette épitaphe appartiennent à l'époque latine; et les deux derniers vers se retrouvent avec non moins d'élégance dans l'Anthologie de Burmann. Là c'est un époux qui parle encore à son épouse:

Tu cave Lethæo contingas ora liquore,

Et cito venturi sis memor, oro, viri.

(Anth. lat., t. II, p. 139.)

P. 205. Ils sont passés aussi mes consolateurs et ils me demandent pour eux les regrets qu'ils donnaient à une autre.

Ici l'antithèse n'est plus que touchante et pathétique. Personne n'a poussé plus loin que M. de Chateaubriand l'art si justement apprécié de ramener au récit, après une digression, par une réflexion touchante, de terminer un chapitre par des pensées profondes ou mélancoliques, et de le clore toujours par une phrase mélodieuse, comme pour laisser dans l'oreille du lecteur un son qui l'attire et lui plaît.

P. 209. A force de parcourir les solitudes du Tibre, elles se

gravèrent si bien dans ma mémoire, que je les reproduisis assez correctement dans ma lettre à M. de Fontanes.

« Correctement » est trop modeste. La lettre à M. de Fontanes est admirable; et on ne saurait trop la recommander aux amis de la ville éternelle, de tous les âges et de tous les pays. Quant à moi, je l'ai lue dans le désert des campagnes romaines avec autant d'enthousiasme que l'Itinéraire dans les espaces dépeuplés de l'Orient.

P. 211. Je n'ai pas déshonoré la femme qui m'a recueilli.

« Et pourtant ce Rousseau si coupable, » disait M. de Chateaubriand, se peignait ainsi : « J'aurais mille fois sa«crifié mon bonheur à celui de la personne que j'aimais. «< Sa réputation m'était plus chère que ma vie. » — « Les « Confessions,» ajoutait

l'auteur, «où il y a de ravissantes «< pages, et dont j'ai été trop épris dans ma jeunesse, con<«< tiennent, ce me semble, plus de contradictions encore < < qu'il n'y en a dans le cœur humain; et ce n'est pas peu < < dire. > >

P. 214. J'étais de cette race qui n'est bonne que sur un premier plan.

C'est ce que l'auteur vient déjà de nous expliquer en trois mots (p. 126): « Je ne vaux rien du tout en seconde «< ligne; » et cela est si vrai, qu'il n'a pas craint de le répéter une troisième fois dans le courant des Mémoires.

P. 216. Il m'eut suffi de retirer des cartons, lorsque j'étais ministre des affaires étrangères, les élucubrations de l'ambassadeur. Je n'aurais fait que ce qu'a fait M. de Talleyrand au sujet de sa correspondance avec l'Empereur.

M. de Chateaubriand, loin de supprimer ou de modifier,

quand il était ministre, les dépêches officielles ou les lettres privées de ses missions de Berlin et de Londres, se promettait d'en publier plus tard les véridiques extraits pour les intérêts de sa politique. M. de Talleyrand avait écrit en styles trop divers pour être aussi hardi. En parlant de l'évêque d'Autun, M. Mignet, qui donne lui-même à la fois l'exemple et le précepte, a dit dans la Vie de Franklin : «Toutefois, quels que soient les services qu'on puisse « rendre à son pays, en conformant toujours sa conduite <«< aux circonstances, il vaut mieux n'avoir qu'une seule «< cause dans une longue révolution, et un seul rôle noble< <ment rempli dans l'histoire. » Et voici le même jugement formulé par un historien plus rigoureux encore envers le ministre odieux à M. de Chateaubriand : « Pour <«< affecter ou pour soutenir le rôle d'impartialité avec toutes « les fortunes, il faut que l'homme écarte les deux choses. <«< qui font la dignité du caractère et la sainteté de l'in<«<telligence la fidélité à ses attachements et la sincérité « de ses convictions; c'est-

à-dire la meilleure part de son <«< cœur et la meilleure part de son esprit. Servir toutes « les idées, c'est attester qu'on ne croit à aucune. Que < < sert-on alors sous le nom d'idées? Sa propre ambition. » (LAMARTINE, Girondins, t. IV, p. 164. Portrait de M. de Talleyrand.)

P. 217. Loin de me ménager, je ferai connaître les lettres offensantes de M. le marquis de Bonnay à mon égard.

Je puis attester ce scrupuleux respect pour l'histoire et cette abnégation de soi-même. J'en ai été le confident; j'en ai tenu les preuves dans mes mains, et, si M. de Chateaubriand a commis des fautes dans sa carrière politique,

il n'a rien fait pour en supprimer les traces. « De tous les « autobiographes, confesseurs prétendus de la vérité, » disait-il, «< celui qui a mis le plus de zèle à s'accuser <«< devant le public, c'est sans contredit Rousseau; et < < pourtant ce n'est jamais sans glisser quelque correctif <«< ou même une pointe d'éloge à sa propre adresse, au < < milieu de ses plus honteuses révélations. > >

P. 218. Je n'ai point revu Naples depuis cette époque, bien qu'en 1827 je fusse à la porte de cette même ville où je me promettais d'aller.

A mon départ de Rome pour Naples, en 1827, l'auteur me dit qu'il aurait bien voulu quitter incognito son ambassade pour m'accompagner; que sa destinée ne lui réservait plus assez de bonheur pour cela, mais que cependant une éruption du Vésuve le tenterait. Peu de jours après je lui écrivais de Naples ceci : « J'ai cru un moment que j'étais « destiné à vous donner une grande nouvelle et que j'al<«<lais vous revoir. C'est une révolution intestine qui bouil<«<lonne encore sous le Vésuve. Il y a détonations dans le <«< cratère, pierres lancées, pluie de lave; le jour, des tour< < billons de fumée; la nuit, des vapeurs incandescentes. « Et cependant ce n'est pas une éruption, au dire des ex« perts, ou, pour mieux parler, c'est une éruption qui a « fusé, ou fait long feu, en termes de chasse; et elle ne pro« met pas pour l'avenir beaucoup plus qu'elle ne donne au <«< présent. » Le Vésuve faisant peu de bruit à Naples et la politique pas du tout, l'ambassadeur resta à Rome.

> >

P. 220. L'indigence de notre nature est si profonde, que dans nos infirmités volages, pour exprimer nos affections récentes, nous ne pouvons employer que des mots déjà usés par nous dans nos anciens attachements. Il est cependant des paroles qui ne devraient servir qu'une fois: on les profane en les répétant. Nos amitiés trahies et délaissées nous reprochent les nouvelles sociétés où nous sommes engagés. Nos heures s'accusent. Notre vie est une perpétuelle rougeur, parce qu'elle est une faute continuelle.

Cette confession qui fouille si avant dans le cœur de l'homme est aussi merveilleusement exprimée qu'elle est humble et chrétienne par contre-coup.

P. 231. Il y a des temps où l'élévation de l'âme est une véritable infirmité personne ne la comprend.

Conséquence forcée de l'abaissement des caractères; et le premier Empire n'en a pas été le seul témoin. Ici va s'ouvrir un épisode où je ne puis suivre le texte qu'en courant. Il débute ainsi :

P. 259. Je vous raconterai la mort du duc d'Enghien à la vue des ruines de Chantilly.

Que de poésie dans ce prélude mélancolique inspiré par tant de débris et par tant de souvenirs! La familiarité du récit de la vie privée s'interrompt pour faire place à l'histoire. Clio, muse grave et sévère, élève sa voix d'airain. Plus de néologisme, plus de rêveries. Le son des mots empreints d'une sainte colère et d'une terrible vengeance va retentir à travers nos cœurs jusqu'à la postérité.

P. 245. Le duc de Bourbon mit en garde son petit-fils.

Lisez le prince de Condé mit en garde son petit-fils.

:

P. 264. N'est-il pas providentiel de voir des hommes, après longues années, les uns démontrer l'irrégularité d'un meurtre auquel ils n'avaient pris aucune part, les autres accourir, saus qu'on le leur demandât, devant l'accusation publique? Qu'ont-ils entendu? quelle voix d'en haut les a sommés de comparaître ?

C'est encore ici une de ces grandes causes que l'éloquent

défenseur a plaidées plus d'une fois en sa vie, comme quand il parla à son siècle pour les Vendéens, en 1819, et pour le duc de Bordeaux en 1832. Aujourd'hui la voix accusatrice s'est éteinte, mais le procès est irrévocablement jugé.

P. 302. Telle est consciencieusement, impartialement, strictement la juste part de chacun.

Si l'auteur a appesanti sa plume sur ce drame lugubre et fatal, il vous en dit la raison : « Mon sort a été trop lié <«< avec cette catastrophe pour que je n'aie pas essayé d'en «< éclaircir les ténèbres. » Un jour où l'auteur, à Londres, parlait devant moi de la mort du duc d'Enghien avec la même verve d'indignation qui a dicté ces dernières pages, je dis, à mon tour :

La gloire efface tout... tout, excepté le crime.
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros, d'un sang pur inondé;
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse,
Et toujours en passant la vague vengeresse
    Lui jetait le nom de Condé.

M. de Chateaubriand ne connaissait pas encore ces vers qu'il loua vivement; et c'est ainsi que je l'encourageais par degrés, lui qui ne lisait à peu près rien de moderne, à feuilleter les Méditations.

P. 311. Lorsqu'on ne peut effacer ses erreurs, on les divinise: on fait un dogme de ses torts; on change en religion des sacriléges, et l'on se croirait apostat de renoncer au culte de ses iniquités.

C'est du Démosthènes paré à la fin d'un trait à la Massillon. Et

plus loin : « Soyons justes pour être habiles. »>

C'est une partie de la morale que Cicéron a exposée dans le Traité des Devoirs.

P. 318. Madame de Staël : Il y a un sanctuaire de l'âme où l'empire de la nécessité ne doit jamais pénétrer. S'il n'en était pas ainsi, que serait la vertu sur la terre? un amusement libéral.

Ici, madame de Staël, dans sa réprobation de l'immoralité politique, s'élève au ton de M. de Chateaubriand, et paye noblemeut son tribut au dernier des Condés.

P. 321. Après tout, qu'importent les revers, si notre nom prononcé dans la postérité va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie?

Je me souviens d'avoir appris par cœur dans mon enfance cet admirable paragraphe qui attira la foudre sur le Mercure. Il circula dans les provinces; on se le passait de main en main; et je l'ai bien souvent récité à huis clos.

P. 326. Voilà ce qui reste des souvenirs d'une race héroïque : un testament noué par un cordon a changé les possesseurs de l'héritage.

Quel trait! Maintenant tous ces grands coupables, que le juge vient de citer à sa barre, sont entendus des hommes et de Dieu. Les hommes ne pardonneront pas; Dieu seul peut absoudre.

P. 326. J'ai cueilli la petite fleur attardée parmi les bruyères; mais nous ne revivrons pas avec la solitaire parfumée qui m'a distrait.

Ici l'auteur a quitté le clairon de deuil de l'historien pour

reprendre la lyre du poëte; mais il gémit encore. M. de Chateaubriand cueillait des fleurs dans toutes ses promena

des, et même, quand l'hiver régnait, des brins d'herbe, des feuilles vertes encore ou séchées déjà. Un jour, en me montrant dans la prairie de Regents-park un de ces narcisses communs qui paraissent au début du printemps et meurent si vite, il me cita ces vers de Valérius Flaccus qu'il avait appris, disait-il, dans sa jeunesse :

Lilia per vernos lucent velut alba colores
Præcipuè, queis vita brevis, totusque parumper
Floret honor, fuscis et jam Notus imminet alis.

< < Comme les lis blancs dont la vie est courte brillent «< surtout au milieu des nuances printanières; tout leur « éclat fleurit un moment, et déjà le vent du midi les me<«< nace de ses ailes qui vont les sécher.

P. 329. Je ne m'occupais de rien, tout au plus m'entretenais-je dans le parc avec quelques sapins, ou causais-je du duc d'Enghien avec trois corbeaux.

. Cette conversation avec trois corbeaux, oiseaux sinistres, recommença à Londres, en 1822, avec les corbeaux de Regents-park, en même nombre. L'auteur, pour se distraire de ses pensées, ou plutôt pour les laisser courir en dedans, allait observer leurs jeux et me racontait leurs prouesses. J'entends encore ces mots qu'il me répétait au retour de ses promenades isolées : « A propos, savez-vous «< que j'ai revu mes trois corbeaux aujourd'hui ? »

P. 330. Près de Mantes, au Mesnil, était madame de Rosambo. Elle a passé.

Et moi aussi j'ai vu la belle madame de Rosambo < < avant qu'elle eût passé, » et le Mesnil où vivait encore il y a peu de mois,

dans sa piété et ses vertus, le digne petit

fils de M. de Malesherbes : « Ainsi, dit Fénelon, les hom< < mes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le <«< matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. > >

P. 335. Par un-singulier hasard, j'ai retrouvé cette toilette chez la marquise de Cuningham; elle l'avait reçue de Georges IV.

J'accompagnais l'ambassadeur dans cette visite à la marquise de Cuningham, et je vis chez elle la toilette qui avait appartenu à madame de Pompadour. Mais j'y vis aussi une meilleure parure de la mère; c'était sa fille, lady Élisabeth Cuningham, l'accomplie. J'avais pris note de ce que me dit M. de Chateaubriand quand nous nous retrouvâmes dans sa voiture : « A qui donc ira maintenant la toilette, « qui a passé en droite ligne de madame de Pompadour à lady Cuningham, puisque la mode des favorites touche « à sa fin? »

«

P. 337. L'avare Hermocrate, dictant son testament, s'était institué son héritier.

..

Allusion à une épigramme de l'Anthologie: « Bue à petits coups,> > me disait l'auteur, « l'Anthologie grec<«< que rafraîchit les idées et le style à la fois. On est tou«< jours sûr d'y rencontrer pour les plaisirs de la mémoire < < ou pour son assistance, soit une expression spirituelle et <«< gracieuse, soit une image élégante. Quant à moi, j'ai «< bien souvent puisé à cette source, ct je ne m'en suis ja< < mais mal trouvé. »

P. 340. Madame de Coislin.

Il y a dans ce portrait d'une grande dame du temps de Louis XV quelques tons un peu trop familiers qui font redire avec l'auteur : « Les histoires de madame de Cois

< < lin ne pouvaient se retenir, car il n'y avait rien de« dans. Tel est,» ajoute-t-il, « M. Jacqueminot. Ce nom < < était prononcé d'un tel ton qu'un fou rire vous saisissait.». M. de Chateaubriand, bien qu'il cût à très-petite dose le talent mimique, m'a souvent fait rire avec ce qu'il avait retenu de ce dialogue qu'il racontait volontiers, et dont il riait lui-même. Il appuyait aussi, comme madame de Coislin, sur « les bêtes à couronne, » mais alors il ne riait plus.

P. 344. Je ne rencontre point, sans une sorte de curiosité attendrie, ces petits Auvergnats qui vont chercher fortune dans ce grand monde avec un petit coffret de sapin. Ils n'ont guère que l'espérance dans leur boîte.

Ici, avec leur coffret de sapin, les Auvergnats disent comme Fanchon la vielleuse, dans une romance célèbre, dont l'auteur, très-sensible à la mélodie et connaisseur en musique, répétait parfois le refrain :

Je n'apportais, hélas! en France

Que mes quinze ans, ma vielle et l'espérance.

Et à propos de chanson, ce fut dans cette première excursion au Mont-Dore que M. de Chateaubriand fit sa meilleure rencontre, dont il ne parle pas. Je veux dire l'air joyeux des montagnes devenu si mélodieusement plaintif sous sa lyre: «< Combien j'ai douce souvenance! » Les artistes passants, qu'il accueillait si fraternellement à Londres, venaient le lui chanter et le jouer sur mon piano, pour le payer de son hospitalité : « Je n'ai eu, » me disait-il, «< en tout cela d'autre mérite que de mettre en tête <«< de l'air, une fois noté, adagio à la place d'allegretto, «< en ralentissant la mesure au gré de la mélancolie. L'hi

< < larité du pâtre s'est changée en complainte de l'exilé. < < Les paroles alors me sont venues d'elles-mêmes. »

P. 348. Madame de Staël aimait le monde; elle se regardait comme la plus malheureuse des femmes dans un exil dont j'aurais été ravi. Qu'était-ce à mes yeux que cette infélicité de vivre dans ses terres avec les comforts de la vie?

Voilà le comfort britannique naturalisé en compagnie d'infélicité, mot nouveau emprunté à Cicéron, et surtout très-heureusement placé.

P. 348. Il en est des douleurs comme des patries, chacun a la sienne.

Oh! comme tout est vrai dans ce développement d'une pensée que la Bruyère n'eût pas mieux exprimée : « Je <«< connais trop le monde, » disait l'auteur, « pour lui de< < mander autre chose qu'une indifférence polie envers mes <«< chagrins, mais je m'irrite quand il va jusqu'à les nier. <«< Faut-il donc, pour lui faire croire à ma blessure, qu'elle < < saigne aux yeux de tous? Homère l'entendait mieux : <«< Jouissons, dit le fidèle Eumée, en les rappelant, de nos <«< cruelles et réciproques douleurs! » Et ce vers de l'Odyssée était l'un des trois ou quatre hexamètres que M. de Chateaubriand prononçait encore en grec.

P. 349. Sans les soins de M. de Forbin qui survint, nous aurions quitté la patrie de Rousseau sans manger. A Rome, j'ai eu le bonheur de rendre à M. Forbin son dîner du lac. J'avais le mérite d'être devenu ambassadeur.

< < Le dîner du lac, » en 1805, était de la bienveillance de compatriote, le dîner de l'ambassade en 1828 ne fut qu'une inévitable formalité. On ne le voit que trop, l'auteur était plus envieux de la renommée d'homme aimé

du monde que des faveurs de la fortune. On lit un peu plus bas : «< Bonhomme néanmoins, quoique excessivement <«< heureux. » Si, avec tant d'esprit, M. de Forbin était bonhomme, ce sont deux mérites pour un.

P. 350. Le noble gentilhomme, peintre par le droit de la Révolution, commençait cette génération d'artistes qui s'arrangent eux-mêmes en croquis, en grotesques, en caricatures.

M. de Chateaubriand devait dire plus tard avec moins de malice, mais avec presque autant de jalousie de ce « no«ble gentilhomme, peintre par droit de la Révolution. « M. le comte de Forbin avait un pinceau pour peindre, <«<et nous, nous n'avions qu'un crayon. » Puis il tombe < < sur les artistes, cousins de l'arc-en-ciel. » Et ici l'image devient aussi grotesque que l'objet qu'elle cherche à retracer. Mais quoi! l'artiste en littérature qui, autour de Thionville portait Atala, avec deux chemises dans son havre-sac, n'est-il donc pas agrégé à la famille de l'artiste en peinture? N'oublions pas ce qu'en a dit Topffer le Genevois « Chateaubriand! artiste celui-là! c'est cette <«< noble infortune, qui suit le corbillard de la légiti<«<mité, boudant la France et regardant si elle le re< < garde.»>

:

Or, si l'on vient à trouver que le disciple met à parer les coups de son maître quelque vivacité en faveur des artistes ou de M. le comte de Forbin, je dirai comme Tacite au début de la vie de son beau-père Agricola : Professione pietatis, aut laudatus erit, aut certè excusatus.

P. 354. Les jeunes chevreaux, dit Oppien, etc.

Il s'agit chez Oppien des petits du chevreuil, et le contraste antithétique entre « l'herbe cueillie au loin et le

<«< prochain ruisseau, » ne se trouve pas dans le poëme, (Cynèg., II, 348.) «L'antithèse prodiguée, » me disait l'auteur, «< est en toute langue le signe du déclin des < < bonnes lettres; et c'est un écueil qui attire comme la < < sirène. > >

P. 358. Il était grand jour : mes yeux s'ouvrant virent l'eau, la verdure.

Voilà un de ces paysages admirables de Rousseau qui empêchaient M. de Chateaubriand de dormir. Il avait eu pour Émile une de ces passions de jeunesse qui s'éteignent dans l'âge mûr. Mais, dans le plus fort de son enthousiasme, jamais il n'eût dit avec Lamartine: «< Par lui la < < prose française, trop molle dans Fénelon, trop brusque <«< dans Bossuet, trop pompeuse dans Buffon, trop légère <«< dans Voltaire, prend une vigueur, une gravité màle, «< une majesté digne, mais toujours naturelle qui donne <«< l'autorité à sa pensée, la plénitude à l'oreille, l'émotion «< à la conscience du lecteur. » Après de telles louanges je ferai observer au plus heureux improvisateur de la prose moderne que «< ce langage de J. J. Rousseau, qui semble < < s'épancher à flots de son cœur, était le produit lent et «< pénible d'un labeur où il s'arrêtait à chaque mot, et pe< < sait chaque pensée. » Or cette remarque est de Thomas Moore (Little's preface), et j'en propose l'exemple à notre éloquent et nouveau professeur de littérature.

P. 361. Course à la grande Chartreuse.

Quand j'allai à la grande Chartreuse, » me dit un jour M. de Chateaubriand, «j'avais déjà écrit mon cha« pitre du Génie du Christianisme sur les couvents, et, «< comme j'avais voulu y laisser place pour la Chartreuse

<«< de Fontanes que je tenais à faire valoir, j'avais beaucoup «< abrégé. Au reste, tout ce que j'aurais pu dire eût été < < une paraphrase délayée de trois vers latins que j'ai < < < rencontrés dans mes recherches pour les Études histo« riques. Gardez-les; je ne connais pas, sauf le style de « l'époque, d'inscription plus digne d'être placée sur l'a«sile de saint Bruno.- Ici est un repos certain pour ceux «< qui arrivent fatigués; ici pour les hôtes des légumes et <«< du poisson; ici le pain en abondance; ici une paix pieuse, <«<l'esprit humble et la douce concorde des frères entre

((eux. > > >

Est nam certa quies fessis venientibus illuc,

Hic olus hospitibus, pisces, hic panis abundans,

Pax pia, mens humilis, pulchra et concordia fratrum.

P. 365. Les vierges de Villeneuve étaient peut-être des Héloïses.

Boutade où la mémoire court sans frein pour arriver au ton d'une conversation beaucoup trop leste; c'est mal finir ce quatrième tome où il y a tant à admirer.

Pardonnez, ô mon maître, ces vétilleuses critiques d'un disciple que vos leçons ont rendu trop sévère sans doute. Il est jaloux de votre gloire; et sa main respectueuse a tenté de secouer la feuille sèche, visible à peine, que le temps a glissé dans la verte et immortelle couronne de votre front.

ÉTUDE

SUR LE TOME CINQUIÈME DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1805

1809

Les quatre années retracées dans ce volume revenaient le plus fréquemment dans nos conversations à Londres, et les réminiscences de nos pèlerinages animaient toutes nos promenades autour de la populeuse cité. L'Amérique avec ses sauvages solitudes, où une muse nouvelle lui était apparue, parlait encore à l'imagination de l'auteur; mais la Grèce et ses grands souvenirs avaient ramené le voyageur classique vers les primitives filles de mémoire. Il aimait sans doute à comparer l'immensité du nouveau monde et ses jeunes destinées avec les empires tombés en Orient, et les vastes déserts de l'Asie Mineure; mais, quand il en venait à Jérusalem, il ne comparait plus. « Rien n'é< < gale, » disait-il, « la terre qui fut travaillée par les mira«cles et les grandeurs du saint tombeau. > >

P. 17. J'encourageai au travail le grand poëte.

Ce nom, appliqué à madame de Caud (Lucile), ne peut être qu'une exagération fraternelle, car M. de Chateaubriand était fort avare de ce titre. «Le nom de grand «< poëte, » disait-il, «comporte, à mon sens, et entraîne <«< une telle perfection, que je suis bien tenté de

ne l'accor< < der chez nous qu'à Racine et à la Fontaine. »>

P. 20. Ma sœur fut enterrée parmi les pauvres. Dans quel cimetière fut-elle déposée? Quand, en faisant des recherches, je rencontrerais le nom de ma sœur, à quoi cela me servirait-il?

Cette question ou celles qui suivent empêchaient-elles donc de chercher toujours? Voilà de ces traits qui justifient madame de Staël, quand elle a écrit: «M. de Cha<«<teaubriand est plus sombre que sensible. »

P. 24. Nourisson du Pinde et croisé à Solyme, j'étais impatient d'aller mêler mes délaissements aux ruines d'Athènes, mes pleurs aux larmes de Madeleine.

« Les souvenirs de la mythologie, » me disait M. de Chateaubriand, « et les citations de la Bible que j'ai accumu<«<lées dans les premiers chants des Martyrs firent d'abord « l'effet d'un étrange amalgame. Mais, peu à peu, les lec< < teurs du Génie du Chritianisme s'y accoutumèrent. Ces « souvenirs et ces citations découlaient naturellement du <«< sujet, et vous ne sauriez croire quel plaisir j'avais éprouvé « à recueillir en Orient toutes ces images. J'allais visiter « le Parthénon et Jérusalem en nourrisson du Pinde et en «< croisé de Solyme. » Telle était la simplicité originelle de la pensée qui allait se cacher sous une phrase un peu ambitieuse et prendre place parmi les confidences des Mé

moires d'Outre-Tombe. Je l'entendais, à Londres, dans notre cabinet d'études diplomatiques.

Quelques critiques rigoureux ont cru voir dans ces pleurs, mêlés aux larmes de Madeleine, un' semblant d'hypocrisie. Il y a au moins,

il faut bien que j'en convienne, une réticence et une sorte de contradiction avec ce qu'on lira plus tard. « Allais-je au tombeau du Christ dans < < les dispositions du repentir? Une seule pensée m'absor« bait. Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais < < traversé mes épreuves? Que de malheurs ont suivi ce < < mystère! Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, <«< il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, < < d'enchantement et de délire. > >

Ce mystère que M. de Chateaubriand n'a pas dévoilé, nous ne voulons pas le percer nous-même peut-être le chantre des Martyrs avait-il, comme Eudore, « rencontré «une de ces Gauloises, qui ont dans toute leur personne de < < l'abandon et de la dignité, de l'innocence et de l'art. » Peut-être a-t-il connu quelque chose de ce bonheur qui ressemblait au désespoir; mais de tous les défauts qu'on a pu raisonnablement lui reprocher, nous retranchons hardiment l'hypocrisie.

P. 25. Julien, mon domestique et compagnon, a de son côté fait son Itinéraire auprès du mien.

L'intrusion du personnage de Julien et surtout de son itinéraire, vrai journal de valet de chambre, aurait passé quelques années plus tard pour une de ces tactiques familières à nos écrivains à la mode, intéressés à allonger leurs romans ou leurs feuilletons. Ici, c'est un pont jeté par-dessus l'année 1807, pour empêcher le lecteur de recourir aux « Mémoires d'une année de ma vie, second

titre que l'auteur avait d'abord projeté de donner au récit de son pèlerinage. Ne nous en plaignons qu'à moitié, puisque le parallèle, un peu trop prolongé peut-être entre le maître et le serviteur, remet sous nos yeux quelques-uns des plus beaux passages de l'Itinéraire, triés par la main de M. de Chateaubriand. Et quand il ajoute : « Je serai Cook, <«< il sera Clerke. » Il faut expliquer que Clerke, ami et compagnon de Cook, lui succéda dans le commandement de sa dernière expédition de 1779. L'assimilation de Julien le valet de chambre à cet illustre navigateur a beau être faite sur un ton

plaisant, elle paraîtra toujours trop risquée.

P. 29. Après avoir traversé la Grèce, touché à Zéa et à Chio, je trouvai Julien à Smyrne.

Un soir à Londres, M. de Chateaubriand me disait: « Combien de fois ma mémoire se porte encore vers mon < < voyage en Orient! Combien de traits que je regrette de < < ne pas avoir consignés dans mon Itinéraire! Je ferais, ce «< me semble, un quatrième volume de toutes les pensées <«< que je jette en arrière vers ces beaux pays que j'ai par«< courus trop vite. Je me reproche, par exemple, de n'a<«< voir point parlé à Zéa de la matrone nonagénaire, tant « prônée par Montaigne. Suivant l'antique usage de son « île, elle but le poison qui la dégageait de la vie en < < présence de Pompée; et toute l'éloquence du grand <«< homme, destiné lui-même à une mort violente, ne put < < la dissuader de cette mort douce et volontaire. A <«< Chio, la meilleure demeure que sachions à notre gré, < < dit Belon, et où les femmes sont plus courtoises et <«< belles, je n'ai pas vu ces jeunes filles si libres et si <«<sages, selon l'expression de M. de Choiseul-Gouffier, ces

«

«

« victimes qu'attendait le martyre. Enfin, dans un supplément à l'Itinéraire, je confesserais ingénument que j'ai pris le Rhyndaque pour le Granique. » Et pourtant l'auteur, revenant sur ce reproche qui lui fut adressé avec raison, a été bien loin d'avouer l'erreur, car dans une troisième préface à l'Itinéraire, il y a ceci : « Mais Spon, « Wheler, Tournefort, me dit-on, sont tombés dans une < < < méprise; et cette méprise a entraîné celle de la Marti« nière, des encyclopédistes, de MM. de Sainte-Croix et « de la Harpe. C'est une autre question. Ce n'est pas à « moi à m'ériger en maître, et à relever les erreurs de ces < < hommes célèbres. Il me suffit d'être à l'abri sous leur « autorité, et je consens à avoir tort avec eux. »

Je ne sais, mais il me semble qu'il vaut mieux avoir raison avec des géographes exacts que d'avoir tort avec des voyageurs fameux. Et n'est-ce pas s'ériger en maître que de se refuser à reconnaître une erreur évidente? Qu'est-ce d'ailleurs que l'autorité d'une méprise? Écoutons l'oracle de la géographie antique : « On connaît l'er<«< reur de quelques voyageurs, qui, allant de Brusa à Magnésie du Sipyle, et à Smyrne, et passant le Rhyndacus, < < se sont flattés d'avoir passé le Granique. > >

«

(DANVILLE, Mémoires de l'Acad., t. XLVIII, p. 262.)

P. 29. Un des hommes que j'ai laissés avec le plus d'envie sur ces rives étrangères, c'est le douanier turc du Pirée. Il vivait seul,

gardien de trois ports déserts, promenant ses regards sur des îles bleuâtres, des promontoires brillants, des mers dorées.

L'image de ce douanier ottoman, stupide sentinelle au sein des pays les plus beaux et les plus renommés du monde, ne quittait pas, dans le tumulte de Londres, la pensée de M. de Chateaubriand : « Il me semble, »> me

disait-il, « que j'aurais voulu vivre-là, dans sa baraque de bois, tant que le Pirée serait demeuré désert. C'est au « Pirée, » ajoutait-il, « que M. Fauvel m'a parlé de quel<«<ques légendes modernes apportées par les matelots où figuraient entremêlés les Palicares et les janissaires. Il <«< faisait cas d'une chanson en vogue alors, où il voyait < < < une imitation lointaine de l'Odyssée; c'était, si je ne me « trompe, la reconnaissance d'une femme et de son mari, «< après une longue absence. Ce chant est-il parmi ceux <«< que vous avez recueillis en Orient? > > Je retrouvai dans ces réminiscences de l'ambassadeur l'Épouse fidèle, qui m'avait été communiquée à Constantinople par mes voisins, les Hellènes de Thérapia. Et j'en lus la traduction avec l'exorde montagnard que les Klephtes y ont appliqué. (Voir mes Chants du peuple grec, t. I, p. 529.) « Quelle « délicieuse idylle! » me dit M. de Chateaubriand. « Il y <«< a là une candeur et une grâce que Théocrite et Virgile < < n'ont pas connues, car elles sont empreintes d'un par< < fum de mélancolie et de chasteté que donne seul le chris<«<tianisme. Les hommes très-rapprochés de la nature, < < racontent et peignent scrupuleusement ce qu'ils enten« dent et voient. Nous, au contraire, nous poursuivons «< sans cesse l'idéal. Ils ne savent pas mentir, et nous exa« gérons au moins, quand nous ne mentons pas. Chez le « peuple, la poésie est un cri du cœur. Elle est devenue «< chez nous un effort de l'imagination... Il y a tel couplet «< breton que je ne

donnerais pas pour les dix chants de la « Henriade! Et tenez..... J'ai passé cinquante nuits à « ta porte, et tu ne le savais pas; battu du vent et de « la pluie au point que l'eau coulait de mes habits. Dans <«< notre langue bretonne, c'est moins harmonieux, j'en « conviens, que votre chanson grecque. Mais voilà les pas

"

«<sions, l'entêtement et le climat de la Bretagne retracés à « la fois. Et, pour moi, c'est encore un souvenir de ma < < jeunesse, doux et triste tout ensemble, comme il ne < < m'en reste presque plus. »

P. 42. A l'aspect du Carmel je ne sentis point cette espèce de trouble que j'éprouvai en découvrant les côtes de la Grèce, mais la vue du berceau des Israélites et de la patrie des chrétiens me remplit de joie et de respect.

Voici comment un poëte anglais a rendu cette même impression causée par la sainte montagne. Ce poëte fut un moment diplomate en même temps que moi. J'assistai à son mariage, à Londres; mais je l'avais précédé dans la Palestine qui devint le thème assidu de nos longues conversations à Rome. Lord Francis Leveson Gower, plus tard lord Ellesmere, avait déjà traduit Faust, et il étudiait alors les œuvres de M. de Chateaubriand presque autant que celles de lord Byron.

How went i forth to watch the shivering ray
On Carmel's crest; to hear upon the wind
The Jackal's howl; or rippling sounds betray

Where kishon 's ancient stream rolled on to Acre 's bay,

(Mediterr. sketches.)

J'apprends, comme je relis ces mots, que lord Ellesmere n'existe plus, et je ne puis plus adresser qu'à sa mémoire ce souvenir des temps heureux où ma vie a côtoyé la sienne.

P. 47. Un petit bois d'arbres de baume et de tamarins.

Le reste de la végétation arborescente de la Palestine dans ses collines rocailleuses se retrouve presque en en

tier dans ces vers de Sannazar, peintre exact, et peutêtre voyageur lui-même en Orient :

Nectitur et lentiscus, opacæque arbutus umbræ,
Rosque maris, buxusque, et densa comas terebinthus
Grandes oleas cedrosque comantes.

(De part. VIRG., 1. III.)

« Le lentisque s'enlace à l'épais ombrage de l'arbousier, <«< avec le romarin, le buis, le térébinthe à la chevelure < < touffue, de grands oliviers et les larges rameaux du « cèdre.

»

M. de Chateaubriand me cita ces vers qu'il avait retenus des mille études préparatoires de l'Itinéraire, un jour du mois de juillet, comme nous remontions la terrasse de Richmond: nous nous arrêtions de temps en temps sous cet ombrage pour considérer à nos pieds la Tamise et les rives si verdoyantes qui pressent et rétrécissent son lit : « Quel contraste, » disait-il, « entre la végétation de la «< Judée et celle de l'Amérique! D'un côté des halliers d'ar<«< bustes épineux, sur un sol aride; de l'autre, de vastes «< forêts d'arbres gigantesques; mais, si les solitudes aussi vieilles que le monde étonnent la pensée, la terre des «< miracles, dans sa tristesse et son abandon, parle bien <«< plus haut au cœur du chrétien. »>

P. 50. Julien. A une demi-lieue de la ville il y a la colonne de Pompée qui est en granit rougeâtre montée sur un massif de pierres de taille.

Je persiste à penser que le journal de Julien est là comme une ombre au tableau, et que pour faire ressortir les beautés de l'Itinéraire on pouvait se passer de ce repoussoir.

P. 56 L'argent ne peut jamais me demeurer dans la cervelle. L'ambassadeur me l'a bien prouvé quand je tenais à Londres les cordons de sa bourse. «< Selon moi, citoyens,> > dit Socrate dans le Banquet de Xénophon, « la richesse ou < < la pauvreté des hommes ne sont pas dans leurs maisons, < < < mais dans leurs âmes. > > >

P. 63. Un guitariste, chassé par un tremblement de terre de la ville que je venais de traverser, s'était donné à moi. Sourd comme un pot, il me suivait partout... L'harmonieux mendiant n'aurait peut-être pas composé la symphonie de la Création, mais il aurait eu grand besoin d'écrire comme Beethoven à mademoiselle Breuning: Vénérable Éléonore, ma très-chère amie, je voudrais bien être assez heureux pour posséder une veste de poil de lapin tricotée par vous.

Comment, à propos d'une circonstance oubliée et assez digne d'oubli de son voyage en Espagne, M. de Chateaubriand, qui aimait sincèrement la musique et fort peu la raillerie, prend -il plaisir à rire des deux plus grands enchanteurs de l'oreille humaine, Haydn et Beethoven, rois suprêmes de la symphonie? N'avait-il donc que cela à en dire? C'est à propos de disparates de cette nature qu'un critique récent comptait parmi les défauts les plus marquants des Mémoires d'Outre-Tombe l'assemblage des similitudes incohérentes. Mais quoi! peut-être l'écrivain a-t-il accumulé des souvenirs burlesques autour de son séjour dans « la ville des sultanes » (Grenade), pour mieux cacher certaines rencontres sentimentales dans les jardins de l'Alhambra, dont le secret ne fut pas toujours bien gardé, mais dont les Mémoires ne disent rien.

P. 64. La colonne de Pompée.

La colonne de Pompée ici, et la colonne de Dioclétien

plus bas, sont une seule et même chose; et c'est ce que j'explique en ces mots dans mes Souvenirs de l'Orient (t. II, p. 172): « Enfin, à Alexandrie rien ne parlerait « de Pompée sans la colonne dédiée à Dioclétien. » Il ne faut pas oublier que, dans l'Itinéraire, l'auteur a dit qu'il croyait être le premier à rapporter en France l'inscription placée sur cette colonne où Pollion, préfet d'Égypte, la voue à Dioclétien. Celle-là est encore debout. Mais l'obélisque qu'on nommait de mon temps encore l'Aiguille de Cléopâtre y demeurait couché, et avait subi également plus d'une bizarre appellation : « Entre autres j'en vis une « près du palais d'Armide, nommée l'Aiguille de Virgile.»> Ainsi disait le Père Boucher dans son Bouquet sacré, daté de 1585.

P. 68. Ores que la foule m'a suivi et que tout le monde est en diligence, le merveilleux s'est évanoui.

La prime fleur, si j'ose dire ainsi, de la curiosité qui attirait vers l'Itinéraire s'est fanée sans doute; mais les nobles pensées, le charme du style, demeurent. Le premier des pèlerinages dans l'Orient rouvert a porté fruit et n'a point été dépassé.

P. 72. Jules Folentlot.

Pourquoi donc M. de Chateaubriand a-t-il préféré à tant d'autres témoignages la lettre si platement écrite de M. J. Folentlot? C'est que le voyageur accumule ici les dépositions telles quelles en faveur de son exactitude, pour s'en faire un abri contre de nombreuses attaques. D'aucun côté elles ne lui vinrent plus vives que de la part de son ancien hôte d'Argos, le docteur Avramiotti.

J'ai lu à Athènes cet ouvrage intitulé Alcuni cenni cri

tici, etc. Un exemplaire corrigé de la main de l'auteur, doré sur

tranche et revêtu d'une enveloppe aussi riché que pouvait la créer l'art de la reliure à Padoue, en 1816, me fut donné par M. Fauvel à qui le docteur l'avait of fert lui-même en y gravant en lettres d'or la date du cadeau.

Cet écrit italien, entrecoupé de citations françaises et de quelques mots grecs très-incorrects, suit les traces de M. de Chateaubriand depuis son débarquement à Modon en Morée, jusqu'à son embarquement au cap Sunium en Attique, et le contredit à chaque pas, comme un chien hargneux aboie derrière le passant afin de l'éloigner de son territoire. Et pourtant, au milieu de cette aigre controverse, on trouve des détails assez précieux pour l'époque, sur les ruines de la Laconie. On y lit encore une lettre de M. Fauvel sur les monuments d'Athènes, et c'est l'un des fragments les plus étendus et les plus précis qu'il ait jamais permis d'imprimer; car le contemporain et le compagnon du comte de Choiseul et de l'abbé Delille s'effrayait de la presse et se montrait particulièrement avare de notes. Il réservait presque toute sa science archéologique pour quelques dessins dépourvus de commentaires ou pour ses conversations.

M. Fauvel, qui riait volontiers lui-même de la découverte des cendres de Clytemnestre, dont M. de Chateaubriand s'était attribué l'honneur, avait accueilli la censure du docteur Avramiotti avec cette maligne joie propre à l'antiquaire, toujours un peu jaloux de la trouvaille d'autrui. Mais, comme il savait que j'étudiais alors chaque paragraphe de l'Itinéraire avec non moins de vénération qu'un chant de l'Odyssée, il ménagea mon fanatisme et chargea l'écrit du docteur Avramiotti du soin de m'é

qu'il

clairer. J'en tirai cette morale à mon usage: d'abord était mal à propos de perdre le temps si court de mon oyage à mesurer des monuments déjà connus par pieds et pouces; ensuite qu'il ne fallait pas, même dans les pays peu explorés, croire facilement aux

découvertes nouvelles; enfin, que dans cette partie de l'œuvre éclatante où mon illustre devancier rend compte de son passage en Grèce, je ne devais chercher rien autre chose que les élans de son imagination et de sa mémoire si heureusement associées pour les plaisirs du lecteur.

P. 74. M. Gaspari, et Caffe.

Ces agents consulaires de France en Orient y exerçaient encore de mon temps, sans nulle rémunération de l'État, l'hospitalité homérique, celle que Racine dans ses Remarques sur l'Odyssée a relevées ainsi : « La première chose « qu'on dit à un étranger, lorsqu'il entre dans un logis, <«< c'est qu'on le prie de manger et qu'on l'écoutera après.»

P. 75. M. Pangalo fils.

Cette lettre de M. Pangalo (l'auteur m'en ayant montré l'original à Londres) m'aida à réclamer en 1823 un traitement pour ces excellents et si désintéressés serviteurs de la France. Et c'est alors que le ministre me répondit ces mots : « Je ne négligerai rien, je vous jure, pour que « votre projet et vos chiffres triomphent des lenteurs non<«< chalantes et des affirmations négatives des bureaux. Que <«< ne puis-je enrichir ces îles que nous avons vues vous et <«< moi si pauvres! Arva beata divites et insulas. » Or c'est encore là que, dans ma Politique de la Restauration, une impardonnable négligence du typographe attribua ce vers à Catulle, quand Fénelon va le restituer à Horace un peu

plus bas. Il serait trop tard sans doute pour recourir à cette rectification, si je ne l'avais déjà insérée, quand le crime était tout chaud, dans ma réponse aux attaques de la Revue d'Édimbourg. (Revue Contemporaine, mai 1853.) Mais, avant qu'on me le reproche, j'aime à m'en accuser deux fois.

P. 79. Des circonstances m'empêchèrent de voir mademoiselle Dupont.

Ceci est difficile à comprendre et peu excusable envers la jeune marinière entrevue comme un beau rêve à l'île Miquelon. Mais quoi! Charlotte Ives elle-même, qui fut presqu'une réalité, ne va-t-elle pas avoir bientôt à se plaindre de celui qu'elle appelait son lord and master? Le cœur était-il donc aussi mobile que l'imagination?

P. 80. Fénelon, au moment de partir pour la Grèce, écrivait à Bossuet une lettre où l'auteur futur de Télémaque se révèle avec l'ardeur du missionnaire et du poëte.

J'ai appris par cœur cette admirable lettre avant mon départ pour l'Orient; elle réchauffait en le purifiant mon zèle classique; et, animé par ces nobles accents, Bossuet écrivait de son côté :

« Videre mihi videor antiquam illam Græciam, quæ <«< nullum habuit collem, quem non poetarum ingenia ex< < tollerent, nullum rivulum, quem non suis versibus im< < mortali hominum memoriæ consecrarent. ».

(Lettre de Bossuet à Ferd. de Furstemberg, évêque de Paderborn, sur ses poésies latines.)

Voilà les enthousiasmes du génie. Et ces glorieux défenseurs de l'Église, loin de redouter pour leur foi les souvenirs et les écrits de la Grèce profane, savaient en admirer les beautés, et en empreindre leurs ouvrages immortels.

P. 87. L'illustre Pompée, qui m'avait élevé avec une tendresse de mère, a pleuré ma mort.

Dans cette traduction, il ne fallait pas ajouter l'épithète «< illustre > > au texte grec qui dit Pompéia et non Pompée; et plus

loin : « Il m'a déposée en un tombeau qui m'égale, <«< moi, pauvre esclave, aux Romains libres. » Cette opposition ne se trouve pas dans les vers d'Antipater de Thessalonique, simples sans antithèse, et qui n'en sont pas moins élégants.

Le penchant de l'auteur pour l'Anthologie grecque était si prononcé, qu'il lui donnait aussi quelque goût pour l'Anthologie latine; et un jour, pressé qu'il était par d'autres travaux, il me demanda de traduire pour lui une épigramme sur la corruption des temps de l'Empire romain, qu'il avait remarquée et qu'il voulait rapprocher dans ses Études historiques des misères de notre siècle. La voici :

< < Sans argent, les arts, la fidélité, l'honneur, l'éclat de <«< l'éloquence, le génie même et la probité ne sont rien. « Le pauvre ne saurait avoir raison. Là où est la fortune, < < abonde l'esprit. C'est l'avoir qui fait la sagesse; elle n'est « pas où est la misère. Les riches ne perdent même point « par leurs méfaits leur renommée; la faveur de l'or les «< absout, et alors le peuple, qui adore l'argent comme une « divinité, arrive de lui-même à des crimes inouïs pour < < l'acquérir. > >

Hinc est quod populus, aurum quasi numen adorans,

Audet in ignotum sponte venire nefas.

(Anth. lat. de BURMANN, I V.)

P. 88. Je suis le dernier visiteur de l'empire turc dans ses vieilles mœurs.

Je réclame ici pour moi et quelques autres; venus en

Orient peu de temps après l'auteur, nous y avons encore observé l'attitude journellement menaçante des janissaires avant leur

extermination, la servitude frémissante des Grecs avant les succès de la guerre de l'Indépendance; bien des traces d'une inguérissable décrépitude dans le gouvernement ottoman avant les dernières atteintes qui lui ont été portées; enfin, ce qui est beaucoup moins grave, les riches vêtements orientaux avant l'introduction du costume européen.

P. 89. Je plains les voyageurs qui me suivront, le harem ne leur cachera plus ses secrets.

Le harem cache toujours ses secrets, et les voyageurs actuels n'en sont pas plus à plaindre ces secrets, lord Byron, qui a suivi l'auteur, les avait respectés dans Childe Harold, et les a beaucoup trop dévoilés dans Don Juan.

En achevant ma revue, de cet appendice de l'Itinéraire, annexé par l'auteur à ses Mémoires, je ne puis supprimer le jugement laconique qu'en porta le prince de Talleyrand au moment de la publication: « Il y a là, « disait-il, beaucoup trop d'esprit pour un livre de poste, < < et pas assez de talent pour un ouvrage. » Ce jugement, où reluit le cachet des petites sentences que laissaient échapper les lèvres ironiques de l'évêque d'Autun, est faux des deux points. Il y a dans l'Itinéraire beaucoup moins d'esprit que de talent et d'inspiration. Il fut un temps où l'on croyait faire la critique d'un livre sérieux en l'accusant de trop d'esprit; et c'est aussi de ce côté que j'ai vu attaquer les ouvrages du comte Joseph de Maistre. L'esprit, disait-on alors, est un auxiliaire peu digne d'une bonne cause. Qu'on me pardonne, à ce propos, de rapporter une anecdote que j'ai lue, il y a quel

:

ques années, dans l'Edinburg-Review : « On raconte, »> dit cette Revue trimestrielle, « une plaisante histoire du <«< comte de Marcellus, qui appartenait à l'école de Bonald <«<et de Maistre. Comme un de ses amis le félicitat sur « l'habileté qui dirigeait la

Quotidienne, l'un des organes < < du parti royaliste, et ajoutait que c'était même un jour<«<nal spirituel - Ah! répliqua M. de Marcellus, c'est <«< bien ce qui me chagrine, il y a toujours quelque chose « de satanique dans l'esprit. » - Je suis en mesure de redresser l'anecdote, car j'assistais à l'entretien. Il ne s'agissait point des saillies de la Quotidienne, mais bien de l'esprit de Voltaire et ce caractère satanique de la moquerie voltairienne, j'ai entendu mon père le signaler fréquemment or il était bien en cela de l'école du comte de Maistre, son correspondant et son ami; et l'on ne peut s'empêcher d'admirer la verve indignée et les piquantes répliques de l'auteur du Pape et des Soirées de SaintPétersbourg, quand il combat les sarcasmes de Voltaire. M. de Chateaubriand, qui citait peu les œuvres d'autrui en conversation, même quand elles pouvaient venir à son aide, et plus rarement encore la prose française, avait pourtant retenu plusieurs traits de cette lutte incessante de M. de Maistre : « C'est un rude athlète, » me disait-il, « que l'entêté Savoyard! I blesse à chaque coup; et, <«< comme le guerrier de Virgile : Manus ambas jaculis « oneravit acutis. »

P. 97. Madame de Chateaubriand me prédisait sans cesse ce qui m'arriverait au retour des Bourbons.

Les prédictions de l'épouse inquiète ne cessèrent qu'à leur accomplissement; et, même en entrant sous les voûtes

du ministère des affaires étrangères, elle prévit une prompte disgrâce.

P. 102. Du vivant d'Hippocrate, il y avait disette de morts aux enfers, dit l'épigramme.

Cela se trouve dans deux vers de l'Anthologie « qui < < donnent le même sens, qu'on les lise, soit par la tête en <«< allant, soit par la queue en revenant. Vers nommés « sotadiques par Quintilien, boustrophédons par Pausa-<«<nias, et heureusement fort rares. »

(Épisodes littér., t. II, p. 183.) Je demande pardon de me citer moi même.

< < Je n'ai pas souvent été malade, » me disait à Londres l'ambassadeur que j'engageais à soigner ses maux de tête; < < mais, après mon voyage en Orient et la publication des « Martyrs, je tombais souvent en défaillance. Les méde<«< cins furent bien près de me tuer. Aujourd'hui je ne «< prends du travail qu'à mon aise, et néanmoins mes mi<«< graines continuent. Que voulez-vous? » ajoutait-il en souriant, «< j'ai une tête que rien ne peut guérir. Tribus « antyciris caput insanabile. »

P. 104. Tous, la main dans l'encre, jurent de se venger.

A tant faire que de parodier un vers de Cinna, ne pourrait-on pas rapprocher aussi de cette observation qui vient d'échapper à l'auteur : « Dans ce pays ne comptez jamais < < sur deux succès, » ces autres vers de Corneille?

L'honneur des premiers faits se perd dans les seconds;
Et, quand la Renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on ne veut déchoir, il ne faut plus rien faire.

P. 112. Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle!

C'est, en effet, un chant d'une poésie délicieuse que ces plaintes

de Cymodocée captive, et l'on ne s'aperçoit guère qu'il y manque la rime : « La chanson de mort de Cymo<«< docée, > > me disait l'auteur, « est comme le pendant de <«< la chanson de mort de Chactas. Dans celle-ci, j'ai mis < < < tout ce que je savais des mœurs muscogulges, dans « l'autre, tout ce qu'Homère et le Télémaque m'ont appris < < < des coutumes antiques; et je n'ai rien écrit avec autant < < de soin et d'étude que l'hymne funèbre de la jeune « Grecque. > >

P. 135. «Que je vous sais gré, monsieur, d'avoir voué à la juste exécration de tous les siècles ce peuple stupide et féroce qui fait, depuis douze cents ans, la désolation des plus belles contrées de la terre! On sourit avec vous à l'espérance de le voir rentrer dans le désert d'où il est sorti. » (Le cardinal DE BEAUSset.)

On devine qu'il s'agit des Turcs. Je n'ai pu m'empêcher de détacher ces lignes de la lettre tracée par la main de l'archevêque historien de Fénelon et de Bossuet, pour en faire hommage aux turcophiles mitrés de nos jours.

P. 140. Discours de réception à l'Académie. Il fallait voir la terreur des fiers républicains qui m'écoutaient.

« Les fiers républicains, si serviles sous l'Empire,» me disait l'auteur,« font une race d'hommes à part. Mais <«< c'est une race qui, tout en ayant l'air de s'éteindre, ne « meurt jamais. »

P. 141. En conservant la péroraison, sauf quelques mots, et en changeant tout le reste, je serais reçu.

« C'est absolument comme s'il m'avait dit : Ouvrez la

< < bouche et serrez les dents, » ajoutait l'auteur quand il me parlait de ces conseils de M. Daru, car, dans sa conversation intime, M. de Chateaubriand ne dédaignait pas toujours une locution triviale.

P. 142. J'avais conservé le manuscrit raturé avec un soin religieux, le malheur a voulu qu'en quittant l'infirmerie MarieThérèse il fut brûlé avec une foule de papiers. Néanmoins, les lecteurs de ces Mémoires n'en seront pas privés : un de mes collègues eut la générosité d'en prendre copie. La voici :

Je conserve encore moi-même une copie du discours de réception de M. de Chateaubriand à l'Académie, tel qu'il circula furtivement dans nos provinces, tout de suite après l'époque où il devait être prononcé. Je l'avais transcrit en entier de ma main au collége, entre une leçon de rhétorique et l'autre. J'ai confronté les deux textes; il y a dans le mien, en plus : « Un Français fut toujours libre au pied «< du trône. » Mais dans tous les deux on lit ces nobles paroles: « Quoi! après une révolution qui nous a fait par«< courir en quelques années les événements de plusieurs « siècles, on interdira à l'écrivain toute considération éle«< vée! Il vieillira enchaîné dans les langes de son ber<«< ceau! Il ne montrera pas sur la fin de ses jours un front <«< sillonné par ses longs travaux, par ses graves pensées et << souvent ses mâles douleurs qui ajoutent à la grandeur « de l'homme! »

P. 151. Rassurez-vous, vous êtes immortels.

Ce vers de l'abbé Delille ne figurait pas sur le manuscrit tel que je le copiai en 1811, et le paragraphe finissait ainsi : « Sa muse ne put chanter que la redoutable im« mortalité du crime et la rassurante immortalité de la <«< vertu. » Le vers que ces mots rappelaient, écrit à côté

par « l'ami conservateur, » aurait-il glissé de la marge dans le texte, comme les citations ou les souvenirs que les copistes inexpérimentés des premiers siècles intercalaient à un ancien Codex? Quoi qu'il en soit, je n'oublierai jamais avec quel feu, il y a peu de semaines, M. Pasquier, âgé de quatre-vingt-dix ans, me récitait de mémoire, d'une voix ferme et inspirée, comme si lui apparaissait l'ombre de son père, honoré de l'échafaud révolutionnaire, les sublimes strophes rappelées ici et qu'on ne saurait trop répéter:

Oui, vous qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels;

Lâches oppresseurs de la terre,

Tremblez, vous êtes immortels...

Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels!

(DELILLE, Dith. sur l'immort. de l'âme.)

P. 156. Mon nom n'a pas échappé à la malice de l'auteur. Allusion à une tirade de la satire de M. J. Chénier, intitulée les Nouveaux Savants, et qui commence ainsi :

Ah! vous parlez du diable? il est bien poétique,
Dit le dévot Chactas, ce sauvage érotique.

P. 167. J'aurais pu leur dire ce qu'un poëte grec dit à un

ciseau.

Cet oiseau, c'est l'hirondelle, trop amie de l'auteur pour qu'il ose la nommer quand il va en médire. Selon Plutarque « Elle se nourrit de chair, et surtout elle « égorge et mange les cigales qui sont pourtant musi«< ciennes et sacrées. » (Symp., 1. VIII, quest. 7.) Mais

ici le traducteur, quel qu'il soit, a méconnu le vers de l'épigramme grecque. (Anthologie de Jacq., IX, 122.) Un commentateur allemand, fondé, je crois, sur le manuscrit de la Palatine, a substitué l'été au printemps de l'ancienne version. Dans tous les cas, cela ne signifie point, comme le dit l'auteur : « Toutes deux habitant ces « lieux, toutes deux célébrant la naissance du printemps,> > is bien «< toutes deux étrangères à ces lieux, toutes < < deux amies de l'été. »

P. 170. Surintendance appointée comme une ambassade.

<«< Appointée » pour dire avec les appointements d'une ambassade. C'est une locution anglaise à demi, mais en français neuve et peut-être trop neuve : « A mon retour < < en France après l'émigration, » me disait M. de Chateaubriand, « j'ai eu d'abord quelque peine à me préserver des < < anglicismes. Ils avaient eu peu de faveur sous l'Empire; < < ils sont à la mode aujourd'hui. Mais, s'ils pénètrent dans <«< nos institutions politiques, ils ne réformeront, je l'es«< père, ni nos mœurs ni notre langue. Et pour un mot « qu'Albion nous donne, notre France lui en fournit cent. « Le même terme, il est vrai, et vous l'aurez remarqué <«< comme moi, ne signifie pas toujours la même chose d'un «< côté de la Manche ou de l'autre. C'est l'effet du temps ou « de l'usage. Ainsi, par exemple, en Angleterre, le mot gentleman désigne tout homme bien élevé, loyal par «< nature. En France, le gentilhomme est quelque chose <«< de plus. Il est de noble race et animé de sentiments « généreux. Le gentilhomme ne fleurit pas sous tous les <«< climats. C'est une plante qui ne croît et se développe < < qu'au soleil de l'honneur. On en trouve encore quelques « variétés dans les vieilles forêts de nos provinces. Mais à

«

«< Paris, et surtout à la Cour, elle s'abâtardit et ne peut < < plus se reproduire. »

P. 172. En avançant dans la vie, on prend de l'équité de cet avenir dont on approche.

Cui, pourvu que les passions politiques s'apaisent ou s'envolent avec l'âge. Cet axiome, je l'ai noté à Londres, sorti prématurément de la bouche de l'auteur; et alors je l'avais écrit ainsi : « En avançant dans la vie, on prend <«< quelque chose de l'équité de cet avenir qui approche. » Il y avait encore là trop de génitifs rapprochés, négligence que l'auteur aimait à écarter de son style.

P. 175. J'ai peur au début de ma carrière d'avoir fait du mal à la jeunesse; j'ai à réparer auprès d'elle; et je lui dois au moins d'autres leçons. Qu'elle sache qu'on peut lutter avec succès contre une nature troublée; la beauté morale, la beauté divine, supérieure à tous les rêves de la terre, je l'ai vue. Il ne faut qu'un peu de courage pour l'atteindre et s'y tenir.

Grande leçon pour nous! et touchante exhortation du chrétien! En est-ce assez pour dissiper cette accusation que j'entends parfois encore comme un murmure? « M. de <«< Chateaubriand fut athée en 1796, et n'en est jamais bien

« revenu. > >

P. 177. Je ne sais ce que les René qui m'ont suivi ont pu dire pour mieux approcher de la folie.

Cette lettre de René, que l'auteur stigmatise, comme s'il voulait par l'attrait de la curiosité appeler encore une fois l'attention sur les étranges aveux qu'elle renferme; cette lettre, dis-je, se retrouve par parcelles et en quelque sorte malgré lui, dans le cours des Mémoires : « Je m'en

« nuie de la vie; l'ennui m'a toujours dévoré; ce qui in<«<téresse les autres hommes ne me touche point, » etc. Éternelle paraphrase de ces quatre mots de Pascal: « Con«dition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude. > >

P. 180. Je préparais cette révolution qui menace notre langue.

M. de Chateaubriand était loin de se féliciter de cette révolution de notre langue qu'il reconnaissait avoir préparée, et que les Mémoires d'Outre- Tombe auraient aidée puissamment peut-être, s'ils avaient eu d'abord un succès plus général.

P. 180. Les langues ne suivent le mouvement de la civilisation qu'avant l'époque de leur perfectionnement: parvenues à leur apogée, elles restent un moment stationnaires, puis elles descendent saus pouvoir remonter.

Vérité intuitive. C'est le siècle pris sur le fait de sa propre décadence, et il nous entraîne malgré nous.

P. 181. Je tremblais que, quand je me suis remis au travail, le vieux fils de Coelus ne vît changer en truelle de plomb la truelle d'or du bâtisseur de Troie.

Cela veut dire probablement en style clair et vulgaire, « je tremblais que le temps n'eût détruit toutes mes illu<«<sions sur mon premier ouvrage; » mais l'allégorie n'est pas facile à pénétrer, et le mot bâtisseur ne fait rien pour sa transparence.

P. 183. La jeunesse est une chose charmante.

Ces harmonies du poëte, songes des heures matineuses, s'élèvent ici comme un dernier son de la lyre qui chanta les Martyrs, avant d'entrer dans les «< charges et servitu< < des» de l'historien.

P. 189. Bonaparte et sa famille.

M. de Chateaubriand m'a dit, quand parut la Vie de Napoléon Bonaparte, écrite par Walter Scott, qu'il s'était longtemps occupé du même sujet. Or de ces matériaux qu'il avait réunis, il a composé depuis plusieurs chapitres des Mémoires d'Outre-Tombe. Il plaçait ainsi en regard de sa propre vie, cette autre vie qui a rempli, presque à elle seule, les annales de son temps, comme si, par une secrète satisfaction d'amour-propre, il continuait de la sorte la fiction du parallèle qui le tenait sans cesse éveillé. Il trouvait aussi dans cette digression l'avantage de relier avec 1814, époque à laquelle commence véritablement sa carrière politique, le tableau historique et succinct de ce même siècle dont jusqu'à présent il nous a seulement tracé l'esquisse littéraire.

Ici le critique peut bien encore continuer l'épluchement des termes hasardés, des négligences de grammaire, ou même des obscurités de pensée; mais on comprendra qu'écrivant en 1858 il ait dû se taire du reste.

P. 188. L'Autriche ne s'était rachetée qu'en livrant sa fille. Le chevaucheur du Midi réclama Honoria de Valentinien avec la moitié des provinces de l'empire.

Ne fallait-il pas, pour éclaircir l'allusion, nommer ce <«< Chevaucheur du Midi,» lequel n'est autre qu'Attila? P. 193. La branche des Franchini-Bonaparte porte sur son écu trois fleurs de lis d'or.

C'est pour ce nom des Franchini-Bonaparte que le levantin Franchini, type perdu de nos vieux drogmans auprès de la Sublime Porte, murmurait à mon oreille en 1816, à Constantinople, qu'il avait été parent de Napoléon.

P. 198. A l'entrevue de Dresde, l'empereur François apprit à l'empereur Napoléon que sa famille avait été souveraine à Trévise.

C'est à cela que, selon Walter Scott, Napoléon aurait répondu « Votre Majesté se trompe ; je suis le Rodolphe « de Hapsburg de ma famille. »>

P. 202. Le Sénat conservateur, dans sa proclamation du 3 avril 1814, traite Napoléon d'étranger.

M. de Chateaubriand, quand il conversait sur la politique du jour, revenait fréquemment sur le rôle qu'avait joué le Sénat dans nos modernes annales, et rarement sans s'animer à ce souvenir : « Tacite, » disait-il, « aurait pu < < seul peindre l'avilissement du Sénat français après avoir < < retracé la bassesse des sénateurs de Rome. (Trepidi et « utrimque anxii.) »

P. 225. La vue de ces travaux précoces de Napoléon me rappelle mes fatras juvéniles.

Or ce parallèle qui revient si souvent, ce n'est pas dans la tête seule de l'auteur qu'il s'est rencontré. Voici ce qu'en disait récemment l'un des écrivains les plus avancés de la France nouvelle :

« L'épée, si fière, si forte qu'elle soit, se brise contre «< une épée; une plume s'y taille tout au plus, et lui < < échappe. De Chateaubriand ou de Napoléon, qui a «< vaincu? Napoléon, direz-vous. Moi, j'affirme que c'est « l'écrivain endormi sur son rocher natal. »

P. 282. Comme Mahomet avec le glaive et le Coran, nous allions l'épée dans une main, et les droits de l'homme dans l'autre.

Quel remarquable précis de la grande campagne d'Italie! et cette fois le héros et son historien vont tous les

deux à pas de géant. M. de Chateaubriand, trop passionné, dit-il, pour retracer froidement et lentement l'histoire, excelle dans ces tableaux raccourcis d'une époque où sa plume court et illumine comme un flambeau.

P. 261. La société des Jacobins combattait encore, elle ne pouvait renifler sur la mort.

Ceci est trivial et obscur, deux grands défauts que détestait l'auteur; et quand il ajoute plus bas : « L'incubation des événements allait faire éclore une pensée, »> on voit trop dans l'affectation du terme l'effort de la pensée.

P. 266. Lacretelle le jeune prêta sa voix avec le même courage qu'il montra le jour où Bonaparte mitrailla les Français sur les degrés de Saint-Roch.

Je lisais ceci au moment et à l'heure où se prononçait à Mâcon, sa ville adoptive, l'éloge funèbre de l'intrépide publiciste, après une vie qu'ont embellie et honorée, jusqu'à quatre-vingt-onze ans, un beau talent et une invincible sérénité d'âme.

P. 268. Comités, clubs, sections, faisaient un tribouil effroyable.

Terme emprunté au langage de ces mêmes clubs que l'écrivain cherchait à peindre.

P. 291. Le prélat fit l'éloge du conquérant de l'Italie. «Il « aime, dit-il mélancoliquement, les chants d'Ossian, surtout « parce qu'ils détachent de la terre. Loin de redouter ce qu'on « appelle' son ambition, il nous faudra peut-être la solliciter un « jour pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. > > >

En me donnant son bel exemplaire d'Ossian, M. de

Chateaubriand me rappela ce passage du discours de M. de Talleyrand, et me dit : « Et moi aussi, j'ai beaucoup aimé < < Ossian, trop peut-être : mais ce n'était pas pour me « détacher de la terre, comme le disait mielleusement « l'évêque d'Autun, chez qui la lecture du bréviaire aurait < < dû seule produire cet effet. J'ai toujours pensé que < < Macpherson avait fait Ossian aveugle pour le rapprocher «< d'Homère et c'est encore ainsi que madame de Staël < < l'appelait la grande fontaine du Nord où tous les bardes < < se sont enivrés de mélancolie. > >

P. 302. Malheureusement, de même que les anciens Égyptiens, nos soldats avaient promené un cercueil autour de leurs festins.

Comme l'auteur j'ai passé au Caire; j'ai vu le jardin public et les demeurants de nos soldats devenus les satellites du vice-roi, et je n'en comprends pas mieux pour cela l'àpropos de la phrase lugubre qui fait allusion à ce passage d'Hérodote :

«

< < Aux festins qui se font chez les riches, on porte après < < le repas, autour de la salle, un cercueil avec une figure «< en bois, si bien travaillée et si bien peinte, qu'elle re< < présente parfaitement un mort..... On la montre à tous « les convives, tour à tour, en leur disant: Jetez les yeux < < sur cet homme; vous lui ressemblerez après votre mort. < < Buvez donc maintenant, et vous divertissez. > >

P. 306. Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit
Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

M. de Chateaubriand affectionnait tout particulièrement ces vers du P. Lemoine dans son poëme de saint Louis, sur les pyramides d'Égypte, et il aimait à en rap

procher un rondeau sur la création de l'homme, qu'il avait déterré dans Benserade (trad. des Métam. d'Ovide). Il commençait ainsi :

Un peu de boue être de tant de poids!

et finissait par ces mots :

Mais dans le fond qu'est-ce que cet ouvrage
D'où sont venus les peuples et les rois ?
Un peu de boue.

Je l'entends encore prononcer ces vers d'une voix lente et sourde, en se promenant d'un angle de son salon à l'autre, de ce pas rapide et allongé habituel aux hommes de mer sur le pont des vaisseaux.

P. 317. Les Français semèrent en Égypte ces germes de civilisation que Méhémet a cultivés. La gloire de Bonaparte s'accrut, un rayon de lumière se glissa dans les ténèbres de l'islamisme.

Parmi ces dernières pages il faut remarquer celle qui commence par ces mots : « De tout temps, les Français «< ont rêvé l'Orient. » Elle finit par ce jugement porté sur l'expédition d'Égypte, qui fait honneur à la sagacité de l'historien: « Et une brèche fut faite à la barbarie. »

P. 333. Les enfants arabes des montagnes de la Judée me criaient en français: En avant, marche!

Ce cri français retentissant in montana Judææ, qui reparaît pour

la troisième fois dans les Mémoires, était pour l'auteur le souvenir favori et le plus familier de son pèlerinage : « Quoi donc? » me disait-il à Rome, quand il préparait sa note sur la Grèce, « ces termes de ma

<«<nœuvre, ces cris de combat, seront-ils tout ce que < < nous laisserons de nous en Orient? Nous avons mis < < le pied sur toutes ces terres mécréantes. La Palestine, Constantinople, Candie, l'Égypte ; et la civilisation re«< culera toujours devant le sabre turc, maintenant si « émoussé! »

P. 324. Djezzar était environné de domestiques mutilés de sa propre main.

J'ai vu à Ptolémaïde, en 1820, Haïm-Fahri, victime de Djezzar, continuer à exercer sous son successeur Abdallah les fonctions de premier ministre : « Haïm, » avait dit un jour le tyran après un léger soupçon, « si je t'ai<«< mais moins, tu serais perdu; je veux bien te ménager. < < On va te couper le nez; cette garantie me suffira. Reste < < mon ministre et sers-moi de tout ton pouvoir. » Ce serviteur favori, si froidement mutilé par son maître, rappelle les Perses qui, après avoir passé par les verges, sur l'ordre du roi, ou reçu la bastonnade, venaient remercier à genoux le monarque de ce qu'il avait bien voulu se souvenir d'eux. (Nic. Damascène, cité par Strabon.)

P. 337. « Tant était grand le désastre qui précipita nos héros dans la tombe à Ascaron. » (Ascalon près de Saint-Jean d'Acre.)

Ce passage du poëme de Guillaume le Breton, comme le cruel récit qui va suivre, remet en mémoire les beaux vers de Rousseau: « Et des vents du Midi la dévorante haleine... » Ils semblent en effet retracer d'avance tous les malheurs que va subir Jaffa. Mais Ascalon, maintenant Djaura, n'est pas située auprès de Saint-Jean

d'Acre, comme l'auteur veut bien le dire. Car ses ruines désertes au bord d'une mer solitaire, qui font comme le pendant

des décombres de Césarée, restent à plus de vingt milles au sud de Joppé.

P. 344. On ne lit plus en France.

Du moins on n'y lit guère plus pour apprendre et étudier comme l'auteur avait su si bien faire : « Il y a, » me disait un jour M. de Chateaubriand, en 1842, « un

«

singulier symptôme de décadence à observer en ce mo« ment dans notre pays. Comment concilier l'ignorance < < envahissante avec l'invention et la multiplication des <«< cabinets de lecture? Serait-ce donc qu'on ne lit plus < < pour s'instruire, mais seulement pour s'amuser? Triste < < pronostic d'affaissement de l'intelligence, comme de « démoralisation! » Et ces justes plaintes sur les allures du siècle vers son milieu, je les recueillais de la bouche de l'écrivain qui, au début de ce même siècle, avait su réunir le plus grand nombre de lecteurs, même en les instruisant.

P. 346. « Le soldat pestiféré ; la vue de ce soldat était épouvantable. > >

Cette effigie effrayante retracée par Miot, historien de l'expédition de Syrie, rappelle le cheval blessé sur le champ de bataille qui ne peut suivre la retraite de son régiment. Douloureux tableau peint par de Dreux, qu'à l'une des dernières expositions du Louvre on ne pouvait regarder sans se sentir les yeux mouillés de larmes.

P. 349. « Nous avions la mer à notre droite, à notre gauche et

derrière nous le désert que nous faisions; devant nous les privations et les souffrances qui nous attendaient. »

Un jour que nous réunissions nos souvenirs de la Palestine M. de Chateaubriand me lut ce passage des Mémoires

Après les paroles de Bourienne il y avait d'abord corroboré ce dernier témoignage par quatre vers de l'Arioste. Il les biffa plus tard pour ne pas affaiblir l'effet par trop de citations, et bien il fit. Je n'ai pas le même motif pour en priver mon commentaire; les voici :

Questo ch' io v'ho narrato, in parte vidi

In parte udii da chi trovossi al tutto;
E se n' udite mai far altri gridi

Direte a chi li fa, che mal n' é istrutto.

(Orl. fur., c. XVII, st. xIx.)

On parlait encore à Jaffa, en 1820, de cette peste, et surtout du massacre des prisonniers. Les pères de TerreSainte attribuaient à ce souvenir les murmures et les insultes dont ils étaient l'objet, quand ils traversaient les rues de la ville ou les groupes des soldats musulmans.

P. 364. Cet empire turc, qui menace ruine de tous côtés, s'écroule aujourd'hui.

Et c'est après de telles paroles vraies depuis un demisiècle; c'est quand la Porte a perdu depuis l'expédition française l'Égypte, les îles Ioniennes, l'Algérie, la Morée, la Livadie, la Béotie, Négrepont, une moitié de l'Archipel; c'est quand la Servie déjà, la Valachie et la Moldavie tout · à l'heure ne reconnaissent plus en elle qu'une suzeraine désarmée; c'est lorsque sa marine s'éteint, que le Turc croirait pouvoir revivre et refleurir?

P. 373. Je quittai l'Angleterre quelques mois après que Napoléon eut quitté l'Égypte.

Ce chapitre commence comme l'autre vient de finir, par le rapprochement favori, qui se glisse partout et comme il

peut. Or ces deux noms, Bonaparte et Chateaubriand, je les ai lus gravés l'un à côté de l'autre sur la pierre qui couronne le sommet de la plus haute pyramide du désert, où aucun des deux passagers sur la terre égyptienne n'est monté.

P. 385. Ces plaisirs, loin d'être l'amour, etc.

Le bouquet de fleurs, les belles printanières et le madrigal de la fin paraissent un peu futiles après ce qu'on vient de lire, et, quand l'auteur nous fait part de ses hésitations en ces mots : « Je ne sais si cette anecdote mérite « la peine d'être rappelée, » j'avoue qu'admis au conseil de censure j'aurais répondu : Non.

P. 400. Après la Révolution française, tout était petit; après la chute du trône de Clovis, on entendait à peine le bruit de la chute du trône germanique.

Cet aperçu sur l'attitude de l'Allemagne est un morceau excellent de haute diplomatie... Il est aussi remarquable par sa justesse que par sa concision. « Parce que <«< nous avons écrit quelques pages de poésie, » me disait l'ambassadeur à Londres, « les routiniers des, chancelle< < ries nous accusent d'effleurer seulement la politique, et <«< ils nous disent incapables d'aller au fond des questions < < ou même de dresser un protocole, parce que nous ne < < sommes ni lourds ni décolorés. »

P. 402. M. de Talleyrand: « C'est de la boue dans un bas de soie. » J'affaiblis l'expression.

Toujours l'horreur de l'évêque d'Autun! Mais ce mot, on ne sait pas bien, du marquis de Lauderdale ou de M. Fox, qui l'a prononcé.

P. 423. Adieu, monastères, à qui j'ai jeté un regard, aux vallées de la Sierra-Nevada et aux grèves des mers de Murcie! Là, au glas d'une cloche qui ne tintera bientôt plus, sous des arcades tombantes, parmi des laures sans anachorètes, des sépulcres sans voix, des morts sans manes; là, dans des réfectoires vides, dans des préaux abandonnés où Bruno laissa son silence, François ses sandales, Dominique sa torche, Charles sa couronne, Ignace son épée, Rancé son cilice; à l'autel d'une foi qui s'éteint, on s'accoutumait à mépriser le temps et la vie. Si l'on rêvait encore de passions, votre solitude leur prêtait quelque chose qui allait bien à la vanité des songes.

Quelle richesse d'images, quelle poésie et quelle puissance de souvenir! et quand le poëte en prose a dit : «< où « Bruno laissa son silence, François ses sandales, maître de la lyre chante à son tour :

L'espace qu'en ces lieux je couvre de mon pié
A suffi pour ces saints; c'est là qu'ils ont prié.
C'est là qu'ils ont trouvé ce sommeil que j'envie.
Naître, prier, mourir, ce fut toute leur vie.

(LAMARTINE, Child-Har.)

P. 429. Le drapeau pontifical abaissé fait place à ce drapeau tricolore qui dans toutes les parties du monde annonçait la gloire et les ruines. Rome avait vu passer et s'évanouir bien d'autres orages ils n'ont fait qu'enlever la poussière dont sa vieille tête

est couverte.

Dans tout ce récit mêlé de traits et pressé à la façon de Tacite, n'oublions jamais que l'écrivain lui-même a dit plus haut: « Je ne m'occupe pas d'une vie particulière de Bo« naparte, je trace l'abrégé

et le résumé de ses actions; je < < < peins, »> etc.

P. 434. Miollis, l'inaugurateur de la fête de Virgile.

Retiré dans ses foyers de Provence, le général Miollis

disait un jour à quelques-uns de ses compatriotes, qui me l'ont répété : « C'est pourtant moi qui ai donné aux Ita< < liens la fête de Virgile; et, comme je ne savais comment « faire figurer au milieu du festin le Cygne de Mantoue," j'imaginai de leur faire servir sous ses plumes un gros < < canard blanc. > >

«

P. 438. Les souvenirs du génie des arts que protégea la puissance pontificale pouvaient suivre et consoler un prince captif et dépouillé.

Convenons-en, ce souvenir des beautés de Rome qui pouvait en effet émouvoir l'ancien ambassadeur, lorsque, en 1839, il écrivait ces belles pages, n'avait pas le même charme pour consoler un pape « dépouillé ». Mais rien n'est au-dessus de ce récit de la captivité. On y sent partout le courage et la résistance de l'auteur faisant cortége à la fermeté résignée du pontife, et partout on entrevoit la victoire de la victime sur la toute-puissance du persécu

teur.

P. 452. Bonaparte a inventé la grande guerre. Il ne s'occupait point de retraites il allait droit devant lui, comme ces voies

romaines qui traversent sans se détourner les précipices et les montagnes.

Je suis pour quelque chose dans cette similitude pittoresques, et en voici l'occasion. — « J'ai remarqué» (c'est M. de Chateaubriand qui parle) « ce que dans vos Souve«nirs de l'Orient vous dites des torrents de la Calabre < < se précipitant dans le détroit de Messine: on les pren< < drait pour de larges voies romaines et cette illusion < < d'optique je la retrouve dans ma mémoire. En effet, < < les voies romaines ou les torrents vus de loin semblent « franchir tous les obstacles en ligne directe et sans

:

« détours. C'est aussi comme la lave inflexible du Vé« suve, ou mieux encore, au figuré, comme le passage « éphémère d'un despote conquérant. » — Voilà l'image telle qu'elle éclatait aux yeux de l'écrivain avant d'aller se refléter dans ses pages d'Outre-Tombe.

P. 460. Tout paraît achevé... Bonaparte a obtenu la seule chose qui lui manquait : En arrière comme en avant, il est désormais le maître des siècles, s'il se veut enfin fixer au sommet; mais il a la puissance d'arrêter le monde, et n'a pas celle de s'arrêter; il ira jusqu'à ce qu'il ait conquis la dernière couronne qui donne du prix à toutes les autres, la couronne du malheur. Ainsi finit le tableau historique de l'année 1809, à côté de bien des traits que je dois passer sous silence, le lecteur aura sans doute remarqué ceux-ci.

« La sorte de sublime démence qui agitait Bonaparte, <«< il la communiquait à ses victimes. > >

— A Tilsitt : —

« Le sort du monde flottait sur le Niémen, où il devait

< < s'accomplir. > >

A propos du Tyrolien Hofer.

« Au milieu des prosternations, quand on trouve un < < homme debout, on respire.

Au siége de Saragosse.

« Les ruines de Sagonte applaudirent. »

—

A propos du pape Pie VII. —

« Un prêtre de soixante et onze ans, sans un soldat, <«< tenait en échec l'Empire. > >

- Enfin, après l'invasion de l'Espagne commencée, revient sous le burin historique cette grande image.

« On avait tant de gloire, qu'on ne craignait pas de sou< < lever contre soi les restes du Cid, comme on n'avait pas «< craint d'irriter l'ombre de Condé. > >

Ces coups de tonnerre du génie réveillent tout le monde. Mais ce n'est pas là seulement ce qu'il faut remarquer dans ce cinquième volume. Il faut y voir aussi la rapidité du style, la clarté du récit, le grand art de peindre.. Voilà où s'applique ce qu'a dit avec tant de

justesse un jeune critique qu'on n'accusera point de partialité envers M. de Chateaubriand :

« C'est un écrivain de la grande école, du bon temps « de la langue française, de ce temps où la lucidité faisait « le mérite principal du style, où on ne pouvait écrire qu'à <«< la condition de se comprendre bien soi-même et de se <«< faire bien comprendre des autres. Le style de M. de < < Chateaubriand est net avant même d'être brillant. Alors <«< même que le fond des idées est parfois vague, le con« tour de la phrase est toujours précis. Chaque membre <«< son sens déterminé; chaque mot, même étrange, a sa <«< valeur. Les combinaisons des mots sont quelquefois « forcées, jamais jetées à l'aventure. Parfois le style même «< a fait à la pensée une heureuse violence, et l'a forcée de « s'éclaircir en s'exprimant. »>

Le partisan le plus enthousiaste de M. de Chateaubriand n'aurait pas mieux dit; et ces louanges arrachées à la conscience du petit-fils de madame de Staël compenseront la sévérité des censures.

ÉTUDE

SUR LE TOME SIXIÈME DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1810

1814

Ici je continue à restreindre mes observations; et je signale en passant de rares négligences grammaticales ou des beautés de style. Je n'écris pas pour dispenser de recourir aux Mémoires d'Outre-Tombe; ce serait, surtout dans ce volume, priver le lecteur de fortes et puissantes émotions. Je le répète, j'ai étudié principalement ce texte sous un point de vue littéraire; si quelques réflexions politiques m'échappent de loin en loin, c'est qu'en moi l'habitude d'un autre temps l'emporte, ou qu'un souvenir de mon ancien métier m'entraîne, ou bien enfin que je cherche à mieux faire ressortir ainsi le caractère et le talent de l'homme qui confondait si souvent les lettres et les affaires publiques dans une même pensée. En cette occasion, comme en toutes les autres, le critique, je demande qu'on le remarque, rencontre pour lui-même une situation toute différente de celle de son auteur; il reste

seul de sa personne sur la brèche et se bat, à ses propres risques, quand l'autre, échappé à la scène du monde, n'encourt plus de périls. que pour sa mémoire et a pris pour jamais asile dans le temple de l'immortalité.

P. 22. Une dame de Montmorency, dit Bonaparte dans LasCases, se serait précipitée pour renouer les souliers de l'Impératrice.

Heureux les enfants que Dieu destine à racheter les faiblesses de leurs pères! Cette dame de Montmorency, si malignement désignée à Sainte-Hélène, nous a donné dans sa fille, la princesse de Bauffremont, un modèle de courage et de fidélité.

P. 65. Force fut de renoncer à la bombe des nuées, mais les artifices restèrent à Rostopchine.

Ne fallait-il pas ici une épithète au mot « artifices, »> pour éviter le double sens et rejeter le calembour?

P. 70. Pour moi, la terre fût-elle un globe explosible, je n'hésiterais pas à y mettre le feu s'il s'agissait de délivrer mon pays.

Hyperbole à la Lucain qui ne déplaît pas au premier aspect : Il faut un moment de réflexion pour s'apercevoir que le pays délivré et le libérateur sauteraient en même temps que le globe.

P. 71. Moscou semblait amenée là pour épouser Napoléon. Réminiscence de sa romance du Dernier des Abencerrages, que l'auteur s'amusait parfois à chantonner :

Grenade répond:
Grand roi de Léon,

Au Maure liée
Je suis mariée.

M. de Chateaubriand prêtait une grande attention aux chants

populaires. Il aimait les Folies d'Espagne, les chants du Cid qu'il a imités en vers; puis les couplets bretons et les vieux refrains de nos provinces: « Ces cris de l'âme «< du peuple,» disait-il, « le peignent mieux que des <«< chapitres entiers de son histoire. »

P. 72. La Scritta morta :

La lettre de mort. Terme qui ne signifie pas en italien le testament, mais l'écrit suprême. Et, malgré moi, le mot me remet en mémoire la lettre de mort de Zamire adressée à Tristan de Léonais, dans la Table-Ronde : « Ami Tristan, bien aimé de mon cœur, » etc. Si le lecteur des Mémoires se sentait un moment fatigué de frémir à toutes ces grandes et lugubres images qui s'agitent devant ses yeux, il ne peut mieux faire que de s'attendrir à ces vers si touchants de notre vieille langue, rapportés dans le poëme de Creuzé de Lesser qui eut aussi sa vogue. Il trouvera cette lettre de mort, en style gaulois, et interrompue par la destinée, immédiatement au-dessus de ces mots qu'y ajoute le poëte moderne :

Ici les pleurs et le sang de Zamire

Laissaient pleurer, mais ne laissaient plus lire.

P. 107. Le jour grandissant éclairait des cercles de fantassius roidis et morts autour des bûchers expirés.

Ici règne un peu de confusion, comme pour imiter la fatale retraite de 1812, et un certain abus d'antithèses; un «< ost << sain, » qu'il faut traduire en latin pour le comprendre, exercitus incolumis. « Bien qu'en l'ost des Grégeois Hec«<tor ruast le feu, » a dit Ronsard. Mais le tout aboutit à une grande image militaire : « Rien n'était triste comme

<«< cette diane lugubre, appelant sous les armes des guer< < riers qu'elle ne réveillait plus. » Et dans tout le morceau, comme dans ce que j'en ai cité, il faut remarquer la puissance des épithètes.

Aucun écrivain français n'a possédé à un aussi haut degré que M. de Chateaubriand l'art difficile de l'épithète. Il les coordonne en les multipliant, les frappe toujours d'une pensée ou d'une image, et les soumet aux règles d'une constante harmonie : « Soignons l'épithète,» me disait-il quand il relisait à Londres, en s'apprêtant à la signer, la prose de mes lettres de chancellerie : « l'épithète <«< est aussi fille de l'inspiration. Bien placée, et à image, <«<elle illumine la phrase: oiseuse et vulgaire, elle l'alour« dit. Le grand style du dix-septième siècle la ménage : < < notre école moderne la prodigue, et s'y perd. »>

P. 147. Après tant de calamités et de faits héroïques, il est rude à la fin de n'avoir plus à choisir dans les paroles du sénat qu'entre l'horreur et le mépris.

Dans le cours de cette sanglante ironie, Lacépède, qui parle en son nom, paye pour le Sénat tout entier.

de

Lacépède fut doux et obligeant pour ses compatriotes. En ma qualité d'Agénais, je le vis en 1820, quand il était redevenu à la chambre des pairs collègue de M. de Chateaubriand. Cet aimable savant, encore tout meurtri des secousses politiques, eut le bon goût de ne parler que musique à ma jeunesse, ignare qu'elle était en histoire naturelle. Il aimait encore passionnément dans ses derniers jours ce plaisir de ses premiers ans; et il mêla dans la conversation certains souvenirs des chansons du pays, qu'il n'avait point oubliées, et qu'il fredonnait dans

notre commun langage. C'est l'idiome sonore qu'a immortalisé Jasmin.

P. 167. Te, janitor orci.

M. de Chateaubriand admirait singulièrement cet hymne de Virgile jeté dans l'Eneide comme une riche parure épique. Il le savait en entier par cœur : « Je l'ai appris, » me disait-il, « en face de ces lieux témoins des prodiges « d'Hercule que vous avez vus comme moi, Troie, la « Crète, Némée. Rien ne se grave mieux dans la mémoire < < que des vers dont on a fait soi-même sur place l'appli<«< cation; surtout quand ils émanent de la lyre qui a fait < < vibrer les plus parfaits accords. »

P. 172. Koerner n'a qu'une crainte, celle de mourir en prose: Poésie! poésie! s'écrie-t-il, rends-moi la mort à la clarté du jour.

C'est la parodie d'un hémistiche d'Homère (Iliade, liv. XVII, v. 646), que Boileau s'excuse d'avoir mal traduit ainsi pour éviter, dit-il, d'être faible en notre langue :

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

Mais voici qu'avec ses ménagements le grand interprète de Longin a induit en erreur J. J. Rousseau. Celui-ci commente à son tour, dans l'Émile, la sublime pensée qu'il a lue sans doute uniquement dans la traduction de Boileau: «< Ajax eût craint, » dit-il, « de se mesurer avec « Achille, et défie Jupiter au combat, parce qu'il connaît < < < Achille et ne connaît point Jupiter. » Qui donc

reconnaîtrait ici Ajax travesti en esprit fort du dix-huitième siècle? Je conclus une fois encore que, pour comprendre

—

Homère, et surtout pour le juger, il faut savoir la langue qu'il parlait; et que, fût-on Rousseau, on ne parvient pas sans étude à la deviner.

P. 174. Les femmes se plaisent, disait Tyrtée, à contempler le jeune homme resplendissant et debout.

Voici ce que dit Tyrtée; et j'ai d'autant moins de scrupule à rectifier cette traduction, que l'auteur l'a empruntée toute faite au recueil des petits poëmes grecs du Panthéon littéraire, et s'est ainsi dispensé de la corriger lui-même : <«< Tout sied au jeune guerrier: Tant qu'il « a la brillante fleur de l'âge, les hommes le contemplent, <«<les femmes l'aiment quand il vit, et il est beau même <«< quand il tombe au premier rang. »Or cette noble image de Tyrtée est le reflet d'une plainte du vieux Priam (Iliade, ch. xxi, v. 72.) Car Homère a inspiré, sans exception, tous les poëtes de la Grèce venus après lui.

—

P. 238. Ce fut durant ces jours critiques que je lançai ma brochure de Bonaparte et des Bourbons: on sait quel fut son effet.

« On m'a beaucoup reproché, » me disait à Rome, en 1828, M. de Chateaubriand, « la véhémence de mon écrit < < sur Bonaparte en 1814. On oublie d'abord qu'il fal< < lait frapper le colosse encore

debout, et montrer au « peuple d'un côté celui qui venait de l'appauvrir de sang < < et d'or, en l'humiliant jusqu'à lui faire voir dans l'in< < vasion étrangère une délivrance; de l'autre, cette anti«< que famille qui lui donnait la paix, l'impôt discuté, et « l'hérédité des traditions françaises. Ensuite, adversaire < < constant et reconnu, j'étais dans mon droit. Ah! je n'ai « pas répété alors la moitié de ce que disaient de Napo

« léon tous ces généraux qu'il avait associés à ses en«<treprises; ces ministres qu'il avait accablés de richesses < < et d'honneurs, ces républicains qu'il avait baronisés, «< ces courtisans qui faisaient la vieille parade dans son < < antichambre. Souvenez-vous-en, nous n'étions certes < < pas les plus bruyants parmi les détracteurs, et le zèle < < des ennemis naturels était bien pâle devant la haine des < < amis transfuges. C'était la mode de se ruer sur le lion à « l'agonie :

Ce lion, terreur des forêts,

Pleurant son antique prouesse;

Et qui fut attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse. > >

Puis il ajoutait comme ici: « Mon admiration pour < < Bonaparte a toujours été grande et sincère, alors même <«< que j'attaquais Napoléon avec le plus de vivacité. Je lui <«< saurai toujours gré d'avoir abattu la guillotine à coups « de sabre, et détrôné l'anarchie à coups de victoires; <«< mais lui, se rabaisser au rôle d'usurpateur! »> -((«Etre < < Bonaparte, et se faire Sire! » disait Paul-Louis Courier, «< il aspire à descendre. »>

P. 246. Chénier ne traitait pas Bonaparte avec plus de faveur.

Les vers de M. J. Chénier, cités ici par une sorte de générosité envers l'homme dont l'auteur venait de flétrir la conduite politique, furent composés en 1805, mais ne parurent qu'en 1814; et c'est ainsi que le nom de M. J. Chénier peut se trouver sans anachronisme parmi les publicistes dont les écrits étaient à l'unisson de la célèbre

brochure de M. de Chateaubriand.

P. 253. Les viletés du présent.

Comme je chicanais un jour M. de Chateaubriand sur la nouvelle acception de ce mot «viletés, » qu'il substituait volontiers dans la conversation à « avilissement : > >

« Que voulez-vous? » me dit-il, « à des actes presque <«< inouïs, tant ils sont serviles, il faut des expressions in<«< solites. D'ailleurs, je n'ai eu que la peine de transformer « en substantif l'adjectif que Bonaparte appliquait lui« même à son sénat : Louis XVIII, affirmait-il, a « usurpé la couronne, car il n'a été appelé au trône que « par un vil sénat dont plus de dix membres ont voté la < < mort de Louis XVI. »

—

P. 264. Si l'Empereur avait méprisé les hommes, comme on le lui a reproché, alors le monde reconnaîtrait aujourd'hui qu'il a eu des raisons qui motivaient son mépris. (Ordre du jour du 4 avril 1814.)

Réfutation impériale de l'observation qu'on vient de lire au début de ce volume (p. 4). Napoléon en avait eu connaissance, car elle se trouve, ce me semble, dans la brochure De Bonaparte et des Bourbons. Je la répète ici : - <«< Quant aux peuples, jamais homme n'en a moins < < tenu compte et ne les a plus méprisés que Bonaparte. » - M. de Chateaubriand, auteur de la remarque, met une certaine complaisance à voir ses paroles si vivement commentées; et par qui?

P. 266. En rencontrant pour la première fois le nom du prince de Bénévent, je devrais parler du personnage; mais je réserve son portrait pour la fin de mes Mémoires.

Eh quoi! l'auteur n'en a-t-il pas assez dit déjà? Et ces trois lignes du présent volume: « Le savoir-faire était

« le génie de cet homme de compromis et de marchés. »

« Quand M. de Talleyrand ne conspire pas, il tra

« fique. » — « Madame de Talleyrand que Bonaparte < < avait attachée à son mari comme un écriteau. »

P. 322. On entendait des aides de camp du dernier tyran militaire discuter de la liberté inviolable des peuples, et des régicides soutenir le dogme sacré de la légitimité. Ces métamorphoses seraient odieuses si elles ne tenaient en partie à la flexibilité du génie français.

Cette « flexibilité » ou cette inconstance appartiennent à tous les peuples qui ont subi de grandes révolutions: « Je cause beaucoup, » écrit Cicéron à Atticus, « avec les < < hommes de nos bourgs et de nos campagnes. Ils ne « pensent à autre chose qu'à leurs terres, à leurs petites < < maisons, à leurs petits écus (nihil prorsus aliud curant, « nisi agros, nisi villulas, nisi nummulos suos.) Et voyez <«< comme tout change! Celui qui avait leur confiance, ils <«<le craignent; et ils aiment celui qu'ils redoutaient. Or « je ne puis considérer sans affliction par combien de nos <«< fautes et de nos défauts nous en sommes venus là : « Id, quantis nostris peccatis vitiisque evenerit, non pos« sum sine molestiâ cogitare. »

(Cicéron à Att., liv. VIII, Ep. 13.)

P. 324. Madame de Montcalm.

Cette aimable sœur du duc de Richelieu recherchait beaucoup M. de Chateaubriand au début de la Restauration. Je me souviens avec une sincère reconnaissance qu'elle voulut bien signaler à ma jeunesse plus d'un écueil de ce monde où je venais d'entrer; puis,

quand je partais avec l'ambassadeur pour Londres, elle me dit : « N'espé

< < rez pas vous l'attacher. Chez ces génies qui expriment si « bien le sentiment, le sentiment réside peu. Leur estime, <«< leur confiance même, ne mène pas à l'affection. Trop < < ardemment épris des chimères qu'ils se créent en dedans < < d'eux-mêmes, ils n'aiment rien au dehors. Par une «< pénétration qui leur est propre, ils jugent de prime <«< abord ceux qui les approchent. Dès lors, quand ils se < < sont emparés de vous, ils se mettent à l'aise, car ils sa< < vent que, pour vous garder à jamais, ils n'ont pas même «besoin de la réciprocité. »

P. 325. La conduite et l'ingratitude des personnages élevés par la révolution furent abominables envers celui qu'ils affectent aujourd'hui de regretter et d'admirer.

Et, après cette glose, vient le plus irréfutable développement et la plus éloquente énumération de ses preuves. Puis à côté de ces « impérialistes et libéraux, faisant queue <«< pour jurer haine à la nouvelle dynastie proscrite, amour «< à la race antique qu'ils avaient cent et cent fois con« damnée, » on lit ceci : « Quant à nous, pauvres diables <«< de légitimistes, nous n'étions admis nulle part, on nous «< comptait pour rien; on nous recommandait de ne pas <«< crier trop haut Vive le roi! d'autres s'étant chargés de <«< ce soin. » C'est la dialectique pressée du logicien et l'ironie du misanthrope, suivies d'un saisissant tableau tracé par la main d'un grand peintre.

P. 334. Madame de Duras, femme excellente, qui me permettait de l'appeler ma sœur.

Madame la duchesse de Duras cherchait à prolonger jusqu'à Londres sa fraternelle influence au profit de M. de Chateaubriand. Voici quelques lignes de l'une des nom

breuses lettres qu'elle m'adressait pour tenir en haleine ma sollicitude journalière des intérêts de l'ambassadeur.

« M. de Chateaubriand ne gâte pas ses amis. J'ai peur « qu'il ne soit un peu gâté lui-même par leur dévoue«< ment. Il ne répond jamais rien qui ait rapport à ce qu'on « lui écrit, et je ne suis pas sûre qu'il le lise. Faites-moi « le plaisir de lui donner quelques bons conseils à ce sujet, <«<et tâchez qu'ils ne soient pas perdus comme les miens... « On est bien occupé ici de la mort du duc de Richelieu; «< c'est une perte pour la France, en regardant plus loin « que le moment actuel; mais c'est ce qu'on fait rarement. « Je voudrais bien avoir sur cet événement l'avis de votre <«< chef, et j'ai recours à vous dans ma détresse; car il < < m'est impossible d'avoir une réponse de M. de Chateau<«< briand, et ses lettres ont toujours l'air d'être écrites le « pied dans l'étrier. Dans le peu qu'il me dit, il m'effraye; « et je tremble de ses énormes dépenses. J'ai vécu si long< < temps à Londres, que je sais comme on y est entraîné <«< bien plus loin qu'on ne veut. Veillez à cela, de grâce, < < pour lui épargner les dettes et les embarras de fortune, « qui viennent, dans l'ordre des chagrins, tout de suite <«< après ceux du cœur. » (24 mai 1822.)

P. 377. Pourquoi ai-je été jeté dans cette troupe de médiocrités qui me prenaient pour un écervelé quand je parlais courage; pour un révolutionnaire quand je parlais liberté?

Que de fois l'auteur m'a fait entendre cette amère pensée, et presque dans les mêmes termes! «< Aveugles minis«< tres, » me disait-il encore au mois de mars 1830, « ils « courent à la ruine de la monarchie: la cécité ne tient « pas lieu de vaillance, et n'a jamais remporté de vic< < toires. > >

P. 378. Courir sus en 1815! courir sus! et sus qui? sus un loup? sus un chef de brigands? sus un seigneur félon? Non : sus Napoléon qui avait couru sus les rois, les avait saisis et marqués pour jamais à l'épaule de son N ineffaçable.

Quelle verve! Il y a dans ses deux pages une admirable invective arrachée à l'indignation du Français contre ces mêmes aveugles ministres dont il allait partager les dangers et l'exil.

P. 385. A l'aube, je vis des corbeaux descendre paisiblement des ormes.

Au rebours des Romains, M. de Chateaubriand n'attachait aucun triste présage à la présence de ces corbeaux qui saluent ici son départ pour Gand; et il les aimait presque autant que les chats.

P. 387. Quant au vieux prince de Condé, les choses étaient un peu brouillées dans sa cervelle.

Pourquoi rire d'un vieillard tombé en enfance, quand on a si noblement parlé de son petit-fils, et que tous deux s'appelaient Condé? Voici, pour pendant de ce tableau, ce que M. de Chateaubriand a dit ailleurs du vieux capitaine en cheveux blancs : « Le patriarche de la gloire donna sa «< bénédiction à ses enfants, pleura sur sa tribu dispersée, < < et vit tomber toutes les tentes de son camp avec la dou< < leur d'un homme qui voit s'écrouler les toits paternels. > > (Vie de M. le duc de Berry, licenciement de l'armée de Condé.)

P. 394. M. de Lally-Tolendal prononçait des discours plus amples, plus joufflus encore que sa personne.

Ce portrait satirique de M. de Lally-Tolendal ne pouvait se lire qu'après la mort du peintre et du modèle. L'allu

sion qui le termine n'est pas encore assez ténébreuse et aurait dû ne se comprendre jamais. Quand il raillait Polyphème, Ulysse venait d'échapper à ses mains, et n'était pas encore hors de son atteinte.

P. 395. Un homme vous protége par ce qu'il vaut, une femme par ce que vous valez: voilà pourquoi de ces deux empires l'un est si odieux, l'autre si doux.

Aperçu délicat et fin, merveilleusement exprimé. « Il y «<a, » me disait à Londres M. de Chateaubriand, «< une < < distance énorme entre la femme anglaise et la femme <«< française quant à leur influence sociale. Ici, elles n'exer«< cent que l'empire de la beauté dans un rayon très-res<«< treint. Chez nous, elles y joignent le caractère et do« minent au loin par l'esprit. En Angleterre, elles se <«< dévouent; à Paris, elles dirigent et protégent. Rappro«< chez les héroïnes de Shakspeare de celles de Corneille, « Émilie de Cordélia, et vous jugerez parfaitement des «< différences qui distinguent encore les femmes des deux < < pays. »

«

P. 397. Il était bien bon, ce duc de Bellune!

M. de Chateaubriand m'avait désigné pour accompagner à Vienne M. le duc de Bellune et m'avait dit : « Quand on « m'a nommé premier secrétaire d'ambassade du cardinal <«< Fesch à Rome, on m'a fait entendre que, l'intelligence diplomatique de l'ambassadeur n'étant pas très-développée, je me trouverais bientôt le maître des affaires; on < < peut vous en dire tout autant. - M. le duc de Bellune refusa. Mais quoi! à l'époque qu'il rappelait, M. de Chateaubriand lui-même « ignorait jusqu'au premier mot de < < la diplomatie pratique » (T. V, p. 123); et quand, de

»

venu ministre des affaires étrangères, « il destinait le < < maréchal Victor à l'ambassade d'Autriche, il n'avait pas < < sans doute oublié qu'un aussi bon esprit et une si ex«< cellente nature n'avaient pas besoin d'apprentissage. » (Ibid.)

P. 398. M. de Vaublanc disait avoir de tout dans son portefeuille.

Et c'était vrai. M. de Vaublanc, tantôt préfet à Marseille, tantôt ministre de l'intérieur à Paris, avait eu la bonté d'entr'ouvrir pour moi ce portefeuille d'où devaient sortir plus tard des poëmes, des tragédies et de curieux mémoires sur son temps.

P. 401. M. de Laborie multipliant ses courses autant que ses billets.

Pour perdre le moins de temps possible, M. de Laborie, toujours pressé, abrégeait souvent les phrases de ses billets de manière à les rendre énigmatiques. On se souvient encore dans sa paroisse de celui qu'il adressait à son curé, compris dans l'une de ses incessantes combinaisons politiques ou religieuses. ---- « Curé. Affaire. Demain, déjeu< < ner. Poulet : si tendre,rôti; si dur, bouilli: à vous. L. > > M. de Chateaubriand ne parlait jamais de M. de Laborie sans rire, et il s'en servait pourtant comme bien d'autres.

P. 410. Les Français seuls savent diner avec méthode, comme eux seuls savent composer un livre.

Je me souviens de l'axiome; et M. de Chateaubriand le développait ainsi : « Les livres d'outre-Rhin et d'outre< < Manche sont des fatras désordonnés ; on les écrit, on ne<«< les compose pas. Voyez aussi les tables purement anglai

< < ses ou allemandes, on y mange, on y boit surtout, mais « on n'y dîne pas. Je me tais sur l'Espagne et sur l'Italie, < < où la cuisine est totalement méconnue. En France! « on festine; l'œil, le palais, l'intelligence, jouissent à la « fois. Témoin mon illustre et fidèle Montmirel ! Il a fait <«< l'ambassade de Londres, le congrès de Vérone, le mi« nistère de la rue des Capucines à Paris. Il est créateur, « il est génie que n'a-t-il pu inventer l'art de dîner deux <«< fois! » Je dois le dire aussi, la gloire de Montmirel, que j'ai eu l'honneur d'avoir sous mes ordres, comme on vient de le voir, en ma qualité de surintendant du ménage de l'ambassadeur, ne s'arrêta pas comme nos carrières politiques. Il porta très-avant l'honneur de la fourchette française, et sa renommée est aujourd'hui une sorte de tradition. Son pudding à la Chateaubriand, né à cette époque, donna le jour au pudding à la Nesselrode, qui régna un peu plus tard; et tous les deux revivent, en se confondant, dans le pudding à la diplomate, lequel, m'a-t-on dit, vient de recueillir, au congrès de Paris (1856), les suffrages les mieux mérités.

P. 414. Nous nous mîmes sur les mérites de Thucydide, que le vin nous faisait trouver clair comme de l'eau.

Jeu de mots antithétique d'un goût contestable. Ce reproche d'obscurité que M. de Chateaubriand adresse ici indirectement à Thucydide, et qui a prévalu, ne me parait pas fondé. Cicéron semblerait l'avoir soulevé le premier et mis à la mode. Mais peut-être n'a-t-on pas pris garde à ce qu'en dit l'orateur romain. Ce sont les harangues de Thucydide seulement qu'il critique et qu'il trouve dans leurs sentences multipliées, entachées d'obscurités; .de sorte qu'on « n'en peut rien tirer pour l'usage public du Fo

<«< rum. Mais il est, » dit-il ailleurs, « d'une élocution « si juste et si pressée, qu'on ne sait si les mots ornent «< les pensées, ou les pensées les mots. » Il est très-vrai qu'on ne peut lire Thucydide aussi couramment qu'Hérodote ou même Xénophon; et qu'il faut s'arrêter de temps en temps pour étudier le secret de sa pensée. N'en est-il pas ainsi de Tacite, et pourtant l'historien des Césars n'est obscur que pour ceux qui ne veulent pas comprendre ses grands enseignements. On peut ajouter que l'idiome grec, parvenu chez

Thucydide au plus haut degré de concision et d'atticisme, devient aussi un obstacle à notre compréhension. Mais c'est là un argument contre notre savoir ou notre propre intelligence, et non contre la clarté de l'écrivain.

P 439, L'Angleterre, dans ses négociations avec les cabinets, se sert toujours d'un langage libéral qui n'est qu'une précaution contre la tribune parlementaire.

C'est ainsi que récemment, tout en déployant à Westminster le drapeau de la non-intervention, le gouvernement britannique des Grandes-Indes vient de confisquer au profit des léopards le royaume d'Oude. «Que font-ils donc <«< dans les Grandes-Indes pour la liberté de cent millions < < de blancs ou de jaunes, ces hommes d'État devenus tout <«< d'un coup si scrupuleux, et passionnés de si fraîche date < < pour la liberté des nègres? » (Politique de la Restauration, p. 95.)

P. 461. Ce sénat qui rampait à ses pieds, maintenant blotti dans la pairie, n'avait-il pas décrété la déchéance de son bienfaiteur?

M. de Chateaubriand avait un fonds de verve inépuisable contre le Sénat et les jureurs: et, un jour qu'il avait lu de

vant moi, à l'évêque d'Hermopolis, cette diatribe sur « l'avalanche des parjures », et l'imposant tableau d'histoire qui la couronne, à ce trait : « Deux parjures équiva< < < lent-ils à la fidélité? » <«< Pourquoi pas? » interrompit en souriant M. Frayssinous, « puisque deux néga< < < tions valent une affirmation? »>

Ici, pour vous épargner quelque fatigue, ami lecteur, je réunis dans une seule note certains traits que vous aurez passés trop vite avec moi dans l'entraînement du récit : Ainsi de Bonaparte au

Kremlin:

« L'homme touchait à la folie; mais ses songes < < < étaient encore d'un esprit immense. » --«Comment fuir? les flammes attroupées bloquent la «porte de la citadelle. » Image et expression hardies!

A l'entrée des alliés :

— « Je sentais mon exaspération s'accroître contre «<l'homme dont la gloire nous avait réduits à cette honte.> > Enfin, quand vient le Sénat, l'épigramme satirique jaillit à pleine bouche :

< < Il y a des temps où l'on ne doit dépenser le mé«< pris qu'avec économie, à cause du grand nombre de « nécessiteux. »

« Ces divers tripotiers maniaient dans leurs sales et <«< petites mains le sort de l'un des plus grands hommes < < de l'histoire et la destinée du monde. > >

«L'effronterie de ces sénateurs qui, au milieu de < < l'invasion de la patrie, ne se perdent pas de vue un mo< < ment, frappe même dans l'immensité des événements < < publics. > >

Pour échapper à toutes ces virulences de l'expression et de la pensée, redisons avec l'auteur :

< < Dieu, en sa patiente éternité, amène tôt ou tard la

«

justice; dans les moments du sommeil apparent du ciel, <«< il sera toujours beau que la désapprobation d'un hon« nête homme veille et qu'elle demeure comme un frein « à l'absolu pouvoir. La France ne reniera point de no«bles âmes qui réclamèrent contre sa servitude. > >

ÉTUDE

SUR LE TOME SEPTIÈME DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1815

1824

A la fin de ce septième volume, viennent se placer par ordre de date le Congrès de Vérone et le séjour à « l'hô< < tellerie > > des affaires étrangères. M. de Chateaubriand, qui les a déjà racontés dans une histoire séparée, a renvoyé aux Mémoires d'Outre-Tombe, tout ce qu'il a dû retrancher d'un récit publié de son vivant. Voici ce qui s'était passé à ce sujet; je le retrouve sur mes notes journalières sous la date du 26 avril 1843, et je le dis ici d'avance.

< < Je ne veux pas oublier, et je l'écris aussitôt pour cet effet, que M. Delloye, ancien officier supérieur de la garde royale, maintenant éditeur-libraire, vient de me répéter en détail tout ce qu'il m'a dit succinctement dès 1837, quand il mettait sous presse l'Histoire du Congrès de Vérone. Effrayé des révélations que contenait la copie primitive de cet ouvrage, il en avait communiqué les feuilles à plu

sieurs actionnaires de la société formée pour acquérir les œuvres de M. de Chateaubriand; ceux-ci le chargèrent de transmettre à l'auteur leurs doléances contre les atteintes portées au caractère de quelques-uns de leurs proches par des appréciations trop rigoureuses. A ces justes instances, M. Delloye n'avait pu obtenir ni satisfaction ni réponse. On ne lui accorda pas même une atténuation de la cruelle phrase sur le boulet du Trocadéro, appliquée à M. le Dauphin «Que ce boulet ne l'emporta-t-il! » Phrase qu'un remords fit sacrifier plus tard. Le consciencieux éditeur m'exprima vivement ses appréhensions sur le danger privé et public de toutes les indiscrétions qu'il n'avait pu étouffer. Il me fit lire de nombreuses lettres que je connaissais depuis longtemps sous la forme d'autographes et que je voyais pour la première fois reluire imprimées. Il y avait, en effet, à cette entière publicité un double péril, d'abord pour l'Etat, dont quelques arcanes allaient se trouver dévoilés, ensuite pour nous-mêmes, en ce qui pouvait nous rester de relations intimes avec nos anciens collègues politiques; et certains hommes, après avoir dirigé les cabinets de l'Europe de notre temps, les dirigeaient encore. Nos portraits de l'empereur de Russie, du roi Georges IV, de M. de Metternich, de M. Canning, etc., allaient ainsi paraître au grand jour, après avoir été de notre part la stricte exécution de l'un de nos devoirs les plus impérieux et les plus secrets. Je me souviens, par exemple, que M. de la Ferronnays avait esquissé la physionomie d'un diplomate, bien connu de lui et de moi, sous quelques traits aussi exacts que pittoresques; et aucune de ces vives couleurs n'avait été ni éteinte ni adoucie sous la plume de l'historien du Congrès. Je fus alarmě, je l'avoue, d'une publicité si peu mesurée; il me sembla que, quelque haute que fût encore ou qu'eût été la place occupée par M. de Chateaubriand dans les conseils des rois ou dans l'admiration des peuples, il ne pouvait faire connaître une telle correspondance sans l'autorisation de ceux qui l'avaient signée, sous le prétexte qu'elles avaient été adressées au département dont il était alors le chef. J'avertis, et je le devais à notre amitié, M. de la Ferronnays des surprises qui nous étaient préparées pour tenter de les prévenir,

nous nous rendîmes ensemble chez M. de Chateaubriand qui avait déjà livré à l'imprimeur la copie (style typographique) des quatre volumes de l'Histoire du Congrès de Vérone; c'était ainsi quatre-vingt mille francs (vingt mille francs par volume) qui lui revenaient aux termes de ses traités avec la société nantie du droit de publier ses œuvres futures. Nos réclamations incessantes, appuyées des plaintes de quelques actionnaires, entraînèrent la suppression d'une telle quantité de documents diplomatiques, que l'ouvrage demeura réduit à ses deux volumes actuels. Il fut convenu que M. Delloye détruirait tout ce qu'il avait déjà imprimé des deux volumes retranchés. Il en garda seulement un exemplaire en feuilles, sur lequel il nota de sa main toutes les ratures exigées, consenties ou refusées. Or, cet exemplaire, s'il n'a été détruit, excitera certainement un jour une grande curiosité.

Ce n'est pas de très-bonne grâce que M. de Chateaubriand avait accepté tous ces genres de sacrifices. Aussi, dès qu'il me revit, il me dit en souriant, mais avec quelque amertume, que nous lui coûtions, M. de la Ferronnays et moi, quarante mille francs : « Cela vaut mieux, » répliquai-je, «< que d'irréparables regrets. » — « Vous ne « vous êtes pas tous les deux, » continua-t-il, « placés < < assez en dehors de votre siècle. Il faut envisager les

> >

<«< affaires publiques de loin et dégager d'avance l'avenir. < < Que restera-t-il de mon Histoire du Congrès de Vérone? « Un monument dressé à la gloire de la Restauration; et « vous ferez plus tard, quand vous croirez le danger « amoindri, la Ferronnays ou vous, et par le même «< motif, ce que vous m'empêchez de faire aujourd'hui. « Au reste, votre délicatesse et vos scrupules conviennent «< à votre âge; mais pour moi, j'en ai fini avec le monde, < < les hommes et la vie. »

P. 10. M. de Blacas; cet homme m'a toujours été contraire.

Qui le sait mieux que moi? « Eh bien, » me disait M. de Blacas au mois de mars 1830, « M. de Chateaubriand <«< est-il toujours aussi sombre dans ses pronostics? > > Plus que jamais; car il croit la monarchie perdue. » <«< C'est bizarre; il lui reconnaissait plus d'avenir quand « elle n'était pas encore revenue de Gand! Il est incom« préhensible. » Hélas! c'est que, comme le triste oiseau qu'il aimait et dont Virgile a fait un augure de la tempête, M. de Chateaubriand «marchait seul avec lui-même, pré< < sageant l'orage » qui allait emporter à la fois son inutile prévoyance et la confiante fidélité de M. de Blacas.

P. 18. Madame de Chateaubriand, grande bonapartiste, mais qui n'aime pas les coups de canon.

L'auteur, un jour, disait devant moi en souriant à madame de Chateaubriand : « Je vous reconnais toutes les «< vertus, même celle d'être bonapartiste; convenez que <«< cela ne vous a pas menée loin. > > « Et vous? > > repritelle vivement, « où en êtes-vous avec votre imbécile fidé< < lité doublée d'une probité plus sotte encore? Ah! grand « écrivain, si vous aviez su tirer de votre ministère la

< < moitié du profit que vous reprochez à certain évêque‹ ministre plus fûté que vous, à l'heure qu'il est, j'aurais « doré deux ou trois dômes à l'infirmerie Marie-Thérèse. » Et le mari que fit-il? Il se prit à rire.

P. 19. Atala était une grande petite fille dégingandée qui courait le monde toute seule.

A Londres, je montrai à M. de Chateaubriand la traduction d'Atala en grec moderne. Il s'amusait à m'en faire lire quelques fragments pour juger de l'harmonie et pour y reconnaître au passage les termes du grec ancien : < < Lisez-moi, » me dit-il un jour, « Chactas et le Père

<«< : Aubry auprès de la jeune mourante - Mon père, ce « remède rendra-t-il la vie à Atala? Oui, mon fils, dit

«

< < le vieillard en tombant dans mes bras, la vie éternelle! < < Atala venait d'expirer. Je ne comprends qu'à demi, «<le grec moderne, »> ajouta-t-il après ma lecture, « mais il « me semble que c'est traînant là où il fallait être court. » Or cette critique de M. de Chateaubriand est revenue plus tard dans mon souvenir quand j'ai trouvé une heureuse imitation de sa pensée, et cette fois merveilleusement concise, chez le mieux inspiré de ses imitateurs. C'est ce vers du prologue de Jocelyn:

Il a gagné la mort ! Oui, lui dis-je, et le ciel.

Les deux poëtes du dix-neuvième siècle n'avaient-ils donc pas

alors l'un et l'autre dans leur mémoire la sublime parole du vieux Corneille?

Où le conduisez-vous? A la mort.

P. 20. Bataille de Waterloo.

- A la gloire!

Je n'ai point oublié l'émotion profonde que nous laissa

cette vue de la bataille de Waterloo, prise d'un des fossés de la campagne de Gand, pendant la lecture de ce fragment chez madame Récamier. Mais, quand vinrent les grands traits qui la terminent : « Deux fois les Français < < ont crié Victoire! deux fois leurs cris sont étouffés sous < < la pression des colonnes ennemies. Le feu de nos lignes «< s'éteint; les cartouches sont épuisées; quelques grena«<diers blessés, au milieu de trente mille morts, de cent <«< mille boulets sanglants, refroidis à leurs pieds, restent < < debout, appuyés sur leur mousquet, baïonnette bri«sée, canon sans charge. Non loin d'eux, l'homme des < < batailles écoutait, l'œil fixe, le dernier coup de canon < < qu'il devait entendre de sa vie. »

A nos applaudissements répétés, l'auteur resta triste, pensif et muet. On eût dit que les grandes ombres qu'il venait d'évoquer lui apparaissaient encore.

P. 24. Puis, tout à coup, au milieu de sa colère, il s'élance sur son cheval, et fuit.

Voilà l'image et le trait au bout de la narration historique. C'est plus rapide encore que Quinte-Curce: Darius tanti modo exercitus

rex.......... fugiebat.

P. 33. Ney se leva et dit.

Ces scènes dramatiques d'un pouvoir qui tombe, où figurent le maréchal Ney, MM. de Pontécoulant et de Labédoyère, il faut les relire dans le brûlant tableau qu'en fait M. Villemain, témoin oculaire. (Souvenirs contemporains, t. II, p. 325.) « J'ai toujours eu beaucoup de goût pour « M. Villemain, » me disait M. de Chateaubriand, « même « quand, sous la Restauration, j'avais à souffrir de son <«< opposition qui a précédé la mienne. C'est l'écrivain le

plus élégant, l'esprit le plus fin, l'ami le plus passionné <«< de la grande littérature. Mais, tout classique que Fonta« nes l'ait rendu, il garde encore quelque chose de mon « école en l'épurant. Et certes je n'ai pour ma part qu'à < < l'en remercier. » Or ne pourrait-on pas croire que pour écrire ces Cent-Jours, en ce qui concerne Paris, le « pro« meneur de Gand » a consulté plus d'une fois la mémoire ou même les notes du jeune observateur demeuré aux bords de la Seine?

«

P. 65. Tout à coup la porte s'ouvre; entre silencieusement le Vice appuyé sur le bras du Crime.

—

Et plus haut : « M. de Talleyrand méprisé par Fou<«< ché! Je m'intéresse bêtement à M. de Talleyrand. »

« M. de Talleyrand était une vraie tendresse. > >

Je crois l'avoir déjà dit, tous ces mots aigus comme le stylet de Juvenal ont rencontré d'avance leur punition dans la visite suprême que M. de Talleyrand rendit à l'auteur en 1824. Cette perfide politesse de l'impassible diplomate décida la disgrâce du dédaigneux ministre.

P. 66. Le bailli de Crussol, survivant de Malte.

M. de Chateaubriand était aussi un survivant de Malte, et le mot porte ici jusque sur sa boutonnière où, pendant longtemps, je n'ai vu que le ruban noir de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, à côté de la croix du Saint-Sépulcre. Un jour que nous visitions ensemble à Rome l'Aventin, comme nous entrions dans l'église de SainteMarie-du-Prieuré, bâtie sur les ruines du temple de la Bonne Déesse. « C'était,» me dit-il, « une noble institution «< que cet ordre de Malte dont l'église où nous nous trou<«<vons est aujourd'hui le refuge! Dans nos voyages en

4

« Orient, ne vous êtes-vous pas bien des fois senti fier < < de lui appartenir? J'ai été, comme bien d'autres, chargé < < de rubans; et ils ne m'ont pas servi à enchaîner la for« tune. Mais au moins cette croix de Malte, vestige des « croisades, m'a inoculé une invincible inimitié contre « l'Infidèle, et je retrouve avec joie nos insignes sur le <«< < mont Aventin. Ici les mystères licencieux de Cybèle < < ont fait place aux emblèmes des défenseurs de la foi. <«<Le christianisme a tout purifié. »

P. 72. Les cygnes noirs de la Malmaison.

Les cygnes noirs, qui avaient disparu de la Malmaison en 1815, y étaient revenus en 1824: « Je m'en suis «< assuré en m'y promenant, » comme dit l'auteur. Maintenant ces beaux oiseaux de l'Océanie ont-ils changé de séjour comme la fortune? nagent-ils aujourd'hui pour les plaisirs d'une reine de la maison de Bourbon ou bien ontils fui nos émeutes et nos orages politiques? « Le cygne, » dit Buffon, « est en paix avec toute la nature : il vit en <«< ami plutôt qu'en roi : il n'est que le chef, le premier « habitant d'une république tranquille, où les citoyens <«< n'ont rien à craindre d'un maître qui ne leur demande « qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et < < liberté. > > Certes, jamais, malgré son penchant pour les cygnes, M. de Chateaubriand n'eût fait grâce à cette dernière phrase, où les qui et les que, ses ennemis constants, se montrent si touffus.

—

P. 76. Qui sait si un jour la France ne tournera pas les yeux vers vous, lorsque, à l'école de la liberté, vous aurez appris le respect des lois? Vous reviendrez alors, non en ravisseur qui

fond sur sa proie, mais en grand citoyen pacificateur de son

pays.

Cette apostrophe que M. de Chateaubriand adresse fictivement au Napoléon du 20 mars 1815, il ne faut pas oublier en la lisant en 1858, qu'elle a été écrite en 1840.

P. 77. Encore si les visirs du calife dépouillé s'étaient contentés de lui tourner le dos... Oncques ne fut plus complet abandon.

Ici je n'ajouterai rien au tableau tracé par l'écrivain de l'isolement qui se fait autour de la puissance et même du génie, dès qu'ils sont tombés. C'est l'histoire de toutes les époques; je remarquerai seulement que cette tournure de phrase vieillie, oncques ne, était familière à l'auteur quand il voulait donner plus d'énergie à sa pensée.

P. 90. M. et madame Bertrand, MM. de Montholon, Gourgaud et Las-Cases, volontaires et généreux passagers sur la planche submergée !

Un peu plus haut, vous avez lu : « Moi qui crois à la «< légitimité des bienfaits et à la souveraineté du malheur, « si j'avais servi Bonaparte, je ne l'aurais pas quitté. »

P. 106. Décret du Sénat : « Considérant que la liberté de la presse a été constamment soumise à la censure arbitraire de la police, et qu'en même temps il s'est toujours servi de la presse pour remplir la France et l'Europe de faits controuvés, de maximes fausses, etc.

Ainsi disait de son bienfaiteur le décret du Sénat devenu tout d'un coup si chatouilleux à l'endroit de la liberté de la presse, et voici comment M. de Chateaubriand vengeait l'Empereur, à qui il ne devait rien, des insultes de ses impériales créatures: « Il résulte de ces remarques que

Bonaparte était un poëte en action, un génie immense <«< < dans la guerre, un esprit infatigable, habile et sensé <«< dans l'administration, un législateur laborieux et rai< < sonnable.» (P. 94.) Qui donc l'emporte ici de l'adversaire constant mais généreux, ou des serviteurs infidèles qu'entraînait la fortune?

P. 115. Les Français vont instinctivement au pouvoir; ils n'aiment point la liberté; l'égalité seule est leur idole.

—

Observation favorite de M. de Chateaubriand; il la répétait sur tous les tons. On vient de lire (p. 60) : « Li« béraux et royalistes inclinaient au gouvernement absolu « c'est le tempérament et le train de la France. »> < < La < < France, » me disait-il souvent, « est ivre d'égalité, mais « de liberté ne se soucie guères. » On lit plus loin : « Le despotisme que Bonaparte a laissé dans l'air descen<«< < dra sur nous en forteresses. » embastillé !

—

Prophétique! Paris

P. 130. A l'extrémité de notre hémisphère, on entend, dit Tacite, le bruit que fait le soleil en s'immergeant: Sonum immergentis audiri.

Superstition des peuples de la Germanie que l'auteur prête à la France, « ce grand nid de soldats, » quand elle voit s'éteindre sous les flots le géant de Sainte-Hélène.

Audiet Herculeo stridentem gurgite solem.

(JUVENAL, sat. XIV, v. 280.)

P. 145. Napoléon ne se choqua point de cette simple appellation, Monsieur.

C'est cette appellation de monsieur, sir, que les Anglais donnent à leurs rois, n'en ayant point d'autre pour eux

mêmes, « puisque sir, en leur langue, est autant que sei<«< gneur; » et c'est le même mot qu'après l'avoir appliqué à bon nombre de gentilshommes nous donnons aussi à nos rois, quand nous en avons.

P. 155. Il ordonna d'envoyer son cœur à Marie-Louise.

Ces volontés suprêmes de Bonaparte nous occupaient fréquemment à Londres. M. de Chateaubriand y revenait volontiers. « Pourquoi donc ce cœur à Marie-Louise?» disait-il; «< elle le fera embaumer par le général Neipperg. < < < L'ombre de Joséphine en était plus digne. »

P. 167. Tout le bruit qu'il avait fait sur cette terre ne pénétrait pas à deux lignes au-dessous.

on y

Ici l'auteur a eu en vue le style de Pascal; l'édition de la Presse portait, « ne pénétrait pas six pieds au-des<«< sous. » Une variante tardive a donné le nouveau texte; voit que, si M. de Chateaubriand cherchait à rivaliser avec Bossuet, son constant modèle, il imitait aussi de Fénelon la sollicitude à châtier, raturer et polir les phrases. Et y en a-t-il beaucoup de la force de celle-ci qu'on vient de lire (p.

121)? « Jamais aucun talent, aucune supé«riorité, ne m'amènera à consentir au pouvoir qui peut <«< d'un mot me priver de mon indépendance, de mes « foyers, de mes amis. Si je ne dis pas de ma fortune et <«< de mon honneur, c'est que la fortune ne me paraît pas <«< valoir la peine qu'on la défende; quant à l'honneur, il « échappe à la tyrannie; c'est l'âme des martyrs. Les « liens l'entourent et ne l'enchaînent pas; il perce la voûte <« des prisons, et emporte avec soi tout l'homme. »

P. 176. Napoléon. « Chateaubriand a reçu de la nature le fen « sacré : ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de

« Racine, c'est celui du prophète; si jamais il arrive au timon <« des affaires, il est possible qu'il s'égare, tant d'autres y ont « trouvé leur perte! Mais ce qui est certain, c'est que tout ce <«< qui est grand et national doit convenir à son génie. »

Au portrait de Napoléon peint par Chateaubriand, succède le portrait de Chateaubriand peint par Napoléon. Quand parut le livre de M. de Montholon, d'où sont extraites ces louanges, M. de Chateaubriand me dit « Voilà le traité de réconciliation entre cette grande mé<«<moire et ma vie. Ma plume d'écrivain politique avait <«< lutte contre son épée de conquérant; il n'a cherché « qu'une gloire, source de larmes pour les peuples; moi, <«< je n'ai voulu que la liberté et le bonheur de la France. « Mais, malgré nos desseins si contraires, nos natures se <«< touchaient par certains côtés. Du haut de son rocher «< lointain, avant de mourir, il a conclu la paix entre nous <«<et pour toujours. » Cependant, même sur ce rocher, le géant de Sainte-Hélène n'avait pas été toujours aussi bienveillant pour l'auteur. M. de Las-Cazes et le docteur Antomarchi rapportent quelques traits de conversations intimes dont la malignité des journaux ou même la jalousie diplomatique s'empara, surtout en Angleterre. Le grand nom de l'ambassadeur, son intuition rapide et profonde des hommes et même des femmes, sa dédaigneuse sauvagerie, froissaient quelques amours-propres à Londres. Il parlait si peu, que, ne pouvant le prendre par ses paroles, on essaya des paroles d'autrui. On fit grand bruit de certaines critiques, échos de Sainte-Hélène; et, malgré son

indifférence aux bourdonnements des salons, M. de Chateaubriand se sentit plus d'une fois piqué. Si j'osais emprunter quelque chose de son langage, je dirais que « ces arguties de pro<«< cureurs-diplomates valaient ce qu'elles pouvaient pour

«<le combat» (p. 2), et que, pour contrebalancer le crédit de l'ambassadeur, on tentait d'attaquer en lui l'écrivain.

P. 184. Qui voudrait voir Pompée ailleurs que dans le sillon de sable élevé par un pauvre affranchi aidé par un vieux légionnaire? Réminiscence de Corneille dont les beaux vers résonnent d'eux-mêmes quand l'heure de la mort est venue pour les grands de la terre :

Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,
› Et d'un peu de poussière élever un tombeau
A celui qui du monde cut le sort le plus beau.

P. 184. Du moins, si on avait suspendu le cercueil au couronnement de l'Arc de Triomphe, si les nations avaient aperçu de loin leur maître porté sur les épaules de ses victoires!

M. de Chateaubriand appuyait cette idée de ses inspirations plus que de ses raisonnements: « Pour cet homme, »> me disait-il, « il ne faut rien de ce qui convient aux autres <«< hommes il n'a point péri en guerrier à Waterloo dans < < sa toute-puissance militaire; il est mort en aigle en«< chaîné, sur un rocher reculé du monde, sans vieillir; «< il n'a point mérité les Invalides. Il n'a point servi son < < pays, comme Turenne, il l'a vaincu et conquis. J'aurais <«< voulu que sa cendre surplombât sur cette ville qu'il a <«< enchaînée, et pût dominer même la colonne où il est « debout sur ses trophées, afin d'étaler aux yeux de tous, < < éclatant comme l'Etoile, le néant de la grandeur hu< < < maine. > >

P. 189. Un froid rigoureux faisait tomber les généraux autour du

char funèbre, comme dans la retraite de Moscou.

En écrivant ceci, l'auteur s'est souvenu d'une improvisation de Victor Hugo:

Jour beau comme la gloire,

Froid comme le tombeau.

Et quand plus loin on lit, p. 192, « un ciel émerveillable, » n'ai-je pas raison de m'écrier à mon tour avec Martial Non est hic, rogo, Cinna, barbarismus?

P. 195. Ah! si du moins j'avais l'insouciance d'un de ces vieux Arabes de rivage que j'ai rencontrés en Afrique. Bercés du murmure de la vague, ils entr'oublient leur existence, et chantent à voix basse une chanson de la mer; ils vont mourir.

«

Ces vieux «< Arabes de rivage » que l'auteur envie < < ra< < sant les ruines de Carthage comme des hirondelles de < < mer,» attendent dans l'oubli de l'opium la fin de leur existence stupéfiée; mais, heureusement pour ses lecteurs et pour la France, l'auteur va vivre et se ressouvenir.

P. 198. Je rougis quand je pense qu'il me faut nasillonner à cette heure d'une foule d'infimes créatures dont je fais partie, êtres douteux et nocturnes que nous fùmes d'une scène dont le large soleil avait disparu.

Phrase répréhensible de tout point, où la retouche de 1845 a produit l'antithèse et la stérilité. Qu'eût dit l'auteur si tout autre que lui l'eût qualifié « d'être douteux < < < et nocturne » et Louis XVIII « d'infime créature? »

P. 200. La Restauration offre du moins un point où l'on peut retrouver de l'importance.

Avec toute cette humeur contre notre « génération mu« tilée, je retrouve ici la conversation de 1837 dont ma Politique de la Restauration a rendu compte (p. 55): <«< Sous la Restauration, la liberté avait remplacé dans nos < < mœurs le despotisme; la nature humaine s'était rele«vée. Il y avait plus d'air dans la poitrine, comme disait.

< < < madame de Staël; la publicité de la parole avait succédé <«< au mutisme; les intelligences et l'esprit littéraires re< < naissaient; et, bien que le Français soit né courtisan, n'importe de qui, toujours est-il qu'on rampait moins < < bas. > >

«

Pour achever de réhabiliter cette époque de notre histoire qu'on se plaît à méconnaître, relisons l'éclatant témoignage de M. Villemain :

"

<«< Savez-vous ce qui donne à la Restauration, à cette époque de paix et de trouble, mobile et contente, qu'un < < violent orage termina si brusquement, une physionomie « à part, un caractère dans l'avenir, un titre durable de ((gloire intellectuelle...... Ce sera surtout qu'à cette épo« que et dans un cours rapide, altéré parfois, mais qui «< tendait à s'épurer, la littérature française fut inspirée «< d'un esprit généreux, qu'elle aima, qu'elle chercha, « qu'elle voulut la science, la liberté, les lois, l'originalité < < dans l'art, et la dignité dans la vie publique. »

(VILLEMAIN, Choix d'études, p. 337.)

P. 205. Mon début à la tribune fut un discours sur l'inamovibilité des juges. Je louais le principe.

Principe repris et abandonné en 1849 ainsi qu'en 1830, comme pour mieux prouver que, même au plus fort de ses révolutions, la France n'est jamais sincèrement amie de la liberté : « La royauté héréditaire, » me disait l'auteur, <«< est le type et la source d'une justice immuable. Nos < < premiers rois étaient nos premiers arbitres. Saint Louis « et Louis XII jugeaient au pied d'un chêne. Mais le temps « de nos grands magistrats est passé; tels que nous som« mes devenus, l'inamovibilité elle-même se courberait < < devant le pouvoir et changerait avec la fortune. »

P. 207. Si l'Europe civilisée voulait m'imposer la charte, j'irais vivre à Constantinople.

Noble élan de fierté patriotique étouffé alors par le huis clos de la chambre des pairs; M. de Chateaubriand le redisait volontiers dans ses conversations intimes. Je l'ai entendu maintes fois alors s'élever avec une énergie indignée contre cette allégation que la charte aurait été imposée par l'étranger en 1814. Les étrangers, disait-il, ne s'en souciaient guère. Elle fut l'œuvre de deux ou trois courtisans, qui déjà à Saint-Ouen voulaient plaire au roi, et le supposaient plus imbu qu'il n'était réellement des idées britanniques. Louis XVIII se rendit à leurs raisonnements avec moins de conviction qu'on ne l'a cru. Il avait trop souffert des autres régimes pour ne pas tenter de celui-ci ; on espérait payer la bienvenue en donnant au pays ce que le pays n'avait plus, des franchises et une ère nouvelle de liberté : « La liberté, » ajoutait-il, « qui donc l'aimait < < sincèrement? Personne; si ce n'est le pauvre émigré, « chevalier de Malte, demeurant d'un autre âge, nommé < < Chateaubriand. » Or c'est cette même liberté que Milton appelait la mère du génie, et que l'auteur a toujours défendue par droit de naissance avec tout le zèle d'un fils privilégié.

P. 209. La révolution continua son cours.

« Nous sommes en pleine rotation de réformes vitales, > > m'a toujours dit M. de Chateaubriand, « elles se contredi«< sent ou se répètent; voilà tout. Après 1793, qui seul a <«< cruellement innové, l'Empire nous rendit l'ancien régime < < avec plus de despotisme; puis Louis XVIII nous a re«< donné 89, que le gouvernement de Juillet, avec une al< < tération de personnes plus que d'institutions, continue. »

P. 212. La Monarchie selon la Charte est un catéchisme constitutionnel.

C'est au moins le code que les Français de notre âge étudièrent de préférence à Delolme et à Blakstone pour prendre une teinte suffisante d'éducation constitutionnelle.

P. 213. Il passe pour constant dans un certain parti qu'une révolution de la nature de la nôtre ne peut finir que par un changement de dynastie; d'autres, plus modérés, disent par un changement dans l'ordre de successibilité à la couronne.

L'auteur, qui écrivait ceci en 1816, apercevait l'écueil de 1850, en le maudissant par avance. N'a-t-il pas vu même bien au delà?

P. 213. Je n'avais pas bravé Bonaparte pour être intimidé par M Decazes.

« L'Empire, » m'a dit M. de Chateaubriand, « avait « supprimé le Mercure, pour un article où j'avais laissé « paraître trop d'amour pour la liberté. La Restauration <«< voulut effacer la Monarchie selon la Charte, parce que «< j'y attaquais le ministère de la police, et par là, indirec< < tement, l'homme qui en était revêtu. Celui-ci raya <«< mon titre sinécure de ministre d'État. Cinq ans après « je le chassais de Londres, mais non pas du cœur de « Louis XVIII où je n'ai jamais eu de place. »

Ces paroles, empruntées à mon journal de 1822, y précèdent de quelques pages celles que l'on va lire. «Jamais są lutte contre le ministère Decazes ne revient dans nos entretiens que M. de Chateaubriand ne s'anime à ce souvenir, comme s'il était encore dans la chaleur du combat. Ce matin entre autres, en visitant les

jardins botaniques de Kew, l'ambassadeur, rendu par l'aspect et la solitude de la

«

campagne à la vivacité de ses impressions, amorties sans doute dans le tumulte de la capitale, m'a rappelé de luimême son opposition de 1816, et les suites de la Monarchie selon la Charte. « Quoi donc! » m'a-t-il dit avec feu, « ce même ministre que par une royale exagération on « avait, en 1814, égalé à la puissance d'une armée, qu'en « 1815 on avait fait le confident et le bras droit de l'exil, quand, en 1816, il promulgue et popularise le code des < < nouvelles institutions dans un écrit de quelque valeur « politique, on le frappe de disgrace parce qu'il a mal parlé <«< de la police, et parce qu'un favori, apprenti de l'Empire, « échappé de l'école de Fouché, se trouve atteint par des « vœux ou des raisonnements, dans certaines de ses attri<«<butions! Et c'est ce favori qui se fait fort avec ses adep«tes, débris du régime impérial, d'inaugurer en France, < < en dehors de la volonté du pays, mais aidé du prestige de « la royauté, je ne sais quel jeu représentatif, qu'il compre< < nait et pratiquait mal; tandis que nous, fauteurs constants < < de la vraie liberté monarchique, révélateurs du méca<«< nisme constitutionnel, on nous éloigne des conseils de <«< la couronne dont nous sommes les appuis naturels et «< fidèles ! Je n'hésitai pas un instant. Je protestai contre <«< la saisie de mon écrit qu'on ne put étouffer. Privé <«< du traitement de ministre d'État qui me faisait vivre, « je vendis, pour avoir du pain, la Vallée-aux-Loups et «< mes pauvres livres qui m'avaient servi à créer ma petite <«< fortune quand je m'en inspirais pour mes œuvres litté< < raires. Je n'en avais plus besoin, il est vrai, dans la <«< langue des affaires et le positif de la polémique. Mes <«< armes étaient ma colère de chaque jour. Je sautai dans < < la lice pour y briser ce système qui faussait la Charte < < et retardait le règne de la liberté. J'ai fini par terrasser

« mon adversaire, et je suis loin d'en éprouver le moindre « remords. Un favori premier ministre ressemble trop à < < un grand vizir. Je ne me repentirai jamais d'avoir arra<«< ché au roi le

jeune et téméraire ami qui, captivant son « affection, lui faisait oublier les véritables intérêts de sa < < race et de la France. »

Je n'ai nul besoin de dire que je n'avais pas perdu un mot de cette confidence quand je l'écrivis.

216. Louis XVIII.

Le second paragraphe de ce portrait est peu digne du ton de l'histoire. Injurieux à Louis XVIII, il n'entrait pas dans les confidences directement nécessaires des Mémoires c'est une de ces rancunes dont l'auteur va tout à l'heure s'adresser ainsi à soi-même le reproche. « Ce < < penchant ironique que j'ai toujours réprouvé en moi. » L'aveu pouvait être suivi d'une réparation; mais la résignation chrétienne n'est pas allée jusqu'à effacer les irrévérences du style et de la pensée. Dans ce portrait de Louis XVIII on remarque néanmoins ceci : « Sa grandeur < < était de la patience; il n'allait pas aux événements, les < < événements venaient à lui. » N'est-ce donc pas là le vrai roi constitutionnel tel que la Monarchie selon la Charte le veut et le comporte?

P. 219. Ce préféré puise une double force dans sa turpitude, et dans les faiblesses de son maître.

Ce mot contre le favori sans le nommer est plus dur et plus injuste que tout ce qui va suivre en le nommant. M. de Chateaubriand croyait avoir assez fait pour justifier sa sévérité quand il avait à peu près répété ces paroles de Saint-Simon « Travaillant pour moi pendant ma vie, et

< < pour qui voudra après ma mort, je ne me suis arrêté à « ménager personne par aucune considération. »

P. 223. Il est vrai que M. Decazes servait trop bien la royauté; ce fut lui qui déterra le maréchal Ney dans les montagnes d'Auvergne où il s'était caché.

L'auteur ne se lassait pas de renvoyer aux hommes d'État qu'il nommait les disciples de Fouché, et à la police de 1816, l'arrestation et la mort du maréchal Ney. « Quant à moi, » me disait-il plus tard, « à cette époque <«< de réaction, je demandais publiquement d'éteindre les <«< divisions, de guérir les blessures, d'interdire toute ven< < geance et de pardonner. » C'est en effet ce qu'on lit dans son discours prononcé le 22 août 1815, à Orléans.

P. 224. Enfin la mort de M. le duc de Berry amena la chute du favori.

Au milieu des brochures laissées par notre devancier à l'ambassade de Londres, j'avais remarqué l'acte d'accusation porté par M. Clausel de Coussergues contre M. Decazes; ce dernier avait écrit de sa main sur le dos du livre ces mots : Monument de la folie humaine. Je les montrai à M. de Chateaubriand. « Mon ami Clausel, » me dit-il, «< a < < voulu allonger une de mes phrases; il en a fait un « volume, et il en a trop dit. Le favori n'était pas cou<«<pable; il était seulement l'auteur d'un système complice. < < On l'a reconnu trop tard. » M. de Vitrolles m'a raconté à son tour que, M. de Chateaubriand ayant apporté au bureau du Conservateur l'article où se trouvait cette terrible parole: « Les pieds lui ont glissé dans le sang, » elle était sur le manuscrit suivie de celle-ci, « le torrent de nos < < larmes l'a emporté.» Et, comme on fit observer à l'écri

vain que l'image ainsi délayée perdait de son énergie, il biffa tout

d'un trait le torrent. Mais s'il effaça sans murmurer le second membre de la phrase, il n'a jamais regretté le premier, ni ce qu'il appelle la chute du favori. - Et pourtant, n'en déplaise à son redoutable adversaire, mon heureux et aimable compatriote n'était coupable ni au chef matériel ni au chef moral; mais la France atteignait une de ces périodes où sa mobilité fait naître tantôt une crise, tantôt une catastrophe; et,pour me servir d'une expression familière à l'auteur, l'étoile du favori trop brillante au lever, avait pâli et décliné vers le couchant. Nous avons pu le remarquer nous-mêmes, ces hautes accusations de complicité, filles d'un zèle trop ardent, qui surgissent à la suite des époques funèbres de nos annales modernes, ont toujours affaibli le gouvernement qu'elles prétendaient servir, et ne l'ont point arrêté dans la voie de sa décadence; elles refroidissent les auxiliaires, outragent les bons sans décourager les méchants, et ne signalent point les véritables écueils: elles blessent ainsi le corps social tout entier; et le temps lui-même qui se charge de les dissiper ne sait pas guérir toute la douleur des cicatrices.

P. 225. J'avais résisté à la saisie de la Monarchie selon la Charte pour éclairer la royauté abusée, et pour soutenir la liberté de la presse. J'avais embrassé franchement nos institutions, et j'y suis resté fidèle.

A propos de la liberté de la presse, voici le fragment d'une lettre que je reçus à Londres en 1823 de madame la duchesse Ch. de Damas, cette femme au cœur et à l'esprit puissants, dont la plume, dans son familier abandon, traçait tout d'un jet des pages dignes de la postérité.

< < Sans être aussi égoïste que mon siècle, j'avoue que je

4

< < renoncerais avec une vraie douleur au bien de revoir mes « amis que je dois à ces mêmes sessions, dont l'époque me <«< fait toujours peur. La société est alors si divisée, si ba<«< billarde, si peu française, que je ne crois plus être dans « mon pays. Hélas! qu'est devenu ce pays qui s'appelait <«< aussi la France, et que j'ai vu servir encore de modèle à « l'Europe par son bon goût, son urbanité, les agréments <«< du monde et la culture de l'esprit ? Que les temps sont changes! Tout changerait encore et pour le mieux <«< si nous étions délivrés de l'épouvantable licence de la « presse; il faut la réprimer; il le faut ou voir périr la re«<ligion, la morale, la monarchie, le bon sens, la société <«< tout entière. Si j'avais l'honneur de faire partie du < < souverain, je voudrais accourir, fût-ce à pied, de l'autre < < bout du royaume pour voter de toute âme, de toutes mes < < < forces contre cette ignoble calamité. Je refuserais toute « autre loi avant celle qui doit abolir le droit affreux de <«< corrompre trente millions d'hommes, et je ne crain<«<drais de contradicteurs que ceux qu'il a déjà corrom«pus. J'écrirais un volume sans épuiser tout ce que l'indignation m'inspire sur ce sujet, quoique déjà de tièdes <«< amis de la justice et de la vérité se laissent aller aux sophismes des insulteurs qu'ils devraient combattre. Ce «< poison a cela de redoutable qu'il commence par engour«< dir ceux qui sont appelés à l'extirper. Alors je ne rêve plus que coup d'Etat, l'article 14 de la Charte; que sais« je? Rien ne m'arrête, rien ne m'effraye; il s'agit de « sauver la France. Et qu'on ne me dise pas que, pour <«< maintenir l'âme en paix, il ne faut pas lire de jour«<naux l'autruche cache la tête sous son aile et en est plus aisément atteinte par la flèche du chasseur. C'est « aujourd'hui le premier, le plus pressant, et pour le coup

«

« le plus saint des devoirs que de mettre un frein aux <«< outrages adressés chaque matin à Dieu même et à tou«tes les autorités qui émanent de lui. > >

J'avais mis quelque malice à lire à M. de Chateaubriand cette diatribe contre la liberté de la presse, sa favorite. « Madame de

Damas, » me dit-il, « dont je connais l'es< < prit ardent, l'imagination vaste et le caractère exalté, «< parle de la liberté de la presse comme eût fait une < < grande dame de la cour de Louis XIV. Il me semblait «< cependant qu'elle en avait étudié les effets en Angle<«< terre; elle ne voit pas qu'en la supprimant on court <«< droit au despotisme, c'est-à-dire à l'extinction de l'in<«< telligence et à l'avilissement de l'espèce humaine, toutes « choses dont elle ne peut vouloir pour les autres, quand < < dans sa personne elle en montre si peu. La liberté de la < < presse attelée au char de l'État peut le faire rapidement < < avancer, si elle est contenue dans son ardeur. Je l'aime < < comme un droit, et j'en ai besoin plus que personne, moi « qui suis presque toujours dans l'opposition. > >

P. 227. Si j'avais été maintenu au pouvoir, j'aurais reporté nos frontières aux rives du Rhin.

Les frontières du Rhin étaient pour M. de Chateaubriand un rêve de toutes ses nuits. « La guerre d'Espa«< gne, » me disait-il à Londres en interrompant une de ses dépêches où il poussait le plus vivement à franchir les Pyrénées, « doit être le signal et le premier acte de notre « résurrection. Après, il nous faudra la rive gauche du « Rhin aussi loin qu'elle peut s'étendre. Les conquêtes du <«< génie des batailles s'écoulent comme un torrent, pour <«< parler Racine; la monarchie légitime et traditionnelle < < seule sait, par l'influence d'une paix solide, faire désirer

<«< sa domination, agrandir le pays, fondre en un seul «< corps les populations, et les conserver à la patrie. »

P. 227. Sous la protection de la canaille qui roulait autour de moi, je rentrai dans les droits des prolétaires dont je fais partie.

Cette canaille ironique avec laquelle l'auteur se confond est devenue peuple le jour néfaste de 1830 où elle le tait en triomphe.

P. 228. Il n'est pas bon de se mêler à ma fortune.

por

Cette réflexion coutumière de M. de Chateaubriand, que j'ai entendue maintes fois tomber de ses lèvres avec un amer sourire, termine ce chapitre dans le feuilleton de la Presse du 21 septembre 1849. On y a supprimé, je ne sais trop pourquoi, ces mots qui l'expliquent et qui ont trait au duc Mathieu de Montmorency : « Cet homme de vertu « n'est plus. »

P. 237. Les finances que j'ai toujours sues.

Trait rapide qui sert à réfuter un reproche adressé communément aux poëtes, et dont tous se défendent avec plus ou moins de raison. Si M. de Chateaubriand savait les finances, c'était en sa qualité d'homme d'État et en théorie. La pratique de l'homme privé n'était point son fait.

P. 240. La révolution opérée par le Conservateur fut inouïe.

Qui donc aujourd'hui, sur les quais de Paris, à la vue des six volumes du Conservateur offerts à vil prix, croirait à une semblable

influence? Et pourtant elle n'est point exagérée.

A la naissance du Conservateur, madame la duchesse Ch. de Damas m'écrivait à Constantinople: « Je sup

-

« pose que vous avez là-bas les premiers numéros du Con« servateur. Vous sentirez une sorte de satisfaction à voir «< < que la religion, la justice, la vérité, ont enfin une feuille « de papier pour refuge si cet ouvrage était lu par des <«< ignorants, il les éclairerait; mais il le sera par des < < pervers; et quelles représailles il va nous attirer! « que de mensonges, que d'injures ! J'estime le courage <«< de ceux qui s'exposent à une telle controverse; mais ce < < remède ne prouve que la grandeur du mal qu'il ne gué«< rira point. »> - Puis elle ajoutait : « Je rouvre ma lettre « en recevant la dernière livraison. Nous sommes trans< < portés de l'article de M. de Chateaubriand sur la morale « des intérêts et des devoirs. Le début est bossuêtique. «< Tout y est grand comme nos dangers, noble comme <«< la vertu, simple comme la vérité. Dites-moi si votre <«< admiration égale la nôtre. Je l'approuve surtout d'a<«< voir toujours une expression mesurée lorsqu'il signale « les plus cruels résultats. On ne dit pas seulement en le < < lisant Ah! le beau talent! on s'écrie: Ah! la belle « âme ! »

:

P. 243. Avec cette profonde politique, lorsque l'heure du dévouement arrivera, chacun fermera sa porte, se mettra à la fenêtre et regardera passer la monarchie.

Prophétie deux fois accomplie déjà depuis que ce prodigieux article a été écrit!

P. 266. Les dames bordelaises, Aniche.

Aniche, synonyme gascon d'Annette et diminutif d'Anne. Aniche était fort belle, et s'était fait connaître sous l'Empire par l'ardeur de son royalisme. Je l'ai admirée à Bordeaux, en 1815, louant des chaises à tous les promeneurs

des allées de Tourny; elle n'avait pas d'autre fortune. On m'assure que son fils a figuré parmi les héros républicains en 1848. Serait-ce donc à l'instigation de sa mère, pour renverser le gouvernement de Juillet, qu'Aniche détestait bien plus cordialement encore que l'Empire?

P. 269. M. le duc de Richelieu ne consentit à affliger son vieux maître que sur une promesse de M. Molé de donner à M. Decazes une mission lointaine.

Je ne comprends rien à cette promesse de M. Molé, qui ne faisait point partie du ministère en 1820. M. Pasquier était alors ministre des affaires étrangères, et pouvait seul promettre une mission à M. Decazes, que le duc de Richelieu remplaçait à la présidence du conseil. Ce sera un nom mis pour un autre, ou une erreur typographique peutêtre, bien qu'elle se retrouve dans les deux éditions. Quant à la mission lointaine donnée à M. Decazes, ce fut l'ambassade la plus proche. Londres, comme on le voit, a le privilége de recueillir tous ceux dont Paris ne veut plus. Il semble même que cette ambassade soit de tout temps, et sous tous les régimes, destinée à consoler nos ministres précipités, tombant ou glissant du pouvoir. « Solatia luc« tus eximia ingentis. »

P. 272. Tout homme qui a été ministre, n'importe à quel titre, le redevient.

Ne le croyez pas. L'auteur savait mieux que personne combien il est difficile de redevenir ministre. Les efforts de personnages élevés

ne purent, en 1827, amener ce retour de M. de Chateaubriand aux affaires. Il est vrai qu'il s'y prêta mal. Mon humble entremise et celle de l'un de mes confrères en diplomatie, pour aboucher notre ancien

chef avec les puissants du jour, demeurèrent sans succès. Mon camarade, ambassadeur aujourd'hui, n'en a pas, je le sais, perdu plus que moi le souvenir.

P. 272. Je répondis que j'irais au diable, dans le cas que les rois eussent quelque mission à remplir auprès de leur cousin.

Je me souviens parfaitement de cette phrase de bonne ou de mauvaise humeur que madame de Montcalm me répéta textuellement, mais dont l'écho ne parvint que très-affaibli aux oreilles royales. La bienveillante médiatrice, sœur de M. le duc de Richelieu, aimait à concilier entre eux les hommes politiques et ne savait pas les aigrir.

P. 283. J'étais un petit Lycurgue.

Cette assimilation, dont l'auteur ici ne fait que rire, le poursuivait assez sérieusement vers la fin de son séjour en Angleterre « Vous le voyez, » me disait-il, « apparem<«<ment que je ne suis pas bon même à exécuter le pro«gramme de ma charte selon la monarchie, puisqu'on <«< m'exile tantôt à Berlin, tantôt ici. Mais en cela a-t-on « pratiqué la marche et l'esprit du gouvernement repré< < sentatif? Quand l'opinion publique et la majorité me por< < taient au pouvoir avec mes amis, pourquoi les admettre < < et m'éloigner? Pourquoi, lorsque mes écrits, ma car<«<rière, ma mission projetée en Suède, mon séjour à Gand, < < mon ambassade de Berlin, me désignaient pour le por< < tefeuille diplomatique, y avoir appelé un homme d'un < < grand nom, il est vrai, et d'une haute vertu, mais tout < < neuf aux transactions de la politique, sans influence sur « le pays, et qu'on enlève à des fonctions de Cour pour le <«< mettre en face de l'Europe? J'aime et honore Mathieu

«

« de Montmorency; mais je ne voudrais pas voir dans sa <«< fortune soudaine la résurrection d'un système qui sub< < stituerait les grands seigneurs courtisans aux véritables <«< hommes d'affaires. Il règne et je voyage. Je suis un <«<Lycurgue au petit pied. Vous souvenez-vous que le législateur de Sparte, pour mieux astreindre ses conci«<toyens à garder ses lois et le serment qu'ils lui avaient « prêté, crut devoir mettre fin à sa vie lui-même, en s'abs< < < tenant volontairement de manger? Or j'ai beaucoup « réfléchi dans le temps sur les paroles que Plutarque < < prononce à ce sujet : — Lycurgue, dit-il, était à l'âge « où l'homme est assez vigoureux pour vivre encore, et <«< mûr aussi pour mourir, s'il veut. — Puis l'historien < < < : ajoute : — Il estimait que la mort même des grands < < personnages doit être utile à la chose publique. <«<là ce que l'antiquité a dit de mieux pour justifier et enno« blir le suicide. »- J'écoutais l'ambassadeur, et j'écrivis; mais depuis j'ai relu le passage grec, et je n'y ai pas trouvé cette «< vigueur matérielle » qui est du fait d'Amyot et qui retranche beaucoup de la pensée philosophique de Plutarque. Il fallait traduire : « Lycurgue était parvenu à cet âge qui est la saison de débattre s'il faut vivre encore

< < ou cesser. »

C'est

P. 284. Je commençais à sentir qu'il est assez doux de rouler dans une bonne voiture, d'être bien servi, de n'avoir à se mêler de rien, d'être devancé par un énorme chasseur de Varsovie, toujours affamé, et qui, au défaut des Czars, aurait dévoré à lui seul la Pologne.

Le courrier qui faisait partie de cette béatitude inaccoutumée, c'est le pauvre Valentin, à qui je n'ai jamais connu d'autre nom, le plus dévoué des nombreux serviteurs que l'antichambre réunissait plus tard à Londres, sous mon autorité de ménagère, titre que parfois en riant me donnait l'auteur. Il est la seule chose, à lui appartenant, que M. de Chateaubriand ait laissée à son départ au ministère des affaires étrangères, après en avoir fait un garçon de bureau. Le Varsovien était en effet grand mangeur, comme le dit son maître; mais il était grand buveur aussi.

P. 285. J'aurais pu voir Goethe.

Il résulte de ce qui suit et d'un jugement précédent sur le même écrivain que, malgré plusieurs citations en langue tudesque insérées dans ses œuvres, l'auteur ne savait pas assez d'allemand pour lire Goethe. C'est par là que le puissant génie d'outre-Rhin échappait, non sans doute à l'appréciation générale, mais à l'intelligence approfondie et à l'intimité de son plus éclatant rival. M. de Chateaubriand y suppléait peut-être par cette sorte d'intuition qu'établit le génie entre les hommes supérieurs du même temps et de la même trempe : et les réminiscences de leur vie privée, retracées par eux-mêmes, montrent entre eux plus d'une affinité. J'en veux voir jusque dans le premier titre que Goethe donna à ses confessions (Warheit und Dichtung), « Vérité et Poésie, » qui s'appliquent si bien aux Mémoires d'Outre-Tombe.

P. 286. J'ai écrit à Berlin la partie de ces Mémoires où vous avez trouvé, etc.

L'édition du journal la Presse dit : « J'ai écrit à Berlin « le quatrième livre de ces Mémoires. Vous y avez < < trouvé, » etc.

Voilà le mot de l'énigme que nous avons cherché précédemment. L'auteur, après avoir divisé son œuvre en

livres, en a remanié le cadre et a tout classé en sections et en volumes, sans y mettre beaucoup plus d'ordre pour cela. Cette marche, que, dans sa confusion, il m'a fallu suivre, serait mon excuse si on venait à me reprocher à mon tour quelque désordre.

P. 289. M. Ancillon, de même que M. de Humboldt, était d'origine française.

J'ai assisté à Rome à plusieurs entretiens littéraires ou politiques entre M. Ancillon et M. de Chateaubriand. Le premier, d'abord ultra-libéral, confessait ingénument sa conversion à la monarchie, qu'il aimait par crainte des révolutions. Le second, victime des révolutions, où il ne voyait que « la tyrannie de tous ou le despotisme d'un « seul, » n'en aimait que mieux la liberté.

P. 290. Jean Bart avait mis, pour aller à Versailles, un habit de drap d'or doublé de drap d'argent, ce qui le gênait beaucoup.

Pour figurer dans cette esquisse pressée et fantasque de la société de Berlin, Jean Bart n'avait rien de commun avec l'auteur, que Saint-Malo, leur patrie; c'en est-il assez pour justifier le rapprochement? D'ailleurs, officielle ou privée, la toilette de M. de Chateaubriand n'avait aucun air de négligence, et il portait tout aussi bien qu'un autre le lourd costume diplomatique. Arte laboratæ vestes ostroque superbo. (VIRGILE. En., liv. I., v. 639.)

P. 292. «M. de Chateaubriand est d'une taille assez petite et « pourtant élancée. »

Le feuilleton de la Presse du 25 septembre 1849 dit < < moyenne-petite, » terme à demi français : « Compre« nez-vous, » me disait l'auteur, « qu'une baronne alle

<«<mande se soit avisée, en traçant mon portrait, de me « faire hommage d'une taille élancée? Mais, en revanche, < < elle m'a donné des yeux noirs, et je prétends aux yeux < < bleus. > >

P. 297. Puis des chiens sur des fauteuils mal propres ; puis des concerts devant des statues d'Antinoüs; puis des grands diners; puis beaucoup de philosophie; puis la liberté de la presse et des coups de bâton; puis enfin un homard ou un pâté d'anguille.

J'abrége ce pastiche grotesque ou plutôt cynique de la Cour du grand Frédéric. L'écrivain n'y ménage même pas sa propre famille, les poëtes; et le tout, fût-il ressemblant, me paraît peu digne de l'auteur des Études historiques.

P. 308. Madame Spontini était agréable, mais elle semblait expier la volubilité du langage des femmes par la lenteur qu'elle mettait à parler: chaque mot, divisé en syllabes, expirait sur ses lèvres. Si elle avait voulu dire, Je vous aime, l'amour d'un Français aurait pu s'envoler entre le commencement et la fin de ces trois mots.

L'hyperbole est originale. L'auteur avait autant de penchant que de talent pour l'épigramme :

« L'épigramme satirique, » me disait-il, <«< porte un < < caractère tout français. Bien qu'elle ait paru seulement <«< dans la décadence des littératures grecque et latine, < < < notre langue naissante s'y est appliquée, et nous y <«< excellons. Il est si facile à notre esprit naturellement « frondeur de bien aiguiser une malice! > >

P. 309. Le sentiment de l'harmonie a introduit dans la chaumière des paysans de l'Allemagne une éducation qui manque à nos hommes rustiques.

L'harmonie, en effet, n'a pas encore gagné nos chau

mières; mais «< ce moyen puissant de civilisation » a déjà pénétré dans nos ateliers; et je regrette que l'auteur n'ait pas entendu les Orphéonistes.

P. 312. Le marquis de Bonnay et ses petits vers.

Les petits vers de M. de Bonnay eurent leur cours avant, pendant, après la Révolution, et furent surtout goûtés à Vienne sous l'émigration et sous l'Empire. Je me souviens de ceux-ci, qui me furent donnés par une grande dame; elle les avait entendus et recueillis de près :

Qui pourrait définir l'attrait?

C'est un je ne sais quoi qui de rien se compose.

Je passe le reste, et sans beaucoup de regret. De tels madrigaux, passablement frivoles, on s'attendait peu à les voir s'échapper de la bouche ou de la plume de l'un des plus graves et des plus réservés diplomates du temps. Je me le figure encore tel qu'il se montra le jour où j'eus l'honneur de lui être présenté en ma qualité d'apprenti. Le métier ne m'était jamais apparu si austère; sous cette grande taille droite, sous ces traits impassibles et glacés se cachait un esprit caustique et intolérant. M. de Bonnay avait vécu en Autriche dans l'intimité du prince de Ligne, qui disait de lui : « Le marquis de Bonnay, marié et dévot, «est taillé en célibataire et en athée. » Quant aux dépêches de M. de Bonnay, l'auteur avait été assez piqué des appréciations passionnées de son prédécesseur pour en garder des copies, car il se proposait de les réfuter un jour en prenant le ton de haut. Mais, en attendant, il les stigmatisait de ces paroles qu'on va lire dans la dépêche n° 13, adressée à M. Pasquier: « Je ne vous ai point

« fait de petits portraits et d'inutiles satires. J'ai tâché < < de faire sortir la diplomatie du commérage. » On voit cependant, par les coups de patte lancés en passant au prince de Hardenberg et au docteur Koreff, que l'auteur aurait «< su rire et se moquer comme ses devanciers. »

P. 318. De vieux corbeaux, mes éternels amis, venaient se percher sur les tilleuls devant ma fenêtre; je leur jetais à

manger.

Parfois à Londres je suivais l'auteur dans quelques promenades fantastiques en partie carrée; elles comprenaient, avec moi, Hyacinthe Pilorge, son fidèle secrétaire, et les corbeaux, « ses éternels amis. » M. de Chateaubriand a toujours étudié les mœurs et même la gloutonnerie de maître corbeau avec une patience digne d'une meilleure

cause.

P. 321. La fille de la princesse Radzivill, âgée de quinze ans, charmante comme une de ces nues à figure de vierge qui entourent la lune d'Ossian.

J'ai vu cette fille de la princesse Radzivill, et elle méritait mieux qu'une comparaison insaisissable, tant elle est vaporeuse. En Orient, ce n'est pas une nue, compagne de la lune, que l'on compare à la beauté, c'est la lune ellemême : « Héro, » disait Musée, « est semblable à la lune < < aux blanches joues qui se lève. » Et plus loin : « Ses < < joues de neige rougissaient comme une rose à deux cou« leurs. > > >

P. 328. Mille ans en arrière, la princesse Frédérique, étant fille de Charlemagne, eut emporté la nuit sur ses épaules Éginhard.

Quoi donc ? après les billets si affectueux et les lettres

si animées de la fille de Charlemagne, M. de Chateaubriand, sans nous communiquer ses réponses, nous laissera-t-il penser qu'il risquait d'être lui-même l'heureux Éginhard? Et serait-ce là ce qu'une ligne plus bas l'auteur appelle « le continuel roman de sa vie? » Non, il a trop habitué son commentateur aux allusions historiques, pour que je voie dans celle-ci autre chose qu'un effort de mémoire, et une pensée qui s'égare encore à la recherche d'une sylphide, royale cette fois. La confidence, à mon sens, ne révèle que l'exaltation allemande d'un côté, et, de l'autre, l'absence d'un sentiment réel.

P. 329. Si je n'eusse pas été marié.

Faut-il remarquer également que l'auteur avait une véritable préférence pour cette supposition illusoire entre toutes les autres ? Un jour qu'il la répétait devant moi, il ajouta en souriant: « Cette hypothèse, je le sens, n'est pas « d'un homme bien élevé, et nous n'aimerions pas à « l'entendre répéter par nos femmes; mais je ne sais « pourquoi je l'ai toujours présente à l'esprit. »

P. 332. Il serait inutile de chercher des prétextes pour me faire des chicanes. J'entendrai à demi-mot; et vous me trouverez disposé à rentrer dans mon obscurité.

Ces vigoureuses admonitions que l'auteur entremêla plus d'une fois au courant de ses dépêches périodiques marquent d'un cachet particulier sa correspondance. La réflexion qui suit laisse deviner, en outre, que le ministre de France s'ennuyait en Prusse mais que dire à un homme qui mettait toujours le marché à la main?

P. 337. Faire occuper la Savoie par vingt-cinq mille hommes. Cet envahissement de la Savoie est à la fois la pensée de

tous nos hommes d'État et le rêve de tous nos poëtes. Voyez ce que, dans le septième entretien de son Cours de littérature, en dit Lamartine entre un épisode indien et sa visite à Florence, adressée à la double veuve du dernier Stuart et d'Alfieri.

P. 347. Charlottenbourg, un trône ne console pas.

Et moi aussi j'ai vu Charlottenbourg; et cette grande reine Louise si belle encore et si touchante quand elle n'est plus qu'un marbre insensible et froid. Le dialogue imité de l'Anthologie grecque que le poëte consacre à sa mémoire est un des meilleurs morceaux qu'il ait écrits en

vers.

P. 354. Le berceau du petit-fils de Louis XIV, dont j'avais eu l'honneur de payer le port.

J'ai cru d'abord qu'il s'agissait de l'eau du Jourdain donnée par l'auteur pour la cérémonie du baptême, ou même des « Mémoires touchant la vie et la mort de M. le < < duc de Berry; » mais, en y réfléchissant mieux, j'ai reconnu ici une allusion au berceau apporté par les dames de Bordeaux dont M. de Chateaubriand paya la dépense (p. 264), tandis que M. de Sèze les présentait à la cour. Sic vos non vobis.

P. 365. Madame de Chateaubriand, craignant la mer, n'osa passer le détroit. Les secrétaires d'ambassade m'avaient devancé.

Ceci n'est pas absolument exact sans doute pour avoir été écrit trop tard. Madame de Chateaubriand craignait le climat de Londres

comme celui de Berlin, mais non l'insignifiante traversée de la Manche. Un seul des secrétaires d'ambassade avait précédé l'auteur, et c'était moi. J'allais

préparer à Londres l'arrivée de l'ambassadeur et surtout lui choisir un logement. J'arrêtai l'hôtel de lady Barbara Ponsonby, fille de lord Shaftesbury, qui fait le coin de Weymouth street, et de Portland-Place. Mon bail de sept ans devait traverser une révolution et profiter au prince de Polignac, au duc de Laval-Montmorency, enfin au prince de Talleyrand, nos successeurs immédiats.

P. 369. A Londres, au mois d'avril 1822.

Voici la page de mon journal qui correspond à ces dates.

-M. le vicomte de Chateaubriand, nommé le 10 janvier 1822 ambassadeur à Londres, en remplacement de M. le duc Decazes, s'est mis en route pour cette capitale le 2 avril 1822. Arrivé à Douvres, le 4 au soir, il y a reçu les honneurs ordinaires de seize coups de canon à l'entrée, à la sortie de la ville, et de quatre factionnaires placés à la porte de l'hôtel où il a logé. Il a fait porter, selon l'usage, au régiment de ces factionnaires cinq livres sterling et autant aux artilleurs; et il a donné lui-même une guinée à chaque sentinelle; mais cette dernière gratification lui fut renvoyée à Londres, les règlements militaires ne la permettant plus depuis le couronnement du roi Georges IV.

—

P. 369. North-Cray, campagne du marquis de Londonderry. J'accompagnai l'auteur à North-Cray que j'ai vu trois fois. La première, en 1821, pour y danser sur l'herbe avec l'aristocratie britannique et toutes les ambassades envoyées au couronnement du

roi Georges IV; la seconde, en 1822, pour y assister en tiers aux confidences politiques que raconte l'ambassadeur; et la troisième quatre

mois après, pour y voir le ministre mort sous son coup de canif.

P. 369. Lady Londonderry était très à la mode en qualité de marquise et de femme du premier ministre.

Elle était célèbre plus encore par sa bonté et par un embonpoint exorbitant, et l'on remarquait qu'elle avait à cette époque un contre-poids en France dans la personne de madame la vicomtesse de Montmorency, également femme du ministre des affaires étrangères. En voici la preuve matérielle dans une anecdote ou trop indiscrète ou trop futile. Comme on me supposait toutes les qualités de la ménagère que je remplaçais sous les voûtes de l'ambassade, je fus chargé par madame la vicomtesse de Montmorency d'insinuer, à côté des dépêches, dans le portefeuille diplomatique, quelques douzaines de bas de coton anglais fort recherchés alors. Elle en avait envoyé le modèle; mais ce modèle se promena vainement dans les magasins les plus renommés sans rencontrer son pareil. Il fallait commander et attendre longtemps des échantillons de la largeur voulue. Or, un soir que je contais mon infortune à la marquise de Londonderry, elle se mit à sourire, me donna l'adresse fort peu connue de son fournisseur, et m'assura que j'y trouverais faits d'avance tout exprès pour elle les bas les plus amples que jamais Anglaise eût portés. En effet, les deux jambes ministérielles d'un côté de la Manche et de l'autre furent reconnues d'une égale dimension, et je sortis d'embarras.

P. 375. A la vérité, quelques sous-officiers pourraient crier « Vive la Charte!» dans une garnison, mais nos grenadiers crieront toujours Vive le roi! sur le champ de bataille.

Cette noble pensée, copiée alors par ma main sur l'ori

ginal raturé, est restée constamment dans ma mémoire. Juste dans tous les temps, elle fut d'un grand effet en 1822, car elle poussa à la guerre d'Espagne. Je la retrouve dans nos notes sous cette variante biffée par l'auteur : « Quelque sous-officier peut avoir crié : Vive la ligue! dans « l'oisiveté d'une garnison; mais le soldat français criera « toujours Vive le roi! sur le champ de bataille. »

P. 374. «Quant à nous (les Anglais), nous ne sommes nullement disposés à reconnaître ces gouvernements révolutionnaires.»> Était-il sincère?

Oui, sans doute, notre interlocuteur, lord Londonderry, quand il prononçait ces paroles, était sincère; mais il allait mourir et avec lui son système.

P. 375. Je regrettais d'être obligé de consacrer une petite case dans ma cervelle aux dossiers des réclamants.

Case fort petite en effet; car il ne fallait que lire et signer. C'était le gibier des secrétaires. Mais là encore gare les solécismes! L'ambassadeur ne pardonnait pas les négligences, même dans ce qu'il appelait le style de bu

reau.

P. 376. Un certain M. Bonnet étant mort en Amérique, tous les Bonnet de France m'écrivirent pour réclamer sa succession. J'eus beau leur répondre que, le petit accident de la chute du trône étant survenu, je ne m'occupe plus de ce monde, etc.

Les Bonnet de France ont aussi frappé à ma porte avant et depuis 1830. Dix ans encore après, M. de Chateaubriand me renvoyait leurs sollicitations, comme si j'avais pu en garder autre chose qu'une

mémoire affaiblie; à la même époque, M. de Villèle, ne voulant pas recourir à son ancien collègue, s'adressait aussi à moi en leur faveur.

Je dirigeai ces héritiers si bien recommandés vers la chancellerie de l'ambassade de Londres où les dossiers, moins mobiles que les hommes et les rois, n'avaient pas dû changer de place; les Bonnet ont-ils enfin hérité de cet oncle qui n'était point mort en Amérique, comme le dit M. de Chateaubriand, mais bien décédé gouverneur de Madagascar? Je ne le crois pas ; et, au moment où j'écris, les feuilles publiques assurent que sa succession, montant d'abord à soixante-quinze millions de francs, loin de s'accroître par l'effet du temps, se trouve réduite à trentequatre; que, pour recueillir ou partager cette somme déposée dans la caisse de la Compagnie des Indes depuis 1804, les Bonnay des bords de la Loire sont entrés en compétition avec tous les Bonnet de France; et qu'enfin le prétendant le plus heureux paraît être jusqu'ici un sieur Bonnay, actuellement entrepreneur de succès dramatiques à Lyon.

P. 377. Sa Majesté Britanique, par sa conversation serrée et variée, ne m'avait pas laissé le maître de lui dire une chose dont le roi m'avait spécialement chargé.

Cette chose était de tâcher de réconcilier le duc Decazes avec le roi d'Angleterre qui avait singulièrement négligé le favori de Louis XVIII pendant sa courte ambassade. « En vérité, » me disait M. de Chateaubriand, « je ne sais «< comment m'y prendre. Je le ferai pourtant, ne fût-ce que <«< pour la bizarrerie de la mission. » Georges IV, dans sa réponse, se mit à son aise, et prononça lestement un terme de dédain tiré des bas-fonds de la langue française; l'interlocuteur le révéla à quelques intimes; et il s'éton nait moins du mot exprimé que de voir le roi en comprendre si bien la signification. Or cette expression, plus digne

du gai compagnon de Brummell que du « gentilhomme le «< plus poli de l'Angleterre, » je n'éprouverais, pour ma part, aucun plaisir à

la répéter.

P. 382. Je persiste à croire que la présence de quelques troupes françaises en Italie produirait un grand effet sur l'opinion et que le gouvernement du roi en retirerait beaucoup de gloire.

Je me souviens de ce paragraphe comme si je le relisais sur le brouillon de la main de l'auteur, si souvent confus, que mon attribution était de mettre au net. Il y ajouta ce commentaire parlé : « On n'osera pas. »

P. 383. L'Autriche nous contrariait en secret par les mesures les moins nobles.

Prétentions à la domination en Espagne dites à l'oreille, et réchauffées de Charles-Quint.

P. 384. En 1822, à la séance de la Chambre des pairs qui rejeta le bill de M. Canning en faveur des pairs catholiques, le vieux chancelier s'écria : « On assure qu'il part pour les Indes! « Ah! qu'il y aille, ce beau gentleman! Bon voyage! » M. Canning me dit en sortant : « Je le retrouverai. »

En effet, M. Canning retrouva bientôt lord Eldon parmi ses collègues, puis en tête de ses plus obstinés ennemis. J'assistais à cette séance, à côté de M. de Chateaubriand, et il me dit : «En vérité, si je n'avais pas le bonheur <«< d'être catholique, et l'honneur d'être Français, et si je «< me supposais un moment anglican et lord, je crois que " j'aurais voté moi-même contre le bill de M. Canning, «tant je craindrais d'ouvrir une brèche à cette constitu<«<tion, le palladium de l'Angleterre. »

Ici vient se placer dans l'ordre de mon journal une conversation que j'y retrouve sous sa forme dialoguée. Je fus

le seul à l'entendre de concert avec les ombrages de Glocester-Lodge

plus discrets que moi.

M. de Chateaubriand était allé remercier M. Canning des paroles si flatteuses que celui-ci venait de prononcer au grand dîner du Litterary fund, d'abord en l'honneur, ensuite au nom de l'auteur du Génie du Christianisme. Je l'accompagnais. C'était au commencement du mois de juillet, la plus riche saison de la verdure anglaise. Après les politesses du salon, notre hôte nous proposa de le suivre dans ses pleasure-grounds, fort circonscrits par le voisinage de la capitale, mais bien suffisants pour nous cacher sous leur ombre.

« Je ne puis me détacher, » nous dit M. Canning, « de «< ces gazóns et de ces arbustes de nos climats que je vais « échanger contre une végétation si différente. »

M. de Chateaubriand. Est-il donc bien certain que Vous irez régner à Calcutta?

M. Canning. Sans doute; et sur ce trône d'or je serai encore trop voisin, à leur gré, de mes amis politiques ou de mes rivaux, car c'est tout un. N'est-ce pas à peu de chose près ainsi qu'on vous envoie à Londres pour ne pas vous avoir à Paris ?

M. de Chateaubriand. J'ai bien envie de le croire. En tout cas, nous serions mieux placés, vous et moi, à Vérone, où vont se traiter les intérêts de l'Espagne, de l'Italie, de la Grèce, ou, pour mieux dire, du monde entier.

M. Canning. Peut-être; mais je présume bien plutôt que des deux côtés de la Manche on redoute nos innovations politiques et l'influence que nous avons pu conquérir dans nos pays respectifs.

M. de Chateaubriand. Si cela était vrai, je me réjouirais

presque de ce nouveau rapprochement entre nos deux existences,

qui serait tout à mon honneur.

M. Canning. Certes, j'en suis flatté plus que vous; car je ne m'abuse pas sur la portée de la parole parlementaire; elle ne retentit qu'à Westminster; le bruit s'en perd au bout de l'année, quand votre plume a brillé pour le monde et illuminera la postérité. D'ailleurs votre pompeux exil peut cesser en vingt-quatre heures, tandis que mon lointain bannissement doit durer sept années.

M. de Chateaubriand. Ne renvoyez pas si loin un avenir obligé. Quand on aura pris nos idées, il faudra bien prendre nos personnes.

-M. Canning. Oh ici tout est différent. Louis XVIII a besoin de vous, et Georges IV ne demande pas mieux que de se passer de moi.

M. de Chateaubriand. Ne serait-ce pas plutôt qu'on se défie partout des hommes d'imagination et de poésie, comme si nous traitions les affaires en rimant et en rêvant?

M. Canning. Ah! la poésie, la poésie! je ne troquerais pas tous les plaisirs que j'en attends encore pour le timon de l'État britannique. Les lettres sont la meilleure ressource contre les inquiétudes de la vie.

M. de Chateaubriand. Les lettres m'ont nourri quand j'étais pauvre à Londres, comme à Paris sous l'Empire. Et même, en ce moment, je ne puis m'empêcher de croire qu'elles viendront un jour au secours de ma vieillesse.

M. Canning. L'avenir qui se prépare a rarement été plus obscur; et, si je ne me trompe, il ne profitera pas aux lettres dont la décadence me frappe et m'afflige. Souffrez au moins qu'en leur nom je vous recommande leur berceau. Quand je ne serai plus de ce monde européen, et que

je regarderai couler les eaux du Gange, de grâce n'oubliez pas la

Grèce... »

Nous en étions là quand lord Liverpool nous a rejoints au détour d'une allée et a donné à l'entretien une toute autre direction. Lorsque, un peu moins d'un an après cette courte promenade à Glocester-Lodge, j'ai vu les deux ministres lutter d'influence politique, et dissimuler leur antagonisme dans une correspondance où il n'y avait plus de l'amitié que la forme, combien de fois je me suis rappelé ces confidences qu'il m'avait été permis de recueillir!

P. 388. Je dinais sur la galère du lord-maire, qui remontait jusqu'à Richmond.

Le lord-maire embarqua sur cette galère, où l'on sautait en cadence en se promenant sur les flots de la Tamise, le plus étrange assortiment des diverses sociétés de tous les quartiers de Londres : diplomates, aristocratie, banquiers du Strand et marchands de la Cité. J'ai retrouvé récemment à Paris une noble écossaise qui, ce jour-là, parée de ses dix-sept ans, arrivée la veille d'Edinbourg, et jetée par le hasard des invitations sur ce plancher mobile, y dansa, me disait-elle, la première contredanse de sa jeunesse. Elle vient de mourir dans les montagnes de sa patrie. Eheu fugaces!

P. 388. Le roast-beaf égalait la prestance de la Tour-de-Londres. Les poissons si longs qu'on n'en voyait pas la queue, etc.

Hyperboles à image pour mieux ramener au contraste de l'émigré mourant de faim vingt-cinq ans plus tôt. Et ce contraste éternel faisait toute la joie du « superbe ambas«sadeur. » Poursuivons.

P. 388. Des dames, que je n'ai aperçues que là, chantaient comme Abigail.

C'étaient en effet des chanteuses, actrices, danseuses. même, réunies par M. Rothschild de Londres dans un but tout hospitalier. Il connaissait le penchant inné du corps. diplomatique pour les plaisirs auxquels ces dames président; et il jugea leur société de nature à faire oublier à ses nobles convives la sévérité et la tristesse d'un séjour israélite.

P. 389. Lord Clamwilliam avait une façon de prononcer à la manière d'Alcibiade qui ravissait.

Lord Clanwilliam était le type du dandysme à cette époque. M. de Chateaubriand l'avait pris en grippe, bien qu'il fut sous-secrétaire d'État du Foreign-Office, justement parce qu'il était émule d'Alcibiade aussi. L'ambassadeur n'avait pas plus de goût pour le comte d'Orsay dont la faveur commençait à s'établir en Angleterre. Il ne faisait grâce qu'à lord Palmerston, secrétaire d'État au département de la guerre. Il retrouvait en lui, disait-il, quelque chose de cette élégante politesse que le roi Georges IV avait autrefois mise à la mode, et dont le marquis d'Hertford présentait encore le type suranné. En tout cas, l'humeur de l'écrivain contre les dandys ne devrait pas aller jusqu'à altérer leurs noms. Ce n'est ni Clamwillian, ni Dorset, ni lord Gray qu'il faut lire; mais bien Clanwilliam, d'Orsay et lord Grey : « Je ne sache rien,» me disait-il un jour, « qui soit plus désobligeant pour un < < < homme du monde que de mal prononcer et surtout de «mal écrire son nom; car c'est l'humilier dans le fort de < sa vanité. > >

P. 390. En 1822.

Lisez avant 1822, sous peine de ne pas comprendre cette longue diatribe contre les fashionables anglais si finement observés, qui finit par un trait prophétique : Quelques dandys radicaux, les plus avancés vers l'ave< < nir, ont une pipe. »

«

P. 392. Tous les Anglais sont fous par nature ou par ton.

Conclusion qui, pour montrer plus d'humeur, a pris la forme d'un vers alexandrin. Nous prions instamment les trois royaumes de n'y point voir autre chose.

P. 393. La comtesse de Lieven.

Ce portrait de madame de Lieven, tracé en 1859, est un tissu de malices et de rancunes qui portent plus loin qu'elle et vont jusqu'à ses amis. L'épithète « mésavenant,» qui s'y joint, semble avoir été inventée en dehors de l'Académie pour le besoin de la cause. L'animosité, quand elle frappe une femme au visage, est doublement répréhensible. Madame de Lieven n'avait essayé qu'un seul jour d'être aimable pour le nouvel ambassadeur de France à Londres. Repoussée dans ses tentatives par une froide taciturnité, elle s'en vengea par quelques propos et en appuyant sur certaines pages des révélations qui arrivaient alors en foule de Sainte-Hélène. M. de Chateaubriand y était assez peu ménagé en sa double qualité d'écrivain et d'homme politique. Indè iræ. La rencontre au congrès de Vérone ne défit pas ce que Londres avait fait ; et les deux ennemis ne se virent plus. On aura remarqué peut-être dans cette satire qui comprend vingt années de la vie de madame de Lieven ce trait : « Elle revêt sa nullité d'un < < air supérieur d'ennui, comme si elle avait le droit d'être

<«< ennuyée. » C'est qu'en effet M. de Chateaubriand n'a imait pas

chez autrui cet ennui dont il s'était fait un privilége personnel. L'ennui des autres semblait faire tort à celui dont il s'était réservé le monopole. Pour antidote de tant de fiel et de rancune, disons aussi, nous qui l'avons plus longtemps connue, que madame de Lieven avait réussi, par une assurance persévérante, à tenir à la Cour d'Angleterre, où le régent ne l'aimait pas, et dans le monde, où on la redoutait, le premier rang parmi les femmes qui donnaient le ton. Bien qu'étrangère, elle dominait les filles d'Albion par une incontestable supériorité d'attitude et de manières. Elle savait causer de tout; elle avait été fort jolie; et sa taille gardait encore beaucoup plus tard une grande élégance; elle possédait une merveilleuse aptitude pour la musique; sa mémoire lui rappelait des opéras entiers qu'elle exécutait à ravir sur le piano. Cette mémoire cependant et cette facilité ne s'exerçaient qu'au profit de l'intimité ou de quelques diplomates choisis qui n'en ont rien oublié. Là, madame de Lieven se montrait toujours spirituelle et quelquefois gaie. Mais, pour le courant du monde, elle ne prenait aucun soin de l'impression qu'elle laissait après elle, et passait généralement à Londres pour une femme sèche et dédaigneuse, ou, si l'on veut, froide et digne, comme il convient à une « douairière des Con« grès. »

M. Canning n'avait pas eu d'abord pour madame de Lieven le goût qu'elle cherchait généralement à inspirer aux hommes d'Etat et aux diplomates du premier rang. En 1822, il avait fait confidence de ces dispositions à M. de Chateaubriand, qui partageait ses répugnances. Au retour du Congrès de Vérone, tant que la Russie et l'Autriche, en deuil du marquis de Londonderry, se fièrent au

peu de penchant du roi Georges IV pour son nouveau ministre des affaires étrangères, et espérèrent qu'après avoir été destiné au gouvernement des grandes Indes il ne tarderait pas à être renversé du timon britannique, la froideur continua. Mais, lorsque, en 1823, nos explications assidues dissipèrent cette illusion d'une chute prochaine, madame de Lieven se rendit à l'évidence et aux raisonnements des observateurs étrangers qui avaient été, comme moi, témoins du fier début de M. Canning. Elle fit alors cesser un peu brusquement peut-être son intimité politique de longue date

avec le duc de Wellington, que son nouveau collègue menaçait de dominer, et elle dirigea toutes ses attentions vers l'astre parlementaire qui se levait. La manœuvre n'échappa à aucun des deux rivaux. Le guerrier, par un billet glacé dont on se souvient encore à Londres, brisa des liaisons qui devenaient languissantes et qu'il ne renoua jamais sincèrement, même quand le pouvoir lui revint. De son côté, M. Canning me disait en parlant de la faveur à laquelle l'invitait si chaleureusement l'ambassadrice de Russie : « Le cœur de madame de Lieven est un <«< port où les bâtiments de seconde classe ne sont pas < < reçus; elle n'y laisse ancrer que les plus grands vaisseaux < < de ligne; et pour ceux-là même le fond n'est pas sûr. « Statio malefida carinis. »

:

P. 395. A six heures du matin on courait à une partie fine. Lisez à dix heures du matin on courait non sans doute à une partie fine, comme dit l'auteur, mais à l'un de ces rendez-vous où la bonne compagnie se réunissait nombreuse à la campagne pour jouir gaiement des verts ombrages et de la verdure des villas. Il est très-vrai que M. de Chateaubriand n'avait aucun goût pour cette façon de con

templer la nature. Mais cette mode des « déjeuners dan-<«<sants, » qui a eu un moment la velléité de passer le détroit, est restée sur le sol qui l'a vue naître; et, si j'étais jeune encore, je la regretterais.

P. 396. Les Anglais de la nouvelle race sont infiniment plus frivoles que nous.

M. de Chateaubriand était particulièrement frappé de la frivolité des jeunes aristocrates échappant à peine au collége d'Eton ou aux Universités, et déjà pressés de perdre le fruit de leurs études avec les combats des coqs, des chiens, des rats, les gageures, les tirs aux pigeons et aux moineaux. Un petit nombre tentait de corriger dans les raouts la mauvaise grâce de l'école. Ceux-là, les jeunes ladies nubiles mettaient à les apprivoiser et à les former quelque complaisance. Elles honoraient leur rudesse du nom de bonne nature (good natured) et elles appelaient naïf et franc, à Londres, l'homme qui nous eût paru mal élevé à Paris.

Plus tard, M. de Chateaubriand, revenant sur ce thème, me disait encore : « Les Anglais de la haute société sont < < beaucoup plus que nous esclaves de la curiosité et de la « mode. Le bourreau de Paris, s'il paraissait à Londres, <«< ameuterait toute l'Angleterre. Que n'a-t-elle pas fait « envers Platoff, Blücher et le maréchal Soult, dont on <«< montre encore pour un shelling les vieilles bottes ? Pour < < Bonaparte, on a passé de l'insulte à l'admiration puérile. < < Toute renommée vient vite et s'en va de même aux bords < < de la Tamise, comme son flux et son reflux. > >

Et cette appréciation de la frivolité anglaise, l'auteur l'a consignée dans ses Mémoires, sous des termes à peu près identiques.

P. 397. Général, vous n'avez point vaincu Napoléon à Waterloo; vous avez seulement faussé le dernier anneau d'un destin déjà brisé.

Cette apostrophe au duc de Wellington me rappelle que, dans sa

colère contre la statue que les ladies fashionables dressèrent par souscription, ære feminino, au héros représenté sous les traits d'un Achille jeune et à demi-nu, M. de Chateaubriand me dit comme nous passions un jour dans ce coin de Hyde-Park: « Non, il n'a battu que le < < maréchal Soult; il n'a point vaincu l'invincible, et «< il n'a été à Waterloo que l'exécuteur de la justice di

< < < vine. > >

P. 401. C'est avoir déjà fait un grand pas en politique que d'avoir forcé l'Angleterre à s'associer avec nous dans des intérêts sur lesquels elle n'eut pas daigné nous consulter il y a six mois.

En écrivant cette réflexion qui était de moi et que j'allais copier, M. de Chateaubriand s'arrêta « Vous le « voyez, » me dit-il en souriant, « un ambassadeur be< < sogneux emprunte à ses secrétaires. » Mais le riche observateur oublia de citer la pauvre source où il venait de puiser. Au reste, il aimait à tout dire dans ses dépêches; et sa franchise ne se déguisait sous aucune réticence. Un jour que je m'étonnais de la liberté de son langage, il alla chercher dans sa chambre à coucher le Montaigne que je lui avais prêté et qu'il lisait dans son lit. Puis, après m'avoir fait réciter tout haut le passage suivant: «< Voilà la règle, » me dit-il, « ne dissimulons rien; c'est notre < < droit, c'est notre devoir. »

— « J'ai trouvé bien estrange qu'il feust en la puissance « d'un ambassadeur de dispenser sur les advertissemens <«< qu'il doibt faire à son maistre..... Et m'eust semblé

« l'office du serviteur estre de fidèlement représenter les «< choses en leur entier, comme elles sont advenues, à fin « que la liberté d'ordonner, juger et choisir demeurast au < < maistre; car de lui altérer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la prenne aultrement qu'il ne doibt, et que cela «< ne le pousse à quelque mauvais party, et cependant le <«< laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appar< < < tenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la <«< reçoit..... Quoy qu'il en soit, je ne voudrois pas être < < servy de cette façon en mon petit faict. »

Or l'exemple de l'ambassadeur et cette citation de Montaigne m'ont été d'un certain secours à moi-même lorsque plus tard M. de Chateaubriand, ministre, me demandait de dissimuler quelque chose de l'hostilité britannique dans mes dépêches. Je résistai à l'injonction et continuai à tout lui écrire de Londres, puisqu'il demeurait toujours maître d'étouffer à Paris le bruit de ma voix.

P. 404. J'appris, le 19 mai, la mort presque subite de M. le duc de Richelieu.

:

Disons mieux ce fut le 18, à deux heures du matin, et de ma bouche. Je venais de l'apprendre moi-même chez le comte de Lieven, du marquis de Londonderry, que cette mort consterna, et qui déjà peut-être songeait à la sienne. Je crus devoir, pour une nouvelle si triste et si inattendue, réveiller mon chef. Il était dans son lit, sans dormir: et, comme il me parlait souvent du bonheur habituel de M. de Villèle dans toutes ses entreprises politiques, il me dit seulement : « C'est l'étoile de Villèle qui l'a tué. » Puis il se retourna sur son chevet, et d'autres pensées occupèrent son insomnie.

A cette occasion, je dois dire qu'une telle indifférence

des hommes politiques entre eux choquait prodigieusement ma jeunesse ; et que, même après une longue expérience de la vie, je ne puis encore la comprendre tout à fait. Je ne m'expliquais pas comment la rivalité du pouvoir créait tant de froideur entre les défenseurs d'une même cause; et il me semblait qu'on n'accordait pas alors au duc de Richelieu tout l'honneur qui revenait à sa mémoire. Dans les circonstances où le timon de l'État lui avait été confié, la profondeur des vues, la hauteur du génie, les lointaines entreprises dont la France subissait le cruel contre-coup, n'étaient pas de saison. Il ne fallait plus que cicatriser des plaies. L'épée avait fait place au bouclier; et le noble, généreux et patriotique chef du cabinet, en 1816 comme en 1820, m'était toujours apparu dans nos infortunes comme un réparateur providentiel : un sentiment particulier se joignait à ma vénération. Le duc de Richelieu avait encouragé de ses conseils mon début dans le monde. Plus tard, sa bienveillance, soit qu'il l'eût reçue de M. Pasquier, mon chef direct, soit qu'il la lui eût communiquée, m'avait aplani la voie diplomatique. Je n'oublierai jamais avec quelle faveur tous les deux m'accueillirent dès le premier jour de mon retour en Europe, bien qu'un séjour prolongé dans les contrées barbares m'eût laissé quelque chose de l'ignorance et de la rudesse du désert. Aujourd'hui ma reconnaissance envers le duc de Richelieu ne s'attache plus qu'à sa mémoire, mais envers l'illustre vieillard qui lui a survécu, elle est encore un devoir de mon cœur dont j'aime à lui porter fréquemment l'hommage.

P. 406. Mistress Siddons.

Je vois encore cette grande figure de l'antique mistress

Siddons, chez lord Lansdowne, assise comme par contraste à côté des quinze ans de la jolie miss Fox. Au sortir de ces salons, renommés parmi les plus beaux qui soient à Londres, M. de

Chateaubriand me dit : « C'était lady Macbeth, У a trente ans; elle n'a plus aujourd'hui de rôle que ((parmi les trois sorcières d'Hécate. > >

< < il

P. 406. Madame la vicomtesse de Noailles, agréable, spirituelle, gracieuse.

Certes, l'auteur ne dit rien de trop; et madame Alfred de Noailles, qui savait plaire à tous dans un salon, charmait aussi la plume à la main. Voici une de ses lettres; je vais dire quelle en fut l'occasion. Il y avait en ce temps, à l'ambassade de Londres (et j'ai quelque raison de croire qu'il en est encore ainsi) un privilége cher aux jeunes secrétaires l'ambassadeur, en étant peu jaloux pour luimême, leur en avait transféré la pleine jouissance, qui parfois, il faut bien en convenir, atteignait l'abus. Nous avions l'art d'expédier et de recevoir dans le bag diplomatique volant par-dessus les doubles visites des douanes, à côté des dépêches, des tissus légers fort recherchés des deux côtés de la Manche en raison de la prohibition; et l'ambassade britannique pour un bag deux fois plus gros que le nôtre, jouissait d'une semblable faveur. On nous payait de notre complaisance presque innocente en sourires, en valses et en billets qui ne valaient pas toujours les lignes suivantes :

« Paris, 14 février 1823.

((Il y a mille ans que je veux vous remercier de tous « vos bons soins, de mes robes arrivées toutes miraculeu«<sement, de mon châle retrouvé par un autre prodige;

« enfin vous dire que toutes vos attentions, en présence et «< en absence, ne me sortent jamais de la tête et que je < < n'ai pas passé une journée sans y songer. Mais le dé«<cousu de Paris, augmenté du tourbillon du carnaval, « des courses en traîneaux, des bals et des discussions «< politiques, tout cela fait tort aux plus graves devoirs et < < aux plus fermes résolutions. Pendant ce temps, que <«< faites-vous dans cette situation difficile et importante où <«< je vous ai laissé? Tâchez que le pays où vous êtes ne < < nous fasse pas la guerre je l'aime tant depuis que j'y <«< suis revenue, que cette idée me fait mal. Voir recom< < mencer le système continental est une trop triste chose « pour ceux qui s'en souviennent. Cette lettre vous est « portée par un jeune Polonais qui va finir son cours « d'études à Édimbourg. Je vous recommande cet héritier < < de la famille Sapiéha, qui a le goût de l'instruction «< comme s'il avait besoin de faire fortune. Soyez bon pour <«<lui, vous qui avez été si bon pour nous. Car votre an<«< cien ambassadeur à Londres (M. de Chateaubriand) et « votre ministre à Paris (M. de Villèle) avaient eu le <«< cœur bien dur pour nos téméraires toilettes. Ils ne pen< < saient qu'aux affaires, et il ne leur était resté aucun < < scrupule de galanterie. Vous, plus jeune et plus humain, «< vous n'avez pas dédaigné nos chiffons; vous avez étendu jusque sur nos popelines vos manteaux diplomatiques; <«< et vous vous êtes souvenu que vos protégées dansaient à <«< Almacks de bien bon cœur avec vous. C'est ce qu'elles <«< feront encore si vous venez nous voir à Paris. Mais je « pense que vous aimerez mieux régner seul à Londres, « et je m'y résigne en vous priant de ne jamais m'ou < < blier.

< < NOAILLES DE NOAILLES. > >

Hélas! aujourd'hui, mon souvenir, quand il remonte vers cette noble femme, ne rencontre plus qu'une ombre; mais cette ombre a laissé de longs regrets dans bien des cœurs fidèles à sa mémoire, et un grand vide dans la société dont elle fut l'ornement.

P. 410. Lord Harrowby, président du conseil, parlait avec propriété, lucidité et connaissance des faits.

Lord Harrowby avait en outre la renommée de savoir la langue française mieux que tout autre Anglais, à part le roi George IV, qu'en ce genre aucun de ses sujets n'a jamais égalé. Un jour que madame de Staël, dit-on, voulut mettre à l'épreuve les facultés grammaticales de lord Harrowby, elle lui tendit un livre ouvert à une page où elle venait de remarquer une faute de français. Restait à la trouver. L'Anglais lut la page, et, rendant aussitôt le livre à l'examinatrice : « Madame, » lui dit-il, «< il y en a deux. » J'ai toujours, je ne sais pourquoi, mis en doute l'exactitude de l'anecdote. Y a-t-il donc un livre, revu avant l'impression par tant de protes, où la même page porte deux fautes de notre langue? et de ces fautes qui sautent aux yeux d'un Anglais et d'une femme? Mais quelle femme!

P. 413. Lord Liverpool parlait peu : et il avait l'air d'écouter quelque chose de triste.

Peu de mois après, lord Liverpool se remaria avec miss Chester, sans cesser d'être triste. Ce fut alors que les dandys anglais parièrent sur le betting-book qu'il aurait de sa nouvelle et vieille épouse trois enfants mâles avant que l'armée française entrât à Madrid. (Voir Politique de la

Restauration, p. 150.) C'était environ deux mois avant le passage de la Bidassoa.

P. 413. M. Croker m'a fait remarquer la similitude de nos opinions et de nos destinées.

M. de Chateaubriand estimait singulièrement le talent et le caractère de M. Croker. C'est à son sujet que la Revue d'Edinbourg, habituée à attaquer ce rude adversaire qui ne l'a jamais ménagée dans le Quarterly-Review, m’a adressé en 1853, à propos de ma Politique de la Restauration, un singulier reproche. J'ai cherché, à mon tour, dans la Revue contemporaine, à m'en défendre en ces termes: < < Comme moi, M. Croker a vu les actes, entendu les < < paroles, et, mieux que moi, il en a pénétré la portée et <«<les mystérieux effets. Dans sa vieillesse pleine d'expé«rience, il doit jeter encore un regard attentif sur son < < siècle, et parfois un coup d'œil rétrospectif vers les glo«< rieuses époques où il participaït à l'administration de son « pays, etc., etc. M. Croker a bien voulu, depuis la publication de la Politique de la Restauration, dans ses conversations à Londres, comme dans une lettre qu'il m'a adressée récemment, témoigner de la véracité de mes récits « J'ai été, » ajoute-t-il, « l'ami de M. de Chateau<«< briand et de M. Canning, comme le grand admirateur « de leurs talents, mais j'étais loin d'approuver toutes «< leurs vues politiques. Leur susceptibilité en impressions < < populaires, leur ambition du pouvoir et des rivalités < < personnelles les ont jetés dans des écarts révolutionnai«< res qui pouvaient servir leurs querelles momentanées, <«< mais qui étaient au fond contraires à leurs intérêts et à <«<leurs opinions sérieuses. M. de Chateaubriand, par son < < opposition, a, selon moi, perdu votre monarchie. Je ne

< < sais et ne puis même deviner si M. Canning aurait sauvé < < la nôtre. > >

Aujourd'hui la voix qui prononçait ces tristes sentences s'est tue pour toujours. Ses sentiments pour M. de Chateaubriand et pour M. Canning, mêlés à ses opinions politiques ou même littéraires, avaient valu à M. Croker les attaques et les sarcasmes de la Revue d'Edinbourg. Il est tout simple et même assez flatteur pour moi qu'elle m'ait traité à mon tour comme un disciple et un traînard de la vieille école.

Un de mes collègues diplomatiques de cette époque, témoin alors à Londres des mêmes faits, et maintenant ambassadeur d'Autriche à Rome, a bien voulu, de son côté, m'appuyer de ses attestations contre les injures d'Edinbourg : « Vous avez donné, » m'a-t-il écrit, « une <«<leçon bien méritée à l'auteur anonyme de l'article de < < cette Revue. La critique en Angleterre est faite sans doute «< avec talent; mais elle encourt le reproche de manquer « de bonne foi. L'opinion des reviewers ne se forme pas < < sur la lecture de l'ouvrage dont ils rendent compte, car « elle est arrêtée d'avance: ils n'y cherchent que ce qui «< peut être exploité dans le sens de leur opinion précon

< < çue. »

Je me serais beaucoup moins étendu sur ce sujet, si les injures de la Revue écossaise n'avaient trouvé quelque écho de ce côté-ci de la Manche, chez certains adversaires de M. de Chateaubriand, trop passionnés encore pour demeurer toujours équitables.

P. 414. La politique fait des solitaires, comme la religion fait des anachorètes.

Parmi les hommes qui venaient voir ambassadeur à

Londres le solitaire futur de la légitimité, figurait un anachorète de la science, le docteur Thomas Young. Je l'avais rencontré chez quelques-uns de mes voisins de Portlandplace, enrichis aux grandes

Indes. Il aimait à causer avec moi de l'Orient et surtout de l'Égypte, qu'il n'avait jamais parcourus, mais qu'il connaissait par cette intuition de cabinet, fruit d'une étude profonde, et donnée à peu de géographes théoriciens. Il me pria de le présenter à M. de Chateaubriand, qui l'accueillit avec une bienveillante curiosité. C'était, en effet, le savant le plus universel de l'Angleterre, et sa conversation n'avait rien de l'obscurité que l'excès de l'érudition a répandue dans ses écrits. Quand il nous entretenait de ses recherches en optique, tant et si injustement ridiculisées par M. Brougham, l'amer critique de la Revue d'Edinbourg (lequel n'avait rien encore de la tolérance et de l'aménité que nous avons reconnues et éprouvées chez lord Brougham); et surtout quand il interprétait pour nous l'inscription de Rosette, comme la grande découverte de l'écriture hiéroglyphique dont il revendiquait en partie l'honneur, sa figure fine et spirituelle s'illuminait, et son langage prenait une simplicité attrayante qui plaisait singulièrement à l'ambassadeur. On y retrouvait quelque chose du quakerisme dont le docteur Young était issu. Le naturaliste et l'archéologue savait encore mêler à ces causeries de précieuses connaissances en philologie, en médecine, des appréciations heureuses des auteurs grecs et latins; enfin, c'est un des rares Anglais dont M. de Chateaubriand, en quittant le sol britannique, reconnaissait tout le mérite et regrettait en même temps la société.

1

P. 417. Il m'a été plus difficile de vous dire ce que pense

lord Londonderry, relativement à l'Espagne, qu'il ne me sera aisé de pénétrer les instructions données à sir W. Acourt.

Ici la phrase a pris quelque chose de l'embarras où se trouvait l'ambassadeur. Il aimait mieux, par sa merveilleuse intuition, présager l'avenir dans ses dépêches que de pressentir dans ses conversations les ministres anglais, presque toujours muets sur le présent. « En Angleterre, » me disait-il, «< c'est de l'ensemble des

affaires, de la presse < < journellement scrutée, des débats parlementaires assi<«< dûment suivis, des indiscrétions du parti qui domine, < < ou même de l'Opposition, qu'il faut prendre conseil pour «< conjecturer avec quelque succès. Un rendez-vous an< < noncé ou un tête-à-tête surpris avec le ministre des affai<«<res étrangères n'instruit qu'à demi quand on l'interroge, < < et n'apprend rien de ce qu'on ne veut pas demander. > >

«

P. 419. Si le roi d'Espagne doit périr, le genre de la catastrophe n'est pas indifférent au reste du monde. Le poignard n'abattrait que le monarque, l'échafaud pourrait tuer la monarchie. C'est déjà beaucoup trop que le jugement de Charles I et que celui de Louis XVI. Le ciel nous préserve d'un troisième jugement qui semblerait établir par l'autorité des crimes une espèce de droits des peuples, et un corps de jurisprudence contre les rois.

En transcrivant ces nobles paroles, ma plume tressaillait d'admiration. Les ombres de Charles Ier et de Louis XVI erraient sans cesse à Londres autour de M. de Chateaubriand.

P. 425. Billet de M. de Villèle. « L'honneur sera pour tous, « et ce n'est pas de ce partage dont il s'agit en ce moment. »

Il fallait dire qu'il s'agit. C'est un gasconisme : et M. de Chateaubriand, qui le releva en me lisant ce billet, sans doute pour ne pas laisser prescrire son droit incontestable

de régent littéraire envers M. de Villèle, voulut voir plus tard dans ce langage, si l'on me passe le jeu de mots, une gasconnade; et c'était à tort. M. de Villèle en cette occasion était aussi sincère qu'affectueux; il agissait, comme il va le dire lui-même quelques lignes plus bas, « de convic<«<tion et de sentiment. » Ce fut lui et

lui seul qui détermina l'envoi de M. de Chateaubriand à Vérone. Le roi ne s'en souciait guère; M. de Montmorency ne le voulait pas; le reste du conseil demeurait froid et sans influence directe sur la question. M. de Villèle renversa tous les obstacles. J'en trouve une autre preuve dans le premier paragraphe d'une lettre confidentielle qu'il m'écrivit de sa main le 6 octobre 1822. La voici :

< < Chateaubriand est parti cette nuit pour Vérone < < dans d'excellentes dispositions, et il y sera vu avec une <«< grande satisfaction par ses collègues. Nous ignorons en« core si M. de Montmorency ira jusque là, parce qu'il ne <«< devait y accompagner les souverains que dans une cer< < taine occurrence; et on ne sait pas non plus si le duc de < < Wellington fera ce dernier voyage: » La lettre continuait ainsi : « M. de Nesselrode nous remet une note des « démêlés de sa Cour avec la Porte; et il pose des condi< < tións bien difficiles au retour d'un ambassadeur russe à « Constantinople. Nos relations avec l'Espagne sont tou<«< jours très-pénibles; l'état de ce malheureux pays devient <«< chaque jour plus critique. On en est en Catalogne à la « levée en masse, aux emprunts forcés, et à la confisca«<tion des biens des suspects. Notre situation intérieure < < est bonne; les troupes sont animées du meilleur esprit, <«< l'opinion générale est assez améliorée pour que nous es<«< périons, dans les élections qui vont avoir lieu, vingt ou vingt-cinq voix de plus pour la session prochaine.

«

<«< Adieu; croyez à tout mon intérêt, à toute mon es<«< time; et ouvrez bientôt les deux yeux.

« J. DE VILLÈLE. »

Ces conditions mises au renouement des relations diplomatiques entre la Russie et la Porte, M. de Montmorency me les avait expliquées de son côté, car il me mandait de Vienne : « Lord Strangford vient d'arriver ici de Constan<«<tinople, où il retournera incessamment. Il ne pourra « guère y rapporter que la déclaration que l'empereur « Alexandre vient d'adresser aux alliés : il persiste dans la « résolution de ne pas faire la guerre aux Turcs; mais il « ne veut pas rétablir avec eux les rapports politiques jus« qu'à ce qu'ils aient mis à exécution les intentions mani« festées en faveur des Grecs. > >

Et, pour en finir sur cet incident rétrospectif d'une politique qui n'est pas sans analogie avec l'état actuel de l'Orient, M. de Metternich écrivait à l'internonce d'Autriche à propos d'un détail de cette querelle toujours étouffée et toujours vivante entre la Russie et la Sublime Porte: « Ma conviction est que l'affaire, si elle est bien conduite, «< touche au terme où elle n'est plus que de manipula<«<tion. Mal conduite, nous arriverons à la rupture avant « la fin de l'année. Lord Strangford doit avoir pris l'habi<«<tude de me voir ne pas me tromper sur le compte de la <«< Russie; je lui réponds de nouveau que dans ce que « j'avance ici rien n'est erroné. »

Ainsi se préparait, il y a plus de trente ans, la mésintelligence qui devait amener insensiblement à la grande lutte de Crimée. Mais alors, on le voit, l'Angleterre ne jouait pas encore en Orient le rôle principal qu'elle s'y est arrogé plus par ses négociations que par ses armes.

P. 455. J'assistai aux funérailles de lord Londonderry, à Westminster, le 20 août.

M. Canning, qui s'était battu en duel avec lord Londonderry, ne parut point à ses obsèques. J'y étais à côté de M. de Chateaubriand. Et j'ai entendu moi aussi le mob de Londres hurler autour du cadavre du « grand ministre; » ce même mob qui devait venir casser mes vitres au début de la guerre d'Espagne. Voici, sur ce sujet, ce que m'écrivait de Florence en 1829 mon ami et collègue Lamartine, qui préludait alors à sa carrière politique, et n'avait n'avait pas encore imprimé une seule ligne de prose :

« Je suis affligé de ce qu'un peuple, fût-ce même le peu«ple romain, se réjouit à l'enterrement d'un brave et «< saint pontife comme Léon XII. Nous en vîmes autant à <«< la mort de lord Londonderry, s'il vous en souvient. Les <«< peuples n'aiment pas les hommes qui les, connaissent. < < < Jamais la popularité ne va qu'aux dupes et aux coquins. < < Aussi voyez comment on l'achète; toujours avec des bas< < < <sesses ou des sottises. > >

P. 440. Cette nouvelle lettre de M. de Montmorency, mêlée de quelques phrases ironiques, me confirma pleinement qu'il ne voulait pas de moi au Congrès.

Cette lettre, rapportée de Paris par Hyacinthe Pilorge, son secrétaire particulier, exaspéra M. de Chateaubriand, qui me la lut en l'accompagnant d'un aigre commentaire. J'offris d'aller à Paris, où je tenterais de lever tout obstacle; mon offre fut accueillie avec joie; et je partis le 22 août, tandis que l'ambassadeur cherchait à déguiser son impatience et son humeur par un pèlerinage à Hartwell et par le dîner patriotique de la fête de saint Louis. Je revins le 29 avec la lettre de M. de Villèle, que celui-ci

m'avait lue également et qui tranchait la question. Ce qui s'était

passé entre ces deux dates, on le lit dans les Mémoires. Toutes mes instances directes ou indirectes auprès de M. de Montmorency n'ayant rien obtenu, je m'avisai de lui dire, en désespoir de cause: « S'il ne va « avec vous à Vérone, attendez-vous en revenant à le voir < < < assis à votre place ici. » Cet argument termina le débat ; je l'avais tiré de ma tête, car il ne figurait nullement dans mes instructions; mais il n'en était pas moins prophétique.

P. 445. Une insurrection sérieuse à Londres, et tout est perdu.

Je me souviens de ces paroles prononcées par lord Liverpool dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur la Tamise elles nous firent penser instinctivement aux rives de la Seine, plus exposées encore aux émeutes et à leurs désastreuses conséquences.

:

P. 447. Peu de grands bois, peu d'oiseaux.

L'auteur m'a rappelé vingt fois cette absence des oiseaux qui le frappait de tristesse en Angleterre. « Si tout cela est < < de la nature, » me disait-il, « c'est une nature trop régu«< lière et trop disciplinée. Le peu qu'on y voit d'oiseaux <«<ne chante pas. Le moineau de Londres, noirci par le «< charbon, se tait sur les cheminées. Je n'entends jamais <«< un chien aboyer; on perfectionne les chevaux au point « de leur défendre de hennir; et le chat lui-même, si indépendant, cesse de miauler sur sa gouttière. > >

P. 447. Quid dignum memorare tuis, Hispania, terris
Vox humana valet?

Je ne sais où M. de Chateaubriand a puisé cet hexamè

tre, à moins que ce ne soit encore chez son compatriote Guillaume le Breton; mais je n'ignore pas qu'il aimait les citations et qu'il en pratiquait et vantait fréquemment la méthode. Sa conversation en abondait quand elle dépassait les monosyllabes où les lieux communs de la politesse : « Il ne faut pas croire, » me disait-il à Londres, « que « l'art des citations soit à la portée de tous les petits es<«< prits qui, ne trouvant rien chez eux, vont puiser chez <«<les autres. C'est l'inspiration qui donne les citations <«< heureuses. La mémoire est une Muse, ou plutôt c'est la <«< mère des Muses, que Ronsard fait parler ainsi :

« Grèce est notre pays, Mémoire est notre mère. >>

<«< Les plus grands écrivains du siècle de Louis XIV se <«< sont nourris de citations. » Or, comme je voulais corroborer ce témoignage de l'ambassadeur, sans doute par un pressentiment de toute la consommation que je devais faire un jour des idées d'autrui, je lui soumis une lettre de Racine que j'avais trouvée dans les archives de France à Constantinople, égarée dans les papiers de M. de Guilleragues, et que je crois inédite. En voici un fragment:

RACINE A L'ABRÉ LEVASSEUR.

<< Usez, le 3 février 1662.

« Dieu mercy. je scay a présent ce qui vous occupe si « fort, et ce qui vous fait oublier de pauvres estrangers <«< comme nous. Amor non talia curat. Ouy, c'est cela <«< même qui vous occupe, et j'en sais des nouvelles.

Amor che solo i cor leggiadri innesca.

<< Et je ne m'estonne qu'un cœur si tendre que le vostre

«<et si disposé à recevoir les douces impressions de l'a«<mour, soit devenu amoureux d'une si charmante per<«sonne. Bien d'autres que vous auroient succombé à la < < tentation.

Socrate s'y trouveroit pris;
Et, malgré sa philosophie,
11 feroit ce qu'a fait Pâris
Et le feroit toute sa vie.

« Vous l'aviez tous les jours devant vos yeux, et vous « aviez tout le loisir de considérer ses belles qualités et « le sue fattezze, comme disent les Italiens. Et, ainsi, <«< selon le passage que citoit hier notre prédicateur, mutuo <«< conspectu mutui crescebant amores. Pour moy, loin d'y « trouver à redire, je vous loue d'un si beau choix et <«< d'aimer avec tant de discernement, s'il peut y avoir du < < discernement en amour. Et mentem Venus ipsa dedit. « Il ne me fait pas tant d'honneur, quoy que j'aye assez <«< besoin de compagnie en ce pays. Mais j'aime mieux estre « seul que d'avoir un hoste si dangereux. Ne m'accusez < < pas pour cela d'être un farouche et un insensible.

Vous sçavez bien que les déesses
Ne sont pas toutes des Vénus;
Et vous sçavez que les belles non plus

Ne sont pas toutes des Lucrèces.

« A propos de belles, j'avois déjà veù les vers du ballet «des Saisons; et on me les avoit apportez quand j'étois < < < encore malade. Je suis ravi qu'il ne reste aucune appa<«<rence de

blessure sur le beau front d'Angélique. Elle <«< n'est pas la seule beauté qui ait souffert de si douloureu< < < ses aventures: Et Veneris violata est vulnere dextra. <«< Et peut-être bien que qui auroit considéré l'endroit où

« elle tomba, il y auroit veu naistre des roses et des ané< < < mones pareilles à celles qui sortirent du sang de Vénus. <«< Mais il est trop tard pour y aller voir. Et quand il y < < seroit venu des roses, l'hyver les auroit fort mal trait«<tées. Elles auroient esté plus en seureté en ce pays, où < < nous voyons dès le mois de janvier

Schietti arboscelli, e verdi fronde acerbe
Amorosette e pallide viole.

<«< On m'a assuré mesme qu'il y avoit un jardin tout plein < < de roses, mais de roses toutes fleuries, à une lieue d'icy; <«<et cela ne passe pas même pour une rareté................ Je n'ay «< pas peur que vous vous lassiez de voir tant de vers dans < < une seule lettre, quoniam te amor nostri poetarum «< amantem reddidit. Pour vous, soit latin, soit espagnol, <«< soit turc si vous le sçavez, écrivez-moy, je vous prie. Je <«< suis dans un pays quelque chose de moins sociable que « le Pont Euxin............. Enfin, il n'y a icy personne pour « moy. Non Homo, sed littus atque aer et solituda mera. « Jugez si vos lettres seroient bien receües. Mais vous es« tes attaché ailleurs.

Il cor preso ivi, come pesce a l'hamo.

« Je salue tout le monde; adiousias. > >

« Voilà, » me dit M. de Chateaubriand, « trois langues <«< mises à contribution par Racine : le latin, l'italien, voire « même le gascon.

Mais c'est dans une correspondance < < familière, trop familière même; et il était bien jeune, < < < comme le disent la date et l'orthographe. On y recon< < naît l'adorateur prochain de la Champmeslé plus que le «< chantre futur d'Athalie. Mais, voyez comme l'étude et

<«< la méditation des écrivains qui l'ont précédé lui ont <«< servi à se rendre digne d'être médité et étudié à son < < tour. Au reste, Cicéron, qui n'avait qu'un seul idiome au « service de son érudition, prodigue les citations égale«<ment. Nous sommes bien plus près des secours, nous qui avons deux langues mortes à côté de nous et quatre langues parlées à nos frontières; aussi que de belles «< pensées à emprunter ! Pour ma part, je n'y ai fait faute. « Le Génie du Christianisme est un tissu de citations < < avouées au grand jour. Dans les Martyrs, c'est un fleuve <«< de citations déguisées et fondues. Dans l'Itinéraire, <«< elles devaient régner par la nature même du sujet. Je les «<admets volontiers partout. J'en préserve seulement nos « dépêches, comme vous le voyez chaque jour. Socrate <«< a dit quelque part chez Platon qu'il était lui-même «< comme une coupe s'emplissant des eaux des sources « étrangères au profit de son auditoire. »

J'ai eu la curiosité de chercher les paroles de Socrate demeurées dans la mémoire de M. de Chateaubriand; car « l'exactitude de citer,» a dit Bayle (art. Sanchez. Remarques), « est un talent beaucoup plus rare que l'on ne "pense. » Elles se trouvent textuellement dans le Phaidros.

P. 448. Charlotte avait tout à coup reparu comme cet astre, la joie des ombres, qui, retardé par le cours des mois, se lèverait au milieu de la nuit.

Cette comparaison, trop familière peut-être, est relevée ici par un mot la joie des ombres. Mais on va voir qu'il ne fait ni si noir ni si froid dans le cœur de l'écrivain.

450. S'il était vrai que Charlotte eût eu une raison véritable

de se plaindre, je jetterais au feu tout ce que j'ai raconté de mon premier séjour outre-mer.

Charlotte, négligée du moins si elle n'était oubliée, ne fut pas la seule à se plaindre justement de la froideur du ministre; et ses remords devraient s'étendre à plus d'un cœur blessé.

P. 451. J'ai un tel dégoût de tout, un tel mépris pour le présent et pour l'avenir immédiat.

Ces sentiments si dédaigneux envers son siècle, l'auteur les manifestait presque dans les mêmes termes en 1844, un jour que nous faisions quelques pas ensemble dans son petit jardin de la rue du Bac. « Le fleuve de la monar<«< chie, » ajouta-t-il, «s'est perdu dans le sang à la fin du « siècle dernier. Entraînés par les courants de la démocra« tie, à peine depuis avons-nous fait quelques haltes sur « la boue des écueils. Mais le torrent nous submerge: et <«< c'en est fait en France de la vraie liberté politique et de < < la dignité de l'homme. »

P. 452. J'avais désiré, contre mon instinct naturel, aller au Congrès.

Ce désir, pour n'être pas instinctif, n'en était pas moins ardent; il est vrai que bien des fois dans la journée il s'éteignait pour se rallumer. Après m'avoir embrassé quand je lui rapportai de l'aris l'ordre de se rendre à Vérone, expansion de joie bien rare chez l'auteur, il vint lë lendemain tout soucieux dans ma chambre pour me dire qu'il ne partirait pas.

P. 456. Enjamber d'un pas les Espagnes, réussir sur le même sol où naguère les armées d'un conquérant avaient eu des revers, faire en six mois ce qu'il n'avait pu faire en sept ans, qui aurait

pu prétendre à ce prodige? La légitimité allait tirer son premier coup de canon après ces coups de canon de l'Empire qu'entendra la dernière postérité.

Beau rêve que l'auteur balbutiait tout haut dans ses longues insomnies! Il me le répéta comme un fruit des songes qui l'avaient bercé dans la nuit où je vins lui apprendre la mort du duc de Richelieu.

P. 459. Ce fut ma vie étrange et à part qui me perdit.

Il faut y joindre l'opposition financière faisant retentir ses plaintes dans le salon du ministre silencieux, et quelques menus propos dont ne savent pas se dégager les esprit les plus circonspects ou les plus taciturnes. Je m'étais borné à ce peu de mots sur ce sujet délicat, lorsque les Mémoires du duc de Raguse ont paru; il me faut aller plus loin. On y lit (t. VII, p. 295) une explication singulière de la destitution de M. de Chateaubriand; or, si cet ouvrage, malgré son amertume universelle, semble destiné à éclairer un jour quelques obscurités de nos annales stratégiques, bien plus sans doute que l'histoire des cabinets, comme il porte dans sa brusquerie indiscrète une certaine apparence de sincérité, je me sens le devoir ou je m'attribue le droit de réfuter la version du Saint-Simon au petit pied en cette affaire, dont il n'a su, dit-il, que « tardivement, » et sans doute beaucoup moins bien que moi, les détails.

A propos des cordons bleus du Saint-Esprit et de SaintAndré donnés par Louis XVIII et par l'empereur Alexandre à MM. de Chateaubriand et de Villèle, à l'issue de l'expédition d'Espagne, M. le duc de Raguse dit : « Dès ce < < moment il y eut guerre entre les deux ministres. » L'écrivain se trompe la guerre intestine et l'inimitié venaient.

de plus loin. Elles avaient pris leur source dans la divergence des directions politiques à suivre en Espagne, dans le commissaire civil institué à Madrid à côté de l'ambassadeur, dans les rapports intimes

et assidus du président du Conseil avec le prince généralissime en dehors du ministère des affaires étrangères, dans l'antipathie instinctive d'un esprit positif contre les rêves du génie, enfin dans l'impatience du ministre de l'intérieur, M. de Corbière, qui ne pouvait plus supporter le voisinage de M. de Chateaubriand, et s'en plaignait journellement à M. de Villèle, en le menaçant de sa retraite.

« M. de Chateaubriand, » ajoute le maréchal, « n'a <«< que des intérêts et un amour-propre sans bornes. < < N'ayant point de principes fixes, point de doctrine ni « de règle de conduite, il a concouru avec imprévoyance, <«< mais avec ardeur, à la destruction d'un ordre de choses « que ses mains débiles seront impuissantes à rétablir. »

Je consens à « l'amour-propre sans bornes » pour lequel le duc de Raguse pouvait se sentir plus d'indulgence, mais je ne comprends pas « les intérêts. » Quant à « l'absence de principes fixes, » le reproche est nouveau, et sans doute M. de Chateaubriand est l'un des hommes de son siècle qui l'a le moins mérité en pratique, si ce n'est toujours en théorie. Les derniers mots contiennent une allusion à la brochure qui venait de paraître en 1832 quand le maréchal écrivait, et où se lit l'assertion tant reprochée à M. de Chateaubriand: < < que pour renverser le gouvernement nouveau <«< il ne demandait qu'un an et la liberté de la presse. »> Or, cette assertion, l'auteur des Mémoires d'Outre-Tombe l'a répétée en l'expliquant. « Si Charles X eût été renversé < < par une conspiration du dehors, j'aurais pris la plume, <«et, m'eût-on laissé l'indépendance de la pensée, je me

« serais fait fort de rallier un immense parti autour des « débris du trône. Mais l'attaque était descendue de la « couronne, etc. (T. IX, p. 350). » Et, après tout, ce qui passe chez M. de Chateaubriand pour une forfanterie n'est qu'un souvenir de Shéridan. « Donnez aux minis« tres,» disait celui-ci, «une chambre des lords corrom« pue, une chambre des communes vénale, donnez-leur <«< un prince tyrannique, donnez-leur une cour asservie, <«<et laissez-moi seulement une presse dégagée de toute en< < trave, je les défierai

d'empiéter de l'épaisseur d'un che« veu sur les libertés de l'Angleterre. »

Je m'interromps pour placer en regard de ce jugement si sévère du duc de Raguse sur M. de Chateaubriand, le jugement que vient de porter M. de Chateaubriand sur le duc de Raguse lui-même.

:

« M. le duc de Raguse, homme d'esprit et de mérite, « brave soldat, savant mais malheureux général, prouva < < pour la millième fois qu'un génie militaire est insuffisant <«< aux troubles civils le premier officier de police eût <«< mieux su ce qu'il y avait à faire que le maréchal. Peut«< être aussi son intelligence fut-elle paralysée par ses sou< < venirs ; il resta comme étouffé sous le poids de la fata«lité de son nom. »

Quoi qu'il en soit, les Mémoires du duc de Raguse avaient bien assez de la méchanceté du texte sans y joindre la calomnie du commentaire. La note ajoutée plus tard de sa main porte un caractère d'invraisemblance que l'histoire du Congrès de Vérone fait singulièrement ressortir, et je veux espérer que mes souvenirs vont en effacer la dernière trace. Pour la mieux combattre, je la reproduis en entier.

« J'ai connu plus tard les circonstances qui ont servi « de prétexte au renvoi si brusque de M. de Chateaubriand

<«<et qui l'ont justifié. Le voici : M. de Chateaubriand était « lié d'une manière intime avec une personne de la Cour < < assez connue pour que je ne donne aucun détail sur elle, < < La fortune de cette dame étant dérangée, le désir de la « rétablir lui donna l'idée d'une grande opération de « bourse sur les fonds espagnols,

qui étaient tombés au «< plus vil prix. M. de Chateaubriand, sur sa demande, « écrivit d'une manière impérative à M. le marquis de Ta« larue (sic), ambassadeur de France à Madrid, pour qu'il «< eût à obtenir du roi la reconnaissance immédiate des <«< anciens emprunts faits par les Cortès. Ferdinand, qui <«< était d'un caractère naturellement opiniâtre, malgré « l'injonction et les menaces qui accompagnaient cette de« mande, refusa de se soumettre, et, dans l'indignation « que lui inspirait cet acte oppressif, s'adressa au roi < < Louis XVIII pour se plaindre : la démarche n'avait été ni « décidée en conseil ni ordonnée par le roi, et celui-ci ' <«< comprit la nécessité d'un désaveu formel et de la desti« tution de son ministre. Cette mesure, qui servait mer«< veilleusement l'intérêt et les passions de M. de Villèle, < < dont l'autorité ne rencontrerait plus alors d'opposition « dans l'avenir, fut prise sans le moindre retard sans <«< aucune explication, et tellement que M. de Chateau«< briand l'apprit de la manière la plus inopinée un jour « de réception aux Tuileries, où il s'était rendu pour faire « sa cour au roi. » (Note du duc de Raguse.).

Jamais M. de Chateaubriand n'a transmis à l'ambassade française à Madrid les injonctions et surtout les menaces de la France avant qu'elles aient été résolues dans le Conseil du roi. Quelques personnes autour de lui, et il en donne un curieux aperçu dans l'Histoire du Congrès de Vérone (t. I, pages 406 et 407), ont pu, beaucoup moins

sans doute que dans d'autres temps, spéculer sur les bruits propres à remuer la Bourse qui s'échappaient du cabinet. Mais l'anecdote racontée ici ne s'est pas produite au milieu de la polémique ardente que souleva la brusque destitution de M. de Chateaubriand survenue en pleine liberté de la presse, ni depuis. J'ai cru voir dans ce récit posthume une confusion avec une autre reconnaissance dont j'ai été l'intermédiaire, et qui fut obtenue de l'Espagne vers cette époque. C'était la dette contractée envers lat France par le gouvernement de Madrid; elle se montait à trente-quatre millions, et M. de Chateaubriand était trop activement occupé de la faire régler pour la mêler aux emprunts des Cortès, diminuer ainsi l'importance de notre réclamation et en compromettre le succès. La

coïncidence des mesures financières avec les événements de la Bourse, le tout vu à distance et de travers, aura créé ou grossi la calomnie aprocryphe dont le duc de Raguse s'est rendu le trop malin et trop complaisant éditeur.

P. 462. C'était me supposer le désir de ressaisir le timon de l'État, l'envie de faire mon chemin.

Cette envie était bien naturelle après tout. C'est la bascule constitutionnelle; et M. de Chateaubriand avait été trop piqué au jeu pour ne pas souhaiter un retour de veine. Quant à faire son chemin, hélas! à peine fait, il prenait plaisir à le défaire.

P. 463. L'opposition systématique me semble la seule propre au gouvernement représentatif; l'opposition surnommée de conscience est impuissante. Force est de se ranger sous un chef, appréciateur des bonnes et des mauvaises lois. N'en est-il ainsi, alors tel député prend sa bêtise pour sa conscience et la met dans l'urne.

L'innovation nasale du début, « n'en est-il ainsi, » ne

mérite pas de devenir française même pour perpétuer le trait spirituel de mœurs constitutionnelles qui la suit.

P. 463. Le système resté près de la couronne devait être nécessairement combattu.

Vaine argumentation pour pallier une faute née d'une humeur bien juste sans doute, mais qu'afin de conjurer le péril il fallait savoir pardonner. Tel était d'ailleurs le noble exemple donné par M. le duc Mathieu de Montmorency.

su.

—

Au sujet de MM. de Montmorency, Villèle et Chateaubriand, il s'est établi depuis longtemps une controverse historique qui n'est pas près de finir pour déterminer la part revenant à chacun de ces trois principaux promoteurs dans l'expédition d'Espagne. Je résume ici ce que j'en ai M. de Montmorency, soit en entrant aux affaires, soit pendant le Congrès de Vérone, ou depuis, a toujours souhaité une croisade européenne pour sauver la personne et la famille du roi Ferdinand VII en même temps que les institutions monarchiques si violemment menacées par delà les Pyrénées.-M. de Chateaubriand demandait une guerre toute française pour livrer bataille, hors du pays, aux dissensions ou conspirations intérieures, et surtout pour en ramener une armée puissante, fidèle, gage d'un glorieux et durable avenir. — M. de Villèle, d'abord « voulait la paix, » comme il en convenait dans sa correspondance et comme le dit M. de Chateaubriand (Congrès de Vérone, t. I, chap. XXIX). Mais il consentait plus tard à une intervention armée dont il prétendait régler les conditions, l'époque, les limites, pour en faire sortir la sécurité de nos provinces, la prospérité de nos finances et l'affermissement d'une sage majorité parlementaire. Ce sont trois

nuan

-

ces assez distinctes sans doute; mais toutes concouraient au même acte, sous une forme ou l'autre, plus tôt ou plus tard. Pendant son séjour en Angleterre, M. de Chateaubriand ne cessait de pousser à la guerre par des dépêches ardentes adressées à M. de Montmorency converti «d'avance. Ces dépêches étaient destinées à être lues dans le conseil des ministres et à frapper l'esprit encore irrésolu du roi, comme à presser la prudente lenteur de M. de Villèle. A Vérone, la question d'Espagne réservée pour M. de Montmorency demeura close à son départ; et, à Paris, M. de Chateaubriand ne commença à la traiter que le jour où M. de Villèle le chargea de rédiger la lettre au ministre de France à Madrid, et d'y formulér une marche séparée en substitution plus qu'en opposition à la marche simultanée convenue à Vérone avec les trois souverains du Nord. La rédaction Chateaubriand-Villèle ayant prévalu dans le Conseil, la place du rédacteur y était marquée par la retraite de M. de Montmorency, qu'un mouvement de loyauté généreuse en éloignait. M. de Villèle, pour y faire asseoir son ami, comme pour l'envoyer quelques mois auparavant à Vérone, déploya un dévouement et un zèle dont aucune dissidence importante n'avait encore refroidi l'ardeur, ni altéré la sincérité. — Voilà tout ce que j'ai su, mais je conviens aisément que j'ai pu ne pas tout savoir.

P. 468. Plusieurs années furent nécessaires pour l'abattre, mais enfin M. de Villèle tomba.

«Chute, » comme vient de le dire l'auteur pour luimême (page. 452), « bientôt suivie de celle de la monar«< chie. » Et, s'il applaudissait à l'événement qui était en grande partie son ouvrage, il allait en déplorer et en subir les conséquences. Il les avait cependant pressenties quand

il écrivait à M. de la Ferronnays. « M. de Villèle est en < < tout un homme d'un mérite supérieur, et notre union « est indispensable au repos de la France. » Or, cela était si vrai, que leur désunion perdit la monarchie dont ils étaient les plus fermes soutiens. M. de Chateaubriand me disait à Londres : « En France, le gouvernement représen< < tatif n'a pas pris de telles racines qu'il doivé toujours se < < < mouvoir dans un cercle circonscrit d'avance. La ma«chine n'y est pas montée comme ici, où il n'y a ni mobi« lité ni passions, et où rien n'amène l'imprévu. Nos « révolutions, à nous, sont de fraîche date, et peuvent <«< emporter encore en un seul jour les gouvernants et <«< même le monarque. » A quoi sert donc tant de pénétration dans l'avenir, tant de justesse dans l'appréciation des hommes et des situations politiques, si tous ces avantages doivent être paralysés par l'humeur ou par l'amourpropre? Hélas! l'humaine faiblesse est telle, que même dans une œuvre où l'on se vante de pousser la franchise jusqu'à mal parler de soi, on atténue l'aveu d'une grande faute, et on prend soin de la déguiser. « O cuider, » s'écriait Montaigne, «< combien tu nous empesches! »

ÉTUDE

SUR LE TOME HUITIÈME DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1825 1829

On trouvera dans le cours de ce volume, notamment page 85, certains précis des narrations précédentes éclairant celles qui vont suivre; ces résumés ne sont nullement superflus dans les Mémoires d'Outre-Tombe, ne fût-ce que pour la concordance des dates: la méthode en est tout. antique, et particulièrement pratiquée par Xénophon. Au surplus, tout est à noter dans le récit de ce séjour à Rome, les notes tronquées d'un journal fantasque; la tendresse des billets entrelacée à la sévérité des dépêches, les traits d'union devenus nécessaires pour relier les uns avec les autres, la peinture maligne de la société romaine, la mort d'un pape et un conclave vus de si près; puis les méditations. et les fêtes, la solennité des cérémonies et les promenades dans les solitudes; la pompe du représentant du roi très

chrétien, et l'amour des ruines; les digressions sur les beaux-arts et les artistes de plus d'un siècle, l'entassement des souvenirs historiques et littéraires; enfin la noble et calme figure de Léon XII émergeant de ce désordre, et le Mémoire sur la question d'Orient s'élevant à la plus grande hauteur de la science diplomatique; cet ensemble si bizarrement mêlé fait du récit de la courte ambassade tant rêvée et trouvée vide au bout de sept mois, le reflet le plus étrange, le plus confus et le plus vrai de toutes les pensées qui agitaient alors le grand écrivain. M. Frayssinous me disait à Rome, en 1832 : « Je ne me figure jamais sans émotion «< que j'aurais pu rencontrer encore une fois ici M. de « Chateaubriand'; car sa place est toujours auprès de la « croix de saint Pierre. Je le mets en tête

des grands <«< champions de Dieu qui vinrent prêcher à notre siècle «< naissant l'Évangile, les gloires antiques de la patrie et « l'honneur : Chateaubriand, Bonald, de Maistre! c'est à « eux que je dois une partie du bien que j'ai pu faire, puisque Dieu n'a pas permis tout le bien que j'ai voulu. < < Chateaubriand surtout m'est apparu sans cesse comme <«< une grande lumière qui s'est faite soudain dans un ciel «< assombri par un long orage. »

P. 1. Mort de Louis XVIII.

Cette mort de Louis XVIII, je la retrouve peinte à grands traits dans les lignes entrecoupées que m'adressait madame la duchesse Charles de Damas, femme du premier gentilhomme de la chambre.

« Paris, 4 septembre 1824.

« Vous savez déjà quelles anxiétés nous cause l'état du « roi. Quoique la vérité soit bien triste, il y a pourtant

« lieu d'espérer que nous conserverons encore quelque <«< temps ce prodige de constance et de résignation......... « L'affaissement a fait de tels progrès, que le roi a sa tête « presque sur ses genoux. De là une extrême difficulté de < < manger, surtout de boire...... Une maigreur sans cesse «< croissante, des yeux qui ne voient plus... Eh bien, pas «‹ une plainte, pas un retour sur sa personne : l'esprit aussi « présent, aussi net, aussi aimable; la mémoire aussi sur«< prenante; des odes d'Horace, des vers français, des «< anecdotes. Rien de changé dans sa vie habituelle; ja< < mais on n'a été si roi et si ferme dans les devoirs et dans « les occupations de la royauté.... Cette force de volonté <«< dans un corps qui succombe, cette plénitude des facul<«<tés intellectuelles, quand les facultés

physiques sont « éteintes.... quel spectacle!... Je ne sais si mes propres «< impressions m'abusent, mais il me semble que le peuple « de Paris, si léger, si indifférent, naguère si atroce, est < < touché de ce contraste entre les pompes du trône et les «< misères de l'humanité. Toutes les fois que le roi sort, les <«< cours, les quais, sont pleins de monde. On crie: Vive le « roi! on lève les mains au ciel........ » - Puis, le 30 septembre. — «<L'histoire a grossi d'un volume depuis trois « semaines. Un roi, le plus roi de tous, sauf Louis XIV, <«< a terminé en chrétien et en roi une carrière qui eût épuisé le courage du plus robuste de ses sujets. Ce qu'il « a souffert depuis quatre ou cinq ans épouvante notre < < faiblesse; et pourtant une constante occupation des af<«<faires, cette liberté d'esprit, ce charme des souvenirs «< qui rendait sa conversation aussi piquante qu'instruc«tive; et jamais une plainte.... >»

«

A part quelque exagération vers la fin, le tableau est aussi exact que frappant.

P. 2. Jà commençaient les abeilles à bourdonner, les oiseaux à rossignoler.

On voit que la mort de Louis XVIII n'a pas soulevé de vifs regrets dans la mémoire de l'auteur; et cette citation, empruntée à la traduction des Pastorales de Longus, par Amyot, va le mettre en verve de parler un peu trop poétiquement peut-être des intérêts les plus sérieux. Il y a eu peu de mémoires plus riches que celle de M. de Chateaubriand en souvenirs des auteurs antiques; soit que cette puissance innée, car la mémoire est aussi un don de Dieu, soit que les fortes classes de son époque et les études approfondies, bases de ses ouvrages, aient exercé et développé chez lui cette éminente faculté. Même au déclin de l'âge, s'il oubliait parfois le nom de l'écrivain, il retrouvait fidèlement la pensée et l'expression que le moindre trait réveillait dans son esprit et, parmi les prosateurs qui l'avaient aidé à grossir ce trésor, il faut mettre en première ligne Montaigne et Tacite.

P. 4. Un petit Savoyard arrivé tout juste à Reims.

M. de Chateaubriand avait de la prédilection pour les petits Savoyards; c'était comme une diversion à son amour pour les corbeaux. Un jour il arrêta, dans les rues de Londres, un ramoneur tout barbouillé de suie et pas plus haut que la marmotte de son camarade, pour leur parler du mont Blanc; enfin il interrompait les concertos de violon du célèbre Lafond, et ses romances les plus sentimentales, pour lui demander de chanter, sur mon piano, la chanson de Javotte :

Je quittai la montagne
Où jadis je naquis.

P. 7. La figure de l'Empereur domine tout désormais.

Ce souvenir de l'Empire qui vient saisir M. de Chateaubriand au sein des pompes du sacre de Charles X s'explique par une phrase qu'on vient de lire : « J'écris cette <«< page de mes Mémoires dans la chambre où je suis ou<«<blié au milieu du bruit. » Ici, mieux qu'ailleurs encore, ce me semble, il nous sera facile de deviner le procédé et de suivre le malheureux travail d'une retouche surannée. L'auteur a dit d'abord dans les nouvelles pensées que lui donne sa récente disgrâce : « La figure de l'Empereur do<«< mine tout désormais elle apparaît au fond des événe<«<ments et des idées. » Puis, peu satisfait de clore le chapitre par ces mots simples et sans effet, il ajoute : « Les <«< feuillets des bas temps où nous sommes arrivés se recro<«< quevillent aux regards de ses aigles. » Image forcée et expression triviale.

P. 11. Tout manquait à la légitimité.

Hors son principe qui ne meurt pas. Et ce principe ne se perd pas plus que l'honneur de François Ier prisonnier à Pavie.

.P. 19. De ma nouvelle polémique qui dura cinq ans, mais qui finit par triompher, un abrégé fera connaître la force des idées contre les faits appuyés même du pouvoir.

La guerre que M. de Chateaubriand déclara au ministère Villèle, le lendemain de sa sortie de l'hôtel des affaires étrangères, inspirait à M. de Bonald les réflexions suivantes que je relis dans l'une de ses lettres..

« Qu'avons-nous à faire dans ce chaos, ou plutôt dans <«< cet enfer? Si les royalistes de toutes nuances dans les « Chambres ne sentent pas que les destinées du royaume

« sont entre leurs mains, et s'ils continuent à prêter à <«<l'opposition libérale l'appui de leur opposition, il n'y <«< a plus qu'à s'envelopper la tête comme les marins dont « le vaisseau coule à fond. On me croira lorsque j'ai sou< < tenu que cette forme de gouvernement nous entraînait <«< dans l'abîme. Mais, dit Bossuet, dans les révolutions, « les gens sages sont-ils écoutés ? »

P. 24. Ne nous figurons pas que nous puissions rétrograder. Il n'y a de salut pour nous que dans la Charte.

L'auteur vient de dire, tant il est sincèrement ami de la constitution : « Attaquer Napoléon au nom des choses <«< passées; l'assaillir avec des idées mortes, c'est lui prépa«< rer de nouveaux triomphes. On ne peut le combattre « qu'avec quelque chose de plus grand que lui, la liberté.»

P. 26. Ces chiourmes d'écrivains libres sont embarqués dans cinq ou six journaux achetés; et ce qu'ils disent s'appelle l'opinion publique chez les ministres.

Hélas! les abus de la presse indépendante, si bien dépeints par l'adorateur de la liberté, nous ont aidés à périr tout autant que les excès de la presse esclave. Et cependant la liberté de la presse n'a jamais cessé d'être l'idole de M. de Chateaubriand. « Elle seule, » me disait-il, «< vaut tout <«< une constitution. Et qu'on ne me dise pas qu'elle en« trave le plein exercice du pouvoir. C'est en présence de < < la liberté de la presse et de l'hostilité des partis que nous <«< avons fait la guerre d'Espagne. »

P. 50. A vous pour la vie. (Molé.)

M. Molé, en pleine Chambre des pairs, avait ri de la politique « chateaubrianesque », en adressant à l'auteur des Martyrs, qu'il accusait de vivre dans les espaces éthérés,

ces mots : « Reprenez votre lyre; remontez aux sphères «< célestes, etc. » M. Molé m'a avoué récemment que jamais M. de Chateaubriand ne lui avait pardonné cette apostrophe; et ce n'est pas sans quelque maligne joie que les Mémoires d'Outre-Tombe présentent M. Lainé, et M. Molé lui-même, prêts à voler sur les traces de l'écrivain et à reconnaître sa direction suprême quand il devient l'antagoniste du ministère de 1822.

P. 33. Je suis un panier percé; mais je ne fais pas moi-même le trou au panier.

Eh! qui donc le faisait, le trou? Certes ce n'étaient ni les fantaisies ni la dissipation, mais le laisser aller, le manque d'ordre, l'insouciance qui ne distinguait pas le jaune du blanc. En fait d'argent, l'auteur ne comptait pas avec sa bourse, et l'on voit clairement ici qu'il l'oubliait partout. Il n'avait ni livre ni carnet de dépenses, et n'écrivait jamais un chiffre. Les quatre premières règles des matémathiques ne pouvaient entrer dans ses méditations. Je crois le voir encore, quand il venait, tout embarrassé de ses prodigalités, frapper à sa propre caisse dont j'avais la clef, en s'étonnant lui-même d'y recourir si souvent.

P. 42. Ne derelinquas amicum antiquum.

A cette touchante épigraphe, à cette lettre si mesurée de M. de Montlosier, où le nom des jésuites n'est pas même prononcé, M. de Chateaubriand répond en exhalant un courroux, que dix-huit mois écoulés depuis l'injure n'ont pas refroidi or cette observation si juste, « le «< clergé qui, j'ose le dire, me doit tant, ne m'aime point,> > est entrée pour beaucoup dans le sentiment qui lui fit re

fuser, en 1827, le ministère des cultes et de l'instruction publique,

comme on va le voir.

P. 54. J'ai en horreur la servitude. La liberté plaît à mon indépendance naturelle. Je préfère cette liberté dans l'ordre monarchique, mais je la conçois dans l'ordre populaire.

Voilà le plus exact résumé des opinions de l'auteur, et sa profession de foi des derniers temps. L'anarchie sanglante qu'il avait traversée, lui avait, disait-il, inspiré une telle horreur, qu'il avait un moment reculé jusque dans le despotisme; mais le despotisme à son tour l'avait ramené au culte d'une monarchie libre; culte contemplatif d'abord, et mis plus tard en pratique. Il faut remarquer un peu plus loin cette étonnante prophétie : « Toute la révo lution pourra se réduire à une nouvelle édition de la < < < Charte. > >

P. 58. Lettre de M. Sébastiani : « Vos articles sont de grands « enseignements pour tous les hommes d'État. »

M. Sébastiani a trié pour son usage les grands enseignements dont il parle, et n'en a pris que ce qu'il a voulu. L'auteur s'épouvantait lui-même de se voir le lendemain de son opposition métamorphosé en Bossuet et en Montesquieu, par ces mêmes hommes qui n'avaient fait aucun cas de la Monarchie selon la Charte, et l'avaient tant combattu au pouvoir. Il aimait encore à rapprocher ces lettres signées par MM. de Montalivet et Sébastiani, de son incarcération opérée sous leur ministère.

P. 64. « Agréez l'hommage d'une admiration sincère et d'une « estime profonde. » Benjamin Constant.

M. de Chateaubriand n'était pas si fier alors qu'il paraît l'être en 1839 des suffrages improvisés de ses anciens an

tagonistes; et j'ai surpris plus d'une fois dans son âme un étonnement mêlé de regrets pour l'admiration et l'estime qui lui

venaient de ce côté. N'oublions pas que plus tard il a dit : « Je crus très-sincèrement remplir un devoir en com‹ battant à la tête de l'opposition, trop attentif au péril « que je voyais d'un côté, pas assez frappé du dånger con« traire. Eussé-je deviné le résultat, je me serais abstenu. « Pour me punir de m'être laissé aller à un ressentiment < < trop vif peut-être, il ne m'est resté qu'à m'immoler moi« même sur le bûcher de la monarchie. > >

P. 68. O mon roi! hélas ! je vous parle, et vous ne m'entendez plus.

Cette apostrophe pleine de tristesse et de sanglots appelle dans nos yeux les larmes qui mouillaient les joues de l'auteur en l'écrivant ; et plus d'une fois j'ai surpris pleu- · rant tout seul M. de Chateaubriand, qui ne pleurait devant personne.

P. 69. La royauté est comme la malheureuse Jérusalem entre les mains des Turcs; à peine ses enfants peuvent-ils en approcher. (Michaud.)

M. Michaud, froissé et destitué, ne combattait cependant pas à côté de l'auteur; on ne l'intitulait pas alors, comme M. de Chateaubriand, « le grand haïsseur de la gent porte< < sceptre. » Sa colère était douce: tout occupé de son Histoire des Croisades, il méditait déjà ce voyage en Orient pour lequel il vint recevoir de moi un passeport et des instructions au ministère des affaires étrangères où je fus secrétaire d'État pendant quinze jours. Voici ce qu'il m'écrivait plus tard :

« Je pars avec le vif regret de ne pas avoir eu avec vous < < < une seconde conversation sur l'Orient. Je vous remercie

< < toutefois des lumières que vous m'avez données; j'en «< ferai mon profit; et, si j'achève mon entreprise et que je < < suive quelques-unes de vos traces, je ne manquerai pas < < de vous écrire des lieux que vous avez visités. Mais, sur « la brèche où je

vous laisse, aurez-vous le temps de pen« ser à moi? Je vais aller remercier le Dieu de Jérusalem « de vos démarches, de vos bontés, et lui demander de < < sauver la France. »

P. 77. Je n'aurais jamais parlé au roi de la retraite des ministres, s'il n'y allait du salut de la monarchie.

Je me souviens de cette lettre au roi où le chef de l'opposition avait fait place au gentilhomme fidèle. Elle me fut lue par l'auteur un peu avant ses entrevues avec quelques personnages influents, justement alarmés de la violence de sa polémique.

P. 80. Si, en 1830, la garde nationale ne se fùt pas trouvée dissoute, les barricades n'auraient pas eu lieu.

A moins qu'elle ne les eût regardé faire comme en 1848.

P. 81. J'avais eu le malheur de faire nommer M. de Polignac ambassadeur à Londres, malgré ce qu'avait pu me dire M. de Villèle.

M. de Chateaubriand résista à tout le monde même au roi, qui s'en souciait peu alors, pour appeler M. de Polignac à l'ambassade de Londres, et il omet de révéler l'un de ses motifs déterminants qui perçait dans sa correspondance intime avec moi. Il ne voulait pour successeur qu'un homme capable de le faire regretter. M. de Villèle avait mieux. vu, et disait en se retirant du ministère : « Une fois « pour toutes, que l'on mette donc les courtisans aux < < affaires : il arrivera de deux choses l'une. Ou ils sauve

<«<ront la monarchie, et alors nous les applaudirons de bon «< cœur; ou bien ils ne feront que des sottises, et nous en < < aurons fini avec eux. > > - M. de Villèle avait oublié

qu'en France une sottise peut faire crouler un trône.

P. 85. Le comte de la Ferronnays, mon ami, eut le portefeuille des affaires étrangères.

Ami à moitié; il était si difficile de l'être tout à fait, surtout alors. Et cependant les instances de M. de la Ferronnays pour faire restituer à M. de Chateaubriand ce portefeuille furent aussi sincères que fréquemment renouvelées. Le roi, qui s'était prêté à regret un an auparavant à l'offre du ministère de l'instruction publique, dont M. l'évêque d'Hermopolis se trouvait fatigué, permit à M. de Chabrol de renouveler cette offre, et même celle du ministère de la marine; mais il n'alla jamais plus loin. Et quand, au début de 1829, ses forces physiques trahirent le zèle de M. de la Ferronnays en l'obligeant à quitter Paris, jamais ses prières ne purent obtenir de Charles X que ce même portefeuille des affaires étrangères fût rendu à M. de Chateaubriand. « Il y avait là pourtant, » me disait plus tard M. de la Ferronnays, une chance de salut; car on eût « évité ainsi l'intérim Portalis, combinaison mal vue au « dehors, sans force au dedans, qui acheminait fatalement « vers le ministère suprême. »>

P. 86. M. de Rivière me donna rendez-vous chez M. de Marcellus.

Ici le récit rétrograde et intervertit l'ordre chronologique; l'incident qui me met pour la seconde fois en scène doit être expliqué.

Des propositions indirectes pour rentrer au ministère

avaient été bourdonnées aux oreilles de M. de Chateaubriand. Il me chargea d'en parler à M. le duc de Rivière, lequel dit au roi : «Le vicomte de Chateaubriand, à qui on «< a offert de rentrer aux affaires, éprouve le désir de déve<«<lopper lui-même à Votre Majesté les motifs de ses hési<tations et son sentiment à ce sujet.— C'est bien, » dit le roi, « tu auras ma réponse dans la journée. » — La réponse fut une entrevue préalable pour prévenir des refus directs. On me demanda de donner sous mon toit un discret asile aux deux ambassadeurs dont j'avais reçu les ordres à Constantinople et à Londres. Le duc de Rivière, d'accord avec l'évêque d'Hermopolis, offrit les cultes. M. de Chateaubriand ne trouvant sa présence utile, et peutêtre une réparation suffisante, que dans le département des affaires étrangères, la négociation échoua. Elle fut reprise un an plus tard au moment de la combinaison du ministère Martignac.

P. 88. Je consentis donc encore à m'éloigner. Par le poids dont je me sens, je devine le fardeau que je dois être pour les

autres.

Je retrouve dans une lettre que m'adressait alors un observateur spirituel et bien placé de ces épreuves constitutionnelles certains traits qui en achèveront le tableau.

« Vous nous avez quittés au troisième acte du drame <«< qui a commencé sous vos yeux. Les journaux vous ont « appris déjà les premiers changements de ministres qui <«< constituent le quatrième. Le dénoûment prévu va nous « ramener l'acteur principal, et ce n'est pas à vous que « j'ai besoin de le nommer. La conduite de M. de Cha<«teaubriand dans toute la crise a été noble et franche. Il « a encore jeté un de ses amis (M. Hyde de Neuville) dans

<«< la place, quand il ne tenait qu'à lui d'y entrer seul. Tous <«< ces premiers pas faits, il faut arriver à la désignation du

poste qui lui sera destiné; et là, comme vous l'avez re« marqué vous-même dans une autre circonstance, les <«< embarras renaissent. Un avenir prochain résoudra ces « difficultés. Il y a danger à droite, à gauche; et partout < < sable mouvant : l'intérêt que je porte aux pilotes me «< rend peut-être trop inquiet pour le succès de leur navi< < gation.

< < Ne trouvez-vous pas curieux de voir M. de Chateau< < briand redevenir ministériel avant d'être ministre ? Vous «<le figurez-vous hier faisant son entrée chez M. Roy et «< chez M. de la Ferronays? C'était un vrai coup de théâtre. « Il y a certaines têtes que j'ai vues courbées jusqu'à terre <«< devant le noble vicomte, qui ne se seraient pas même < < inclinées d'un pouce il y a un mois. Il retourne diman«< che à la Cour où il n'a pas reparu depuis le 6 juin 1824, < < de triste mémoire. Autre grand sujet de méditations « philosophiques! > >

P. 93. Mon défaut capital est l'ennui, le dégoût de tout.
Nè del volgo mi cal, nè di fortuna

Nè di me molto.

M. de Chateaubriand parlait mal l'italien : mais il le savait à merveille, et il avait retenu plusieurs vers des quatre grands poëtes, entre autres cet aveu si plaintif et si doux de Pétrarque. Il me le répéta au Capitole en me rappelant les honneurs et le triomphe que le chantre de Laure dut y subir.

P. 93. On s'endort au bruit des royaumes tombés pendant la nuit, et que l'on balaye chaque matin devant notre porte.

Ceci était écrit avant les trois heures du 24 février 1848;

et par un incroyable hasard je le relisais dans la matinée du 2 décembre 1851, avant de me heurter dans la rue contre le coup d'État.

P. 92. Lorsque je priais M. de Villèle de porter au roi queique dépêche importante, pour m'éviter la peine d'aller au châ– teau, afin de me laisser le loisir d'aller visiter une chapelle gothique dans la rue Saint-Julien-le-Pauvre, il aurait été bien rassuré contre mon ambition, s'il eût mieux jugé de ma candeur puérile ou de la hauteur de mes dédains.

« M'éviter la peine. » Locution négligée qu'on ne peut passer à un académicien. Il fallait dire : m'épargner la peine; mais l'allusion à saint Julien le Pauvre est plaisante; et «< la hauteur de mes dédains » est une expression remarquable à l'usage de plus d'un personnage politique. Un jour, en 1824, M. de Chateaubriand s'en allait à pied, sans portefeuille, au ministère des finances qui était alors rue Neuve-des-Petits-Champs, et où devait se tenir le conseil des ministres; comme nous sortions ensemble de l'hòtel des affaires étrangères, situé en ce temps-là sur le boulevard (apparemment, disait M. de Talleyrand, pour faire le pendant du café Hardy): « Venez avec moi, » me dit-il, < < nous nous promènerons encore un moment comme jadis « à Londres, car je ne veux pas arriver au Conseil le pre«mier. Ce n'est pas que Villèle me gêne beaucoup, < < mais Corbière et ses façons bourgeoises m'obsèdent. < < Avec lui je n'aime pas le tête à tête; quand nous sommes <«< tous ensemble, il y a moins d'inconvénient. Vous avez « vu, en Angleterre, Canning jalousé et haï de ses collè«<gues; et pourtant il finira par les dominer, car il a pour « lui l'opinion publique. Là nos deux destinées se séparent; «< il n'en sera pas ainsi de moi en France malgré ce que je

« puis avoir de popularité. La lutte approche, et je n'au<«<rai pas le dessus, car j'ai contre moi le roi. »

P. 99. Après tout, c'est une monarchie tombée; il en tombera bien d'autres. Je ne lui devais que ma fidélité, elle l'aura à jamais.

Prédiction et devoir accomplis. Cette fidélité, maussade chez l'auteur pendant la durée de la monarchie, devint inébranlable à sa chute.

P. 100. J'ai vu Philippe dans son palais: il n'a tenu qu'à moi d'écouter des paroles généreuses.

Disons mieux; des paroles qui ne pouvaient que promettre le pouvoir ou la richesse en échange de l'honneur. C'est ainsi que l'auteur, il m'en souvient, les qualifiait alors. «Il m'en coûta bien moins, » me disait-il, « de <«< refuser Philippe, qu'il ne m'en avait coûté de fuir «< Napoléon. J'aurais pu être tenté de partager la gloire; <«< mais le profit? Et quel profit! Jamais. »

P. 101. J'ai défendu la veuve et l'orphelin, j'ai subi les procès et la prison que Bonaparte, même dans ses plus grandes colères, m'avait épargnés. Je me présente entre ma démission à la mort du duc d'Enghien et mon cri pour l'enfant dépouillé. Je m'appuie sur un prince fusillé et sur un prince banni. Ils soutiennent mes vieux bras entrelacés à leurs bras débiles : Royalistes, êtes-vous aussi bien accompagnés ?

Non; mais, en faisant cortège à votre génie tant qu'il ne s'est pas inspiré du ressentiment, nous n'avons pas du moins un souvenir qui vous mord au cœur, et un regret qui perce tous les voiles de vos nobles paroles.

P. 102. L'homme sage et inconsolé de ce siècle sans convic

tion ne rencontre un misérable repos que dans l'athéisme politique.

L'athéisme n'est jamais sagesse; en politique il est un non-sens, s'il n'est l'asile de l'égoïsme.—« Malheureux, »> s'écrie Orphée, « celui qui méconnaît les dieux immortels! < < < Il chasse de la société des hommes et des États la sagesse < < et la concorde pour y mettre l'injure et le mépris. »

P. 105. Nous passons à l'ambassade de Rome, à cette Italie, le rêve de mes jours.

Le rêve de la jeunesse, pour l'auteur, fut le passage au pôle; le rêve de l'âge mûr a été le Congrès de Vérone et le portefeuille des affaires étrangères ; le dernier rêve, c'est l'ambassade de Rome; le tout entremêlé de quelques apparitions vaporeuses telles que la Sylphide, Charlotte, etc.

P. 106. Essayons à la clarté de mon couchant de dessiner un portrait sur le ciel où ma nuit qui s'approche va bientôt répandre ses ombres.

L'image est poétique, bien suivie; et je ne sais pourquoi j'y trouve une teinte d'affectation. « Vitiosum est « dicendi genus quod immodico tumore turgescit, aut casu« ris si leviter excutiantur floribus nitet. » (Quintilien, 1. XII, c. x.

)

P. 108. Quelle puissance ennemie coupe et gaspille ainsi nos jours, les prodigue ironiquement à toutes les indifférences appelées attachements, à toutes les misères surnommées félicités!... Vous revenez, le cœur souffrant de regrets, désolé de ces erreurs de

jeunesse si pénibles au souvenir dans la pudeur des années. Voilà comme je revins après avoir été à Rome, en Syrie, après avoir vu passer l'Empire, après être devenu l'homme du bruit, après avoir cessé d'ètre l'homme du silence.

Tout ceci est charmant; et l'on aura remarqué quelques

lignes plus haut cette allusion à la sylphide envolée aussitôt que madame Récamier paraît: « Je n'avais jamais inventé rien de pareil. «

P. 139. De tous vos admirateurs vous savez que je préfère Adrien de Montmorency. (Lettre de madame de Staël à madame Récamier.)

Plus tard duc de Laval-Montmorency; « arbitre du « goût et des bonnes manières, » a dit ailleurs madame de Staël, l'arbiter elegantiarum de Pétrone. C'est ce même ambassadeur que M. de Chateaubriand venait de remplacer à Rome. J'aurais certes beaucoup à raconter d'un cœur si noble, d'une amitié si fidèle, d'un esprit si exercé aux grandes affaires, sous une apparence légère et mobile; car j'ai reçu beaucoup de ses confidences, et beaucoup aussi de ses lettres qui disaient si soigneusement des choses choisies; mais je n'en connais aucune de plus remarquable que celle où sa modestie refusa, en 1829, le ministère des affaires étrangères.

P. 141. Vous savez ce qu'on a dit d'Homère :

«Par la voix des vieillards tu louas la beauté. »

Ce vers français dispensait madame de Staël de citer le vers grec, le premier, le plus naïf, et le plus magnifique des hommages rendus à une femme. « Faut-il s'étonner < < que les Grecs et les Troyens souffrent tant de maux et < < depuis si longtemps pour une beauté si parfaite?» (Traduction de madame Dacier). Voici comment l'explique Quintilien, le maître en l'art du commentaire littéraire. « Et ceux qui parlent ainsi d'Hélène ne sont ni Pâris qui < < l'enleva, ni quelque jeune homme, ni une voix dans la <«< foule : ce sont des vieillards, les plus sages des mortels,

<«<assis auprès de Priam. C'est le roi lui-même, épuisé par « une guerre de dix ans, après la perte de tant de fils, et « à la veille du péril suprême.» (Quintilien, liv. VII, ch. IV.)

P. 144. Les femmes les plus brillantes du temps, la duchesse de Devonshire, la marquise de Salisbury, la margrave d'Anspach, etc.

—

A mon retour d'Angleterre madame Récamier me demandait des nouvelles de toutes les dames qui jadis se pressaient autour d'elle à Londres. C'étaient la duchesse de Devonshire, que j'allais voir vivre et mourir si paisiblement à Rome. La margravine d'Anspach, lady Craven, laquelle, après avoir livré au public le récit de son voyage en Crimée, avait quitté définitivement les trois royaumes. — La marquise de Salisbury, dont madame Récamier aimait à louer l'esprit et les vertus hospitalières. Cette châtelaine du beau manoir de Hatfield était peu jolie, très-altière, et, disait-on, maligne, toutes choses fort étrangères à madame Récamier, qui ne s'en apercevait jamais chez les autres. Enfin lady Morley, dont les saillies inépuisables et la grâce plaisaient encore récemment à Londres, après soixante années d'exercice. Comme j'achève d'écrire ces mots, j'apprends que lady Morley vient de terminer sa spirituelle existence. Peu de femmes en Angleterre ont eu autant qu'elle en partage la vivacité de la conversation, la finesse du propos et le talent de la répartie de tout temps assez rare chez nos voisins.

P. 145. Le marquis de Douglas, plus tard duc de Hamilton.

Ce premier des ducs écossais, mêlé au récit du voyage de madame Récamier en Angleterre, s'était épris aussi des

charmes de la Vénus de Milo, dès son entrée à Paris. Sachant que je l'avais enlevée, il m'en fit offrir, toute mutilée qu'elle était, dix mille livres sterling. Elle n'était pas à moi; elle n'appartenait même plus à M. le marquis de Rivière qui venait d'en faire don à Louis XVIII: quelques années après, la duchesse de Hamilton que je recevais en Italie avec son fils et sa fille dans la jolie villa de Saltocchio, au pied des Apennins, me rappela, à la vue de quelques statues informes, cette passion qu'elle avait partagée pour la Vénus victorieuse. Mais, quand j'avais dérobé mon idole à l'obscurité de Milo et aux empressements d'une frégate anglaise, arrivée quelques heures trop tard, ce n'était pas pour qu'un autre pays que le mien vint à s'illuminer jamais de sa beauté.

P. 145. L'auteur d'Antigone, M. Ballanche.

Antigone fut le premier lien qui m'attacha à M. Ballanche dont j'ai retrouvé à Lyon comme à Paris la chaleureuse amitié. Voici ce qu'il m'écrivait en m'envoyant à Constantinople ce petit poëme qu'on croirait un épisode du Télémaque.

< < Puisque vous avez bien voulu vous associer aux des« tinées de mon Antigone, permettez-moi de vous annoncer <«< qu'elle a un certain succès, bien que toutes les idées < < soient tournées du côté des spéculations politiques. J'ai < < < recueilli des éloges qui ont dû me flatter, mais il m'est «< aussi parvenu des observations qui méritent le plus sé<«<rieux examen de ma part. Des Universités allemandes se < < sont occupées de cet ouvrage; il s'est fait, à l'Académie « de Nîmes, un rapport plein de recherches qui m'obli«gera à entrer dans quelques discussions littéraires sur

« le génie de l'antiquité et sur l'esprit de certaines tra«ditions poétiques.

<«< Il serait bien précieux pour moi d'avoir des notes «puisées à la source même de ces traditions. Si quelqu'un « des savants qui habitent la Grèce daignait donner à

l'Antigone une attention un peu sérieuse et en faire <«<l'objet d'une critique raisonnée, je m'estimerais très< < < heureux d'en profiter pour une seconde édition à laquelle «< il me faut songer dès à présent, car elle ne peut manquer « d'être prochaine. Puis-je espérer que vous voudrez bien <«< mettre le comble à vos bontés en me communiquant vos < < < propres observations et en me faisant part de celles que <«< vous pourriez recueillir? L'Académie qui réside à Athè«nes ne refuserait peut-être pas d'arrêter un instant ses < < < regards sur une production qu'elle est si naturellement « appelée à juger. »>

Cette lettre est de 1818. Le bon philosophe, déjà occupé de ses idées de palingénésie, aura sans doute entrevu dans l'avenir la renaissance d'une académie à Athènes. Cette institution s'y montre en effet aujourd'hui, et elle y favorise de sa grande influence sur les lettres la régénération de la Grèce. Mais, en 1818, Athènes était encore ce que l'avait vue < < l'inséparable camarade de route de M. Ballanche, » car c'est ainsi que va s'intituler M. de Chateaubriand; « O Solon! ô Thémistocle! le chef des eunuques noirs <«< propriétaire d'Athènes !» (Itinéraire, t. I, p. 180.)

P. 167. Le charmant ruban donné par madame Récamier a été porté par le général Masséna aux batailles et au blocus de Gênes; il n'a jamais quitté le général et lui a constamment favorisé la victoire. (Signé, Masséna.)

Pensée toute française! barbarisme qui pour être nis

sard n'en est ni moins gracieux ni moins énergique! La galanterie alors passait les frontières et envahissait de nouveau les camps.

P. 183. Cette lettre inconnue méritait d'être conservée.

L'auteur a beau se féliciter de la lettre retrouvée de madame de Staël; il y règne trop de regret et d'amour pour la société de Paris, trop de douleur de l'exil, trop de résignation aux caprices du « souverain du monde ; » et il ne l'aurait pas signée. « Voyager, a dit madame de Staël, <«< est un plaisir triste. Il n'est pas, » disait au contraire M. de Chateaubriand « de bonheur comparable à celui « d'un homme qui va voir au loin le ciel, la terre et l'eau; <«< et qui revient dans ses foyers avec quelques images nou<«< velles dans la tête, et quelques sentiments de plus dans « le cœur. » A. Dumas renchérit ainsi sur ces dernières expressions dans le plus charmant de ses ouvrages : Voyager, c'est vivre dans la plénitude du mot; c'est ou«< blier le passé et l'avenir pour le présent; c'est respirer < < à pleine poitrine, jouir de tout et s'emparer de la créa«<tion comme d'une chose qui est sienne. » (Impressions de voyage.)

P. 187. Quand la liberté a disparu, il reste un pays, mais il n'y a plus de patrie.

De tels mots si bien frappés et si fréquents dans les Mémoires d'Outre-Tombe méritent de demeurer ineffaçables dans le souvenir du lecteur.

P. 188. Je vous recommande Auguste; qu'il vous voie, et qu'il me revoie.

Cet Auguste est le même fils aîné de madame de Staël, le

baron de Staël que j'ai connu à Londres. Il était fort apprécié de la haute société britannique, très-confiante dès qu'on en a franchi le difficile abord. Nous aimions à étudier ensemble le jeu public et les ressorts mystérieux de la machine parlementaire : il m'a donné depuis son livre sur la constitution anglaise, où il y a beaucoup à louer, et qui rappelle les hautes pensées de sa mère : Par erat ad formam sapientia. (OVIDE.)

P. 192. Vous trouveriez à peine un nom historique qui ne consentît à perdre son honneur plutôt qu'une forêt. Et plus loin : Le grand soldat, abandonné des siens, disait avec reconnaissance à une grande dame : Au fond il n'y a que vous autres qui sachiez servir.

Boutades du gentilhommie de province, fidèle, contre les grands seigneurs, égarés dans les antichambres de l'Empire. On retrouve vingt fois cette flétrissure du courtisan éparse dans les œuvres de l'auteur, et toujours sous les couleurs les plus vives et les traits les plus acérés.

P. 199. Le billet de Canova.

Ces billets doux français ou italiens de Lucien Bonaparte, de Bernadotte ou de Canova qui s'élèvent jusqu'à la tendresse d'une déclaration, et empruntent tout leur lustre à leur signature, ne se lisent pas ici pour avoir été sacrifiés par madame Récamier à un rival. Ils ont été prêtés au peintre comme des couleurs propres à rendre le portrait plus ressemblant, il n'a eu que la peine de les trier dans le nombre et de les broyer sur sa palette.

P. 205. Quiconque n'a plus de lien dans la vie doit venir demeurer à Rome. Là, il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et occupera son cœur, et des promenades qui

lui diront toujours quelque chose. La terre qu'il foulera aux pieds lui parlera: la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux!... S'il est chrétien, ah! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé; de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs des Catacombes, sous l'œil du père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux.

Rien n'a été dit jamais de plus doux et de plus touchant sur les charmes intimes du séjour de la ville éternelle; tous ceux qui ont vu le Vatican et le Colisée voudront connaître en entier cette merveilleuse lettre à M. de Fontanes, l'un des chefs-d'œuvre de l'auteur, et ne se lasseront pas plus de la relire que je ne me lasse de la leur signaler. - Un jour, à Rome, comme je rappelais à M. de Chateaubriand cette page que je savais par cœur, et qu'il avait tracée vingt-cinq ans auparavant, « Je ne pourrais <«< pas écrire ainsi aujourd'hui, » me dit-il : « il faut pour <«< cela être jeune et malheureux. »

P. 208. Bonaparte avait planté son épée au milieu de l'Europe, comme les Gaulois plantaient leur glaive au milieu du mallus.

Ce mallus m'a coûté bien des recherches inutiles. C'était le nom donné par nos ancêtres à la réunion des Francs qui a précédé les grandes assemblées nationales convoquées par Pepin et Charlemagne. Ici c'est un souvenir de l'épisode de Velléda. Dans une note du commentaire des

Martyrs l'auteur nous a expliqué lui-même que de mallus est venu le mot mail, et que mail est encore aujourd'hui un lieu planté d'arbres.

P. 212. Couchés sur des lits d'ivoire, nous entendions murmurer les vagues au-dessus de nos têtes.

Ce passage des Martyrs est hyperbolique, et sans doute l'auteur avait en vue les ruines antiques que recouvrent aujourd'hui les décombres du palais de la reine Jeanne. Pour être vrai sans effort, et sans cesser d'être poétique, il faudrait dire : « Couchés sur des lits d'ivoire, nous écoutions le murmure des vagues qui mouraient à nos pieds; » et, à part l'ivoire qui ne fait rien à l'affaire, on retrouverait ainsi dans toute sa vérité l'une des plus douces jouissances qu'offre le Pausilippe où on laisse s'écouler tant d'heures qu'on oublie.

P. 213. Le duc de Rohan était fort joli.

M. de Chateaubriand poursuit sans pitié, le fouet à la main, la race des chambellans jusque sur le plus pieux des cardinaux. Je ne connais pas la cause secrète, s'il y en a eu, qui, à propos de madame Récamier et de la reine Caroline Murat, lui fait verser tant d'amertume sur le plus doux et le plus inoffensif des hommes. S'il n'eût attaqué que les toilettes rouges du chambellan, du chevau-léger et du prince de l'Église, le duc de Rohan en aurait ri luimême comme de ce dernier trait non moins méchant que pittoresque : « Quand il fut abbé, sa pieuse chevelure, « éprouvée au fer, avait une élégance de martyr. » Et ici même, sous le sarcasme, se cachait la prophétie, car le duc de Rohan, archevêque de Besançon, devait périr victime de ses soins et de sa sollicitude pour les cholériques de son diocèse.

P. 213. Madame Récamier rencontra à Naples le comte de Neipperg.

C'est ce même comte de Neipperg qui devait monter au nid de l'aigle. Ce mot dont j'avais reçu la première confidence,

accompagnée de plusieurs autres aussi hardis et plus rudes, avait dû paraître d'abord dans le Congrès de Vérone. Sur ce que je savais et racontais du général autrichien, que j'avais rencontré en Italie, l'auteur y substitua ceci : « La Cour de Marie-Louise avait un certain air « délabré, vieilli, excepté M. de Neipperg, homme de bon « ton. » Mais le mot ne fut pas perdu; et les Mémoires d'Outre-Tombe en ont hérité. Voici, en outre, ce que, en 1829, m'écrivait à Lucques, l'ambassadeur :

< < Puisque, par suite d'une sottise réversible du Congrès <«< ´de Vienne, sottise à peu près insaisissable au milieu de «< tant d'autres, vous avez la réversibilité de Parme, dites« moi, si vous le pouvez, quelque chose de ce qui s'y «< passe. L'homme qui monta au nid de l'aigle a-t-il tiré « l'échelle après lui? Comme par votre grâce je suis de< < < venu ministre, à Rome, de votre prince, autre petit-fils < < d'Henri IV et de Louis XIV, j'ai quelque intérêt à le < < < savoir. « CHATEAUBRIAND. »

Je répondis aussitôt :

« La mort du général Neipperg ne nous a occcupés qu'un «< seul instant bien court; tout va si vite, qu'on n'y pense < < pas plus ici où règne en passant un Bourbon exilé de ses «< États héréditaires qu'à Parme où domine en viager une < < impératrice tombée. M. de Neipperg vient d'être rem« placé dans ses fonctions civiles. Il l'était déjà, dit-on, < < dans le cœur de la souveraine. Ces sortes d'affections « durent si peu !

« MARCELLUS. »

P. 214. Lecteur, si tu t'impatientes de ces citations, de ces récits, songe d'abord que tu n'as pas lu mes ouvrages; et qu'ensuite je ne t'entends plus. Je dors dans la terre que tu foules.

Si, comme le craint l'auteur, on allait s'impatienter de voir M. de Chateaubriand céder la parole à certains interlocuteurs moins éloquents, il sait en dédommager par ces lignes que lui seul peut écrire, et qui couronnent si bien ce demi volume, monument dressé à madame Récamier durant sa vie qu'on ne devait lire qu'après sa mort.

«Heureux si j'avais pu étendre ma vie entière sous ses <«< pas comme un tapis de fleurs! mais ma vie est rude, et «ses aspérités blessent. Puissent du moins mes heures «< expirantes refléter l'attendrissement et le charme dont <«<elle les a remplies sur celle qui fut aimée de tous et dont « personne n'eut jamais à se plaindre ! »

P. 234. Au village de Vescovato, chez le vieux Colonna-Ceccaldi, l'aide de camp Mocirone.

C'est Macirone qu'il faut lire. En décembre 1815, je fus envoyé pour porter à Louis XVIII l'adresse et les félicitations de la Corse. L'île m'avait fait l'honneur de m'adjoindre à sa députation sous le prétexte que j'étais aide de camp de son gouverneur, mais bien plutôt, ce me semble, parce que j'écrivais et parlais le français plus couramment que mes six camarades, tous Corses, élevés, selon l'usage, à Pise. Pendant que la Mouche n° 21 nous transportait à Toulon, et que notre capitaine, le jeune Parseval-Deschênes, alors enseigne de vaisseau, luttait contre les orages de la Méditerranée, l'un de mes compagnons de route, Colonna-Cinarca, dans l'entre-pont de l'aviso où nous gisions entassés, ne nous entretenait que de Murat; il l'avait vu chez son cousin, Colonna-Ceccaldi, dans le Ves

covato, préparant avec une confiante imprudence sa suprême expédition au rivage napolitain; et nous ne pouvions nous empêcher d'admirer un si aveugle courage.

P. 237. Ce n'était qu'une affaire de plus que le brave venait de vider avec la vie.

Il n'y a sans doute dans cette biographie de Murat presque rien que tout le monde ne sache, et que nous n'ayons vu, nous, témoins du début de ce siècle qui dépasse déjà si fièrement la moitié de son cours: mais tous les historiens ne tiennent pas en réserve, pour les plaisirs de leurs lecteurs, des paroles telles que celles-ci :

- « Ces hommes de triomphe ne pouvaient s'accoutu«< mer aux revers. » (P. 219.)

« Sur les derniers bords de la prospérité, on n'en<«tend que les derniers concerts du songe qui passe. »> (P. 225.)

< < < Ainsi les illusions évanouies pour les uns recom< < mencent pour les autres. Ainsi se croisent dans les vents <«<et sur les flots les inconstantes destinées humaines : < < riantes ou funestes, le même abîme les porte et les en«< gloutit. »

P. 242. Ce qu'on raconte aujourd'hui de la froideur et de la tristesse dont la légitimité fut accueillie à la première Restauration est une impudente menterie.

II y aurait là de quoi réformer bien des jugements passionnés des historiens modernes. Ici Lamartine, le néo-républicain, parle comme M. de Chateaubriand; et M. Villemain, l'observateur le plus fin et le plus spirituel de cette même époque, ne dément ni l'un ni l'autre. Enfin, M. Thiers, l'historien si national et si véridique, me disait

récemment : « La France, lasse de donner son sang, son « or, et ses libertés, s'éloignait du grand génie qui l'épui« sait. Elle voyait dans les Bourbons un asile, et à leur < < retour ils ont rencontré bien plus d'indifférence chez les < < alliés qué de froideur dans le pays. > >

P. 250. Mon sentiment pour vous est ma vie : un signe d'indifférence me fait plus de mal que ne pourra le faire dans quatre jours mon arrêt de mort. Et plus loin: Si je recevais un pareil billet d'une autre, je serais gai sur l'échafaud. (Benjamin Constant.)

Et cet homme si plein de passion, si déterminé à ne jamais balbutier < < des mots profanes pour racheter une vie «< honteuse, » les prononce quatre jours après en dépit de sa conscience et de tout cet amour!!! On conviendra sans peine que M. de Chateaubriand montre ici un caractère fort supérieur à celui de ce prétendu rival. Et les paroles généreuses, dont il voile les faiblesses du conseiller d'État de l'Empire, rehaussent encore l'inébranlable vertu de l'adversaire isolé du géant.

P. 254. Madame de Krudener m'avait invité à l'une de ses sorcelleries célestes: moi, l'homme de toutes les chimères, j'ai la haine de la déraison.

M. de Chateaubriand avait aimé la société de madame de Krudener, mais il parlait avec dédain de ses hallucinations mystiques. Elles avaient gâté pour lui, même le mérite de Valérie qu'il appelait pourtant la fille naturelle de Delphine et de René.

P. 256. Le billet du duc de Wellington.

Pourquoi donc citer ce billet du duc de Wellington qui en effet n'a rien de curieux? J'en ai reçu de la même

main, écrits en français aussi, mais plus dignes d'être conservés, et où il ne s'agissait pas de galanterie. L'auteur a trop de bon goût pour vouloir faire rire aux dépens d'un duc anglais qui écrit incorrectement le français, quand il n'y a peut-être pas en France dix gentilshommes qui écrivent l'anglais correctement. J'effacerais encore plus volontiers les lignes suivantes, terminées par une réflexion embarrassée et confuse.

« A son retour de Waterloo, entrant chez madame « Récamier, le duc de Wellington s'écria : « Je l'ai bien < < < battu! > > <«< Dans un cœur français, son succès lui au<«<rait fait perdre la victoire, eût-il pu jamais y prétendre.

»

M. de Chateaubriand n'avait jamais eu à Londres comme à Vérone, avec le duc de Wellington que les rapports les plus polis, mais les plus froids : « C'est,»> me disait-il un jour, « un instrument passif que Dieu inventa pour servir < < de barrière au despotisme. Il a été un autre Fabius op« posé à un autre Annibal; et le bon sens a triomphé «< du génie. Malgré l'ancienne ardeur de ma lutte contre <«< < son antagoniste, tout ce que je puis faire quand je le « vois, c'est d'oublier sa victoire. »

P. 261. Mort de madame de Staël.

L'auteur m'a raconté souvent ses visites suprêmes à madame de Staël, qui furent comme le prélude de son attachement pour madame Récamier. « La mort de Corinne «< fit sur lui, dit-il, une impression particulière à laquelle «< se mêlait une sorte d'étonnement mystérieux. » Voilà tout ce que l'amitié en aura. En vérité, ces hommes qui ont si profondément pénétré dans l'intimité des âmes pour en surprendre et raconter les mystères n'ont pas le cœur fait comme les autres.

P. 262. Le talent qui expire saisit davantage que l'individu qui

meurt.

Rédaction imparfaite que l'auteur n'a pas eu souci de corriger. La pensée se devine, mais l'expression lui fait défaut. Parum claris lucem dare coget. (HORACE. Art poétique.)

P. 265. L'Abbaye-aux-Bois.

C'est par une de ces ressources de rhétorique, appelée dans nos classes du nom de précaution oratoire, que les Mémoires d'Outre-Tombe empruntent ici tant de pages aux Mémoires de la duchesse d'Abrantès. L'auteur ne pouvait convenablement dire de soi tout ce qu'en dit un tiers écrivain, et il faut reconnaître que, si sa noble figure n'eût illuminé de tout son éclat le salon de madame Récamier, le tableau serait demeuré bien incomplet.

P. 278. Les sons de la cloche se mêlaient aux derniers accents de l'invocation à la nuit de Roméo et Juliette de Steibelt.

Le nom de Juliette, si bien porté par madame Récamier, explique la prédilection de l'auteur pour cet opéra que devaient effacer dans la suite une ou deux autres œuvres lyriques du même nom. Steibelt le fit représenter au mois de septembre 1793 à Paris, lorsque le sang y coulait à flots. M. de Chateaubriand partageait l'affection que nos grands-mères ont portée à cet habile pianiste, au point qu'il me fallut pour lui plaire chercher à Londres une romance de Steibelt, intitulée : « La plus belle des belles, » et la lui faire entendre sur mon piano dans nos soirées de solitude. N'était-ce pas encore dans sa pensée un hommage à madame Récamier?

P. 280. Je l'ai suivie, la voyageuse, par le sentier qu'elle a

foulé à peine; je la devancerai bientôt dans une autre patrie. En se promenant au milieu de ces Mémoires dans les détours de la basilique que je me hâte d'achever, elle pourra rencontrer la chapelle qu'ici je lui dédie. Il lui plaira peut-être de s'y reposer: j'y ai placé son image.

Touchant épilogue qui termine l'épisode Récamier.

P. 287. Il m'a été dit: Soyez la cigale des nuits. Esto cicada noctium.

Je ne vois pas quelle liaison il y a entre le château de Passy abandonné et la citation latine. Je ne sais même où retrouver cette cigale nocturne : car les poëtes ancien ont toujours fait chanter la fille de l'Été pendant les chaleurs du jour, Sole sub ardenti resonant. (VIRGILE.)

P. 291. Madame de Chateaubriand, ayant vu tomber ses robes et son chapeau de paille des chaises où ils étaient suspendus, en avait conclu que nous étions dans une auberge hantée des esprits.

Madame de Chateaubriand avait autant de force morale que de faiblesse superstitieuse. «Vous autres esprits forts,> > disait-elle à son mari, « qui, à force de lire, êtes parve< < nus à croire l'impossible, pourquoi ne croiriez-vous pas «<l'invisible aussi?

P. 292. La fille des Césars (Marie-Louise) fait garantir les dettes qu'elle entasse par un petit Bourbon qui demeure à Lucques, et qui doit, s'il y a lieu, hériter du duché de Parme.

Le « s'il y a lieu » est de trop. Ce petit Bourbon qui demeurait à Lucques par arrêt du Congrès de Vienne était le petit-fils de Louis XIV, et le chef de la quatrième branche de la maison de Bourbon. Or, quand la Restauration n'a pu empêcher la galanterie de l'empereur Alexandre de décerner en forme de consolation la cou

ronne des Farnèses à la veuve et à la fille des Césars, elle n'a jamais admis ni toléré le moindre doute sur la réversibilité de Parme conquise par Catinat. Or c'est ce même prince, souverain provisoire de Lucques, doté de la réversibilité de Parme, qui allait, à mon instigation, nommer M. de Chateaubriand son ministre plénipotentiaire à Rome; et mon commentaire revenant avec le texte sur un sujet déjà traité, expliquera ce qui pouvait encore rester obscur au milieu de toutes ces allusions.

P. 297. Honorius et sa poule ne n'importaient guère; j'aime mieux Placidie et ses aventures; c'est le roman chez les barbares.

L'amour d'Honorius pour une poule nommée Rome est une anecdote de Procope, que Gibbon taxe d'improbable, bien qu'il en tire comme conséquence une habitude de la vie de l'empereur de l'Occident. « The amusement of feeding poultry became the serious and daily care of the Monarch of the West! (Ch. xxix.)

Quant à Placidie, fille de Théodose le Grand, ce fut une femme remarquable. D'abord esclave des Vandales, puis belle-sœur d'Alaric, elle sut, sous les noms de son frère et de son neveu régner pendant trente-cinq ans à Rome, à Constantinople, et donner l'empire à son fils Valentinien. Certes ces aventures ne rencontrent pas beaucoup d'équivalent dans les romans des princesses de nos jours.

P. 303. Je restai dans les ténèbres moitié riant, moitié regrettant.

Singulier amalgame où une étrange anecdote réunit les souvenirs de Bayard, de Notre-Dame de Lorette et de la culotte du roi de Saxe,

avec les tentations de saint Antoine

dans un lit consacré par Bonaparte, le tout rencontré par un ambassadeur qui va visiter le tombeau de Scipion. Peut-être est-ce là l'humaine nature surprise dans toute sa naïveté. Mais l'histoire, qui livre à notre admiration la continence du Romain, ne dit rien de ses regrets. Il est vrai que Scipion n'a pas laissé de mémoires, que nous ne savons de lui rien au delà du sépulcre; et de ce sépulcre contesté du héros, nous tous, voyageurs aux rives du Tibre, nous rapportons une petite effigie en marbre antique, faute sans doute de ne pouvoir en rapporter ses vertus.

P. 306. Selon mon courrier Giorgini.

Giorgini fut aussi mon courrier avant de passer au service plus lucratif de l'ambassadeur. Il était la terreur des postillons italiens «mols et paresseux par nature, » comme du temps de Montaigne; mais quand, au lieu de précéder une calèche diplomatique, il portait lui-même la dépêche de bidet en bidet, sa course tenait du vol de l'oiseau, et il se surpassait lui-même dès qu'il allait annoncer un pape à l'Europe impatiente; il a fallu l'invention du télégraphe pour éclipser sa renommée.

P. 307. Les bœufs du Clitumne qui traînaient madame l'am-. bassadrice à son triomphe.

En langage un peu moins figuré, cela veut dire que l'auteur marchait à côté de la voiture de madame de Chateaubriand que remorquaient, en avant des chevaux de poste, une ou deux paires de bœufs. Ces bœufs sont destinés de tout temps à faire franchir la Somma aux lourds équipages des voyageurs. Mais petits, maigres et efflanqués, ils n'ont rien de commun avec les grands troupeaux voués aux triomphes antiques du Latium, ni

même avec la forte race qui peuple seule aujourd'hui

l'Agro romano.

Candida quæ Latiis præbent armenta triumphis.

Ainsi dit Claudien, comme si les beaux vers de Virgile n'avaient pas suffi à la gloire du Clitumne et de ses pâturages.

*

P. 310. Pour avoir à qui parler je suis allé chercher Guérin.

Le peintre de Phèdre et de Clytemnestre s'entendait on ne peut mieux avec M. de Chateaubriand. Cela tenait surtout à leur commun enthousiasme pour la scuplture antique. Le directeur de l'Académie de Rome et l'ambassadeur étaient inépuisables sur ce sujet. Je n'oublierai jamais tout ce que la verve et le génie de l'un, la finesse et l'esprit de l'autre, leur inspiraient à la vue d'un plâtre de la Vénus de Milo qui était venu tout récemment se placer en tête des modèles de la Villa-Medici. Nequeunt expleri corda tuendo.

P. 317. Mes collégues d'ambassade.

Comme j'ai connu très-familièrement tous ces diplomates, je demande la permission de retoucher leurs portraits tirés par l'auteur grosso modo. « Le comte de « Lutzow, ambassadeur d'Autriche, homme poli; sa femme «< chante bien; toujours le même air. » — J'ai vécu deux ans à Constantinople avec le comte de Lutzow, et j'ai trouvé en lui beaucoup mieux et plus que de la politesse. Or,

puisqu'il s'agit ici de petits talents de société, le représentant de l'Autriche excellait à siffler, d'un souffle doux, flexible, et de bonne compagnie, des fragments d'opéra, et même certains airs variés que le piano de sa femme accompagnait agréa

-

blement. Cet ambassadeur sifflait, mais ne persiflait pas.« Le baron Bunsen, ministre de Prusse. » Le profond savoir de l'ami de Niebuhr méritait une mention plus grave et plus étendue de la part de l'auteur des Études historiques. - «Le prince Gagarin, envoyé de Russie, » — valait mieux qu'une indiscrète épigramme, car il n'avait de < < mauvaise humeur » qu'envers les indifférents ou les fâcheux; c'est-à-dire quand il ne voulait montrer ni le piquant de son esprit ni la chaleur de son amitié. M. de Chateaubriand persécute en la personne de « M. de Labrador, ambassadeur d'Espagne, » un plénipotentiaire du Congrès de Vienne dont il détestait en masse les transactions. Il devait, ce nous semble, plus d'égards à un collègue renommé dans son propre pays pour ses éminents services comme pour la constance de ses opinions. « Le <«< vieux comte Fuscaldo, représentant de Naples,» se mourait sous l'un des plus beaux palais de l'Europe que l'auteur jalouse. Pourquoi jeter une injure à son agonie quand on doit le qualifier plus tard (t. IX, p. 22) d'homme de sens et d'esprit ?

Quant à « M. le comte de Celles, resté préfet, » cet ambassadeur des Pays-Bas, ancien préfet d'Amsterdam, avait épousé une petite-fille de madame de Genlis ; et il se défendait assez bien lui-même contre les malices du monde. Il saisissait volontiers le côté plaisant des choses humaines et luttait parfois de sarcasmes avec l'ambassadeur de France. En sa qualité d'ex-Français, gendre, mari et père de dames françaises dont j'étais l'ami, il avait bien voulu entretenir avec moi, pendant mon séjour en Italie, une correspondance intime pour me faire entendre, disait-il, plus d'un son de la cloche diplomatique. Voici un passage d'une de ses lettres

en date du 4 octobre 1828: « Notre hiver va

—

« être très-curieux. Un bateau à vapeur a remonté le < < Tibre jusqu'à Ripa-Grande. Six cardinaux sont allés voir « le prodige; et tout Rome y court. Quelques rois s'an<«< noncent: on attend bon nombre d'altesses malades, de < < souverains en retraite, de princes cadets à la demi-solde, < < de Russes poitrinaires ; cent douzaines environ d'Anglais «< accompagnés de leur petite famille. Walter Scott, ma< < dame l'impératrice Christophe et ses demoiselles, M. de « Pradt et ses œuvres pies. Ce M. de Poitiers (car il faut « être correct, il n'a jamais été archevêque de Malines) « est toujours si vif dans son allure, qu'il a perdu sur les <«< bancs législateurs même sa calotte d'abbé de 1789. « Maintenant il espère voir un conclave à Rome, une érup<«<tion au haut du Vésuve, ou une révolution au bas. Enfin <«< M. de Chateaubriand approche tant de célébrité «< méritée m'épouvante. Il me semble qu'en l'appelant <«< mon collègue, je lui dirai, moi indigne une grosse « sottise, etc.» - Que vous en semble? Cet ambassadeur du roi des Pays-Bas est-il donc «< resté si préfet? »

—

-«Le comte de Funchal est ragotin, agité, grimacier, < < vert comme un singe du Brésil et jaune comme une <«< orange de Lisbonne. » Il est en effet impossible de ne pas reconnaître à ces vives couleurs le noble ambassadeur de Portugal. Mais, si le peintre avait retranché à sa propre malice pour ajouter à la malice innée du modèle, le portrait eût été encore plus ressemblant.

P. 323. Mon vieux Boguet, le doyen des peintres français à Rome.

Le vieux Boguet, le meilleur, le plus humble et le plus doux des peintres. Il avait cette simplicité soumise et cette conversation uniforme que l'auteur recherchait dans ses

familiers, parce qu'elle ne l'empêchait pas de penser à autre chose.

P. 340. Du temps de De Brosses, les Romaines portaient de faux cheveux. La coutume venait de loin. Properce, etc.

Properce ne dit pas que les Romaines de son temps portaient de faux cheveux; mais seulement elles les ornaient plus qu'il ne convenait à l'amoureux Romain. Il n'aimait pas «< ces tresses parfumées, objet de l'idolâtrie de la plus < < volage des passions qui ont survécu à des empires. > >

Des parfums entassés l'amas fastidieux

De la triste laideur trop impuissantes armes

A d'indignes soupçons exposeraient vos charmes.

(ANDRÉ CHENIER)

P. 344. La comtesse d'Albany, d'une taille épaisse, d'un visage sans expression, avait l'air commun.

C'est ainsi que je l'avais vue en 1823; c'est ainsi que vient de la retracer Lamartine :

<«< Rien ne rappelait en elle, à cette époque déjà un peu < < avancée de sa vie, ni la reine d'un empire, ni la reine «< d'un cœur. C'était une petite femme dont la taille un peu <«< affaissée sous son poids avait perdu toute légèreté et < < toute élégance. Les traits de son visage, trop arrondis et « trop obtus aussi, ne

conservaient aucunes lignes pures de «< beauté idéale; mais ses yeux avaient une lumière, ses «< cheveux cendrés une teinte, sa bouche un accueil, toute <«< sa physionomie une intelligence et une grâce d'expres«<sion qui faisaient souvenir, si elle ne faisaient plus ad« mirer. »

« Je suis fâché, » dit plus bas M. de Chateaubriand, « que ce cœur, fortifié et soutenu par Alfieri, ait besoin

<«< d'un autre appui. ». Allusion au peintre Xavier Fabre de Montpellier, dont l'affection consola, dit-on, les derniers jours de la comtesse d'Albany, et qu'elle avait constitué son légataire.

P. 349. A peine Dupaty avoit quitté l'Italie, que Goethe vint le remplacer.

De Dupaty à Goethe l'enjambée est forte. Encore un coup, il manquait à M. de Chateaubriand quelque chose pour apprécier le puissant génie d'outre-Rhin : c'était la connaissance de la langue allemande. Goethe voyageur ne doit pas être considéré uniquement sous son titre de rédacteur d'un journal particulier tenu pendant une tournée en Italie. C'est aussi un poëte inspiré, un émule original de Properce dans ses Elégies romaines et de Martial dans ses Épigrammes vénitiennes. Enfin, il faut voir en lui une imagination à part qui va puiser aux sources invariables et classiques l'aliment d'une poésie romantique, et le germe

d'une rénovation littéraire.

P. 356. L'Alfieri, la Palestrina, la Zagarola, la del Drago, la Lante, la charmante Falconieri.

Dans cette revue rapide et incomplète des beautés romaines qui florissaient alors, il y a une confusion doublement ingrate si elle est

volontaire. Pourquoi la « del Drago, » que l'ambassadeur distinguait, courtisait même, git-elle perdue dans la foule des Romaines, quand la Falconieri, qu'il ne regardait jamais, est seule mise en relief?

P. 358. Quand on a le bonheur (ce qui est fort rare) d'ètre admis chez les nobles romains, le soir on traverse de vastes salles... Cette vue d'un intérieur romain est tellement fidèle, que je ne serais pas le seul à en désigner le type si cette fois

l'auteur n'avait voulu supprimer le nom du palais comme celui de ses habitants.

P. 371. Je demeure, monsieur, avec autant de sincérité d'admiration, votre plus dévoué serviteur.

que

Cette formule renouvelée du style épistolaire du siècle de Louis XIV, qu'on lit au bas de la lettre adressée à M. Villemain, n'était point vaine. M. de Chateaubriand me parlait toujours du jeune écrivain avec un grand intérêt, et presque avec sentiment. « Son jugement est plus mûr <«< que son âge, »> me disait-il; «< il nous fera oublier la Harpe. « Il y a en lui du Cicéron tout autant que du Quintilien. > >

P. 385. Mémoire sur la question d'Orient.

Ce mémoire que l'auteur me lut tout entier, lentement, seul à seul, dans son cabinet du palais Simonetti à Rome, partit pour Paris tracé de sa grosse écriture reposée, aussi lisible que son écriture courante, ou pour mieux dire volante, était indéchiffrable. Voilà pour la forme; mais quant au fond, lisez tout puis relisez,

1° (P. 587.) Le portrait de M. Canning, «<plus orateur « que grand politique, plus homme de talent qu'homme «< d'État. > >

2o (P. 391.) « Quand il n'y aurait à régler que les li<«< mites de la Grèce, c'est à n'en pas finir. » — En effet, la question dure encore

trente ans après cette prophétie. < < Où ces limites seront-elles posées sur le continent? Com« bien d'îles seront-elles rendues à la liberté? Samos, qui «< a si vaillamment défendu son indépendance, sera-t-elle <«< abandonnée ? »

Ceci est de moi, et dans une note sur Samos, que l'auteur m'avait demandée, j'avais ajouté : « Scio, veuve dé

solée, regorgeant de sang, va-t-elle se courber de nou<«< veau sous le cimeterre musulman qui vient d'immoler «ses fils et ses filles? La vierge chrétienne devra-t-elle « porter encore le joug des odalisques? > >

3° (P. 594.) Le paragraphe sur la Moldavie et la Valachie, question si engagée en ce moment, et qui n'a pas fait un pas depuis 1829.

4° « L'ouverture de la mer Noire à toutes les flottes de « l'Europe et de l'Amérique ébranlerait la puissance de la «Porte dans ses fondements. Octroyer le passage des vais«seaux de guerre sous Constantinople, c'est comme si <«<l'on reconnaissait le droit à des armées étrangères de <«< traverser la France le long des murs de Paris. »

J'étais allé plus loin dans ma similitude; et je disais que promener des batteries flottantes dans cette longue rue de palais de bois qu'on nomme le Bosphore, c'est, pour la destinée de l'empire ottoman et de sa capitale, comme si la Seine portait des vaisseaux de 120 canons à pavillon rouge, en face des Tuileries.

5o (P. 599.) « Une attaque de l'Autriche et de l'Angle« terre contre la croix, en faveur du croissant, augmente<«<rait en Russie la popularité d'une guerre déjà nationale « et religieuse. > >

(P. 405.) « Et nous, quel profit retirerions-nous de <«< cette croisade pour la délivrance du tombeau de Maho<«< met?

Chevaliers des Turcs, nous reviendrions avec une «< pelisse d'honneur, nous aurions la gloire d'avoir sacrifié < < un milliard et deux cent mille hommes pour calmer les < < terreurs de l'Autriche, pour satisfaire aux jalousies de <«<l'Angleterre, pour conserver dans la plus belle partie « du monde la peste et la barbarie attachées à l'empire < < < < ottoman. »

(P. 418.) « En principe de grande civilisation, l'espèce < < humaine ne peut que gagner à la destruction de cet Em«< pire: mieux vaut mille fois pour les peuples la domina<«<tion de la croix à Constantinople que celle du croissant. «Tous les éléments de la morale et de la société politique « sont au fond du christianisme, tous les germes de la « destruction sociale sont dans la religion de Mahomet. « On dit que le sultan actuel a fait quelques pas vers la «< civilisation. Est-ce parce qu'il a essayé, à l'aide de quel«ques renégats français et de quelques officiers anglais. <«< et autrichiens, desou mettre des hordes fanatiques à des « exercices réguliers? Et depuis quand l'apprentissage < < machinal des armes est-il la civilisation? C'est une faute <«< énorme, c'est presque un crime d'avoir initié les Turcs < < dans la science de notre tactique. Il faut baptiser les sol< < dats qu'on discipline, à moins qu'on ne veuille élever à < < dessein des destructeurs de la société. »

Las de suivre le sublime -prophète dans ces hauteurs, je reviens au terre-à-terre de la diplomatie.

(P. 400.) « Il existe sans doute dans le cabinet de « Berlin un parti qui hait et qui craint le cabinet de « Saint-Pétersbourg; mais ce parti, qui d'ailleurs com«< mence à vieillir, trouve pour obstacle le parti anti<«< autrichien et surtout des affections domestiques. Le « prince royal héréditaire ne faisait pas de difficulté de dé<«< clarer dernièrement à Rome qu'il était turcophage. »

Et ce mot « turcophage, » prononcé dans le salon de M. de Chateaubriand par le prince héréditaire, maintenant roi de Prusse, aux applaudissements de M. Ancillon, je l'ai entendu !

(P. 405.) « L'Angleterre, d'ailleurs, a toujours fait « bon marché des rois et de la liberté des peuples. Elle

«

«

« est toujours prête à sacrifier sans remords monarchie ou république à ses intérêts particuliers. Naguère encore elle proclamait l'indépendance des colonies espagnoles en « même temps qu'elle refusait de reconnaître celle de la « Grèce. Elle admettait la légitimité des droits de Mah<«<moud, et niait celle des droits de Ferdinand; vouée tour « à tour au despotisme ou à la démocratie selon le vent. <«< qui amenait dans ses ports les vaisseaux des marchands <«< de la Cité. » Et plus bas (p. 417): « Ne l'avons-nous « pas vue capituler, en 1814, devant la marine des États« Unis qui ne se compose pourtant aujourd'hui (1829) «que de 9 frégates et de 11 vaisseaux? » - Qu'en ditesvous! A part la marine des États-Unis, qu'y a-t-il done de changé? Poursuivons.

«

<«< Mais l'indépendance de l'Europe serait menacée si « les czars faisaient de Constantinople la capitale de leur <«< empire? — Il faut expliquer ce que l'on entend par l'indépendance de l'Europe : veut-on dire que, tout équi« libre étant rompu, la Russie, après avoir fait la conquête « de la Turquie européenne, s'emparerait de l'Autriche, < < soumettrait l'Allemagne et la Prusse, et finirait par as<«< servir la France? Et d'abord tout empire qui s'étend sans « mesure perd sa force; presque toujours il se divise on < < verrait bientôt deux ou trois Russies ennemies les unes <«< des autres. Ensuite l'équilibre existe-t-il pour la France <«< depuis les derniers traités ? »— Et après une exacte énumération de ce qu'ont gagne l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie aux troubles de l'Europe, et de ce que nous y avons perdu, après une noble pensée jetée vers la Grèce, et un regard profond sur notre avenir, viennent ces mots : « Bel équilibre pour nous que celui de

l'Europe, « lorsque toutes les puissances ont augmenté leurs masses

<«<et diminué d'un commun accord le poids de la France! » (P. 416.) « Nous, nous voulons avoir la ligne du Rhin, « depuis Strasbourg jusqu'à Cologne. Telles sont nos jus«< tes prétentions. C'est là que tôt ou tard la France doit placer ses frontières tant pour son honneur que pour sa

((

«< < sûreté. »

((

Puis à tant de logique et de patriotisme, ajoutez encore une prédiction du triste génie, repliant ses ailes, pleurant des grandeurs déchues, et vous aurez le plus éloquent manifeste que la France ait jamais présenté à l'Europe, ou ce que l'auteur, accoutumé à ces triomphes, appelait en souriant un chef-d'œuvre de chancellerie. «< < Mais je m'évertue à démontrer l'honneur de la Restauration; «< eh! qui s'inquiète de ce qu'elle a fait, surtout qui s'en inquiétera dans quelques années? Autant vaudrait m'é« chauffer pour les intérêts de Tyr et d'Ecbatane. Ce monde « passé n'est plus et ne sera plus. Après Alexandre, com«mença le pouvoir romain; après César, le christianisme changea le monde; après Charlemagne, la nuit féodale engendra une nouvelle société; après Napoléon, néant. « On ne voit venir ni empire, ni religion, ni barbares. La «< civilisation est montée à son plus haut point, mais ci<«< vilisation matérielle, inféconde, qui ne peut rien pro< < duire, car on ne saurait donner la vie que par la morale. « On n'arrive à la création des peuples qué par les routes « du ciel : les chemins de fer nous conduiront seulement « avec plus de rapidité à l'abîme. »>

«

Après ce dernier cri de l'aigle, rentrons dans le commun de la vie politique, et dans le tumulte de la société romaine.

P. 445. Une Anglaise, que je ne connaissais ni de nom ni de

visage, m'a dit avec cet accent que vous savez: « M. de Cha«teaubriand, vous êtes bien malheureux! »

J'entendis cette apostrophe excentrique, et, comme l'ambassadeur croyait voir encore en moi son cicerone dans la société britannique, il me demanda le nom de cette Anglaise «ni jeune ni jolie, » qui l'intriguait. Je ne pus le satisfaire. C'était sans doute une nouvelle débutante innominata parmi la masse d'insulaires qu'un introducteur dans l'embarras venait d'annoncer ainsi : « Madame l'am«bassadrice, j'ai l'honneur de vous présenter vingt Anglais arrivés cette semaine. » Mais ni l'Anglaise mystérieuse, ni la triste image de miss Bathurst, perdue dans le Tibre, qui revient si souvent, ni même, hélas! le souvenir de Charlotte Ives, ne devaient adoucir l'humeur de l'écrivain contre leurs compatriotes. Jugez-en.

«

« Ce qu'il y a de vraiment déplorable ici, ce qui jure <«< avec la nature des lieux, c'est cette multitude d'in<«< sipides Anglaises et de frivoles dandys, qui, se tenant < < enchaînés par les bras, comme des chauves-souris par « les ailes, promènent leur bizarrerie, leur ennui, leur <«< insolence dans vos fêtes... Cette Grande-Bretagne vaga« bonde et déhanchée... Je ne sais pas comment un am<«<bassadeur peut souffrir ces hôtes grossiers, et ne les fait « pas consigner à sa porte. > >

:

C'est bien mais, la plupart du temps, ces grotesques tournures faisaient rire l'ambassadeur; il les souffrait, et ne les consignait point à sa porte, ce qui eût été tout à fait extra-diplomatique.

P. 449. J'ai vu le pape le 2 de ce mois.

Cette dépêche du 12 janvier 1829 me fut lue, à mon

:

retour d'Italie en 1840, par l'auteur sur le brouillon qu'il en avait conservé. Il m'avait demandé avec un empressement peu habituel chez lui des nouvelles de Rome. « C'est toujours, avais-je répondu, ce que vous avez vu « vous-même. Grégoire XVI m'a dit ce que vous a confié <«< Léon XII, avec certaines variantes qui vous paraîtront «peut-être plus curieuses qu'agréables. » Et, comme j'avais de mon côté tenu note de mon entretien avec le pape, je le communiquai très-secrètement à mon ancien ambassadeur Il me le renvoya avec le même mystère. Ce récit ou plutôt ce dialogue entre le pape Grégoire XVI et moi, même après seize années témoins de tant de bouleversements des empires, n'est pas de nature à passer sans inconvénient sous les yeux du lecteur : j'ajouterai seulement que peu de jours après, revenant sur le goût que témoignait alors le pape pour le gouvernement de Juillet, M. de Chateaubriand me dit : « L'illégitimité et l'usurpa<«<tion ne triomphent jamais que pour un temps très-court « et ne consolident rien, pas plus en religion qu'en politique. Or, quand le possesseur de la tiare méconnaît <«< cette vérité fondamentale et entend si peu la solidarité <«< des couronnes, il ne lui reste qu'à abdiquer le pouvoir « temporel. »

«

P. 450. Voilà le calme rétabli parmi le clergé : les évêques ont fait leur soumission.

Ces paroles de Léon XII ont trait aux troubles qui avaient précédé et suivi les fameuses ordonnances ecclésiastiques de 1828. Voici ce que m'en avait dit, quelques mois plus tôt et avant la paix, ce même

Léon XII dans une conversation qu'il avait provoquée pour connaître certains détails des affaires italiennes que j'avais eues à

traiter en Toscane. Dans ce tête-à-tête au Vatican, le pape s'était exprimé ainsi :

« Le roi de France, monsieur le ministre, ne peut pas « tout ce qu'il veut. Je m'en aperçois bien. Ce n'est pas <«< la faute de son cœur, mais de la constitution qui devrait « laisser plus de pouvoir à un prince si sage et si exem« plaire. Il s'afflige de ce qui se passe en France aujour<«<d'hui ; j'en fais autant et j'ignore quand reviendra la « paix dans le sanctuaire. Les esprits religieux s'agitent, « les familles se troublent, le gouvernement s'inquiète, et « les évêques s'indignent. Il y a trop de feu et de passion < < en tout cela. Ces évêques, presque tous témoins d'une « révolution impie et sanglante, ont cru en revoir le spec< < tre dans des mesures qui éloignaient l'éducation de leur < < surveillance, et ce spectre leur a fait peur. Ils sont bien <«< excusables assurément. Mais, croyez-moi, des deux côtés <«< dans cette affaire, on a agi avec trop de chaleur et de « rapidité. Il faut surtout de la modération et la plus < < grande prudence dans les circonstances critiques où se « trouve l'Église et pour conserver ce qui nous reste < < encore d'une foi et d'une religion si attaquées. On parle < < de tout en France depuis des siècles sans que le gouver< < <nement en ait souffert en apparence; mais, si l'on écrit <«< aussi de tout, on s'apercevra bientôt qu'il n'y a sé<«< curité pour rien, pas même pour la piété et la vertu. « Je ne puis croire que votre pays veuille une seconde « révolution. La république y est impraticable; d'ailleurs « le peuple qui laboure est paisible et doux ; vous jouissez « tous d'une suffisante liberté; le roi est bon, vos finan« ces sont florissantes, » etc., etc.

Je m'arrête, car je ne puis redire sans serrement de cœur tous ces pronostics d'un heureux avenir, quand

l'année 1830 allait si vite en balayer la poussière.

P. 476. Je fais partir M. le comte de Montebello, attaché à l'ambassade.

Ce même comte de Montebello demandait un jour, en ma présence, à M. de Chateaubriand la permission d'aller voir, tout attaché à l'ambassade de France qu'il était, sa marraine, la duchesse de Saint-Leu, qu'une loi tenait éloignée du royaume. «Allez, monsieur, allez,» lui dit l'ambassadeur, « à Dieu ne plaise que je vous en empêche ! Por« tez-lui mes hommages. La liberté n'a plus rien à craindre <«< de la gloire. » — « L'un des grands griefs, » me disait alors M. de Chateaubriand, « qui m'a fait éloigner de Rome <«< quand j'y étais premier secrétaire de l'ambassade du «< cardinal Fesch, c'est ma visite au roi de Sardaigne re« tiré du trône, visite, disait-on, qui sentait le royaliste et « l'émigré. Aujourd'hui, ambassadeur à Rome à mon tour, <«< c'est moi qui envoie un de mes officiers saluer une < < reine en retraite et proscrite: ma vie est pleine de ces

«

< < contrastes. > >

P. 486. J'ai vu Léon XII exposé, le visage découvert.

Sous la même date, les notes de mon séjour à Rome me font lire ceci : Le 16 février 1829, je suis allé, en compagnie de M. de Chateaubriand, faire au pape Léon XII notre visite suprême. Celle-ci n'a pas été adressée au souverain du monde catholique par l'ambassadeur du roi fils aîné de l'Eglise dans le vaste palais du Vatican. C'était le dernier hommage d'un fidèle à ce quelque chose sans nom qui restait du père commun des chrétiens, à ce cadavre

étendu pontificalement, sous la lueur des cierges, dans la grande chapelle du Saint-Sacrement qui s'allonge

ques

sous l'aile droite de l'église de Saint-Pierre. Après quelminutes de méditations pieuses et politiques passées en silence aux pieds de ce pontife dont le visage pâle et animé supportait encore l'éclatante tiare, nous sommes sortis du plus beau temple du monde tristes et préoccupés. « Voilà ce qui demeure de nous quelques heures après la « fin,» m'a dit l'auteur du Génie du Christianisme; « il « m'a semblé sous les voûtes de Saint-Pierre entendre en« core cette voix qui retentit dans un de nos vieux cantiques « de Saint-Sulpice :

«La mort ne m'a laissé que les os seulement.»>

« Savez-vous ce qui est arrivé cette nuit? Les gardes < < < nobles qui veillent auprès de « ce reste tel quel qui va

«

disparaître »>«< ont cru voir le pape se ranimer. Ils ont «entendu, au milieu de leur silence, un bruit léger qui « s'échappait de la figure du pontife. Ils sont tombés la «< face contre terre, et le bruit a cessé. C'était la peau du visage et les paupières qui se resserraient sous le con<«<tact de l'air, comme le parchemin craque sous les doigts. «Je tiens cette anecdote funèbre du capitaine des gardes, «le Suisse Pfeiffer, qui me l'a racontée ce matin. On n'en<«tendra plus rien, pas même ce froissement du parche-` «min une fois fait pour toujours, de ce chef de l'Église <«< habile et vertueux, qui prédisait, il y a peu de semaines, <«< de longues agitations à ses États, à la France et à l'Eu«rope. Il a été un modérateur éclairé des intérêts du < < monde pendant cinq ans d'un règne trop court: et il n'a <«< recueilli que l'impopularité pour prix de ses pieux ef«forts.

C'est l'histoire de tous les pays. »>

Nous avons dépassé le môle d'Adrien et le Tibre au mi

lieu de nos réflexions et de nos regrets. Ils nous ont suivis en face de cette Locanda dell'orso que Montaigne a rendue célèbre, et où déjà de nombreux et joyeux buveurs s'applaudissaient de voir rouverts à leurs orgies les mille ca-barets que les décrets du pape défunt avaient fermés. A Ripetta, en nous séparant, M. de Chateaubriand m'a dit : « Voulez-vous que demain, pour nous distraire du lugu<«<bre spectacle qu'un pape vient de nous donner, nous al<«< lions voir mes fouilles de Torre-Vergata? La campagne <«< romaine déjà belle au début du printemps et les sou«venirs des siècles passés nous feront oublier pour quel<«<ques heures nos sollicitudes du présent et nos tristesses? > >

Nous sommes en effet partis aujourd'hui tête à tête dans mon petit wurst allemand, que, pour garder l'incognito, l'ambassadeur a préféré à ses pompeuses voitures, même à son coupé favori, que j'ai fait faire à Londres, en 1822, pour nous conduire à Windsor (il a traversé la mauvaise fortune de son maître, et il reparaît avec son crédit dans les rues de Rome). M. de Chateaubriand a conservé une taciturnité méditative, entrecoupée de rares interjections, jusqu'au pont Milvius. Là, son front s'est déridé : « Admirez, » m'a-t-il dit, « la puissance de l'art de peindre. « Ce pont, témoin d'une victoire qui changea la face du « monde, et la plaine environnante m'apparaissent bien <«< moins comme ils sont que sous les couleurs de la magnifique fresque de Jules Romain au Vatican. C'est un <«< chef-d'œuvre. Tout s'y trouve; et surtout ce Tibre, gros <«< des destinées humaines, qui va noyer Maxence et cou<«<ronner Constantin. Ah! pourquoi n'a-t-il pas épargné « miss Bathurst! tant de beauté innocente et tant de vie! <«< Voilà la rive qui céda sous le poids si léger de la mal<«< heureuse fille. Rome ne m'offre que des images de

< < deuil. > >

»

Autre pause qu'il a interrompue un moment après le passage du pont. — « Avez-vous remarqué que Byron n'entend rien à la peinture? Il est resté tout à fait <«< Anglais de ce côté; il ne l'est pas autant pour la musi« que qu'il comprenait mieux que la plupart de ses compa«triotes. Il aime les chants populaires, et, comme vous et « moi, il en a surpris de bizarres en Orient. Mais là, plus « qu'ailleurs, la chanson du peuple n'est pas de l'harmo« nie, c'est de la légende ou de l'histoire primitive. Puis, après un long silence, arrivés au tombeau de Néron, il m'a dit : « Je n'ai jamais prêté aucune attention à ce «sarcophage falsifié, pas plus que s'il était véritablement « le sépulcre de l'empereur parricide. La tombe d'un tyran < < n'excite que mon mépris. Mais retournons-nous; et d'ici <«< contemplons Saint-Pierre, l'immortelle coupole, et cette «< croix qui brille au-dessus de toutes les collines: elle va <«< consoler, par delà le désert d'Ostie, les regards du nau< < tonier quand il lutte contre les flots. C'est là un sublime < < spectacle parce qu'il emporte avec lui vers les cieux l'imagination de l'homme et son espérance. » — Un peu plus loin. « Croyez-moi, laissons notre voiture sur cette <«< route qui ramène à Paris et aux joies du monde. Entrons « résolument et à pied dans le désert de la campagne mau« dite auquel j'ai toujours trouvé tant de charme. »

Après un rapide coup d'œil jeté sur ses fouilles où on ne travaillait pas ce jour-là, « Voilà, » m'a-t-il dit, « des « frustes méconnaissables presque autant que leurs énig<«< matiques possesseurs; j'ai risqué quelque argent à cette < < loterie des morts. Il y avait autour de ces marbres qui «ne sont plus, des despotes, de prétendus affranchis, des <«< esclaves, une foule d'ambitieux; et, dans ces trois classes « d'hommes que le temps a également emportés, on se

«

--

disputait le pouvoir, on s'égorgeait pour l'Empire. Il me « semble voir surgir de ces ronces les ruines confondues « de la République romaine et de l'affreuse domination de « Tibère... » --- Une petite fleur que M. de Chateaubriand a cueillie à ses pieds est venue le distraire de ces sombres réflexions « Combien la nature, si marâtre pour les « hommes sous tant de climats, est partout une douce « mère pour ses filles les plus innocentes, les herbes des <«< champs! Voyez cette violette blanche; elle n'a pas le <«< demi-éclat et le parfum de la violette de Virgile, violæ « sublucet purpura nigræ, mais elle est la première à m'an«noncer le printemps. »>

Puis, revenus à ma voiture, le silence a recommencé : seulement, comme nous nous rapprochions de la porte du Peuple et du tumulte de Rome, « Ici, comme chez nous, » a-t-il dit, « la tyrannie et la liberté ont également péri. Mais, à Rome, la robe de ce capucin qui soulève en pas<«< sant une poussière antique achève de mettre en relief « la vanité de tant de vanités. » — Et cette réflexion a clos la promenade, dont je me hâtai de consigner sur mon journal le minutieux récit.

P. 493. Giustiniani, ancien nonce en Espagne, a fait revivre à Imola les règlements de saint Louis contre les blasphémateurs.

J'avais envoyé à M. de Chateaubriand le mandementdécret du cardinal archevêque d'Imola, qui ordonnait de percer d'un fer rouge les langues blasphématrices. Il m'avait été adressé de Bologne par un habitant des légations à qui j'avais rendu un léger service et qui crut, par cette singulière communication, me témoigner sa

reconnaissance. Ce décret ne fut pas sans influence sur les exclusions et sur le choix du conclave.

P. 504. Le moderne restituteur des sciences, des lettres et des arts.

« Restituteur, » qui manque à notre langue, et au dictionnaire arbitre en dernier ressort, mériterait de nous rester acquis; il vient fort à propos au secours du mot <«< restaurateur, » dont nos mœurs modernes ont fait un terme amphibologique au moins, s'il n'est plutôt tout entier confisqué au profit de la gastronomie.

P. 519. J'ai eu l'honneur d'être présenté hier au sacré collége, et de prononcer le petit discours dont j'ai d'avance envoyé copie dans ma dépêche.

Ce petit discours le voici :

« EMINENTISSIMES Seigneurs,

«Il n'y a pas encore six ans que M. le duc de LavalMontmorency vint au milieu de vous pour unir sa douleur à la vôtre, lorsque Pie VII, de religieuse mémoire, fut rappelé auprès du chef invisible de l'Eglise. Le roi Louis XVIII, au nom duquel mon noble prédécesseur vous porta la parole, est allé lui-même se placer auprès de saint Louis. J'étais alors ministre du vénérable monarque restaurateur des libertés de la France. Mon nom eut l'insigne honneur de paraître dans les lettres qui furent adressées au sacré collége, et c'est moi qui viens aujourd'hui, ambassadeur de Charles X, roi non moins magnanime que son frère, vous exprimer le regret qu'éprouvera mon auguste maître pour la perte d'un souverain pontife que vos suffrages n'avaient point encore revêtu de l'autorité suprême à l'époque que je rappelle.

« Ici Vos Éminences reconnaîtront les voies cachées de

la Providence, et cette fragilité des choses humaines qui doivent être surtout présentes à la pensée de cette assemblée des princes de l'Eglise, où j'aperçois tant de courageux confesseurs de la foi.

<«< Que vous dirai-je, messeigneurs, que vous ne sentiez mieux que moi? La mémoire de Léon XII sera vénérée par la France. Le royaume que gouverne si glorieusement le fils aîné de l'Église n'oubliera pas les conseils pacifiques qui ont empêché la discorde de troubler même passagèrement les nouvelles prospérités de ma patrie. Léon XII joignait à ses vertus apostoliques cette modération d'esprit et cette connaissance de son siècle, si nécessaires aux chefs. des Empires.

« Eminentissimes seigneurs, vos lumières assureront au saint-siége, dans le prochain conclave, un successeur digne de ce pontife conciliateur. Si vous êtes des princes puissants, vous êtes aussi les ministres de cette religion charitable qui abolit l'esclavage parmi les hommes, qui, simple et sublime à la fois, est également appropriée aux besoins de la société naissante et à ceux de la société perfectionnée. Vos suffrages indépendants iront bientôt chercher parmi vos pairs un vrai pasteur pour la chrétienté, un souverain éclairé pour la plus illustre portion de cette noble Italie qui dicta des lois au monde antique, qui civilisa le monde moderne, qui, toujours féconde et jamais épuisée, nourrit aujourd'hui à l'ombre de sa gloire le souvenir de ses grandeurs.

<«< Qu'il me soit permis, éminentissimes seigneurs, d'offrir en particulier au sacré collége l'hommage de ma profonde vénération. »>

P. 522. La mort est ici. Torlonia est parti hier soir après

deux jours de maladie. Je l'ai vu tout peinturé sur son lit funèbre, l'épée au côté.

«A M. de Marcellus, à Lucques. Rome, 3 mars 1829. < < Rien de nouveau ici. Des scrutins nuls et variés. De < < la pluie, du vent, des rhumatismes, et Torlonia enterré « l'épée au côté, en habit noir et chapeau bordé. Voilà < < tout. Ce soir, chez moi on chante à neuf heures, on soupe «‹ à dix, puis à minuit on jeûne pour les cendres de demain; «< avec un peu de pénétration vous devinerez que je vous « écris le mardi gras. Tout cela, le mardi gras surtout, me <«< fait dire, comme Potier dans le rôle de Werther : « Mon

« ami, sais-tu ce que c'est que la vie? C'est un bois où on « s'embarrasse les jambes. » Encore si les miennes al<«< laient à la chasse comme les vôtres! Bonjour, voilà qui < < est bien peu sérieux pour un ambassadeur auprès d'un <«< conclave. Je pleure si souvent, que, quand le rire me « prend par hasard, je le laisse aller. »

CHATEAUBRIAND.

ÉTUDE

SUR LE TOME NEUVIÈME DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1829

1830

Année de deuil, de courage et de sacrifice pour M. de Chateaubriand et pour son école politique. On va voir tout près l'un de l'autre l'ambassadeur qui vient de créer un pape, le prophète des malheurs attachés à l'impopula-rité et à la faiblesse du pouvoir, la victime d'une émeute sanglante portée en triomphe dans la rue jusqu'au « palais <«< des trahisons, » où va éclater sa fidélité et retentir son cri suprême en faveur de ses rois, enfin le dernier athlète d'une dynastie tombée, n'ayant plus pour la soutenir et la consoler d'autre appui et d'autre arme que sa plume : triste spectacle où resplendit au milieu des angoisses du soldat vaincu l'honneur et le génie de l'écrivain. vons-le dans ces péripéties si diverses.

P. 15. Je répondis à l'une de ces lettres le 21 mars 1829.

Sui

Le voile que l'auteur a jeté sur le nom de sa correspondante, il le soulève lui-même en rappelant qu'elle était

remplie d'enthousiasme pour le sublime Mahmoud : il est évident que c'est la même dame spirituelle « qui venait « quelquefois le voir au ministère. » Mais d'ici jaillit une réflexion peu discrète peut-être. Les lettres écrites à madame Récamier et soigneusement conservées par elle auront été remises sous les yeux de M. de Chateaubriand pour la confection des Mémoires d'Outre-Tombe; rien de plus simple. Gardait-il donc lui-même la copie et la date de ses autres billets écrits même en style déshabillé comme celui-ci ? En tout cas, avant de le livrer à l'impression, il a dû, si je ne me trompe, en effacer quelque chose. Je n'en dirai pas plus moi-même sur cette Française séduisante et enjouée à qui Shakspeare et le roi Léar avaient prêté le doux nom de Cordelia.

C'est de propos délibéré et par une sorte de dégoût ironique des affaires que l'auteur entrelace ainsi chaque dépêche à une épître familière et souvent très-familière. « Les lettres que Cicéron a adressées à ses puissants col«<lègues, » disait-il quelquefois, « sont un admirable modèle « pour apprendre à traiter des choses publiques, mais <«< dans ses épanchements avec Atticus il est inimitable, et < < j'y reconnais le précurseur de madame de Sévigné. > >

P. 19. Vous avez là mon second discours.

Ce second discours, l'ambassadeur me l'envoya directe. ment; tronqué par quelques journaux, admis avec des variantes par quelques autres, il ne figure point dans les œuvres complètes de M. de Chateaubriand : le voici tel qu'il fut prononcé à Rome en plein Conclave.

«< EMINENTISSIMES SEIGNEURS,

« La réponse de Sa Majesté Très-Chrétienne à la lettre

que lui a adressée le sacré collège vous exprime avec la no-blesse qui appartient au fils ainé de l'Eglise la douleur que Charles X a ressentie en apprenant la mort du père des fidèles, et la confiance qu'il repose dans le choix que la chrétienté attend de vous.

« Le roi m'a fait l'insigne honneur de me désigner à l'entière créance du sacré collége réuni en conclave. Je viens une seconde fois, Eminentissimes seigneurs, vous témoigner mes regrets pour la perte du pontife conciliateur qui voyait la véritable religion dans l'obéissance aux lois et dans la concorde évangélique; de ce souverain qui, pasteur et prince, gouvernait l'humble troupeau de JésusChrist du faîte des gloires diverses qui se rattachent au grand nom de l'Italie. Successeur futur de Léon XII, qui que vous soyez, vous m'écoutez sans doute en ce moment; pontife à la fois présent et inconnu, vous allez bientôt vous asseoir dans la chaire de saint Pierre, à quelques pas du Capitole, sur les tombeaux de ces Romains de la république et de l'empire, qui passèrent de l'idolâtrie des vertus à celle des vices, sur ces catacombes où reposent les ossements non entiers d'une autre espèce de Romains : quelle parole pourrait s'élever à la majesté du sujet? Quelle voix pourrait s'ouvrir un passage à travers cet amas d'années qui ont étouffé tant de voix plus puissantes que la mienne? Vous-même, illustre sénat de la chrétienté, pour soutenir le poids de ces innombrables souvenirs, pour regarder en face les siècles rassemblés autour de vous sur les ruines de Rome, n'avez-vous pas besoin de vous appuyer à l'autel du sanctuaire, comme moi au trône de saint Louis ?

«A Dieu ne plaise, Eminentissimes seigneurs, que je vous entretienne ici de quelque intérêt particulier, que je vous fasse ente: tre le langage d'une étroite politique :

les choses sacrées veulent être envisagées aujourd'hui sous des rapports plus généraux et plus dignes. Le christianisme, qui renouvela d'abord la face du monde, a vu depuis se transformer les sociétés auxquelles il avait donné la vie. Au moment même où je parle, le genre humain est arrivé à l'une des époques caractéristiques de son existence; la religion chrétienne est encore là

pour la saisir, parce qu'elle garde dans son sein tout ce qui convient aux esprits éclairés et aux cœurs généreux, tout ce qui est nécessaire au monde qu'elle a sauvé de la corruption du paganisme et de la destruction de la barbarie. En vain l'impiété a prétendu que le christianisme favorisait l'oppression et faisait rétrograder les jours à la publication du nouveau pacte scellé du sang du juste, l'esclavage a cessé d'être le droit commun des nations; l'effroyable définition de l'esclave a été effacée du code romain: Non tam viles quam nulli sunt. Les sciences, demeurées presque stationnaires dans l'antiquité, ont reçu une impulsion rapide de cet esprit apostolique et rénovateur qui hâta l'écroulement du vieux monde; partout où le christianisme s'est éteint, la servitude et l'ignorance ont reparu. Lumière quand elle se mêle aux facultés intellectuelles, sentiment quand elle s'associe aux mouvements de l'âme, la religion chrétienne croît avec la civilisation, et marche avec le temps; un des caractères de la perpétuité qui lui est promise, c'est d'être toujours du siècle qu'elle voit passer, sans passer elle-même. La morale évangélique, raison divine, appuie la raison humaine dans ses progrès vers un but qu'elle n'a point encore atteint : après avoir traversé les âges de ténèbres et de force, le christianisme devient chez les peuples modernes le perfectionnement même de la société.

«Eminentissimes seigneurs, vous choisirez pour exercer le pouvoir des clefs un homme de Dieu et qui comprendra bien sa haute mission. Par son caractère universel qui n'a jamais eu de modèle ou d'exemple dans l'histoire, un conclave n'est pas le conseil d'un État particulier, mais celui d'une nation composée de nations les plus diverses et répandue sur la surface du globe. Vous êtes, Eminentissimes seigneurs, les augustes mandataires de l'immense famille chrétienne pour un moment orpheline. Des hommes qui ne vous ont jamais vus, qui ne vous verront jamais, qui ne savent pas vos noms, qui ne parlent pas votre langue, qui habitent loin de vous sous un autre soleil, au delà des mers, aux extrémités de la terre, se soumettront à vos décisions que rien en apparence ne les oblige à suivre, obéiront à vos lois qu'aucune force matérielle n'impose, accepteront de vous un père spirituel avec respect et gratitude tels sont les prodiges de la conviction religieuse. Princes de l'Eglise, il vous suffira de laisser tomber vos suffrages sur l'un d'entre vous pour donner à la communion des fidèles un chef qui, puissant par la

doctrine et l'autorité du passé, n'en connaisse pas moins les nouveaux besoins du présent et de l'avenir, un pontife d'une vie sainte, mêlant la douceur de la charité à la sincérité de la foi. Toutes les couronnes forment le même vou, toutes ont un même besoin de modération et de paix que ne doit-on pas attendre de cette heureuse harmonie? que ne peut-on pas espérer, Eminentissimes seigneurs, de vos lumières et de vos vertus?

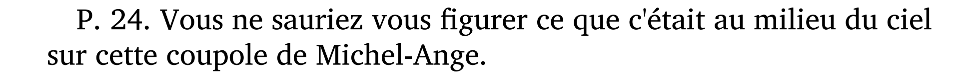
« Il ne me reste qu'à vous renouveler l'expression de la sincère estime et de la parfaite affection du souverain aussi pieux que magnanime dont j'ai l'honneur d'être l'interprète auprès de vous. »

P. 21. Le cardinal de Clermont-Tonnerre, descendu chez moi, entre aujourd'hui au conclave.

Le cardinal de Clermont-Tonnerre, parti de Toulouse trop tard pour assister à l'ouverture du conclave, vint me voir à Lucques pour en avoir des nouvelles, et pour se rendre à Rome par`la voie la plus courte, en évitant Florence. Je lui signalai la route de traverse peu suivie qui longeait le lac de Biguglia; il la prit sans hésiter. Tout alla bien jusqu'au passage de l'Arno; mais là, en mettant pied à terre, M. de Clermont-Tonnerre se foula un nerf. Cet accident le retint plusieurs jours à Sienne, ne lui permit ¸d'entrer en conclave que le dernier des cardinaux français, et-fut ainsi la cause indirecte de l'exclusive remise en ses mains. L'ambassadeur, éclairé par quelques informations mystérieuses, crut devoir user d'une prérogative qu'il avait laissé dormir au début.

P. 21. Vous ne sauriez croire combien le tableau des Bergers - d'Arcadie convient à la sculpture.

Cela est vrai au point de faire penser à tous ceux qui vont visiter aujourd'hui le monument du Poussin érigé par le chantre des Martyrs dans l'église de San Lorenzoin-Lucina, que le célèbre tableau est la copie d'un basrelief antique; et moi-même, en 1840, j'ai entendu murmurer en anglais que ce marbre avait été trouvé par M. de Chateaubriand dans des fouilles de Torre-Vergata.



P. 24. Vous ne sauriez vous figurer ce que c'était au milieu du ciel sur cette coupole de Michel-Ange.

que

le vent

Quelques mois auparavant, j'étais monté avec l'auteur à cette même coupole, et il est très-vrai que ce qui est zéphyr en bas devient aquilon là-haut. A l'heure où j'écris,

quand je retrouve dans mon souvenir les souffles violents qui semblaient vouloir emporter avec nous, comme un flocon, la boule de Saint-Pierre, je les compare à ces bouffées du vent populaire que nous avons vues depuis naître dans nos rues, grossir, se dresser en ouragan contre les sommets de la monarchie, et finir par ébranler la croix.

P. 25. Victoire! J'ai un des papes que j'avais mis sur ma liste. C'est Castiglione.

Voulez-vous entendre le cri du triomphe?

< < M. de Chateaubriand à M. de Marcellus. Rome, < < 7 avril 1829.

« Je suis dans la joie. N'est-il pas curieux que le pape « que je demandais en 1823 comme ministre soit donné « à moi comme ambassadeur, et que ce soit ce même pape <«< qui ait répondu, comme cardinal, à mon discours au < < sacré collége? Pie VIII m'a dit déjà des choses excellen« tes : il suivra, même en l'élargissant, le système de « Léon XII pour les affaires extérieures. Je suis aussi

ex«<trêmement content du cardinal Albani. Enfin pour la < < première fois tout m'a réussi. Et pour annoncer la mort < < de Léon XII comme pour l'avénement de Pie VIII, < < < notre vaillant Giorgini a transformé les chevaux de poste < < en hippogriphes. > >

P. 26. Le préfet du Rhône est l'intermédiaire de cette correspondance aérienne.

Le télégraphe des airs n'allait encore que jusqu'à Lyon, et M. de Brosses, préfet du Rhône, en tenait la clef. C'était un homme d'infiniment d'esprit, digne fils et héritier de l'auteur de l'Italie il y a cent ans, c'est à lui que j'adressais mes courriers quand je traitais sur le lac Ma

jeur, avec M. de la Ferronnays, de sa nomination à l'ambassade de Rome, vacante par la démission obstinée de M. de Chateaubriand: mes dépêches ne revenaient jamais sans l'accompagnement de quelque lettre piquante de M. de Brosses, et sans quelque lumière jetée sur la politique assez obscure de cette époque.

P. 29. On peut en tirer parti en flattant son orgueil et satisfaisant son amour-propre.

Il s'agit du cardinal Albani. C'est bien là l'homme brusque et cynique tel que je l'ai entendu. C'est bien là le cardinal avare et vain tel qu'on le jugeait. M. de Chateaubriand a achevé un peu plus bas le portrait par ces mots : « Ce vieillard de quatre-vingts ans veut mourir en paix et «<en joie. » (Page 74.)

P. 35. En conséquence, monseigneur, je vous charge de donner l'exclusion au cardinal Albani.

Il y avait encore dans cette heureuse hardiesse diplomatique une combinaison fortuite assez singulière, car elle mettait l'exclusion, avec l'ordre d'en user contre un cardinal autrichien, dans les mains

du cardinal français que l'on supposait le plus favorable à la politique rétrograde de l'Autriche.

P. 45. Le Miserere à la chapelle Sixtine. Le jour s'affaiblissait; les ombres envahissaient lentement les fresques de la chapelle, et l'on n'apercevait plus que quelques grands traits du pinceau de Michel-Ange. Les cierges, tour à tour éteints, laissaient échapper de leur lumière étouffée une légère fumée blanche, image assez naturelle de la vie que l'Écriture compare à une petite vapeur. Les cardinaux étaient à genoux, le nouveau pape prosterné au même autel où, quelques jours avant, j'avais vu son prédécesseur; l'admirable prière de pénitence et de miséri

corde, qui avait succédé aux lamentations du prophète, s'élevait par intervalles dans le silence et la nuit. On se sentait accablé sous le grand mystère d'un Dieu mourant pour effacer les crimes des hommes. La catholique héritière sur ses sept collines était là avec tous ses souvenirs; mais, au lieu de ces pontifes puissants, de ces cardinaux qui disputaient la préséance aux monarques, un pauvre vieux pape paralytique, sans famille et sans appui, des princes de l'Église sans éclat, annonçaient la fin d'une puissance qui civilisa le monde moderne. Les chefs-d'œuvre des arts disparaissaient avec elle, s'effaçaient sur les murs et sur les voûtes du Vatican, palais à demi abandonné. De curieux étrangers, séparés de l'unité de l'Église, assistaient en passant à la cérémonie et remplaçaient la communauté des fidèles. Une double tristesse s'emparait du cœur. Rome chrétienne en commémorant l'agonic de Jésus-Christ avait l'air de célébrer la sienne, de redire pour la nouvelle Jérusalem les paroles que Jérémie adressait à l'ancienne. C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, mépriser tout et mourir.

On dirait un chapitre du Génie du Christianisme; le pendant de la Fête-Dieu, par exemple; mais plus mélancolique pour être écrit plus tard dans la vie. Je crois voir encore à Rome le cabinet étroit et reculé, au haut du palais de l'ambassade, où fut tracée cette merveilleuse page. C'est là qu'elle m'a été lue quand elle était toute fraîche encore des couleurs qu'y ajoutait le peintre, en repassant sur les premiers traits de son tableau.

« Le jour s'affaiblissait, etc., » jusqu'à : « une petite vapeur. » — Ici le lecteur s'interrompit : «Il y a aussi, » me dit-il, «quelque chose de pareil dans le Livre de la Sa« gesse. Vous en souvenez-vous? Umbræ enim transitus « est tempus nostrum. »

Puis il continua. «Les cardinaux, etc., » jusqu'à : « le silence et la nuit. » Il avait mis d'abord « la nuit et le < < silence.» «Cette phrase, » dit-il en s'arrêtant, « a trop

« de désinences féminines, il faut pour l'harmonie la finir «< par un son masculin, et lire « le silence et la nuit. » <«< On se sentait accablé, ett., » jusqu'à : « des fidèles. > > Il avait corrigé lui-même sous mes yeux cette négligence < < de curieux étrangers » qui cependant se trouve encore dans le texte et a résisté à tous les protes; et il avait mis < < des étrangers curieux » pour désigner les Anglais.

< < < Une double tristesse, etc., »jusqu'à : « et mourir. » A ces mots la lecture finit; et l'impression de ce que je venais d'entendre demeura chez moi si triste et si profonde, que j'oubliai d'applaudir.

P. 49. Le cardinal Albani trame un petit complot contre l'héritier de la couronne de Sardaigne.

Pour comprendre ceci, je n'ai qu'à me souvenir des confidences du ministre de Sardaigne à Paris, et de quelques secrets murmurés à mon oreille dans le cours de mon éphémère sous-secrétairerie d'État.

P. 55. Il ne faut pas montrer toujours comme les conspirations particulières d'une poignée de Jacobins ce qui est l'effet d'une cause permanente et générale.

Cette Italie, si bien appréciée en 1829, montrait alors comme aujourd'hui quelque conspiration à sa surface. M. de Chateaubriand, dont la conversation reproduisait parfois certains traits des excellents résumés sur la situation politique de la péninsule italienne que contenaient ses dépêches, me dit un jour : « Ne méconnaissons pas la mar«< che progressive du temps et n'allons pas, comme Ca<«< nova sur le monument d'Alfieri, à Florence, draper « l'Italie à l'antique; elle n'est pas antique, elle est vieil« lie; elle ronge son frein, mais sans le secouer; le joug

« de l'étranger l'enlaidit: et Pasquin eut bien raison de < < dire alors:

Questa volta, Canova, l' ai sbagliata,

L' ai fatta vestita, ed è spogliata.

P. 54. Le prince de Modène a établi dans son duché (lieu de franchise pour tous les anciens abus) des magasins de marchandises prohibées.

Le duc de Modène, que je vis chez lui en 1828, se défendait de cette accusation. « C'est, » me dit-il, « un re<«< proche que me font les Anglais, car ils veulent absolu<«<ment être les seuls marchands en Europe. Voici un « exemple de leur tactique commerciale. Je m'aperçus, « il y a deux ans, que ces grands chênes que vous avez dû <«< remarquer dans nos campagnes où ils sont d'un si bel « effet disparaissaient journellement. Je m'en inquiétai : «< on m'apprit alors que d'imperceptibles commis noma<«<des, se glissant chez le cultivateur, le payaient fort cher « pour couper au pied l'arbre qu'ils lui revendaient à vil «< prix ensuite. Je ne devinai pas du premier coup la rai« son de cette mystérieuse manoeuvre; mais bientôt elle « me fut révélée. Le commerce britannique s'était alarmé «< de la saveur supérieure que le gland de nos chênes <«< donne à nos salaisons. C'était une guerre intestine et à <«< mort entre le jambon d'York et le cervelas de Mo« dène. Une fois averti, je parai cette botte peu loyale. « Un décret prohibitif en fit l'affaire; nos saucissons < < < triomphants de la ruse ont retrouvé la faveur publique, <«<et luttent de nouveau avec succès contre les impor<«<tations des trois royaumes. »

P. 45. Si quelque prince en deçà des Alpes accordait une

Charte à ses sujets, une révolution aurait lieu, parce que tout est mûr pour cette révolution.

Prophétique! Les troubles de Rome et des Légations ont suivi l'établissement du gouvernement constitutionnel dans le Piémont.

P. 60. A la villa Médicis dont les jardins sont déjà une parure, l'encadrement du tableau est magnifique, etc.

« J'ai bien peur, » me disait un jour à Londres M. de Chateaubriand, « d'avoir donné moi-même, dans le Génie « du Christianisme, l'exemple de l'abus des descriptions < < où notre siècle est si fort enclin. Je voulais frapper les « esprits des pompes de la religion, et dès lors il me fal< < lait peindre, et peindre longuement. De là sont venues, «< comme des longs romans du règne de Louis XIV, ces <«< minutieuses énumérations de mobilier du plafond au <«< plancher, ces portraits de femmes des pieds à la tête, <«< ces inventaires de palais qui faisaient peur à Boileau. « Voilà comment procèdent les siècles en décadence. Au < < lieu d'imiter les beautés, ils outrent les défauts. » — « Cet excès, « repris-je, « a également envahi les Grecs, <«< mais jamais au même degré, même dans le quatrième « siècle. » Et comme, dans mes rares loisirs, j'avais commencé alors à traduire quelques fragments des Dionysiaques, je soumis à M. de Chateaubriand la description suivante de la demeure du roi Staphyle, où étincelle toute la richesse du luxe du Bas-Empire ou de la poésie dégénérée, et qui cependant ne dépasse pas vingt vers.

<«< Pendant que son fils ordonne le festin, le roi, dans sa magnifique hospitalité, montre à Bacchus la superbe architecture et les ornements du palais; tous ensemble répandent un éclat de mille couleurs, égal à la splendeur

du soleil et de la lune qui le réfléchit. Les murs blanchissent sous

des couches d'argent. La lychnite, qui donne son nom au lustre, fait jaillir aux regards de la foule ses étincelles. Les salles, décorées du feu des rubis, se parent aussi de l'améthyste vineuse qui le dispute à l'hyacinthe. La pâle agate y jette sa blonde clarté ; l'ophite y rayonne comme sous des écailles émaillées; et l'émeraude assyrienne y multiplie ses verts reflets. La poutre où s'enlacent les solives alignées reluit sous l'or à sa surface et forme des plafonds opulents. Le sol brille des teintes variées des cailloux polis, enchassés artistement dans les métaux découpés; et les portes, tout autour, sont incrustées d'un certain bois dont les sculptures imitent la finesse de l'ivoire récemment aminci. »

« Votre poëte, » me dit M. de Chateaubriand, « est « pauvre à côté des « descripteurs » de nos jours. Il n'a « énuméré qu'une demi-douzaine de pierres précieuses < < au lieu de vider tout un écrin. Et enfin, il a accouplé l'an<«< cienne mosaïque à la sculpture en bois plus récente, <«< cela est curieux. Comparez néanmoins et voyez Homère; «< il ne dit qu'un mot de l'intérieur du palais d'Alcinoüs, <«<et il court au verger du roi pour en tracer la plus exacte <«< et la plus ravissante image. C'est la nature dans sa grâce « et sa simplicité. Mais là, même pour tous ces fruits et <«<les deux fontaines aux emplois divers, quelques vers suffisent, quand nos romanciers architectes ou pépiniéristes « en auraient rempli quarante pages. La vertu qui manque « le plus à notre littérature moderne, c'est la sobriété. »

«

P. 60. Je sentais je ne sais quelle gaieté ironique à voir un souffle du ciel emporter mon or d'un jour et mes joies d'une heure.

La grande-duchesse Hélène dut à son goût renommé

pour les lettres, autant au moins qu'à sa beauté et à son rang, l'hommage de la fête que lui offrit, à la villa Médicis, l'ambassadeur de France. Un ouragan enleva la tente du festin, et l'auteur se dédommage du contre-temps par le plaisir d'écrire ce singulier et poétique récit; les souvenirs de l'Amérique y surabondent peut-être, mais l'on y re- trouve les bizarres rêveries dont le positif des affaires nous privait depuis quelque temps, et surtout l'enlacement de l'amour à la tombe, base essentielle de la mélancolie.

P. 77. Le Quirinal. « Là, tout me parle d'un événement dout on ne retrouve de trace qu'en remontant jusqu'à Sciarra Colonna, Nogaret et Boniface VIII. »

«

Il s'agit de l'enlèvement de Pie VII dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809; quant à l'autre événement énigmatique que celui-ci rappelle, il me semble que le président Hénaut l'a ainsi raconté, « sous Philippe le Bel, en 1303. » Philippe assemble les trois états du royaume (on croit « que ce fut la première fois que le tiers état y fut admis), <«<et convient de convoquer un concile. On en donne avis < < aux princes voisins; et, dans les états, il est arrêté qu'on « appellera au futur concile de tout ce que le pape a fait. <«< Nogaret part, en apparence pour signifier l'appel, mais « en effet pour enlever le pape. Sciarra Colonne et lui l'in< < vestissent dans la ville d'Agnanie. Sciarra donne un souf« flet au pape, et se met en devoir de le tuer. Nogaret l'en « empêche Boniface meurt peu de temps après. »

P. 78. A M. le comte Portalis. Je reçois enfin votre dépèche n° 25. Cette dépêche dure, rédigée par quelque commis mal élevé des affaires étrangères, n'était pas celle que je devais attendre après les services que j'avais eu le bonheur de rendre au

roi pendant le conclave; et surtout on aurait dû un peu se souvenir de la personne à qui on l'adressait.

Convenons-en, on devait plus d'égards à un ancien ministre des affaires étrangères, qui tenait sa massue toujours levée sur les expéditeurs des bureaux, et qui ne cherchait que l'occasion de lá laisser retomber de tout son poids sur leur chef intérimaire M. Portalis; il était en outre, dans cette occasion, comme il va nous le dire luimême, « disposé à ne s'entendre avec personne. »

P. 88. Eh bien! voyez-vous, je brochais cette besogne diplomatique comme le premier ambassadeur venu, sans qu'il m'en coutât une idée.

On a vu déjà quel dédain M. de Chateaubriand professe pour l'art diplomatique qu'il traitait du haut de sa grandeur d'écrivain: « Quelques pensées, » disait-il, « bien «< alignées et frappées au bon coin, pèsent plus dans la ba< < < lance de l'opinion publique, et par conséquent des États, «< que toute la science des protocoles. Je me ris des façons «< du métier. Par-ci par-là, j'ai entrevu de petits finauds <«< de ministres de divers pays tout scandalisés du bon mar«< ché que j'en fais. Leur importance boutonnée, gourmée,

silencieuse, marche les jambes serrées et à pas étroits ; « elle a l'air prête à crever de secrets qu'elle ignore. > >

P. 89. C'est à des vieillards que j'ai osé dire d'avancer, et de replacer la religion à la tête de la marche de la société.

Dans ce raccourci pressé et ironique de sa science en diplomatie et de toute sa carrière administrative, l'auteur poursuit encore, qu'il le nomme ou non, ce malencontreux ministre des affaires étrangères « qui s'est trouvé là tout à « point, » me disait-il, «pour suppléer le noble cœur de

..

« M. de la Ferronnays, et amener l'insuffisance si fatale à « la monarchie en la personne de M. de Polignac, M. Por« talis, enfin, l'eunuque de l'intérim. » Toute cette colère n'avait jamais éclaté avec autant de violence même envers M. de Talleyrand le magistrat souple et obéissant à tous les régimes l'avait-il done mérité autant que l'ancien évêque d'Autun?

P. 89. Je suis devenu le vieux Sidrac, l'àge m'allonge le chemin.

Peut-être ne sait-on pas, ou bien a-t-on oublié que le vieux Sidrac est le personnage qui joue le rôle de Nestor dans le Lutrin? M. de Chateaubriand, qui citait l'Art poétique très-rarement, savait par cœur le poëme héroï-comique de Boileau :

Quand Sidrac à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre un bâton à la main.

P. 94. Solon, élégiaque égal à Simonide.

M. de Chateaubriand revenait souvent à Simonide dont il avait lu les fragments mélancoliques. Il nommait M. de Fontanes le Simonide français. Mais ici son appréciation littéraire est trop passionnée pour être juste. Nous avons de Solon certains chants philosophiques écrits en distiques élégiaques, il est vrai, exiguos elegos (HORACE), mais Simonide avait montré son élégance et sa douceur dans de grandes compositions épiques et dramatiques; il remporta le prix de poésie à quatre-vingts ans. Il excellait dans l'élégie ou, si l'on veut, dans les lamentations. Catulle le confirme: Mæstius lacrymis Simonideis. Il fut lyrique aussi: Scripsit egregium melos, a dit Phèdre, et de là viennent les fragments qui nous restent de lui. Il y a cependant

entre les deux poëtes grecs une certaine analogie; Solon cherchait à civiliser les hommes, et Simonide à les attendrir.

P. 96. Ces pauvres envieux, en raison de leur secrète misère, se rebiffent contre le mérite; ils renvoient avec compassion Virgile, Racine, Lamartine, à leurs vers.

Je me flatte d'être pour quelque chose dans cette mention subreptice du nom de mon ami Lamartine, si glorieuse pour sa muse. Ceci fut écrit après une conversation du soir où j'osai soutenir et essayai de démontrer, devant mon maître et quelques littérateurs, que, depuis Racine, nul poëte n'avait fait le vers français avec autant de perfec- tion que Lamartine. M. de Chateaubriand écoutait sans mot dire, comme c'était assez souvent son usage; mais le nom propre fut ajouté aux Mémoires d'Outre-Tombe; et l'aveu m'en fut fait peu de temps après.

P. 105. J'achève souvent le tour des murs de Rome à pied.

Locution ambitieuse; ne faut-il pas lire : « Je marche < < souvent auprès des murs de Rome » ? Achever le tour des murs de Rome! mais il y aurait de quoi fatiguer un hercule; et l'auteur se plaignait déjà de ses jambes.

P. 113. Rome ressuscite; cette vie recommencée en silence dans les ténèbres, autour des tombeaux, a l'air de la vie et de la promenade des ombres qui redescendent à l'Érèbe aux approches du jour.

Je relèverai ici tout d'une fois, d'abord, un excès d'imaginative lugubre, qui dépasse de beaucoup tout ce que Rome peut inspirer de tristesse : « On croirait entendre <«<les squelettes passer durant la nuit de cerceuil en cer<«< ceuil; » puis, « un vallon balustré de cannes, » ce qui

signifie en langage vulgaire bordé de roseaux. Enfin Socrate, l'amour, le rossignol du Monte-Mario, et la jeune fille grecque, font des dernières lignes du tableau un étrange pastiche imité de l'antique.

P. 119. François et pauvreté.

Pour arriver à ces deux mots italiens Francesco e Povertà, l'auteur a dû torturer une dizaine de stances du Paradis du Dante, et les résumer plutôt que les traduire en un langage beaucoup plus obscur encore que le texte. Elles appartiennent à un chant dont M. de Chateaubriand aimait à répéter le premier vers:

O insensata cura de mortali!

Après sa rencontre avec son neveu le jésuite, épisode qui couronne si bien le chapitre de ses Mémoires, M. de Chateaubriand dirigea l'une de nos promenades vers le couvent de Saint-Onuphre, qu'il affectionnait, dernière demeure du Tasse. « Et moi aussi, » me dit-il,« j'ai du

penchant pour le cloître, et je voudrais mourir ici; je «< ne pourrais guère pourtant, comme Christian, pousser la « vertu jusqu'à l'enseignement du jeune âge ou jusqu'à «< l'obéissance passive; c'est la retraite et la méditation « que j'envie : saint Grégoire de Nazianze a souhaité comme moi le désert; mais en beaux vers que j'ai remarqués « quand j'étudiais les Pères de l'Église, et que j'ai oubliés «< depuis. Pourriez-vous les retrouver et les traduire? Vous

..

aideriez ainsi un travail que je prépare. > > - Ces cinq vers, la bibliothèque de la Minerve me les fit lire le lendemain dans l'édition in-folio de 1755 des œuvres de SaintGrégoire (carm. 46.) En voici la traduction :

«Que n'ai-je depuis longtemps caché ma personne dans

<«<les ravins, dans les montagnes, ou dans les solitudes es<«< carpées! Là, fuyant toute la vie de ce monde, tout souci <«< de la chair et de l'existence, j'emporterais mon Christ « tout entier dans mon cœur : je demeurerais éloigné des < < hommes; et mon âme, dans sa pureté, ne s'élèverait que < < vers le ciel. »

P. 122. Que vais-je retrouver en France?

< < M. de Chateaubriand à M. de Marcellus. Rome, 29 «< avril 1829.

« Vous m'avez vu regretter Londres au moment de par« tir pour Vérone. Aujourd'hui, à la veille de partir pour <«la France, je regrette Rome. J'ai le congé que j'avais « demandé, et me sens peu disposé à m'en servir. Si ma< < dame de Chateaubriand veut aller à Paris toute seule, je < < pourrais bien passer ici mon été. Je traite pour cela avec < < M. Bunsen, le ministre de Prusse, la cession de son lo<«<gement au Capitole. Qu'irais-je voir chez nous? Le < < tumulte des antichambres, peut-être des rues; des « luttes de vanité. Après mon conclave et son tapage, j'ai <«< repris goût aux ruines et à la şolitude.

« CHATEAUBRIAND. »

P. 126. J'avais une tête très-froide, et très-bonne tête, et le cœur cahin-cala pour les trois quarts et demi du genre humain.

Je crois qu'il faut rétablir ainsi cette phrase : « J'avais < < une très-froide et très-bonne tête; » et après « ce cœur <«< cahin-caha pour les trois quarts et demi du genre hu«< main, » ajouter, pour être dans le vrai, « comme pour <«< la moitié au moins de l'autre demi-quart. »

P. 129. M. de Martignac, d'un talent de parole agréable, avait une voix douce et épuisée comme celle d'un homme à qui

les femmes ont donné quelque chose de leur séduction et de leur faiblesse. Pythagore se souvenait d'avoir été une courtisane charmante nommée Alcée.

On ne voit guère d'analogie entre ce souvenir un peu trop galant de Pythagore et M. de Martignac. En tout cas, dans les transformations primitives rêvées par le philosophe, Diogène Laërce ne nomme point Alcée qu'on trouve seulement dans Aulu-Gelle. Ce mot, qui signifie la force, entrait peut-être pour quelque chose sous ce double sens dans les chimères vaniteuses de Pythagore. Lucien y substitue Aspasie, la célèbre Aspasie aimée de Périclès. Mais Lucien plaisante toujours; et M. de Chateaubriand, en cette occasion, nous semble avoir trop imité Lucien.

P. 130. La France, ma patrie, la Bretagne, ma matrie, pour parler grec.

Le jeu de mots n'est pas heureux tout grec qu'il veut être; et, en tout cas, « matrie » serait bien plutôt un dérivé du latin que du grec.

P. 130. Tumidis albens fluctibus: venti posuere.

Je pense qu'il faut lire albescens, car ces mots me paraissent empruntés à Ovide:

> Quum mare sub noctem tumidis albescere cœpit
> Fluctibus.
>
> (Métam.. lib. XI, p. 480.)

Le venti posuere appartient au septième livre de l'Eneide et

l'inopina quies de la page suivante au cinquième. M. de Chateaubriand qui faisait ses délices de ce poëme, quand il lisait pour prendre quelque repos en écrivant, n'avait pas même un Virgile à Londres. Je lui prêtai un exem

plaire chargé de mes notes d'écolier. Il y observa que, dans le quatrième livre, le plus feuilleté, au vers 76

Incipit effari mediaque in voce resistit,

j'avais rapproché Didon d'Amélie, et écrit à la marge: < < Elle commençait un discours qu'elle interrompait tout à « coup. Chateaubriant. » Aussi, quand il me rendit le volume : « Je vais, » me dit-il en souriant, « vous donner < < deux bons conseils à la fois : écrivez mon nom avec u « d à la fin; et au lieu de René lisez les Martyrs. »

P. 132. A Bergerac, j'aurais pu regarder le nez de Cyrano. Les souvenirs se pressent dans la mémoire de l'auteur où reviennent ses lectures en même temps que les provinces se déroulent sous ses regards. Mais Bergerac et le Voyage à la Lune de Cyrano, plagiaire d'Evhémère le contempteur des dieux, figurent assez singulièrement dans ses réminiscences.

P. 135. « J'avais vu fuir les mers de Solyme et d'Athènes. »

Ces strophes composées dans la joie, quand l'auteur, comme il le dit, faisait tous ses efforts pour être triste, ne vaudront jamais la « douce souvenance » des montagnes d'Auvergne.

P. 136. L'inconnue était une Occitanienne qui m'écrivait depuis deux ans sans que je l'eusse jamais vue. Un soir qu'elle m'accompagnait lorsque je me retirais, elle me voulait suivre, je fus obligé de la reporter chez elle dans mes bras. Jamais je n'ai été si honteux.

Quelle étrange aventure! La capricieuse Occitanienne de seize ans avait mérité sans doute la discrétion du sexa

génaire son favori. Mais, peut-être aussi (tant nos nymphes méridionales sont vaniteuses et coquettes!) espéraitelle que son nom serait immortalisé par l'illustre objet de son choix. Elle devait être ainsi trompée dans tous ses vœux de jeune fille. Faut-il dire que, malgré les réticences. de l'auteur, il me semble que je pourrais nommer l'héroïne de l'aventure?

P. 140. Ce souffle du sort n'effaçait pas seulement mes illusions; il enlevait la monarchie.

Il est curieux de voir avec quelle terreur cet avénement du ministère de 1829 était envisagé même par les plus constants amis de la royauté. M. de Bonald m'écrivait à cette occasion :

« Je ne comprends pas l'envie d'être aujourd'hui minis< < tre en France. J'en écarte l'appât du traitement qui ne <«< peut tenter ni le prince de Polignac ni tout homme qui «< a du pain à manger, et je demande quel honneur on « compte se faire en ces places si éternellement disputées «<et combattues. Certes, il faut une bien grande présomp«<tion de ses propres forces pour croire pouvoir gouver< < ner les deux Chambres, et conduire de front un char < < attelé de deux chevaux dont l'un tire à droite et l'autre < < à gauche.

Ah! de tant de conseils événement sinistre !

Prince aveugle, ou plutôt trop aveugle ministre ! »

P. 140. Je ne possède rien que des dettes que je contracte dans des places où je ne demeure pas assez longtemps pour les payer.

Exceptons-en l'ambassade de Londres où je fis des économies pour l'auteur en son lieu et place. Car je lui rap

portai, somme ronde, soixante mille francs dont il ne se doutait guère et que mes économies avaient laissés en mes mains. Il est vrai que le ministre de 1823 consonima rapidement ce que l'ambassadeur de 1822 avait épargné; deux mois après, il ne restait plus que la bourse vide et pendante sur la cheminée. M. de Chateaubriand me pria en souriant de la peser dans ma main, moi qui savais ce qu'elle avait été, pour mieux me convaincre de ce qu'elle était.

P. 142. Et, chose étrange! dans cette ardeur généreuse à me pousser dehors, les hommes qui me signifiaient leur volonté n'étaient ni mes amis récls ni les copartageants de mes opinions politiques. Je devais courir le risque d'ébranler le trône légitime. Je devais m'immoler sur-le-champ au libéralisme, à la doctrine qui m'avait constamment attaqué, pour mériter l'éloge de quelques poltrons d'ennemis qui n'avaient pas le courage entier de mourir de faim.

Singulier, mais fidèle résumé de la situation particulière de l'auteur. On voit combien il regrettait d'avance de prendre place dans les rangs de ces mêmes adversaires qui, pour la plupart, disait-il, « avaient su dégager dis«< crètement de tout sacrifice leur opposition. »

P. 150. Je répliquai sur-le-champ par cet autre billet.

M. de Polignac, choqué de cette phrase qui n'était que vraie et maladroite, « la carrière diplomatique que j'ai eu «<le bonheur de vous ouvrir, » me donna à lire les deux billets suivis d'une si froide réponse. Et quand il disait à l'auteur : « Je vous donnerai ce que vous voudrez, » il sousentendait les appointements dont M. de Chateaubriand faisait si. bon marché, et il se flattait encore de le gagner par là. Je le détrompai, car je connaissais mon ancien chef

mieux que lui. «< Toute cette opposition finira, »> répliqua

t-il, «si nous nommons madame de Chateaubriand du<«< chesse.» Autre erreur rien de plus exact que ce que vient de dire son mari: «Elle accepte d'un esprit ferme < < mes disgrâces, en les maudissant. > >

P. 154. M. de Polignac me parut dans cette confiance imperturbable qui faisait de lui un muet éminemment propre à étrangler un empire.

Hélas! c'est cette même confiance dont j'ai entendu tant de fois l'expression s'échapper des lèvres de l'aveugle ministre. Mais passons de la tragédie à la petite pièce, et du maître au disciple. Et moi aussi, en donnant ma démission de sous-secrétaire d'Etat des affaires étrangères, j'avais répondu à M. de Polignac à peu près dans les termes rapportés ici par l'auteur puis-je ajouter qu'ils m'avaient été inspirés par le raisonnement et l'exemple de M. de Chateaubriand? et me permettra-t-on de joindre à son histoire mon humble aventure?

Rappelé d'Italie au début du ministère du 1er août 1829, pour exercer les fonctions de sous-secrétaire d'État des affaires étrangères, je sollicitai, dès mon arrivée à Paris, une audience du roi Charles X, qui était alors à SaintCloud. Sa Majesté, après m'avoir longuement parlé de son neveu l'infant duc de Lucques qu'elle aimait sincèrement, porta la conversation sur les affaires d'Orient et sur la position militaire que les Russes venaient de prendre à Andrinople. Je connaissais les lieux ; et j'expliquai comment, depuis l'occupation de cette seconde capitale de l'empire ottoman, le général Diébitch se trouvait communiquer d'un côté, par le fleuve si fameux de l'Hèbre, avec la flotte russe de la Méditerranée sous les ordres de l'amiral Heyden, et de l'autre, par Sizeboli et Varna, avec la flotte de

la mer Noire commandée par l'amiral Greig. Le roi se plaisait dans

ces détails; il me parla enfin de mes nouvelles fonctions. «Vous ferez là, mon cher ami, pour aider Jules (le prince de Polignac) « comme vous avez fait ailleurs. ((- Sire, je voudrais que le zèle pût suppléer au talent. «On a toujours assez de talent quand on a le dévoue«<ment que je vous connais. D'ailleurs vous êtes parfaite<«<ment au courant de notre politique et de nos affaires. <«<- Cela se pouvait dire avec quelque vraisemblance,» répliquai-je, « quand j'étais à Londres; mais on ne le croira « jamais quand j'arrive de Lucques. Sire, Votre Majesté < < m'appelle dans des moments difficiles, et je ne vois pas « encore ce qu'elle attend de mes services. «< circonstances sont très-graves, » dit le roi, « il s'agit de «< vaincre ou de périr. -Pour bien servir, Sire, il faut « avant tout bien comprendre les volontés du maître. -«Oh! vous comprendrez, mon cher ami, vous compren<«< drez, » > > ajouta le roi en souriant. - Puis, pour terminer l'audience, il me tendit sa main que je baisai.

-

-

-

Oui,

les

Je passai chez le Dauphin. Il me parut ignorer d'abord sous quel titre j'allais m'établir à Paris. « Vous voilà donc «< ce qu'on appelait autrefois premier commis, » me dit-il; < < êtes vous chef de division ou directeur des travaux poli< < tiques? - Non, monseigneur, je suis sous-secrétaire « d'État. Ah! c'est juste, je l'avais oublié. C'est que < < toute l'organisation est changée. Polignac bouleverse; il <«<est encore bien jeune diplomate pour

occuper un poste « où il faut tant d'expérience. Est-ce que ce nouveau mi« nistère ne vous effraye pas, vous ? Il m'épouvante, moi, < < et bien d'autres.-M. de Polignac, monseigneur, mon« tre une grande sécurité et ne redoute pas l'avenir. « Oui, on le croirait sûr de son fait; il est bien heureux;

« je ne partage pas cette confiance. Vous étiez bien mieux < < < en Italie que vous ne serez à Paris, mon cher. Au reste, « je sais que vous n'avez pas souhaité cette position. Là, <«< comme ailleurs, comptez toujours sur moi; mais, 'quant «‹ à eux, tout en faisant des vœux pour leur succès, je n'y <«< crois guère. »

Madame la Dauphine alla plus loin encore. Elle s'étonna de la confiance de M. de Polignac en des circonstances si critiques; et elle m'engagea à m'éloigner comme à ne pas lier ma carrière diplomatique à ce ministère qu'elle avait vu créer avec effroi.

Je ne cachai au prince de Polignac aucune circonstance de ces divers entretiens. « Vous le voyez, » me dit-il, « le «roi nous encourage. Quant à ses enfants, tout se fera <«< sans eux; et nous n'avons besoin de personne. »

C'est alors que le ministre me remit une espèce de plan de la campagne prochaine en me priant de le méditer, sans me dire s'il en repoussait ou adoptait les combinaisons. La note n'était pas de son écriture, mais il en avait modifié certaines expressions en marge. Ce document curieux, dont j'ai gardé copie, car il devait exercer une grande influence sur mes résolutions, explique et annonce assez clairement les ordonnances qu'ont suivies les journées de Juillet. En voici la conclusion.

« Pour surmonter tous les obstacles et arriver au but, il ne faut que suivre avec fermeté et dignité le plan des ministres.

«< 1° Ne nommer à aucun emploi d'une certaine importance dans toutes les administrations que des individus bien connus pour être dévoués au roi et à la monarchie. «< 2° Bien convaincre, par une manifestation franche et ostensible, les hommes de tous les partis et la France en

tière qu'en suivant avec sagesse et fermeté la route indiquée par la charte royale, évidemment donnée pour la restauration de la monarchie, et non pour sa destruction, le gouvernement est résolu à ne se laisser arrêter, intimider ni détourner de son objet par aucuns des obstacles que les révolutionnaires et les ambitieux chercheraient à lui opposer, soit par des émeutes et soulèvements peu probables, qui simplifieraient et termineraient bien plus vite la question, soit par l'extrême licence des journaux, occupés à fomenter des séditions et à organiser des associations subversives de l'ordre établi, soit enfin par le vote négatif et hostile de la chambre élective.

« 3o Encourager, récompenser à propos les services rendus au roi; destituer de même et traiter rigoureusement les fonctionnaires manquant à leurs devoirs par défaut de zèle ou par lâcheté; en un mot, faire qu'il soit notoire à tous que l'unique voie à prendre et à suivre, pour obtenir des faveurs du gouvernement du roi, c'est de lui offrir la garantie d'un bon service, par de bons sentiments et un dévouement éprouvé, constaté par des faits.

<«< <Arrivant ainsi à l'époque de la session, précédé et escorté de cette renommée, le gouvernement du roi ne tardera pas à connaître les dispositions de la majorité de la chambre élective; on en pourra juger déjà par l'élection des candidats à la présidence et par l'adresse en réponse au discours royal. Si ces premiers actes sont satisfaisants, et que l'adresse surtout ne manifeste pas les dispositions que les oracles de la Révolution et de la défection semble

raient annoncer, le gouvernement n'aura qu'à continuer sa marche en suivant la ligne qu'il s'est tracée, jusqu'au vote du budget dont le

résultat sera sans doute conforme à l'esprit de l'adresse. Si cette adresse est hostile, il faut

dissoudre la chambre dès le lendemain, et accompagner cette ordonnance de dissolution d'une proclamation royale préparée à l'avance, énergique, qui fera connaître les impérieux motifs de cette dissolution d'une chambre dont, par diverses circonstances plus fâcheuses les unes que les autres, la majorité se trouvait présenter, non les véritables organes de la France monarchique et de ses plus précieux intérêts, mais bien les organes de la Révolution.

<«<Le roi, chéri de son peuple pour ses vertus personnelles, pour l'amour que l'on sait qu'il porte à ses sujets, et pour les intentions pures et paternelles que ses ennemis même n'ont pu lui contester, sera entendu, compris et obći; et l'on ne peut douter que la majorité des réélections ne devienne favorable à la monarchie. S'il en était autrement, et si la licence de la presse et l'action des comités directeurs parvenaient encore à séduire et à corrompre l'esprit public, alors le roi, dont l'unique devoir est de gouverner, et conséquemment de préserver son peuple des calamités dont il serait menacé par les révolutionnaires et les brouillons, le roi ne pourrait balancer en vertu des droits et des pouvoirs qu'il tient de sa naissance, et que le fondateur de la Charte s'est sagement réservés par les dispositions de l'art. 14, de prendre les mesures et de rendre les ordonnances nécessaires à la sûreté de l'État.

« Le peuple obéira avec joie à ce que le roi jugera utile d'ordonner, pour le préserver des calamités dans lesquelles les révolutionnaires voudraient le plonger; quant à l'armée, toujours fidèle par sa nature et par l'esprit de discipline qui y règne, son dévouement ne peut qu'avoir acquis une force nouvelle, depuis la bienfaisante ordonnance qui rassure les anciens militaires sur leur avenir, en même temps qu'elle est une preuve de la sollicitude du roi. »

Ce programme politique, daté du 10 août 1829, a été suivi dans

sa partie exécutive au moment de la crise de 1830, mais dégagé de toutes les mesures préparatoires qu'il exigeait. Mes méditations, à la suite de cet exposé, n'étaient pas de nature à me faire changer de sentiment sur les inconvénients d'un ministère impopulaire, pris en dehors de la majorité. Je déclarai, deux jours plus tard, à M. de Polignac que les résolutions de la note, tout en s'appuyant sur des considérations logiques en apparence, me paraissaient devoir entraîner les plus grands périls. La lutte ainsi engagée pouvait aller beaucoup plus loin qu'on ne semblait le prévoir. Je me résignais facilement d'avance à voir renverser même un ministère dont je serais l'instrument subalterne; mais je n'avais pas le même sangfroid quand il s'agissait du trône. Pour approuver de tels projets d'ailleurs, j'étais trop imbu des principes du gouvernement représentatif dont j'avais, comme lui, fait mon étude en Angleterre. Là, il le savait aussi bien que moi, la première condition du succès était la faveur de l'opinion publique et un gouvernement né des majorités. Tout essai en dehors de ces principes ne pouvait être, selon moi, qu'éphémère et dangereux. A mes raisonnements le prince de Polignac ne répondit rien; mais il comprit sans doute dès lors qu'il ne pouvait compter ni sur mon adhésion à son système ni sur ma collaboration.

Pendant les jours que je passai auprès du ministre, je m'étais fait une loi de lui communiquer jusqu'à la moindre de mes réflexions sur la marche des affaires au dehors comme au dedans et sur les dangers qu'entraînait à mes yeux la composition du ministère comme ses desseins présumés. M. de Polignac écouta toujours, même quand il ne les approuvait pas, mes raisonnements avec bonté et pa

tience. Il ne parut jamais mécontent de ma franchise, qu'il provoquait fréquemment. C'est ainsi qu'à sa prière je lui avais répété ma conversation avec M. de Chateaubriand qu'il m'avait engagé à voir dès mon arrivée à Paris. Cet entretien que M. de Chateaubriand lui-même avait raconté à madame Récamier, et dont certains détails avaient transpiré chez plusieurs hauts personnages, je vais le

rappeler ici dans tout ce que je puis sans indiscrétion confier au public. Sur ce sujet, même après tant d'années, je me trouve contraint à certaines réticences.

Je trouvai M. de Chateaubriand seul dans son cabinet de travail avec son secrétaire Pilorge qui, dès mon entrée, nous quitta. — « Je vous fais mon triste compliment, «< mon cher ami, » me dit-il en me serrant la main, « voilà <«< une tuile que vous n'aviez pas prévue : en tombant sur « votre tête, elle vous écrasera sans retour. » Puis, avec la lucidité habituelle de sa pensée, il énuméra tous les inconvénients constitutionnels de ce qu'il a nommé plus haut «<l'esprit borné, fixe et ardent » de M. de Polignac. «< Aveugle ministre, » disait-il, « qui, appelé au sein des «< périls, se croise les bras après s'être frotté les mains, et <«< croit la France satisfaite et sauvée par le fait seul de ce « joyeux avénement! Sous le régime de la Charte, si c'est « encore le caprice d'un roi qui nomme les ministres, <«< c'est la popularité seule qui les fait durer. Il ne faut pas <«< plus un Polignac sous Charles X qu'il ne fallait un < < Decazes sous Louis XVIII. Le favoritisme n'est pas un < < rouage constitutionnel. Si vous vous retirez, même avec < < une disgrâce, de ce ministère qui sera si court et dont < < vous ne pouvez partager les principes cachés, car il n'en <«< avoue aucun, vous reparaîtrez bientôt ; sinon vous per«< drez tout votre avenir pour quelques mois d'un présent

«

« bien embarrassé... » Puis, après un moment de silence, il se leva, et, se promenant d'un angle à l'autre de son cabinet : « Mais pourtant, » me dit-il, « mon cher ami, « ne prenez point modèle sur moi, car je ne ressemble à < < personne. Ma destinée n'a rien de commun avec les au« tres destinées. Je vais toujours seul, je ne sais où; tan« tôt conduisant l'opinion, tantôt poussé par elle. Quel« quefois je l'égare, d'autres fois elle m'égare elle-même, <«<et il me faut la suivre à contre-cœur. Je ne suis point un < < < homme comme un autre. Ce que vous avez vu de ma « vie doit vous le démontrer. Mes inconséquences n'ont<«< elles pas cent fois frappé votre esprit? Vous avez vécu longtemps près de moi, sous le même

toit; dites si <«<mes habitudes, si mes mœurs physiques et morales, res« semblent à quelque chose. Il ne faut donc pas me juger « comme un autre individu, mais plutôt comme une âme < < en dehors de la société. Je ne me fais point illusion sur « moi-même et sur mon sort. Moi qui vois si juste dans « les affaires des autres, me croyez-vous aveugle pour les <«< miennes? Je me creuse un abîme où je m'enfonce tous « les jours plus avant. Je n'arriverai jamais à ce ministère < < où j'aspire encore après l'avoir trouvé si amer. Le cœur < < des princes est blessé ; j'y retourne le poignard plus pro« fondément chaque jour. Et quand la France entière de <«<manderait pour moi le portefeuille des affaires étran< < gères, les Tuileries ne cesseraient de dire: Jamais! Et « pourtant, je n'en ai pas fini avec ces Bourbons que je < < suivrais, s'il le fallait encore, à Thionville ou à Gand. « Le roi me refuse une audience qu'il accorde au dernier ч notaire de son royaume. Et c'est Jules de Polignac qui «se charge de signifier à Chateaubriand que Charles X ne « veut pas le recevoir! Eh bien! s'ils ne m'entraînent

<«< < bientôt avec eux dans une chute commune,

le temps < < n'est pas loin où je pourrai couvrir encore de mon nom <«<et de ma popularité ces ingrats qui m'oublient. On « m'appellera au secours de la dynastie mourante, mais < < pourrai-je retarder son dernier soupir? »

M. de Chateaubriand était visiblement ému. Il essuya quelques larmes, lui qui, à cette époque de sa vie, ne pleurait devant personne; et même, quand je suis partout ailleurs si indiscret, je ne puis retracer ici les paroles qui suivirent et se prolongèrent pendant près d'une heure encore. < < Allez donc, » me dit-il enfin, « suivez votre destinée. « J'obéis à la mienne; soyez plus heureux que moi. »

Vaut-il la peine de dire le reste? Je donnai quelques jours plus tard ma démission de sous-secrétaire d'État; et en 1829, à l'ombre des petits-fils de Louis XIV, se termina, comme elle avait commencé, ma carrière politique. Je n'ai jamais servi sous d'autres régimes.

P. 170. Notre marine ressuscitée au combat de Navarin.

Lieu commun trop inexact pour mériter une place ici. Le combat de Navarin fut le triomphe de la force numérique et organisée sur la faiblesse et l'indiscipline. Ce fut un acte politique plus qu'une action d'éclat, et ce n'est pas de là que peut dater la résurrection d'une marine que Louis XVI avait portée si haut.

P. 173. La France pourra dire à Charles X ce que Cornélie disait à Pompée: «C'est bien une œuvre de ma fortune, non < < pas de la tienne, que je te vois maintenant réduit à une seule « pauvre petite nave, là où tu soulois cingler avec cinq cents < < voiles. > >

On a reconnu ici le style d'Amyot. Voilà bien cette

épouse de Pompée dont Corneille a fait un caractère de femme romaine si grand qu'il dépasse parfois la nature. Plutarque, pour ces paroles qu'il met dans la bouche de l'héroïne, s'était inspiré de Lucain.

O utinam in thalamos invisi Cæsaris issem
Infelix conjux et nulli læta marito.

(Pharsale, 1. VIII, v. 88)

Et n'est-ce pas là aussi cette France infortunée que nulle union de roi ne satisfait ?

P. 185. La presse, c'est la parole à l'état de foudre; pouvezvous faire qu'elle n'existe pas?

Combien de fois l'auteur ne m'a-t-il pas expliqué tout aussi vivement son goût pour la liberté de la presse? Il la voulait par amour pour l'indépendance plus sincèrement qu'aucun de nos ministres depuis quarante ans. «La li« berté de la presse, » me disait-il « a-t-elle donc porté tort « à l'Angleterre? Il serait assez facile de démontrer, bien « au contraire, qu'elle entre pour beaucoup dans la pros«< périté croissante et la solidité des institutions des trois < < royaumes. Mais, en France, nous avons pour la cultiver « un sol que la fureur de l'égalité et la haine de l'aristo<«< cratie ont semé de ronces: et le problème qui nous reste «< à résoudre, c'est l'alliage du système parlementaire que <«< nous commençons à aimer parce qu'il protége nos fran<«< chises et garantit nos droits, avec le système militaire « qui les anéantit, mais qui est dans le goût de la na< < < tion. > >

<«< Je ne confonds pas, » me disait-il un autre jour, < < dans leurs conséquences littéraires, la liberté de la presse

« avec la liberté de la tribune qui amène ceci. Comme on <«< parle à la tribune par chapitres et avec autant d'abon« dance que si l'on écrivait, il arrive qu'on écrit avec < < autant de négligence que si l'on parlait, le tout au détri< < < ment de la langue et des bonnes lettres. Plus le parle<«<ment se grossit d'orateurs médiocres, plus l'Académie < < perd de bons écrivains. On s'exprime à merveille; mais, <«<le style de la tribune passant dans la littérature, on écrit <«< mal. L'improvisation semble dispenser de la correction. « La concision et l'harmonie disparaissent, et la harangue « dégénère en conversations et en verbiage. Il peut sans < < doute s'échapper de nos chambres libres de nobles <«< accents inspirés par les hautes questions sociales; < < mais devant les chambres asservies et payées de l'Em« pire la liberté se mourait sans aucun profit pour l'élo«< < quence. > >

P. 208. Ceux qui jadis avaient recouvert les aigles napoléoniennes peintes à l'huile de lis bourboniens détrempés à la colle n'eurent besoin que d'une éponge pour nettoyer leur loyauté.

Ces traits à la Juvénal serviraient encore, après 1848, à fouetter d'une prose sanglante une troisième apostasie.

P. 236. M. de Sémonville, raconte qu'il eut une longue conversation avec le roi.

< < En fait de hâblerie, » me disait l'auteur qui me lisait ce passage, « M. de Sémonville était sujet à caution. » J'adoucis le terme. « Souple à tous les régimes, « ajoutait-il, «< il a passé du Sénat à la pairie héréditaire, puis <«< déshéritée; peu lui importent les hommes pourvu <«< qu'il garde ses traitements. Populus me sibilat, at mihi « plaudo........ »

P. 241. Les bers avec lesquels s'enlèvent et sur lesquels glissent les gouvernements.

« Si vous étiez né à Saint-Malo comme moi, » continuait-il, <«< vous sauriez que les bers, terme d'arsenal, sont «< ce berceau composé de soliveaux et de poutres sur le« quel se construit le vaisseau. Il flotte quelque temps au< < tour du navire qu'on vient de jeter à l'eau, le suit un « moment; puis la mer l'engloutit, car il n'est plus bon à <«< rien. Ne vous semble-t-il pas que je suis le véritable bers « de la légitimité? »

P. 247. Révolution de 1830. Je donnai l'hospitalité à sept ou huit fugitifs. Je leur obtins des passeports par l'intermédiaire de mon voisin, M. Arago.

Le laboratoire de l'astronome touchait au cabinet de l'atiteur, rue d'Enfer. «Je suis si las, » me disait-il un jour, « des misérables intrigues des hommes que je les < < < abandonnerais volontiers pour me perdre dans le ciel <«< avec mon voisin M. Arago, ou pour tomber dans un puits «< comme l'astrologue de la Fontaine :

Charlatans, faiseurs d'horoscope,

Quittez les cours des princes de l'Europe.

P. 270. Donnons à la France l'exemple de l'honneur et de la loyauté... le péril s'évanouit quand on ose le regarder.

C'est sur ce même ton que M. de Chateaubriand m'a toujours raconté cette scène, et quelques autres de la même époque. «En vain, » me disait-il, « j'avais recouru <«< au roi; il me renvoyait à M. de Mortemart. L'épée < < venait de se briser dans les mains de Marmont. La plume < < était sans force, les presses désertes: on se

battait, on ne

< < lisait plus. Le pouvoir fuyait; l'opposition se cachait. Et < < comme dans mon désespoir j'errais dans la ville, cher«< chant une idée ou une balle, voilà qu'on me porte < < en triomphe malgré mes cris de Vive le roi! Tout ce « qu'un zélé serviteur pouvait faire je l'avais tenté. Disgra«cié de la cour, abandonné par mes anciens amis, repoussé <«< par les nouveaux, il ne me restait plus qu'à protester <«< contre la supercherie tramée dans l'ombre, et à braver < < toutes ces peurs intrépides et ces impatiences de par« juré. Je le fis en quelques mots d'abord, plus longue«ment ensuite. Mais tout resta muet. Jamais je ne me «< sentis plus irrité contre l'espèce humaine, et plus hu« milié de tant d'ingratitude. »

P. 282. Singes laids et étiolés, libertins avant le pouvoir de l'être, cruels et pervers, ces petits héros des trois journées sé livraient à des assassinats avec tout l'abandon de l'innocence.

Portrait hideux et ressemblant des gamins de Paris dans les journées des barricades; et tout le talent des acteurs les plus fêtés sur les boulevards a eu grand' peine à les réhabiliter.

P. 285. Saint-Cloud. Scène, Monsieur le Dauphin et le muréchal de Raguse. Le roi arrangea tant bien que mal cette affaire, d'autant plus déplorable, que les acteurs n'inspiraient pas un grand intérêt.

S'il en est ainsi, pourquoi en parler? M. de Chateaubriand est-il généreux et juste, lui qui mettait à si haut prix les succès de la guerre d'Espagne, quand il en représente le triomphateur sous un jour si défavorable? Quel besoin avait-il de répéter dans ses propres Mémoires une scène qui n'a rien «de bien intéressant, » et dont il n'a

pas été témoin? Il sera tout aussi rigide à Prague envers le même prince à qui l'histoire, au milieu de tant de vertus, ne pourra

reprocher jamais qu'un excès de déférence et l'exagération du respect filial.

P. 290. Le filou, pendant le trouble et les malheurs d'un incendie, dérobe subtilement les objets les plus précieux d'un palais brûlant sans écouter les cris d'un enfant que la flamme a surpris dans son berceau.

C'est la colère d'un vengeur de l'orphelin et le cri de l'honneur indigné ! Eh bien, dans sa conversation intime la verve flétrissante de l'auteur allait plus loin encore. Et sur ce sujet quand je n'ai pu tout supprimer, j'ai du moins beaucoup adouci.

P. 300. Étrange rencontre si Charles X et Philippe se fussent retrouvés dans le même port, sur le même vaisseau, l'un expédié à la rive étrangère par les bourgeois, l'autre par les républicains!

La rencontre ainsi entrevue dans les ténèbres de l'avenir a eu lieu dix-sept ans plus tard. Rencontre non des hommes sans doute, mais des destinées.

P. 318. Lord Stuart entrait chez moi en bottes à toute heure, crotté et vêtu comme un voleur, après avoir couru chez les danies qu'il payait mal, et qui l'appelaient Stuart.

Je laisse un moment tomber la toile sur les tristes commentaires d'un cruel récit; voici un entr'acte d'un tout autre genre. L'auteur a négligé de citer la source où il a puisé ces détails biographiques concernant sir Charles Stuart, ambassadeur britannique à Paris pendant son ministère. Je vais y suppléer. Cette source, c'est moi-même. C'est moi, en effet, qui osai soulever à ses yeux, mais pour

son édification privée, un coin du voile qui cachait ces mystères galants de la diplomatie. J'avais reçu à Londres dans mon cabinet attenant à la chancellerie, la visite de deux élégantes Parisiennes

unies alors sans nulle rivalité dans un même vouloir. Elles me demandaient d'envoyer à Stuart, c'est, en effet, ainsi qu'elles l'appelaient, pour leur être remises ensuite par ses mains, quelques étoffes anglaises prohibées chez nous, à qui notre portefeuille bishebdomadaire pouvait seul faire franchir sans péril la ligne de nos douanes. N'ayant à exhiber aucuns pleins pouvoirs réguliers de sir Charles Stuart pour leur négociation, ni même la moindre lettre qui eût trait direct à la circonstance, ces dames me communiquèrent confidentiel-lement plusieurs billets de sa main qui leur étaient personnellement adressés, et où le vous si strictement observé en Angleterre avait fait place au tu employé plus spécia– lement dans certains cas à Paris. Je pris l'affaire ad referendum; je la soumis à mon conseil qui se composait alors de deux secrétaires et de quelques attachés, devenus plus tard pairs de France et ambassadeurs eux-mêmes. Le cas délibéré, ces officiers, chargés de l'expédition dudit portefeuille, me représentèrent, 1o que les jupons des lorettes de cette époque souilleraient par leur contact ou leur voisinage les robes si pures que nous adressions aux vraies duchesses et marquises nos compatriotes; 2° que nos dépêches officielles ballottées elles-mêmes entre ces chiffons compromettants pouvaient souffrir de leur approche; enfin que le portefeuille (bag) anglais, deux fois plus large que le nôtre, était le véhicule naturel de ces gros paquets dirigés vers Stuart (quel nom mêlé à ces frivoles détails!), et que pour céder la place à des robes beurre frais (c'était alors la couleur à la mode), les faisans et les quartiers de

daim acheminés vers la friande ambassade britannique de Paris pouvaient seuls suspendre leur trajet périodique convenablement. Je me rendis à ces excellentes raisons, et je prononçai un refus qui valut, à moi, de la part des dames intéressées, une froide révérence accompagnée de quelques grimaces, et à Stuart des plaintes, des bouderies, etc. Pour toute vengeance, je m'amusai à faire sourire M. de Chateaubriand du récit de l'aventure, tel que je le transcris en ce moment. Il se croisa dans ses mains avec la nouvelle de notre entrée à Madrid. Qu'il me soit permis de le dire, je m'étonne parfois moi-même de passer si vite « du grave <«< au doux, du plaisant au sévère. » Mais je ne suis pas le maître de régler ou de coordonner ma marche; je vais où l'on me conduit ; je n'écris pas une biographie régulière, j'accompagne un écrivain dans toutes les sinuosités de son

œuvre, et je ne le quitte jamais.

P. 321. Les ambassadeurs qu'on laisse trop longtemps à la même cour prennent les mœurs du pays où ils résident.

Tout ce paragraphe ne pouvait être écrit que par un homme du métier. Les idées que l'auteur y exprime sur le rôle de la diplomatie à notre époque datent de Londres; je les y ai vues poindre, comme son système d'agences consulaires pour tenir lieu d'ambassadeurs.

P. 330. L'attention devint très-vive quand le prince fit cette déclaration : «< Aussitôt que les deux chambres seront constituées, « je ferai porter à votre connaissance l'acte d'abdication de. « S. M. le roi Charles X. Par ce même acte, Louis-Antoine de «France, Dauphin, renonce également à ses droits. »

« J'ai poussé la fidélité jusqu'au scrupule, » me disait M. de Chateaubriand, « et je n'ai assisté à la séance du

« 3 août que parce que tout était encore provisoire. La « déclaration de Philippe reconnaissait « les droits du Dau

phin,» auxquels celui-ci venait de renoncer. Le duc de « Bordeaux en avait de tout pareils et de meilleurs puis« que son père et son oncle les proclamaient. Qu'en a fait « l'anti-roi? » Terrible logique!

P. 333. Philippe, son gouvernement, tout cet ordre de choses impossibles et contradictoires, périra par des complications d'intérêts intérieurs et extérieurs, par l'apathie et la corruption des individus, par la légèreté des esprits, l'indifférence et l'effacement des caractères.

Il ne faut pas oublier que ceci a été écrit en 1840.

P. 341. Le général Pajol se croyait bien perdu lorsqu'il fut forcé de se mettre à la tête de cette multitude.

Le général Pajol m'a dit à moi-même, peu de temps avant sa mort, que dans sa longue carrière militaire il ne s'était jamais cru si près de subir une défaite.

P. 562. Mademoiselle d'Orléans. « Je ne vous plains pas, « monsieur de Chateaubriand, je ne vous plains pas. »>

Je ne dirai rien de ces deux dialogues que l'auteur raconte d'un style si ingénu; tout le monde les connaît. Mais dans ce dramatique récit des fatales journées, surnommées un moment glorieuses, il faut remarquer le rôle que par pressentiment l'historien fait jouer à la République; il faut aussi garder note de ces traits :

–

< < L'ambition dont on n'a pas les talents est un crime.» (P. 192.)

« Une révolution est un jubilé: elle absout de tous « les crimes, en en permettant de plus grands. » (P. 222.)

<«< Dans ce pays fatigué, les plus grands événements «< ne sont plus que des drames joués pour notre divertis-. < < sement: ils occupent le spectateur tant que la toile est « levée, et, lorsque le rideau tombe, ils ne laissent qu'un < < vain souvenir. »

P. 368. Ceux qui ont forgé l'épée de la nouvelle royauté ont introduit dans sa lame une paille qui tôt ou tard la fera éclater.

La paille découverte par l'auteur a obéi à sa voix prophétique le 24 février 1848.

P. 370. Quoi! ceux qui ont reçu les bienfaits de Charles X dans sa prospérité vont le déserter dans son infortune!

On peut le dire en plus d'un sens : « le déserter » semble n'être pas français; on déserte une chose inanimée ou abstraite, comme une ville, une province, un régiment; mais déserter un roi, quel énergique solécisme!

P. 371. Que le vent tourne, et ils déposeront l'usurpateur auquel ils se préparaient à jeter la couronne.

Le vent a tourné, les girouettes aussi; et jusque sur le dos de la pairie, « triple réceptacle des corruptions de la <«< vieille Monarchie, de la République et de l'Empire, » l'historien flagelle encore impitoyablement le Sénat.

P. 376. Discours du 7 août. Fille de nos malheurs et esclave de notre gloire, la liberté de la presse ne vit en sûreté qu'avec un gouvernement dont les racines sont déjà profondes. Une monarchie, bâtarde d'une nuit sanglante, n'aurait-elle rien à redouter de l'indépendance des opinions? Cette monarchie sera débordée et

emportée par le torrent des lois démocratiques, ou le monarque par le mouvement des factions.

L'un et l'autre sont advenus. Qui denc a jamais mieux prédit que cet «< inutile Cassandre? »

P. 382. Je propose le duc de Bordeaux tout simplement comme une nécessité de meilleur aloi que celle dont on argumente... Je me contenterai de remarquer que, lorsque le peuple a disposé des trônes, il a souvent disposé de sa liberté... Vous choisissez un roi aujourd'hui, qui vous empêchera d'en choisir un autre demain? La loi, direz-vous? et c'est vous qui la faites... Les vainqueurs s'emparent de l'arme qu'ils ont brisée! dangereux tronçons qui blesseront leur main sans les servir.

Ici la véhémence et l'inspiration prophétique s'unissent à la logique de la controverse. Et quand les passions seront tombées, mais le temps n'en est pas encore venu, cet éloquent plaidoyer pour le droit et l'infortune figurera sur les bancs des écoles de rhétorique à côté des meilleures harangues de Démosthènes ou des plus belles oraisons funèbres de Bossuet.

P. 385. Je reconnais au malheur toutes les sortes de puissance, excepté celle de me délier de mes serments de fidélité ; après ce que j'ai écrit pour les Bourbons je serais le dernier des misérables. si je les reniais.

Et nous qui n'avions rien écrit, fortifiés par les nobles paroles et l'exemple de M. de Chateaubriand, nous avons voulu rester fidèles par habitude et par droit de nais

sance.

P. 390 Mon domestique emporta la défroque de la pairie ; et

j'abandonnai, en secouant la poussière de mes pieds, ce palais des trahisons où je ne rentrerai de ma vie.

L'art de l'écrivain et du peintre se révèle ici tout entier dans ces minces détails et dans ces termes vulgaires accumulés pour faire image et pour mieux faire ressortir les grands traits.

P. 397. Il arriva au roi Philippe des adresses de province, envoyées au roi Charles X pour féliciter celui-ci.

Les félicitations à Charles X arrivèrent surtout des gouvernements de l'Europe; et, pour s'être trompées de date, elles furent suivies d'un long silence. Elles me rappelaient ce solliciteur corse qui, voulant présenter, en 1815, au marquis de Rivière, une requête fondée sur un éternel dévouement aux Bourbons, tira de sa poche une requête qu'il avait voulu, quelques mois auparavant, offrir au duc de Padoue, toute pleine d'un attachement éternel à l'Empire. L'habit d'étiquette qu'il n'avait pas mis depuis les Cent-Jours l'avait trahi, car la poche recélait les deux pétitions à la fois. En ma qualité d'aide de camp du gouverneur je fus chargé de restituer au solliciteur imprudent l'édition mauvaise, de réclamer la bonne et de consoler sa confusion.

P. 408. Maintenant on rétrograde de la royauté héréditaire dans la royauté élective; de la monarchie élective on glissera dans la république.

Vit-on jamais plus clair dans l'avenir? < < Ai-je exa« géré,» dit-il plus loin, « les provenances futures des < < trois journées? > >

P. 416. Mes correspondances diplomatiques valent, je crois, mes compositions littéraires : il est sûr qu'elles sont équipollentes.

L'auteur a cherché un terme scientifique pour déguiser son air de vanterie; et pourtant il ne dit rien que de vrai. Réunissez tout ce que nous font lire ici les Mémoires d'Outre-Tombe aux lettres et dépêches que l'Histoire du Congrès de Vérone et la Politique de la Restauration ont

mises sous vos yeux, et vous aurez une sorte de manuel de l'art de la Négociation écrite. On ne rend pas encore une justice complète à la direction imprimée alors à la France par M. de Chateaubriand, à cette correspondance intime qu'il adressait, toute de sa main, aux quatre coins de l'Europe; enfin à son action personnelle toujours mise en avant et à la place de l'action de ses collaborateurs subalternes l'exercice sans doute en a été trop court; ou peut-être l'éclat de ses œuvres littéraires a-t-il fait pâlir cette part de sa renommée; mais, en la signalant à nos jeunes successeurs, qui fréquentent aujourd'hui le vestibule du métier, les archives des Affaires Étrangères, nous ne nous lasserons pas de leur dire que nul athlète, dans les temps modernes, n'a tenu d'une main plus ferme et porté plus avant les armes du combat politique et le sceptre de la diplomatie.

ÉTUDE

SUR LE TOME DIXIÈME DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1830 1833

Il faut bien le dire d'avance, ce qui nous reste à commenter des Mémoires d'Outre-Tombe ne se maintient pas toujours au niveau de ce qu'on vient de lire dans les neuf premiers volumes: et, si l'on me trouvait coupable de critiques trop minutieuses ou trop vitupératives dans les deux derniers tomes, je répondrais que parfois je me suis adressé en secret le même reproche, et que pourtant je n'ai pas dû laisser passer sans les relever des négligences trop marquantes où des accès d'humeur plus fréquents. Au déclin de l'âge, le talent de l'auteur n'était plus le même. L'aigle ne volait plus si haut. La misanthropie et l'ennui avaient voilé le génie. Sans doute l'instinct poétique se réveille encore de loin en loin, et la diction demeure toujours élégante et harmonieuse; mais le mépris pour la société des hommes a amené la satire, et avec elle un style plus acerbe, plus hyperbolique et moins naturel.

P. 9. De quel œil j'aurais regardé ces parjures s'érigeant en juges d'un parjure, si mon ami le prince Polignac m'eût choisi

pour son second! « Quoi! » leur aurais-je dit, « c'est vous qui, <«tout souillés de vos serments, osez lui faire un crime d'avoir « perdu son maître ? »

Ce langage provocateur substitué aux plaidoiries des défenseurs de M. de Polignac, qui venait de redevenir l'ami de l'auteur par la grâce de l'infortune, n'eût pas fait condamner l'accusé à une plus forte peine; et peut-être l'eûtil fait absoudre. — « Savez-vous, » me disait M. Canning en 1825, «< ce qui vous manque en France et ce qui com< < <mence à nous manquer en Angleterre? C'est cet élément <«< essentiel duquel dépend en entier la stabilité du gou<«< vernement, élément si difficile à trouver chez vous, et « que nous appelons en anglais consistency. Vos monar<«< chie, démocratie, oligarchie, consulat, dictature, em«<pire, monarchie, puis encore empire, puis encore mo«narchie, enfin ces trente années de révolution, à une <«< constitution par lustre, ont jeté une telle incertitude « dans vos esprits, tant de variété dans vos doctrines, ont <«< tellement multiplié les défections, les faiblesses ou les

parjures, que de toutes les vertus la plus rare en France, <«< c'est la constance politique. Et cependant, c'est elle qui « fonde, et conserve les États. Souvenez-vous de cet ange <«< incorruptible que Milton place dans l'armée de Satan. > > (Ici le grand orateur prononça de sa voix sonore et cadencée les vers du grand poëte.) « Abdiel, trouvé fidèle, < < parmi les infidèles; fidèle seul chez d'innombrables im<«<posteurs, immuable, inébranlé, non séduit, non terrifié, <«< il garda sa loyauté, son amour et son zèle; ni le nom<«<bre ni l'exemple ne purent le contraindre à s'écarter de « la vérité ou à altérer la constance de son esprit. »

Traduction de M. de Chateaubriand qui est bien loin d'égaler la beauté du texte.

Mais à propos du prince de Polignac, je dois rétablir ici un feuillet de mon journal que j'en avais détaché dans une publication précédente.

((

J'étais, un soir de janvier 1830, dans le salon du ministère des Affaires Etrangères, chez le prince Jules de Polignac, écoutant dans l'embrasure d'une fenêtre quelques réflexions que m'adressait M. de Bonald sur la politique du jour. M. de la Ferronnays vint se mettre en tiers dans notre conversation. «Eh bien, monsieur de Bonald, » dit-il à mon interlocuteur, « vous qui vous êtes effrayé de notre « système à la dernière session, que dites-vous de celui < < qui nous remplace? » — « Mais je ne vois là aucun « système, » répondit l'auteur de la Législation primitive. <«<- Quoi! ce ministère ne vous semble-t-il pas fou? -<«< Hélas! non, très-peu fou. La folie, c'est l'excès des « idées. Et ici, je ne remarque que leur absence. » Et, après ces mots prononcés en souriant, le philosophe s'éloigna. « Parbleu, » me dit alors M. de la Ferronnays, « ve« nez, nous allons régaler Jules de ce compliment. » Puis, s'approchant avec moi de M. de Polignac, et l'entraînant dans une pièce qui, sans être l'antichambre, n'était pas encore le salon, « Tiens, Jules, » lui dit-il, « je pars de< < main pour Rome, et Dieu sait quand nous nous retrou<«< verons; mais, avant de nous quitter, il faut que tu «saches ce que pensent de ta direction des affaires tes « partisans. » Et les paroles furent répétées sans atténuation. «Bah! bah! » répondit le ministre, « les choses « vont d'elles-mêmes, et nous n'avons besoin de personne.»> Alors M. de la Ferronnays, prenant M. de Polignac par la main, le mena vis-à-vis d'une pendule qui était sur la cheminée de ce premier salon, et représentait Phaéton foudroyé; puis il lui dit : « Écoute, Jules, j'ai quitté, il y a

<«< un an, cé ministère sur des béquilles, épuisé, succom<«< bant à la tâche; mais toi, tu en tomberas bientôt tel que <«< ce téméraire Phaéton : adieu. » Et, comme il sortait après ces mots : « Garde bien à Rome ta bonne humeur, » lui cria M. de Polignac. « J'en aurai grand besoin, » répliqua M. de la Ferronnays. Et ces deux hommes qui se comprenaient si peu, mais chez qui l'exil et une fidélité commune avaient laissé une longue familiarité, emportés tous les deux par la même tempête, ne devaient plus se

revoir.

P. 11. Un archevêque qu'on noie doit être une chose plaisante; cela fait faire un si grand pas à la liberté et aux lumières!

La grande Révolution égorgeait les archevêques. La Révolution de juillet pillait les archevêchés et jetait leurs bibliothèques à l'eau; enfin un archevêque martyr immolé sur les barricades n'a pas été d'un grand profit à la courte république de 1848.

P. 14. Un extrait d'une petite brochure qui se perdra : De la Restauration et de la Monarchie élective.

La petite brochure ne s'est pas perdue. Elle fait partie des œuvres qui demeurent immortelles.

Apôtre du cercueil, défenseur du néant,

Tu viens jeter aux nains ton manteau de géant.

(BARTHÉLEMY, Némésis)

P. 15. La monarchie de juillet vit par la presse, et la presse la tue. Sans gloire, elle sera dévorée par la liberté si elle attaque cette liberté, elle périra.

Ici ce n'est plus la voix de Cassandre méconnue des Troyens; c'est le chant de la sibylle prophétique. « Vous

"

« le voyez,» lui disait devant moi M. de Lamennais, «< ce <«< régime dure encore! > > « Oui,» répondit M. de Chateaubriand ; « mais c'est un arbre qui ne fleurit point, < < parce qu'on l'a planté avec des racines gangrenées. > >

P. 17. Ce despotisme durera peu, à cause de l'âge avancé des lumières; mais il sera rude, et une longue dissolution sociale le suivra.

L'oracle a toujours parlé sur ce ton. On retrouve la même prophétie consignée, sous d'autres termes, six ans plutôt dans le Congrès de Vérone, tant le coup d'œil de l'observateur est ferme et son intuition profonde! «< < Je <«< pénètre, » va-t-il dire, « plus hardiment dans l'avenir <«< que personne. » Et ici il exprime ce que pensent tous ses lecteurs.

P. 18. Les souffrances de madame la Dauphine sont montées si haut, qu'elles sont devenues une des grandeurs de la Révolution. Chaque fois que M. de Chateaubriand touche la fille de Louis XVI de la plume, c'est pour tirer de la lyre un son immortel.

P. 19. Il y a des hommes qui après avoir prêté serment à, etc., etc., ont encore quelque chose à prêter à Louis-Philippe : je ne suis pas si riche... Il y a des peureux, etc.: j'attendrai l'infirmité; si elle m'arrive, j'aviserai.

L'auteur tire à droite et à gauche et tue à chaque coup. «< Enfin, il y a de loyaux chevaliers qui ont dans leur < < poche des permissions d'infidélité. Je n'en ai point. > > Ceci est à l'adresse du duc de Fitz-James, lequel m'a dit ne s'être jamais pardonné d'avoir prononcé le serment à Louis-Philippe, même pour garder le privilége de faire entendre à la France quelques paroles généreuses; et cet

aveu, je l'ai recueilli à Naples, en 1832, comme le signalement d'un récif à éviter; il m'engageait alors à ne jamais faire valoir les droits que me donnaient à la pairie du gouvernement de Juillet les lois et les antécédents. M. de Chateaubriand me répétait sans cesse ce conseil. J'ai suivi le précepte de l'un, l'exemple de l'autre; et, même au prix de quelques rancunes politiques ou littéraires, je ne saurais regretter de leur avoir obéi.

· P. 23. Études historiques.

C'est pendant qu'il écrivait ce « dernier travail de sa vie » que l'auteur me dit un jour avoir envie de connaître le style et le genre de composition de Tzetzès dont les Chiliades se représentaient bien souvent dans le cours de ses recherches, toujours nommées, mais citées rarement : et, comme il n'y en avait aucune traduction française, et qu'il avait perdu de vue, disait-il, la langue grecque assez pour lui rendre la lecture du texte lente et pénible, il me pria d'y suppléer. Je me bornai à lui soumettre l'une des nombreuses historiettes de ce chroniqueur mythologique, écrivant en plein douzième siècle, dont le titre le fit sourire en lui rappelant le nom de son fidèle secrétaire ; et je m'attachai à laisser à ces vers tout leur négligé, leur prosaïsme, et leur décousu comme leur forfanterie.

Sur Hyacinthe. « Le bel Hyacinthe était frère de Cynor<«< tas. Il avait pour père Amyclos, pour mère Diòmède, et < < il était natif d'Amyclée, territoire des nobles guerriers de < < Lacédémone.

Apollon et Zéphyre aimaient l'adolescent. « Or, comme un jour Apollon lançait le disque avec lui, «< Zéphyre, d'un souffle violent, détourna ce disque qui < < vint frapper la tête du beau jeune homme et le tua. < < La terre alors donna en échange la fleur qui porte

«< ce nom, ainsi qu'elle avait fait de Narcisse, en com«< misération pour sa beauté. Car l'allégorie est évidente : < < il tomba dans les eaux qui le noyèrent; et, pour se conso«<ler de sa perte, ses partisans disent qu'il glissa dans <«<l'onde par amour de son ombre. Ces fictions sont <«< claires en ce qui concerne les plantes, les arbres, les < < astres même, et autres choses pareilles. Les amis des < < mourants et leurs proches, pour entretenir leurs regrets, < < ont adopté des allégories toutes semblables; ici ils ont <«< signalé les rivaux adorateurs de l'excellente beauté du « jeune homme, en disant que le Soleil l'admirait en se < < tournant vers lui, et que même les haleines des vents < < s'en sont éprises. Or, comme en jouant avec un autre < < adolescent, Hyacinthe fut frappé à la tête d'un disque < < que le vent avait détourné, ils prétendirent que Zéphyre, < < jaloux du Soleil, le ravit ainsi à l'éclatant luminaire et « à la vie. Nicandre en fait l'histoire dans ses Thériaques.

< < Mais quoi? chercher et vous écrire ce que déjà les sa< < vants ont raconté, c'est hors de propos; et c'est la plus <«< inutile des choses pénibles. Car vous ne désirez pas avoir «< ce travail de Tzetzès pour votre instruction, ou pour < < montrer votre gratitude en vous rangeant au nombre < < de ses bienfaiteurs, mais pour vous effrayer de sa < < science et vous en éloigner. Vous êtes pareil à un pre«< mier ingrat dont j'ai déjà fait l'épreuve; vous savez bien < < parfaitement que je connais tous les livres et que je suis < < toujours prêt à en traiter de souvenir ou de bouche. < < Dieu, parmi tous les hommes qu'il a créés et qu'il crée <«< encore, n'en fit jamais de plus mémoratif que Tzetzės; « c'est un don que j'ai reçu, et j'en remercie le donateur. « Quoique je mène la vie d'un pauvre, moi qui remonte «< à la chaîne de la race primitive, je veux, oui, je veux

« le répeter, je ne vois, comme disait Esculape, que de < < l'ineptie dans la vie humaine. Aussi ai-je choisi une « existence obscure (ptλoyónov, amie des recoins). Que si « l'un des vivants d'aujourd'hui se croit doué de la < < mémoire des choses, je ne refuse point de me mettre «< en sa présence; je n'éviterai pas le défi. Qu'il vienne «< chez moi, car j'ai adopté la vie sédentaire (oixou« poxxléèptov, terme d'une grécité moderne ainsi que « le précédent), tel qu'Achille de Scyros pour l'école de < < Chiron, mais non comme Connas pour les carrefours «et le seuil des cabarets. Apprenez ainsi quelle est ma « nature, et dites avec moi : Bientôt nous ne serons plus « que poussière, ombre et cendre. Comme le répète Salo«mon, en pleurant sur l'homme, j'ai vu l'éclat du monde, « les douceurs de la vie, tout ce qui est sous le soleil, et < < tout n'est que vanité. Néanmoins, lorsque vous désirerez < < apprendre ce que nous ont dit tous les savants, prêtez « une oreille attentive à mes discours, et écoutez-moi; <«< mon cœur n'est pas de fer, mais il est plein de miséri«< corde. > >

Après la lecture de ce fragment, M. de Chateaubriand me dit : « C'est là une étrange méthode de narration. Cet < < entrelacement des retours intimes de l'écrivain sur lui«< même et des souvenirs de sa propre existence avec les «< événements fabuleux qu'il raconte m'a choqué d'abord; « et ici, surtout en vers, tout ce déploiement d'amour< < propre est grotesque. Mais le système a du bon aussi. <«< Il me semble que je me retrouve quelque peu dans ces < < réflexions de Tzetzès sur l'existence isolée, sur le néant <«< de l'humanité, même dans ces néologismes que vous <«< avez pris soin de signaler: et je ne suis pas bien sûr < < qu'on ne m'accuse un jour des mêmes défauts, car j'ai

« fréquemment mêlé mes propres aventures à mes récits <«< historiques, surtout dans mes Mémoires d'Outre-Tombe, <«< mais là, cela va de soi-même; je n'ai jamais pré< < tendu y ouvrir un cours d'histoire. J'ai voulu seulement, « à tort ou à raison, apprendre à mes lecteurs mon juge<«<ment sur les hommes et les

choses, et mes impressions, < < sans réticence. > >

P. 32. Finir sa vie à propos est une condition nécessaire de l'homme public.

< < J'ai mieux terminé ma carrière que je ne l'avais « commencée et poursuivie, » me disait M. de Chateaubriand en 1840; «et mon discours à la chambre des pairs, <«< il y a dix ans, écrit en une nuit, est ce que j'ai fait de < < moins attaquable sous tous les rapports.

« Monument utile à méditer pour l'avenir, » a dit un annaliste du temps, « et précieux pour l'histoire. C'est le «< chant du cygne. »

P. 32. Ce voisin de chambre dans l'hôtel, ce compatriote s'appelle Elleviou.

Ici, suivant le précepte de Boileau, nous passons encore du grave au doux; et ces transitions sont si fréquentes dans les Mémoires, que même, pour en sauver la brusquerie, je pourrais me dispenser d'en avertir. Elleviou, dont j'avais tant aimé à Feydeau le jeu élégant et la voix légère, était en 1836 avec moi aux eaux d'Aix, en Savoie ; et là, cet homme d'un esprit agréable et de façons distinguées me cherchait pour me parler à son aise de l'admiration respectueuse et en même temps de l'affection que lui avait inspirées M. de Chateaubriand.

P. 32. A madame Récamier: Quand reverrai-je votre petite écriture, sœur cadette de la mienne?

Ah! bien cadette sans doute; car M. de Chateaubriand écrivait en caractères d'un demi-pouce de haut, et comme s'il n'y avait que des majuscules dans l'alphabet.

P. 35. Vous voyez que je prends de vos leçons.

Leçons d'affabilité obligeante et de grâce affectueuse qui étaient l'un des plus grands charmes de madanie Récamier, et qui se trouvaient aussi éloignées du caractère de l'auteur que sa politesse était innée.

P. 35. Delphine mariée : ò Muses!

Il s'agit ici de Delphine Gay, madame de Girardin. L'auteur avait beaucoup admiré sa beauté à laquelle il trouvait une teinte mélancolique. Il l'eût reconnue sans doute à ce portrait que nous en a donné récemment dans une prose chargée de vives couleurs un autre poëte : « Le front < < était mâle, la bouche féminine; cette bouche portait, sur « des lèvres très-mobiles, l'impression de la mélancolie. « Les joues pâlies par l'émotion, et un peu déprimées par < < < la précocité de la pensée, avaient la jeunesse, mais non la <«< plénitude du printemps, » etc. (Lamartine. Cours de Littérature, Entretien III.)

P. 36. Le naufrage.

Pour faire oublier ces stances d'une touche trop rude et trop moderne, il faut relire d'autres strophes du même poëte où l'on retrouve le vers classique de Fontanes, et le vers antique d'André Chénier :

Compagnons, détachez des voûtes du Portique, etc.

Derniers sons de la lyre, que la main de l'auteur, refroidie par l'âge, ne devait plus faire vibrer jamais.

< < Voltaire, » disait un jour devant moi M. de Chateaubriand, «

a porté si près de la perfection ce qu'on appelle < < en France la poésie légère, qu'il a rendu impossibles les < < vers de circonstance, ou de société, bien que la mode « n'en soit pas complétement passée. Il semble même que < < nos jeunes poëtes y sont revenus, et pratiquent à peu «< près uniquement l'inspiration à courte haleine. Peut« être, si je rimais encore, ferais-je comme eux, ne pou

< < vant faire autrement. > >

P. 37. Personne au monde ne m'écrit que vous. Personne ne se souvient de moi que vous, et c'est un grand charme.

Ici la mémoire de l'auteur est en défaut; il reçut à Genève une petite lettre ainsi conçue :

< < On dit que vous voulez quitter pour toujours la France. « J'aimerais mieux ne vous voir quitter que Paris. Je < < viens donc vous faire part d'une de mes idées à ce sujet, « et j'espère vous la voir adopter, si vous vous souvenez « que jadis vous en avez accueilli quelques autres parties « de la même source. Pourquoi de Genève où vous n'êtes <«< qu'à vingt-cinq lieues de ma retraite, ne pas venir la < < partager avec moi? Elle est fort reculée de tout bruit <«< du siècle, et fort solitaire. Tout autour beaucoup de < < bois et de prairies, très-peu de maisons. Au dedans deux <«< hôtes seuls dans un grand espace, et très-désireux de « vous voir. Puis une bibliothèque fort accrue depuis les <«< jours où elle vous offrait quelques distractions sur les < < bords de la Tamise. Venez y chercher l'indépendance, « le repos, et, à votre gré, l'étude ou le loisir. In otia tuta « recede. Venez, et sachez bien que je verrai arriver chez

< < moi votre glorieuse infortune avec plus de joie et d'or< < gueil que je n'en mettais à accueillir à Londres mon pom« peux ambassadeur. > >

« MARCELLUS. > >

Comme M. de Chateaubriand ne m'a jamais parlé de cette lettre, et que j'oubliai plus tard de lui demander s'il l'avait reçue, il se pourrait que la poste de Genève, fort sujette à caution, la possédât encore dans quelque insondable recoin de sa boîte paresseuse.

P. 40. J'ai dans une boîte de carton tous les premiers ordres de la chrétienneté, y compris le Saint-Esprit et la Toison-d'Or.

M. de Chateaubriand m'a dit en me montrant à Rome cette boîte de carton qui s'était remplie en deux ans, « de < < < tous ces colifichets qui témoignent de la faveur des «< cours, et non des services rendus au pays, de tous ces « jouets qui devraient marquer la distance entre le courti<«<san qui les brigue, et le patriote qui les dédaigne; 'de < < < toutes ces décorations amoncelées sur ma poitrine, je < < n'estime qne ma croix du Saint-Sépulcre Je l'ai con

«

<«< quise à Jérusalem, quand je rouvrais pour les chrétiens < < la route de la Palestine; et celle-là atteste au moins « quelque chose de réel dans ma vie, mon pèlerinage.

P. 43. Le hameau de Ferney.

Et moi aussi, dans le journal inédit de mon premier voyage à Genève, j'avais, comme tout consciencieux touriste, ma page sur Ferney; et je m'excuserais davantage de la glisser si près du récit de M. de Chateaubriand si l'on ne devait y retrouver quelque trace affaiblie de ses leçons.

« Genève, 10 septembre 1823. Ferney est dans une charmante situation bien qu'avec une très-courte échap

:

pée de vue sur le lac de Genève. J'ai visité les appartements de Voltaire. Dans son salon j'ai reconnu deux productions de l'Albane, la Toilette de Vénus et les Amours désarmés; dans sa chambre à coucher les portraits de quelques hommes célèbres, entre autres du pape Clément XIV. J'ai vu son jardin, ses bois, ses allées, et l'arbre qu'il a planté. Le fils de son jardinier me conduisait; il est âgé de soixante ans. Il m'a montré un registre contenant les cachets des divers correspondants de son maître. Ils sont collés sur quelques pages dont Voltaire a écrit lui-même l'intitulé Frais de poste, affranchissements. Le registre fut donné à l'économe la veille du départ de Voltaire pour les lettres qu'il ne voulait plus recevoir, afin que celui-ci, en reconnaissant les cachets, prît soin de les renvoyer à la poste. Ceci m'était expliqué par M. Dailledouse, mon guide, qui se souvenait encore, disait-il, de l'injonction. Enfin, un bedeau de soixantequatorze ans est venu me montrer l'église que Deo erexit Voltaire, 1761. Cette inscription et quelques tableaux qu'il avait placés dans la nef, ont été enlevés par les révolutionnaires de Gex.« M. de Voltaire, » me disait le vieux sacristain, «< a fondé notre village. Il a bâti-presque < < toutes nos maisons. Il donnait chez lui un logement à <«< notre curé. Il nous a construit cette église; mais il n'y «< venait point, et je ne l'y ai jamais vu. » Qu'eût-il manqué à la gloire de Voltaire, si, à cette bienfaisance universelle, il avait joint le bienfait de l'exemple? Son cœur, qui devait rester là (allusion au vers gravé sur le cénotaphe dans sa chambre où déjà le dernier mot est effacé « Son esprit est partout, mais son cœur est ici, ») ce cœur, dis-je, n'eût-il pas joui d'entendre s'élever de l'âme simple et affectueuse de ses protégés une prière naïve

et fervente pour le protecteur? Il dressait l'autel pour la prière, mais il ne priait pas. Il oubliait que, s'il faut une religion pour le peuple,

il faut bien plus encore une religion pour le génie et surtout pour les grands poëtes. La bienfaisance de Voltaire était un accessoire de la philosophie. Le christianisme seul pouvait faire du plaisir d'une àme généreuse la plus sublime des vertus. Et le triomphe de cette religion, c'est que les vœux des pauvres, dont il consola la misère, aidés d'une larme arrachée par le repentir à ses yeux mourants, ou un seul regret échappé à ce cœur qui allait cesser de battre, auront suffi peut-être au Dieu qu'il a tant outragé.

<«< Ferney prospère. C'est sans doute la première colonie fondée par un grand poëte; sa mémoire y est chérie. Ainsi le torrent qui va dévaster au loin d'immenses plaines porte quelquefois dans le vallon reculé d'où il s'élance un limon fertile et les germes des plus belles fleurs. Je lirai avec plus de plaisir Zaire et Mérope en pensant que Voltaire voulut être le civilisateur catholique de ses voisins, même quand il refusait de participer à leurs prières. »

P. 45. Là, à Ferney, où il n'entre plus personne, à ce Ferney autour duquel je viens rôder senl, que de personnages célèbres sont accourus! Ils dorment, rassemblés pour jamais, au fond des lettres de Voltaire, leur temple hypogée.

Ceci n'est pas tout à fait exact. Ferney n'est point encore une solitude et résonne toujours du bruit que Voltaire y a fait. On lit toujours, en France et ailleurs, ses lettres où il y a tant d'esprit, et même la correspondance inédite qui vient de se révéler tout récemment. Ce temple hypogée réunit sans doute des personnages morts, mais nullement oubliés; et l'expression paraît trop hardie. Il faudrait

dire temple souterrain d'abord, pour être compris de plus de monde, ensuite parce que souterrain a sur le mot hypogée, traduit du grec, le grand avantage d'être substantif et adjectif à la fois; mais on ne perdrait pas beaucoup à retrancher l'un et l'autre. Le terme « susurrement, » qu'on a lu un peu plus haut, tiré du latin, ne vaut pas mieux. Entre murmure et gazouillement, il n'y a rien dans la langue française qui n'a pas encore adopté le susurrement, surtout quand il

vient après une vague. L'auteur avait probablement en vue cet hémistiche que je crois d'une latinité comparativement moderne : placidis immurmurat unda susurris. J'ai presque honte de mes minutieuses chicanes.

P. 46. Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient, l'une et l'autre, aller chacune de son côté; eh bien, faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là en face l'une de l'autre, à se bouder, à se maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avaler la langue d'ennui, à se manger l'âme et le blanc des yeux.

Tout ce paragraphe chagrin est à l'adresse de madame de Chateaubriand. « Savez-vous, » me dit un jour l'auteur impatienté, «pourquoi elle ne supporte pas l'humeur? « C'est qu'elle en a plus que personne. » C'est la seule fois que M. de Chateaubriand ait soulevé pour moi avec quelque indiscrétion un coin du voile conjugal, et il attendit pour le faire que je fusse marié.

P. 47. Il ajoute Au lieu de s'embrasser elles se mordent, mais non pas comme Flora mordait Pompée.

J'ai oublié, malgré Plutarque, comment Flora mordait Pompée, et je prie ceux qui le savent de ne pas s'en sou

venir.

P. 55. Béranger. J'étais fou du Génie du Christianisme, et j'ai fait des idylles chrétiennes.

Au matin de mon âge,

J'adorais tes Martyrs, ton saint pèlerinage.

(BARTHÉLEMY.)

Nous avons tous débuté ainsi, mais nous n'avons pas eu tous pour profit de notre enthousiasme le talent de faire des satires comme Barthélemy, ou des chansons comme Béranger. « Vous êtes jeune, monsieur, » va dire M. de Chateaubriand à M. Barthélemy (p. 72), « comme cet <«< avenir que vous songez et qui vous pipera. Je suis vieux «< comme ce temps que je rêve et qui m'échappe. »

M. Barthélemy, dans sa Némésis, avait parlé des rides basanées de l'auteur, mais il avait noyé cette incivilité dans un torrent d'éloges :

Ce chaos attendait ta parole future,
Tu dis le Fiat lux de la littérature...
Autour de ton soleil, roi de l'immensité,
Mon obscure planète a longtemps gravité.

Enfin venait cette apostrophe à la vague de l'Archipel :

Car depuis l'âge antique où sur toutes les mers
Homère allait semant ses héroïques vers,

Jamais tu ne portas de Corinthe en Asie

Un homme, un voyageur, plus grand de poésie.

P. 72. J'ai encore la main assez ferme pour tenir le flambeau qui guiderait vos pas sous les voûtes du sanctuaire.

Ici les rimes de Barthélemy nous valent deux lignes dictées par la foi et l'honneur. Suivons. « Je vous recom«mande surtout, monsieur, ce gouvernement prosterné < < qui chevrote la fierté des obéissances, la victoire des dé<«< faites, et la gloire des humiliations de la patrie.

»

Ces thèmes proposés aux satires du poëte, celui-ci les refusa; car il avait «< passé au juste milieu, » comme vient de le dire l'auteur, et il avait consenti à baillonner sa muse offensive.

P. 79. Le général la Fayette : Je lui faisais convenir qu'il n'y avait pas eu d'homme plus attrapé que lui par son bon ami Philippe.

Ne faudrait-il pas dire: Je lui faisais avouer? Après cette petite remarque grammaticale, venons au fond : M. de Chateaubriand avait pour M. de la Fayette, surtout depuis qu'il avait retrouvé « le héros des deux mondes niaisement dupé, » une estime secrète et une sorte de penchant; d'abord parce que M. de la Fayette était gentilhomme « de très-bonne compagnie; » ensuite parce que sa couleur politique n'avait jamais varié, et que l'auteur, n'importe le parti, faisait de la constance en matière politique la première des vertus.

P. 87. La publicité de la pensée détruira l'influence des sociétés secrètes.

On le voit, M. Chateaubriand espérait en la liberté de la presse pour détruire les sociétés secrètes ou pour les déjouer; et c'est un des avantages qu'il cherchait dans « la « publicité de la pensée, » pour en compenser les inconvénients. « Mais,» ajoutait-il (p. 89), « l'apathie est « grande, l'égoïsme presque général; on se ratatine pour <«<< se soustraire au danger, garder ce qu'on a, vivoter en « paix. > >

Ces symptômes d'une société malade, traduits en un langage vulgaire comme le sentiment qu'ils expriment, appartiennent à plus d'une époque de nos révolutions. On le

voit, la verve politique de l'auteur ne s'est épuisée ni dans la Monarchie selon la Charte ni dans les diverses polémiques qu'il a soutenues de 1814 à 1832; elle l'a suivi jusques au bout de ses Mémoires pour s'y montrer avec ce surcroît de perspicacité et d'aigreur qu'engendre, même dans la retraite volontaire, chez les esprits les plus fermes la privation du pouvoir qu'on a exercé, et la fortune des anciens rivaux plus souples et plus adroits.

P. 98. A madame la duchesse de Berry: Je sais que vous ne mettrez jamais, Madame, votre espérance dans l'étranger, vous aimeriez mieux qu'Henri V ne régnât jamais que de le voir arriver sous le patronage d'une coalition européenne.

Ici un épisode de ma vie s'entrelace tellement au récit de l'auteur, qu'on me pardonnera de le raconter tout au long.

Le 11 novembre 1831, je reçus à Rome l'écrit de M. le vicomte de Chateaubriand intitulé: De la Nouvelle « proposition relative au bannissement de Charles X et de « sa famille. » Peu de jours après, j'écrivis à l'auteur la lettre suivante, et, pour mieux franchir le contrôle mystérieux de la poste, je l'adressai à mon ami Armand Bertin, ancien secrétaire intime de l'ambassadeur en Angle

terre.

« J'étais à Rome depuis quelques jours lorsque j'y ai reçu votre nouvel écrit : grâce au zèle de mon libraire de Paris, j'ai été le premier en possession de cet ouvrage qui a sauté, je ne sais comment, par-dessus les douanes prohibitives; et je l'ai mis aussitôt sous les yeux « de la jeune mère si pleine de charme et de courage» qui traversait la, ville éternelle. Je ne sais si elle vous a déjà exprimé directement tout ce qu'elle a éprouvé à cette

--

lecture; mais j'ai pensé que votre ancien disciple devait vous le redire ou vous l'apprendre. « C'est un rude jouteur,» disait-elle, « que M. de Chateaubriand; son premier coup de lance blesse à mort. J'espère qu'il continuera le combat et que nous lui devrons la victoire. Je l'arme mon chevalier. Je repousse tout secours étranger pour mon fils. Je ne veux d'autres alliés que son droit et la justice de la France. S'il m'était prouvé que le bonheur du pays exige notre éternel bannissement, je l'accepterais presque avec joie; mais je crois au contraire que mon fils peut encore quelque chose pour la prospérité et pour la gloire de sa patrie. »

< < Voilà ce que j'ai recueilli dans des entretiens réitérés. J'ai surtout appelé l'attention sur les conclusions de l'ouvrage tout a été compris; en expliquant vos désirs, vous n'avez fait que pressentir des projets à peu près arrêtés. Enfin, votre livre, lu et relu, a renouvelé tant de souvenirs, qu'on n'a plus voulu s'en séparer. On avait exigé de moi que je fisse l'abandon de mon exemplaire. Par un caprice de la poste ou de la police, c'était le seul existant à Rome. On l'emportait pour le méditer aux pieds du Vésuve, comme on l'avait étudié à l'ombre du Capitole, lorsque l'ancien libraire de votre ambassade, Merle, est venu me le demander pour le reproduire. Un exprès a été expédié vers l'auguste voyageuse qui me l'a enfin renvoyé d'Albano. Mais le croirez-vous? la censure romaine, le secrétariat des affaires étrangères et la police, après une hésitation de plusieurs jours, qui a donné à la surveillance diplomatique le temps de dresser ses contre-manœuvres, ont refusé l'impression, et le courageux libraire est parti pour Florence où il espère ne pas trouver les mêmes obstacles. Sachez au moins que, tandis que l'administration

pontificale cherchait à étouffer votre voix, le pape l'écoutait avec admiration, et me disait : « Quel talent! quel <«< génie! je m'honorerai toujours de l'avoir connu ici. > > Vous retrouverez peut-être dans cette persécution au sein d'une ville où vous avez régné, il y a trois ans, un de ces contrastes dont votre vie est pleine et que vous aimez à recueillir. Qu'importe au reste la peur et un silence passager? Ce cri de votre âme généreuse a déjà, sur la terre

d'exil, consolé l'infortune. J'étais pressé de vous le dire et de rappeler à votre souvenir celui qui vous a suivi aux rives du Jourdain, de la Tamise et du Tibre. Vous faudrait-il lire son nom pour le reconnaître? > >

« P. S. L'intrépide libraire, après avoir échoué à Rome, a rencontré les mêmes empêchements à Florence; mais il a rapidement entrepris et achevé la réimpression à Livourne. Déjà six cent cinquante exemplaires, arrivés à Rome hier, sont enlevés. Le reste va se diviser entre Naples, Venise et Gênes. La spéculation est excellente pour Merle, car le succès est complet. »

Pendant son séjour à Naples, madame la duchesse de Berry reçut de M. de Chateaubriand lui-même l'éclatant plaidoyer qu'il lui adressa avec une lettre directe et l'offre entière de ses services. Il demandait à se rendre auprès de la princesse et voulait attacher une grande publicité à sa démarche. O utinam! On déclina l'offre. On ne répondit que verbalement à la lettre, et l'un des secrétaires ou directeurs crut devoir joindre à cette réponse verbale que remporta l'émissaire de M. de Chateaubriand quelques chicanes écrites sur certaines doctrines exprimées dans la brochure.

Bientôt, revenue de Naples, madame la duchesse de Berry partit précipitamment de Rome, le 15 décembre

1831, avec toute sa suite. Les émeutes sanglantes de Lyon lui semblaient présager des troubles dans le Midi. Il fallait préparer un retour prochain. J'avais eu beau expliquer dans un tout autre sens ce que je savais des événements et de l'esprit des provinces; je m'étais en vain attaché à faire comprendre que les discordes civiles dont la seconde ville du royaume venait d'être agitée n'avaient aucune origine légitimiste; mes raisonnements n'avaient pas été écoutés. Ils s'étaient cependant corroborés du témoignage de sir Strafford Canning, lequel par suite de mes anciennes relations avec son illustre cousin, Georges Canning, voulut bien, en prenant par Rome la route de Constantinople, me faire part de ses impressions sur ce qu'il venait de voir à Lyon et d'observer en France. Après le départ de la princesse, alarmé de tant de confiance et d'un si aveugle courage, je cherchai à fortifier ma contradiction de toutes les opinions que je croyais de quelque poids. Je recueillais à Rome les pensées de plusieurs Français dévoués, et tous ils exprimaient des inquiétudes pareilles aux miennes.

M. le comte de la Ferronnays venait de retourner à Naples, après avoir traversé Paris et plusieurs de nos provinces. Il avait été mon chef, et il était mon ami; car je puis affirmer, et je m'en honore, qu'aucune des pensées qui ont agité les douze dernières années de sa noble vie ne m'est restée étrangère. Je lui demandai de me faire connaître le plus tôt possible ses observations sur la situation intérieure de la France. J'en reçus aussitôt une lettre aussi remarquable par la profondeur des aperçus que par l'élévation des sentiments et la tristesse des présages. Je regretterai toujours le hasard qui a fait s'égarer cette lettre dont il n'avait point lui-même gardé de copie. Il rendait

compte d'abord des troubles de Lyon dont il avait vu de ses yeux les manœuvres préparatoires, si frappantes par une sorte de discipline et de calme au sein de la révolte. Il déclarait qu'aucun cri légitimiste n'y avait retenti. Passant de là à l'appréciation morale du pays, il peignait des plus sombres couleurs cette fureur des places, cette soif

de l'or, cette ambition qui dévore les classes éclairées, cette lutte contre toute autorité, cette résistance à tout frein, cette haine contre toute supériorité qui caractérise les classes secondaires; puis une jeunesse sans principes, pressée de jouir et de changer; des hommes mûrs si souples à tous les régimes; des vieillards criblés d'infidélités. Enfin de cette démoralisation universelle, il concluait qu'on ne pouvait avec de tels éléments de corruption reconstruire pour la légitimité un édifice solide, et que toute tentative dans ce but ne pouvait avoir en ce moment qu'une issue fatale.

Frappé de l'énergie de ces tableaux, j'hésitais cependant à les placer sous les yeux de la princesse qui s'était arrêtée pour quelques semaines à Massa. Je craignais de déplaire inutilement et de faire partager ma défaveur à mon ami. Mais l'évêque d'Hermopolis, M. Frayssinous, que je voyais fréquemment dans sa retraite du palais Mattei, et auquel j'avais communiqué en entier la lettre de M. de la Ferronnays, vainquit mes incertitudes; il pensa qu'avant de tenter la téméraire entreprise de rentrer en France madame la duchesse de Berry ne pouvait être trop éclairée sur l'état moral de nos provinces; et j'envoyai à Massa un extrait de la lettre si justement alarmante. La princesse me fit savoir (chose que j'eus peine à m'expliquer plus tard) qu'elle en avait été très-satisfaite. — Ces relations entre la petite cour de Massa et moi, humble voyageur en Italie,

amenèrent un échange d'explications qui signala plus clairement encore mon dissentiment sur l'opportunité d'une expédition en France. Je les terminai par ces mots que j'adressai au plus sage et au plus habile des conseillers réunis autour de madame la duchesse de Berry :

« Je ne vois de mon côté rien qui puisse ranimer des «< espérances immédiates: je vous envie les illusions où < < vous vivez, ou plutôt je les redoute. L'avenir se présente « à moi dans

toute sa rigueur; et, loin de reconnaître dans < < la marche des choses des progrès vers notre opinion, il <«< me semble que nous nous en éloignons journellement, « que tout se refroidit, se décourage et retombe dans l'in«< différence dont nous avons tant souffert. C'est trop ris< < quer que de tenter une réaction en France en ce mo<«<ment un succès, si vous l'avez en débutant, ne peut « être durable; le contraire est la ruine de tout avenir. « Songez à ce que peut avoir d'impopulaire et de fatal une < < guerre intérieure sans triomphe définitif. N'armez pas <«< nos provinces l'une contre l'autre. Qu'Henri V ne re<«< vienne point le glaive à la main, mais rappelé par la « volonté nationale et en généreux conciliateur ! > > >

Vers le milieu d'avril, quelques indications recueillies à Rome m'ayant appris que la police du gouvernement de Juillet était minutieusement instruite des dispositions et des projets que l'on entretenait à Massa, je tentai un dernier avis et renouvelai mes instances pour faire renoncer à toute entreprise. Ma lettre dut arriver à Massa la veille ou le jour même du départ pour la France. Il n'était plus temps. La princesse, après des prodiges de courage, devait trouver dans la Vendée cette déclaration rédigée par M. de Chateaubriand dont j'avais encore une fois secondé les vues, et signée de lui comme de MM. de Fitz-James et Hyde

de Neuville. Elle fut lue à l'héroïne par M. Berryer dans la nuit du 23 mai 1832. La voici :

< < Les personnes en qui on a reporté une honorable con< < fiance ne peuvent s'empêcher de témoigner leur douleur « des conseils en vertu desquels on est arrivé à la crise < < présente. Ces conseils ont été donnés par des hommes <«< sans doute pleins de zèle, mais qui ne connaissent ni < < l'état actuel des choses ni les dispositions des esprits. « On se trompe quand on croit à la possibilité d'un mou«<vement dans Paris. On ne trouverait pas douze cents <«< hommes, non mêlés d'agents de police, qui pour quel«<ques écus feraient du bruit dans la rue, et qui auraient « à y combattre la garde nationale et une garnison fidèle. «< On se trompe sur la Vendée comme on s'est trompé sur «<le Midi. Cette

terre de dévouement et de sacrifices est dé< < solée par une armée nombreuse, aidée de la population « des villes presque toutes antilégitimistes. Une levée de < < paysans n'aboutirait désormais qu'à faire saccager les «< campagnes et à consolider le gouvernement actuel par < < un triomphe facile. On pense que, si la mère de Henri V < < était en France, elle devrait se hâter d'en sortir, après «< avoir ordonné à tous les chefs de rester tranquilles. « Ainsi, au lieu d'être venue organiser la guerre civile, <«< elle serait venue commander la paix; elle aurait eu la < < double gloire d'accomplir une action d'un grand courage et « d'arrêter l'effusiondu sang français. Les sages amis de «< la légitimité que l'on n'a jamais prévenus de ce que l'on « voulait faire, qui n'ont jamais été consultés sur les par<«<tis hasardeux que l'on voulait prendre, et qui n'ont <«< connu les faits que lorsqu'ils étaient accomplis, renvoient < < la responsabilité de ces faits à ceux qui en ont été les < < conseillers et les auteurs. Ils ne peuvent ni mériter l'hon

< < neur ni encourir le blâme dans les chances de l'une ou «<l'autre fortune. > >

Cette note, qui avait couru de main en main, fut la cause ou le prétexte de l'incarcération de M. de Chateaubriand. L'opinion s'émut à la vue d'un tel prisonnier : et parmi les généreuses protestations qui s'élevèrent contre cette insulte au génie, on reconnut la voix de M. Villemain, jaloux de combattre encore une fois pour l'indépendance de la pensée, et intéressé à placer les grands écrivains hors de l'atteinte des passions politiques.

Je demande quelque indulgence pour cette longue digression où je figure beaucoup plus que M. de Chateaubriand ici, le commentateur, obligé de suivre la donnée primitive, s'est laissé aller aux entraînements de sa mémoire. Suffira-t-il du nom du maître pour protéger le disciple? et dans le conflit de tant d'inimitiés que le temps n'a pas encore amorties, le lutteur, moins aguerri, évitera-t-il toujours l'effort des armes troyennes en se retirant derrière le bouclier d'Ajax?

P. 125. M. Cadet de Gassicourt est le héraut (ne faut-il pas lire héros)? qui a pris d'assaut la croix du portail de Saint-Germain-l'Auxerrois.

La lettre de M. Cadet de Gassicourt est citée plus haut; et ceci n'est qu'un deuxième coup d'assommoir. Mais aussi c'était bien la peine d'écrire à un homme tel que M. de Chateaubriand pour user d'un pareil langage. L'auteur, il est vrai, se vengea, un peu plus peut-être qu'il ne l'aurait dû, en style trop semblable à la diction du provocateur. « L'apothicaire voltairien et progressif » regimba contre l'aiguillon dans une seconde lettre publiée quelques jours après ce feuilleton de la Presse, et tout aussi oubliée maintenant que la première; ausa deum lacessere bello.

P. 134. La charité bénit la main qui donne et la main qui reçoit, sans attribuer au généreux bienfaiteur d'autre motif que celui de bien faire, et sans demander au pauvre nécessiteux d'autre condition que celle du besoin.

Rapprochons ces belles paroles signées « Hyacinthe, « archevêque de Paris, » de l'épitre du pharmacien et des injures démocratiques que l'auteur a presque ennoblies en refusant d'y répondre. Puis disons avec lui : « On est « toujours émerveillé de voir à quel point la religion re<«< hausse le style, et donne même aux lieux communs une <«< gravité et une convenance que l'on sent tout d'abord. » C'est ainsi, ce nous semble, qu'il faut rétablir ces lignes négligées par les protes des deux éditions.

P. 150. Mon grand sabre de mameluk fixa l'attention.

Un sabre de Mameluck figurait alors comme aujourd'hui en tête de toutes les curiosités qu'un voyageur, ami de la couleur locale, ne peut se dispenser de rapporter d'Égypte. Je n'eus pas la peine de choisir le mien. Méhémet-Ali le détacha de sa ceinture, ou pour mieux dire, de son cou pour me l'offrir; la lame et la monture en sont fort remarquables. M. de Chateaubriand désira un jour comparer nos deux cimeterres. Mon arme dominait la sienne de

toute la distance qui sépare sur les bords du Nil un vice-roi despote d'un esclave marchand. A sa vue, il me dit en souriant : « Il y a un vers d'Homère que je ne « sais plus prononcer en grec, et qu'on dirait fait tout ex« près pour nos deux sabres. Ce sont les armes d'airain < < de Diomède de la valeur de neuf bœufs; et les armes « d'or de Glaucus qui en valent cent. Je voyageais obscu< < rément et proscrit à demi sous l'Empire, tandis que vous faisiez route en superbe officier de la Restaura

< < < < tion.

Oui, sans doute, répliquai-je; mais cette route <«< vous l'aviez ouverte; et à côté du sabre d'or de Mé« hémet-Ali je portais avec moi votre Itinéraire. » Le vers dont M. de Chateaubriand se souvenait est le 256 du livre VI de l'Iliade.

P. 161. Jeune fille et jeune fleur.

Ces strophes coururent le monde bien plus renommées pour être écloses sous les voûtes de la Conciergerie que pour leur mérite poétique; elles eurent l'honneur d'être mises en musique comme presque toutes les stances déjà connues de l'auteur. Celles-ci passaient manuscrites de main en main. Ne dataient-elles pas d'une prison comme les vers suprêmes d'André Chénier ? .

P. 179. Mademoiselle Gisquet.

Encore un petit battement de cœur imaginaire. Mais mademoiselle Noëmi Gisquet ne sera pas la dernière apparition de la Sylphide.

P. 181. Les générations si fort éprises de l'indépendance se sont vendues. Elles ignorent la foi à la chose jurée, l'amour des institutions généreuses, le respect de ses propres opinions, le mépris du succès et de l'or, la félicité des sacrifices, le culte de la faiblesse et du malheur.

Un tel dédain et une si noble indignation semblent justifiés par l'incarcération de 1832, si rapprochée du triomphe de 1830; mais le peuple qui portait sur ses épaules M. de Chateaubriand au Luxembourg n'eût pas firé sur lui les verrous d'une prison.

P. 184. Le véritable coupable, s'il y a coupable, c'est moi. Me! me! adsum qui feci! M. de Chateaubriand voulait à

toute force retrouver la Conciergerie et se faire infliger publiquement la marque de « coupable de fidélité. » Et ne voilà-t-il pas que M. Barthe, ministre de la justice du gouvernement de Juillet, quand il poursuit en sa personne le plus mortel ennemi du régime nouveau, lui envoie les protestations de son respect !

P. 195. Les mémoires, c'est l'histoire portée en croupe par le

roman.

Cette appréciation resserrée en une seule ligne est pittoresque; et, appliquée aux Mémoires d'Outre-Tombe, elle est peut-être un peu plus vraie que l'auteur lui-même ne l'a cru.

P. 201. Course au Saint-Gothard.

Cette course au Saint-Gothard, fait sans liaison, comme dit l'auteur, ne ressemble à rien, et tout s'y trouve. Les inspirations que la cathédrale de Bâle, dévastée par le protestantisme, donne à tout cœur catholique; le style descriptif de l'école moderne, surchargé d'images, d'épithètes et de néologismes, tels que : les collines surfacées; les siècles. immémorés; les cheveux qui tombent n'assagissent point. Viennent ensuite les montagnes dessinées avec le crayon de l'artiste, fouillées avec le ciseau du sculpteur, quand le poëte, de son propre aveu, se bat les flancs pour arriver à <«<l'exaltation alpine; » peu après le souvenir de deux rôles politiques joués au delà des Alpes ramenant ce mélancolique regret: «Ma mémoire oppose sans cesse mes voyages. < < à mes voyages, et ma vie détruit ma vie ; » le cri patriotique qui demande pour la France sa gloire et ses frontières naturelles; et par-ci par-là des traits tels que ceux-ci : - < < Quand un peuple, transformé par le temps,

<«< ne peut plus rester ce qu'il a été, le premier symptôme de la maladie, c'est la haine du passé et des vertus de ses « pères. » Ou bien :-« Entre mes voyages, séparés seule«< ment de quelques années, il y avait de moins une mo< <narchie de quatorze siècles.- Notre liberté moderne n'a « pas quarante années et elle a été vendue, et revendue, <«< maquignonnée, brocantée à tous les coins de rue. » — Enfin l'ardeur et les rêveries amoureuses, l'extase et le délire d'Altorf, la rose énigmatique déposée dans un jardin abandonné de Rome, et même la Suissesse de l'auberge de Lucerne, (ensemble si disparate), rapprochés pour venir expirer en hommage dans une réminiscence civilisée de la promenade des deux sauvages Atala et Chactas! tout cela parti d'un cœur de soixante-quatre ans provoque l'admiration, la surprise ou l'envie.

P. 217. Sur les reliefs perpendiculaires du paysage, des pentes rases ou bouquetées de cépées de hêtres, des pics dardant la nue, des dômes coiffés de glace.

Ne vous semble-t-il pas que l'excès du descriptif touche de bien près à l'affectation et altère le goût?-«La prose « de Chateaubriand, » me disait M. de Bonald, « a parfois <«< beaucoup trop d'apprêt: il ne faut pas vouloir tout < < peindre et toujours peindre. Son école prodigue les cou<«<leurs et délaye la pensée. On affaiblit l'art quand on en « exagère les effets; et le bel esprit usurpe alors le trône « réservé au génie. > >

P. 247. Que mes jours expirent à vos pieds comme ces vagues dont vous aimez le murmure!

Ces paroles écrites sur des tablettes ne furent pas prononcées. « L'azur du lac qui veillait derrière les feuillages > >

ne les entendit pas. Et ce soupir lui-même est une réminiscence d'une inspiration amoureuse que l'auteur a datée de Londres, 1797.

Ce ruisseau sous tes pas cache au sein de la terre
Son cours silencieux et ses flots oubliés :

Que ma vie inconnue, obscure et solitaire
        Ainsi passe à tes pieds!

Aux portes du couchant le ciel se décolore,
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien;
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'aurore

Plus charmant que le tien?

P. 248. J'avais invité le cardinal Fesch à un diner diplomatique.

L'invitation à dîner tendue au cardinal Fesch, et refusée, mais rappelée trois fois dans les Mémoires, plaisait à l'auteur comme une sorte de réconciliation après les démêlés de secrétaire qu'il avait eus en 1803, dans cette même Rome, avec son ancien ambassadeur.

P. 252. Louis-Napoléon Bonaparte.

Après ces visions renouvelées des songes de l'âge heureux, s'avance un épisode qui met en présence du gentilhomme blanchi sous les sacrifices de l'honneur et de la foi politique le jeune aspirant au trône impérial. Déjà pendant son dernier séjour à Rome, M. de Chateaubriand avait été l'objet de l'admiration enthousiaste

de LouisNapoléon; et la lettre que citent les Mémoires d'OutreTombe n'est pas la seule où ces sentiments furent exprimés. On sollicitait de l'auteur du Génie du Christianisme des conseils politiques, et même, si mes souvenirs ne me trompent, des directions littéraires pour un grand ouvrage d'histoire que le jeune prince méditait alors, et qui se rattachait à l'époque de Charlemagne. Je n'en`dirai pas

plus sur ce curieux dialogue dont il ne reste qu'un seûl interlocuteur. J'y remarquerai seulement ces lignes pleines de présages. « Nous aurions parlé d'une grande < < gloire et de l'avenir de la France, deux choses qui vous « touchent de près. - Vous traverserez des ruines parmi « lesquelles je resterai.

»

P. 264. Je tournais le dos à la France, et j'avais les yeux attachés tantôt sur la cime du mont Blanc, tantôt sur le lac de Genève.

Voici sur ce même passage du Jura un extrait de mon journal de voyage:

« Le 10 septembre 1823. Je suis la route qui descend de la Vattay par de vertes prairies au milieu de grands bois de sapins des brouillards plus froids qu'humides m'accompagnent depuis le village de Morez cerné par de si hautes collines. Une eau glacée ruisselle de tous côtés et va se joindre au torrent qui bruit au fond de l'étroite vallée. J'arrive à la Faucille, et tout à coup les brumes se dissipent. Un rayon de soleil fend les nuages, me réchauffe et me montre le mont Blanc. Ce colosse m'apparaît comme un géant dans un songe, avec ses larges flancs, ses cimes découpées sur l'azur du ciel, et ses neiges éblouissantes. Le lac resplendit; mes regards s'étendent, sur ces belles plaines et sur cette multitude de montagnes qui se dressent graduellement, comme pour faire cortège à leur roi.. Dans mon extase, je n'ai pas remarqué d'abord une jeune fille qui suivait

ma voiture en demandant l'aumône et en bourdonnant quelques mots inarticulés. Lorsque enfin à la phrase accoutumée : Donnez-moi la charité pour l'amour de Dieu! lassée de mes distractions ou de mon indifférence, elle

ajoute pour l'amour dụ Dieu qui a fait cette belle montagne. Alors ma rêverie a cessé. Je regarde la quêteuse; elle baisse les yeux, et reçoit mon offrande en détournant la tête. Suis-je le premier voyageur attendri par une telle prière? ou n'est-ce qu'une ruse au profit de l'indigence commune à ces contrées? »

P. 266. Nous avons parlé de ces temps toujours pénibles et toujours regrettés où les passions font le bonheur et le martyre de la jeunesse.

Les passions de madame Récamier, si l'on en croit l'auteur et la renommée, sont toujours restées calmes, à côté des troubles ardents qu'elle inspirait. C'était cette mer homérique tranquille et sans orage dont la divinité savait elle-même apaiser les flots. (Odyssée, ch. xu, v. 169.)

P. 268. Si les mœurs de notre patrie ne lui rendaient pas l'état républicain possible, il n'y a pas de nom qui aille mieux à la gloire de la France que le vôtre.

Au bas du feuilleton de la Presse, qui m'a le premier révélé cette lettre de l'auteur à Louis-Napoléon, j'avais écrit : « Je lis ceci le 2 mai 1850, à la veille d'un coup < < d'État qui va mettre fin à la république. »> >

P. 274. Je préfère, dit-on, une famille à ma patrie : Non, je préfère au parjure la fidélité à mes serments, le monde moral à la société matérielle... Je tâche de me retirer du monde avec ma propre estime; dans la solitude, il faut prendre garde au choix l'on fait de sa compagne. que

Ce noble langage est l'excuse, ou, si l'on veut, la prétention du très-petit nombre d'hommes qui n'ont pas chancelé dans leur religion politique; et n'y a-t-il pas encore là un grand enseignement ? C'est à l'aide de cette fermeté de principes, c'est à l'ombre de cet honneur

dont il portait le sentiment si haut, que M. de Chateaubriand, le plus ardent et le plus heureux polémiste du siècle, a vu succomber tour à tour tout ce qu'il a attaqué depuis 1814 jusqu'en 1848.

P. 286. M. Chevet a prononcé avec plus d'équité sur la légitimité, l'usurpation, et sur l'auteur du Génie du Christianisme, que beaucoup de publicistes et de censeurs.

M. Chevet, le célèbre marchand de comestibles, désigné pour faire partie du jury qui était chargé de juger M. de Chateaubriand, le déclara « non coupable, » et s'en vanta. L'auteur fut très-touché de cet arrêt de la conscience de l'honnête citoyen. Quant « au plaisir, » dont il parle, « de <«< faire un bon dîner, » je n'ai jamais connu de diplomate moins sensible aux joies de la table que M. de Chateaubriand. Et pourtant, comme tout homme de bonne compagnie, il y était connaisseur.

P. 287. J'ai reçu une coupe de vermeil avec cette inscription : < < A Chateaubriand, les Villeneuvois fidèles (Lot-et-Garonne.) »

L'auteur ne se trompe-t-il pas de sexe? J'avais cru que la coupe de vermeil que j'ai vu garnir presque seule la cheminée de M. de Chateaubriand était un hommage des Villeneuvoises fidèles, et j'avais pour le penser bien des raisons de famille.

« Une ville du Midi, » ajoute-il un peu plus loin, « m'a « envoyé de très-bon vin pour remplir cette coupe; mais je ne bois

«

pas. > >

Sans boire, M. de Chateaubriand était pourtant gourmet. Il avait fait venir à Londres quelques pièces de vin de Juranson dans une intention toute patriotique, et pour essayer de supplanter le Porto, par un nectar analogue. Mais l'innovation eút peu de succès, et, pour égarer les

"

fortes têtes des Trois-Royaumes, il fut contraint de revenir au Claret dont j'avais abondamment pourvu sa cave diplomatique.

P. 291. L'infirmerie de Marie-Thérèse.

Cette description de l'infirmerie de Marie-Thérèse est une boutade capricieuse, « suite,» comme on va le dire, «< de <«< la méchante habitude de griffonner. » Tracé dans un moment de repos, entre deux chapitres des Mémoires, ce morceau (l'écrivain ne sachant qu'en faire) est venu s'y rattacher tant bien que mal : « Unus et alter assuitur pan

nus. »

P. 294. J'ai planté vingt-trois cèdres de Salomon.

C'est dix de plus qu'il n'en reste au Liban dont l'auteur n'a pas même entrevu les cimes et qu'il ne nomme pas dans son Itinéraire. « Pour le voir, » me disait-il, «< et «< pour fouler sous mes pieds les champs où fut Troie, je <«< reprendrais volontiers le bâton de voyageur, si l'âge et <«< la fortune ne l'avaient depuis longtemps brisé dans ma < < main. > >

P. 295. Ah! si j'étais né d'une faiblesse, obscur et inconnu. Après ce joli vers que je détache de sa prose pour l'aligner et qu'il adresse à ses arbres de l'infirmerie de MarieThérèse :

Ils croissent chaque jour du jour que je décrois,

qui donc se serait attendu à voir M. de Chateaubriand envier le bonheur d'être bâtard? C'est pousser un peu loin l'ennui de ce qu'on

est, ou la manie d'être ce qu'on n'est

pas.

P. 297. J'ai pour compagnon un gros chat gris roux.

On l'appelait Micetto. Ce chat du pape Léon XII, dont M. de Chateaubriand avait hérité, ne pouvait manquer de reparaître dans la description du foyer où je l'ai vu si souvent faire gros dos. Le chat, rival du corbeau dans les affections de l'auteur, est encore le compagnon favori des anachorètes et des pontifes. J'ai connu à Naples le chat de l'archevêque de Tarente, Pantalone, qui avait pris son nom d'un masque de Venise. Mon ami, le comte Xavier de Maistre, auteur du Lépreux et du Voyage autour de ma chambre, improvisa ainsi son épitaphe, un jour que nous revenions ensemble du palais du prélat affligé de sa

mort:

Ci-gît l'aimable Pantalon,

Qui vécut sans ambition

Aussi longtemps qu'un chat peut vivre;
Laissant un bel exemple à suivre :
Vrai phénomène au temps présent,
Il n'aima ni l'or ni l'argent;
De la constance il fut l'emblème;
Sensible, doux et caressant,

Il mourut aimé tendrement

D'un maître que tout le monde aime.

Et à propos de ce pauvre Micetto, qui avait quitté le Vatican pour l'infirmerie Marie-Thérèse, M. de Chateaubriand me disait un jour : « Vous m'avez vu partisan en«<thousiaste des chats; je le suis presque autant des ânes, < < surtout depuis mon voyage en Egypte. C'est nous, nation <«<rieuse, qui avons fait de l'âne un animal abject. Est-ce <«< donc parce qu'il est l'auxiliaire et le compagnon de la «< pauvreté qu'on le méprise? Il était à son origine aussi noble que les autres véhicules animés des humains, « l'éléphant, le chameau, le cheval. Plus patient, plus

«

« sobre, presque aussi courageux que le dernier, moins <«< docile, plus opiniâtre; sa décadence date des croisades; < < et pourtant nos aieux ont pu voir ce qu'il était en <«<Orient les poëtes primitifs seuls lui ont rendu justice. «Souvenez-vous de l'âne de l'Iliade rapproché d'Ajax et « de tout ce que dit Job sur la vitesse, la beauté et l'indé< < pendance de ce fils du désert. Je me ferais volontiers < < < l'avocat de certaines œuvres de Dieu en disgrâce' auprès < < des hommes; et en première ligne figureraient l'àne et < < < le chat. > >

P. 300. La sœur supérieure dérobe aussi des trognons de plume dans l'encrier de madame de Chateaubriand.

J'en ai fait autant à Londres d'où j'envoyai une plume à demi usée par l'auteur à une dame de Villeneuve-d'Agen qui savait le Génie du Christianisme par cœur ; et, comme, dans l'exercice de son écriture, l'auteur écrasait beaucoup des plus gros tuyaux empruntés aux ailes des plus belles oies, je portai encore un de ces «trognons » si disputés chez miss White qui lui fit l'accueil dont on peut voir le récit dans mes Souvenirs diplomatiques.

P. 304. M. Lemoine.

J'ai été pour les intérêts pécuniaires de M. de Chateaubriand en relation et en correspondance avec M. Lemoine, et j'en admire davantage l'habileté de l'écrivain qui s'est chargé de son panégyrique; comme aussi cette humilité qui place en relief, auprès de « son esprit fatigué et ma

lade, l'esprit sain et reposé » de M. Lemoine; enfin la naïve indulgence faisant honneur de « la simple conversation qui lui plait tant » à l'hôte le plus taciturne de son foyer.

P. 505. Les boulevards qui environnent l'Infirmerie partagent mes promenades avec le cimetière.

J'ai déjà dit quelque chose à sa date de ma promenade avec l'auteur sur ces mêmes boulevards, le 13 août 1829. Mais ce que je ne pourrai jamais reproduire, c'est la source inépuisée d'amertume et de prophétie dont les flots jaillirent pendant deux heures à chaque réflexion nouvelle sur le malencontreux ministère qui venait de naître et dont il prédisait les conséquences dans toute leur fatalité.

P. 317. Qui, je partirai pour la dernière de mes ambassades. Lecteur, dégagez-vous, s'il se peut, du souvenir de tout ce qui rendit si poignants, en 1832, les drames de Blaye et de Nantes, et dites si votre cœur ne se relève pas de tant de tristesses en lisant ces mots : « J'irai présenter <«<les lettres par lesquelles le courage et le malheur <«< m'accréditent auprès de l'innocence et de la vertu. »

P. 320. Un coupé dans lequel je brillais jadis à la cour de Georges IV, et une calèche de voyage autrefois construite à l'usage du prince de Talleyrand.

C'est toujours ce coupé que j'avais fait «< construire » à Londres, et que je chargeai mon ami si justement regretté M. de Givré de ramener au ministre à Paris. Créé pour des jours de faveur, il était trop riche et trop lourd pour traverser longtemps l'adversité. Quant à la calèche de M. de Talleyrand, l'auteur, en me la montrant, me dit un jour «Que ne l'ai-je laissée courir toute seule, elle m'eût « mené d'elle-même à la fortune. > >

P. 321. Je me confiai à mon étoile.

M. de Chateaubriand, qui citait souvent l'étoile de M. de

Villèle, ne parlait jamais de la sienne. « Cette locution, »> disait-il un jour, « qui vient de l'astrologie plus que du <«< christianisme, est peu faite pour moi. L'étoile qui m'é<«< claire m'a toujours tourné le dos. C'est une de celles que < < peint Virgile :

« Noctisque per umbram

« Flammarum longos a tergo albescere tractus. »

P. 326. Si j'avais placé à Niagara le rêve d'Atala non encore réalisé; si j'avais rencontré à Tivoli un autre songe déjà passé sur la terre, qui sait si dans le donjon de la chute du Rhin je n'aurais pas trouvé une vision plus belle, naguère errante à ses bords, et qui m'eût consolé de toutes les ombres que j'avais perdues!

Cette longue phrase a quelque chose de forcé et de peu intelligible. Elle signifie, si je ne me trompe, que l'auteur rapproche des trois plus célèbres cascades du globe la mémoire de l'un de ses attachements. A Niagara, l'Indienne qui lui donne la première idée d'Atala, songe inachevé; à Tivoli, l'image de Pauline de Montmorin disparue; à la chute du Rhin, madame Récamier, la plus belle, qui l'eût consolé de la perte des deux autres, si tous ces rêves amoureux pouvaient être autre chose que des ombres sans réalité. C'est tout ce que j'ai pu imaginer pour éclaircir l'énigme, et M. Sainte-Beuve m'y a aidé quand il a dit :. « Le maître-autel seul restait en vue; on déroba et on <«< condamna toutes les petites chapelles particulières. » Sans doute, mais où donc est Charlotte?

P. 331. Hélène était plus belle que Léonore : représentant de l'héritier de François Ier et de Louis XIV, j'ai eu le songe d'un roi de France.

Ce madrigal à la grande-duchesse Hélène de Russie ne

pouvait être ni mieux adressé ni mieux dit. Mais, en 1829, M. de Chateaubriand représentait à Rome un roi qui allait redevenir malheureux, Charles X; et le rêve fut court; pourtant, on le voit, l'orage qui emporta la tente du festin dont l'auteur nous a déjà fait un si étrange récit, n'a pas entièrement dissipé le souvenir de cette apparition.

P. 332. Que m'a servi de boire aux eaux du Meschacebé, de l'Éridan, du Tibre, etc., ils m'ont vu passer comme leurs rives voient passer leurs ondes.

Cette énumération des pays parcourus et des fleuves contemplės plaisait à l'esprit de M. de Chateaubriand, et revenait fréquemment dans sa conversation. Ici, c'est une réminiscence de l'Itinéraire. Et comme un jour, en 1844, il me disait «< Que sont pour nous maintenant ces fleu« ves célèbres dont nous avons vu les bords? De tristes < < souvenirs qui nous reprochent notre vieillesse! - Non! non! m'écriai-je, de beaux souvenirs qui enchantent nos derniers jours. Pourquoi donc, quand le corps lutte sans cesse contre la douleur physique, le cœur serait-il sans force contre les épreuves morales de la vie? Il faut bien, ajoutai-je plus lentement, que l'affliction soit de quelque profit aux hommes, puisqu'un Dieu si bon a pu se résoudre à les affliger. »- A ces derniers mots, M. de Chateaubriand, dont la tête demeurait penchée vers ses genoux, se redressa vivement, et me regardant d'un œil animé : «Mais c'est du Massillon, et du meilleur, ce que vous < < dites là. Sans doute, répliquai-je, la réflexion, pour être tombée il y a plus de cent ans d'une bouche éloquente, en aurait-elle moins de prix aujourd'hui ? > >

—

P. 338. Les conquêtes de Louis XIV ont laissé à notre pays des

frontières qui nous gardent encore. L'écolier de Brienne, à qui la légitimité donna une épée, enferma un moment l'Europe dans son antichambre; mais elle en sortit. Le petit-fils de Henri IV mit cette même Europe aux pieds de la France, elle y est restée.

Après ce rapprochement remarquable, vient, on ne sait trop pourquoi, le maréchal de Tallart. L'auteur aura reconnu quelque similitude entre sa propre destinée et celle de son prédécesseur. L'émigré caché pendant huit ans à Londres, qui devait y reparaître ambassadeur, se reflétait dans la personne de Tallart, lequel avait été aussi ambassadeur en Angleterre, avant d'y être retenu pendant huit ans prisonnier à la suite de la bataille de Blenheim. Tallart n'était point, comme le dit M. de Chateaubriand pour relever une ressemblance de plus, membre de l'Académie française, il faisait partie de l'Académie des sciences. Voici le portrait qu'en fait Saint-Simon, je le reproduis en entier: « C'était un homme de taille médiocre avec des « yeux un peu jaloux, pleins de feu et d'esprit, mais sans <«< cesse battu du diable par son ambition, ses vues, ses < < menées et ses détours. > >

P. 340. L'habitant du Danube n'est plus le paysan du Danube.

M. de Chateaubriand, dans ces dernières pages, se reprend à son amour pour le fabuliste qu'il va appeler son Dieu. (T. XI, p. 85.) Il n'est personne qui, sous-certaines impressions, n'ait senti se rouvrir ces veines de réminiscence en faveur de quelqu'un de nos grands poëtes. Les vers de Racine nous reviennent au cœur en même temps que la tendresse; les sentences de Boileau se présentent dès que notre esprit s'exerce sur la littérature; mais la Fontaine est presque toujours là pour animer de sa naïveté

nos entretiens intimes. Malheur à qui ne le comprend pas! Je tremble qu'Apollon, dans sa colère, ne retire à Lamartine la lyre pour le punir des deux pages que, dans son huitième entretien, il a placées à la suite de cette ligne blasphématoire: « La Fontaine, selon nous, est un préjugé < < < de la nation. > >

P. 342. Eudore n'en savait pas tant quand je le faisais voyager aux embouchures de l'Ister, où l'Euxin, selon Racine, devait porter Mithridate en deux jours.

< < On rapporte qu'à ces vers de Mithridate :

< < Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
< < Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?

<«< un vieux militaire, qui avait fait la guerre dans ces «< contrées, dit assez haut: Oui assurément, j'en doute. < < Il n'avait pas tort. » (LAHARPE, Cours de Litt., II° part., 1. I, ch. 1.)

Que de calculs et de raisonnements renversés par la découverte de la vapeur ! Racine et Mithridate, justement contredits au siècle dix-septième et au début du nôtre, auraient toute raison aujourd'hui. « Deux jours pour aller « de Caffa aux bouches du Danube, c'est beaucoup trop! > > diraient unanimement tous ces soldats français dont la guerre de Crimée vient de faire des héros.

P. 344. On m'a servi du chevreuil; c'est grand' pitié de manger cette charmante bête.

Lamartine semble avoir paraphrasé cette page des Mémoires, lorsqu'il nous peint le chevreuil innocent qu'il vient de blesser d'une balle. « Le pauvre et charmant « animal n'était pas mort. Il me

regardait, la tête couchée

« sur l'herbe, avec des yeux où nageaient des larmes. Je <«< n'oublierai jamais ce regard, auquel l'étonnement, la < < douleur, la mort inattendue, semblaient donner des pro« fondeurs humaines de sentiment, aussi intelligibles que < < des paroles. Car l'œil a son langage, surtout quand il « s'éteint.» (III Entretien, p. 214.)

Admirons ici sans réserve cette poétique peinture qui émeut si puissamment le cœur. La Fontaine n'eût pas mieux dit.

P. 351. Le fusil avec lequel l'aga de l'isthme de Corinthe tira sur le paysan grec.

Ce fait a été nié par le docteur Avramiotti, l'un des plus hargneux critiques de l'Itinéraire; mais la contradiction de cet Italien établi en Grèce, épris pour les Turcs d'un zèle excessif, n'a pu détruire l'autorité de M. de Chateaubriand; et d'ailleurs le fait ne demeure pas isolé dans les fastes de la tyrannie épirote. M. Avramiotti, qui fut pour l'Itinéraire ce que l'Américain Bancroft avait été pour Atala et les voyages au nouveau monde, avait publié en italien, je crois l'avoir dit déjà, une critique très-amère sur le passage en Morée du poétique pèlerin. Ces attaques de l'homme qui avait été son hôte à Argos inquiétaient parfois l'esprit de M. de Chateaubriand. « Ce médecin <«< rancunier et pointilleux, » me disait-il, «ne m'a fait <«< grâce de rien. Il a poursuivi mes rêves un à un : quand <«< j'errais dans les ruines avec l'ombre d'Agamemnon, il < < voulait me faire mesurer des pierres. Il s'attachait à < < tous mes pas comme un compagnon incommode; et <«< dans mon souvenir je le compare aux sangsues dont il < < faisait provision, pour ses malades, dans le marais de < < < Lerne. > >

P. 365. Je veux instruire la dernière postérité de ce qui existait de mon temps dans la chambre de mon auberge à Waldmünchen. Cette page de mes mémoires fera plaisir à l'école littéraire moderne.

< < Un peu ma fille à cet égard, » pouvait ajouter l'auteur, car il s'agit de l'abus du descriptif : et, en faveur de sa progéniture, il aurait pu se défaire des termes hirsutes, pris du latin, et délité, connu en maçonnerie pour désigner tout autre chose qu'un homme sorti de son lit. Ici l'auteur semble se moquer agréablement de ses disciples en les imitant à son tour. « Et pourtant, »> écrit George Sand, «< malgré l'affectation générale du style qui

répond à celle du caractère, malgré une recherche <«< de fausse simplicité, malgré l'abus du néologisme, mal«< gré tout ce qui me déplaît dans cette œuvre, je retrouve « à chaque instant des beautés de forme grandes, sim

ples, fraîches, de certaines pages qui sont du plus grand < < maître de ce siècle, et qu'aucun de nous, freluquets for<«< més à son école, ne pourrions jamais écrire en faisant « de notre mieux. > >

P. 367. Les oies composent la réserve... le nectar d'Évanthée.

Les oies si nombreuses en Allemagne sont là pour faire le pendant des troupeaux du fidèle Eumée. Évanthee (le bien fleuri), que l'auteur emprunte au 197° vers du IX chant de l'Odyssée, y figure en qualité de père de Maron. C'est un surnom de Bacchus, ce que confirme Euripide dans le Cyclope (v. 141): Pardonnera-t-on ces citations redoublées et ce pédantisme de censeur à un homme qui vient de côtoyer la biographie du dieu du vin pendant la longueur de quarante-huit chants? Cet homme, c'est moi-même, et me voilà en train de divaguer presque

autant, mais pas aussi bien que l'auteur soumis à mon commentaire.

P. 369. Mon lit était énorme : le Béarnais y avait dormi avcc quelque Florette ; j'y gagnai le royalisme.

Le chevalier de Malte qui tirait l'épée en Bretagne, aux États de 1789, l'émigré blessé au siége de Thionville, était royaliste avant d'avoir couché à Fervaques dans le lit du Béarnais.

P. 371. Jadis j'étais fort lié avec mon corps; je lui conseillais de vivre sagement afin de se montrer tout gaillard et tout ravigoté dans une quarantaine d'années; il se moquait des serments de mon âme, et s'obstinait à se divertir.

Ceci rappelle tout à fait le système de « l'âme et de la bête, » si ingénieusement développé par le comte Xavier de Maistre dans un de ses plus charmants chapitres du « Voyage autour de ma chambre. » M. de Chateaubriand ne tenait pas pourtant en haute estime ces écrivains de fantaisie, Anglais ou non, qu'il nommait des «< entrepre«< neurs d'originalité. » Mais, si on le comprend bien ici, ce serait en dehors des pages de ces Mémoires toutes pleines d'ennuis et d'infortunes que le corps de l'auteur se moquait des serments (lisez sermons) de son âme, « et se < < donnait du bonheur par-dessus la tête » donc il n'aurait pas tout dit: mais ce n'est pas nous qui blâmerons de telles réticences.

P. 379. Henri VII a paraphé une à une les pages d'un livret de comptes que j'ai vu.

Henri VII était fort avare. C'est moi qui avais mis, à Londres, sous les yeux de l'auteur ce registre de comptes; il m'avait été obligeamment communiqué; et comme M. de Chateaubriand j'en fis quelques extraits. « Je ne m'ex

plique pas, » me disait-il, «< comment Skakspeare, qui <«< a mis en tragédie toute la monarchie anglaise depuis le <«< roi Jean, a sauté par-dessus Henri VII; peut-être ce mo<«< narque avait-il trop de sagesse pour bien figurer dans <«< un drame, car on l'avait surnommé le Salomon de l'An< < gleterre.

P. 386. La lune avait l'air de me dire : « Comment! te voilà ! «te souvient-il que je t'ai vu dans d'autres forêts? Te souviens«tu des tendresses que tu me disais quand tu étais jeune? > >

Le langage que tient ici la déesse de la nuit rappelle le temps où elle racontait ses secrets aux vieux chênes, image tant réprouvée par les censeurs d'Atala. Du reste, tout ce dialogue entre l'astre nocturne et l'auteur est plein de poésie et de charme. C'est le prélude gracieux et naturel d'une sorte de dithyrambe que nous allons trouver au début du volume suivant; l'auteur s'adresse à une Cynthie imaginaire; et Cynthie est aussi un des noms antiques de Diane née au pied du mont Cynthus. C'est toujours cette même lune d'un âge plus heureux que M. de Chateaubriand courtisait en Allemagne ou à Rome comme dans les solitudes de l'Amérique, et à qui il venait demander encore quelques réminiscences des jours meilleurs.

Ipsa dies alios alio dedit ordine Luna
Felices..

(VIRGILE, Géorg., 1. I, v. 276.)

P. 395. J'avais peine à étouffer avec mon mouchoir le bruit de mes larmes.

On se sent pleurer avec l'auteur en assistant à son entrevue avec

«< ce soixante-huitième roi de France, courbé <«< sous le poids de tant de règnes et de soixante-seize an« nées. » — La lecture de ce fragment des Mémoires qui

raconte la visite à Prague mouilla de larmes aussi les yeux d'un nombreux auditoire réuni chez madame Récamier. La comtesse de Nesselrode y assistait et partageait notre émo tion. « Eh quoi! madame, » lui dit M. Brifaut, « seriez« vous donc de notre paroisse? - Oh! oui,» réponditelle; et, à ce récit des nobles infortunes de l'exil, deux grosses larmes descendirent sur un visage que la diplomatie rendait presque toujours impassible, comme il convient sans doute à l'épouse d'un premier ministre.

P. 402. A Londres, j'avais donné une petite fète à madame de Guiche.

La petite fête n'était pas plus spécialement dédiée à madame la duchesse de Guiche, qu'à madame la vicomtesse de Noailles, à trois ou quatre autres Françaises, et à trente Anglaises environ qui brillaient aussi à côté de nos aimables compatriotes. Je le sais bien, moi qui les avais choisies.

P. 420. Le roi me secoua l'épaule avec la main.`

Geste habituel à Charles X, dont il m'honora, en 1823, quand je vins rendre compte à Monsieur de ce que j'avais vu en Angleterre, et, en 1829, quand je portai au roi, à Saint-Cloud, mes inquiétudes et ma défiance. Cette familiarité et cette bonhomie faisaient de tous ceux que Charles X admettait auprès de lui des cœurs sinon convertis à son système, au moins fort dévoués à sa per

sonne.

P. 420. Je suis si bête, qu'en entrant au ministère des affaires étrangères je ne voulus pas prendre les vingt-cinq mille francs de frais d'établissement, et qu'en sortant je dédaignai d'escamoter les fonds secrets.

Rien de plus vrai; et pourtant, comme on le voit, l'au

teur connaissait les précédents, «< datant, » disait-il, « du prince-évêque-ministre, dont il n'était qu'un si impar< < fait successeur. > >

P. 421. Pour un philosophe c'eût été un spectacle curieux que celui du sujet et du roi, s'interrogeant sur leur fortune, et se faisant confidence mutuelle de leur misère au fond d'un château emprunté aux souverains de Bohème.

Mes notes sur ces trois derniers chapitres sont, à peu de chose près, les observations de l'auditoire à la suite de cette lecture dont je viens de parler; j'y étais, chez mądame Récamier, assis à côté de l'auteur. C'était M. SainteBeuve qui lisait; et il en a mieux que moi rendu compte.

P. 431. J'aurais rides craintes que je donnais à M. de Damas, si, depuis M. de Polignac, je pouvais rire d'un pauvre homme.

Il fallait au moins deux coups de massue séparés si l'on voulait absolument éreinter ces deux hommes: car M. de Damas, et je ne puis l'ignorer, était tout aussi opposé au système Polignac, si système il y a eu, que M. de Chateau briand lui-même.

P. 434. Vérémond II en Espagne, Mademoiselle lui coupant la parole, dit: Ethelrède en Angleterre.

Les royaux enfants, à en juger par cet échantillon de leur savoir, étudiaient l'histoire de leur pays, comme de leur antique maison, dans l'Abrégé du président Hénault, et ils ne pouvaient mieux faire.

P. 435. Blondel a chanté en vain au pied de la tour des ducs d'Autriche.

< < Et moi aussi, me disait à cette même époque, » le duc de Laval-Montmorency en secouant ses blonds cheveux,

«< et moi aussi, je demeurerai fidèle à mes vieux maîtres. « J'irais, s'il le fallait, jusqu'au pied des tours de leur pri<«< son leur dire que mon cœur bat pour eux; et je serais < < encore leur Blondel. > >

P. 436. Il a traîné dans les forêts de la Floride et sur la montagne de la Judée autant de désespérances, de tristesses et de passions, que vous avez d'espoir, de joie et d'innocence : il fut une journée où, comme Julien, il jeta son sang vers le ciel : sang dont le dieu de miséricorde lui a conservé quelques gouttes pour racheter celles qu'il avait livrées au dieu de malédiction.

La première atteinte du malheur avait rendu M. de Chateaubriand athée; la seconde le fit pour toujours chrétien. L'auteur avait un faible secret pour l'empereur Julien. «< S'il était resté, » disait il, « dans sa «< chère Lutèce, » <«<loin de la cour et des railleries des eunuques que sa < < gaucherie et son embarras excitaient, il serait demeuré <«< chrétien. Constantinople et la pourpre le firent apostat.» Et, comme un jour, à Londres, je racontais ma visite à la villa de Julien, et la lettre impériale qui la décrit (voir Nonnos, Introduction, p. LVI), il me dit : « Je me suis < < beaucoup occupé de Julien l'Apostat, à qui ce surnom « fait autant de tort que si la chose était rare. Mais, dans < < < mes recherches préliminaires du Génie du Christianisme, < < cette lettre m'avait échappé. J'en prends note. Ah! je <«< comprends mieux qu'un autre tout le charme de ces <«< souvenirs de l'antiquité, citée sur place. Je n'oublierai <«< jamais que j'ai lu à haute voix, comme si le peuple hé< < breu m'entendait, les lamentations de Jérémie sur la <«< colline en face de Jérusalem, et à Colone les chœurs de « Sophocle que M. Fauvel m'avait prêtés. Que n'ai-je pu <«< comme vous faire répéter Homère aux échos du Si< < moïs! > > >

P. 438. L'un écrivaille sur l'histoire d'Angleterre..., l'autre lamente

la vie et la mort du duc de Reichstadt...

L'auteur désigne ainsi, par leurs œuvres littéraires, M. d'Haussez et M. de Montbel, blessés de deux épigrammes dans une seule phrase. « Cet orgueil, » disait récemment un remarquable publiciste, « faiblesse habituelle des < < grandes âmes, a rendu Chateaubriand injuste envers ses <«< amis politiques, et ingrat envers ces mêmes Bourbons <«< auxquels il ne pardonnait pas de voir par d'autres yeux <«< que les siens. Nous ne l'accusons point au hasard, nous <«<l'accusons sur la foi de ses propres Mémoires, œuvre «< de génie, mais de rancune et de colère. »

P. 439. Le duc de Rivière recommanda en mourant M. de Damas pour gouverneur du duc de Bordeaux. Le prince de Polignac était membre de cette coterie.

Le duc de Rivière recommanda le prince de Polignac pour lui succéder. Et si en effet M. de Polignac eût été nommé, et non M. de Damas, gouverneur du duc de Bordeaux, qui sait si nous aurions eu la Révolution de juillet et ses suites?

P. 453. Je ne sais pourquoi je m'étais figuré que Prague était niché dans un trou de montagnes qui portaient leur ombre noire sur un tapon de maisons chaudronnées.

<«< Même dans l'abus du genre descriptif, » me disait l'auteur, «< il faut tâcher que le style reste toujours noble. > >

P. 456. Tycho Brahé mourut à Prague. Voudriez-vous pour toute sa science avoir comme lui un faux nez de cire ou d'argent?

La plaisanterie qui nous fait arriver au nez de TychoBrahé est assez froide, et ces images sont trop pressées les unes contre les autres pour s'enchaîner heureusement :

«Primum adhibenda est in jocando moderatio, » dit Cicéron (De orat. II, 59).

P. 459. Ma pauvre Atala a été accoutrée d'une robe en point de Hongrie.

L'auteur pouvait ajouter à la toilette d'Atala un libade hellénique, car je lui avais montré la traduction de son œuvre en grec moderne imprimée, en 1805, à Venise; et, quand j'en interprétais mot à mot certains passages, il ne pouvait s'empêcher de rire en voyant les Muscogulges et leur calumet travestis dans la langue d'Homère.

P. 467. Une jolie servante saxonne courait au piano toutes les fois qu'elle attrapait un moment entre deux coups de sonnette.

La jolie servante saxonne est venue rejoindre dans les rêves de l'auteur sa sœur jumelle la belle servante de Lucerne. Et Dieu sait pourtant de quelles épithètes on flétrit les filles d'auberge en Suisse et en Allemagne! Quand M. de Chateaubriand les peint modestes et rougissantes, ne serait-ce point par exception à la couleur locale?

P. 470. Je n'ai point trouvé Charles X dans ces hautes er

reurs.

Dans le remarquable portrait de Charles X, il faut effacer cette phrase: «Il reste immuable, accoté des événements qui calent et assujettissent son esprit, » et admirer tout le reste.

P. 475. La royauté légitime constitutionnelle m'a toujours paru le chemin le plus doux et le plus sûr vers l'entière liberté.

Et voilà notre symbole, à nous, élèves de la Restauration et de la Monarchie selon la Charte! Or, en 1858, un jour que dans les loisirs de ma retraite où il avait bien voulu

me suivre, je lisais, avec le comte Xavier de Maistre, le début de ce code du gouvernement représentatif, à ces paroles « Je sais bien comment on établit le despotisme; « je ne sais pas comment on fait un despote dans la famille < < des Bourbons; » mon ami m'interrompit vivement. - < < Tant pis, » me dit-il; « le Bourbon despote c'est < < Louis XIV. Comptez-vous avoir mieux? Voici la première « fois de ma longue vie que je mets les pieds en France, « et je n'y trouve pas les Français plus capables de se diri<«< ger eux-mêmes que les Russes, avec lesquels je vis de<«< puis quarante ans. Comme eux, vos laboureurs, qui sont « la majorité de la nation, payent, obéissent, ne font ni ne < < demandent des révolutions, et valent moralement beau<«< coup mieux que ceux qui les mènent. Le gouvernement <«< d'un seul leur va bien mieux que toutes vos subtilités «< représentatives et votre prétendue indépendance. Je < < vous avoue que, d'après tout le tapage que vous faites < < en Europe de votre civilisation, je la croyais plus avan«< cée. Mes compatriotes savoyards ont plus de bon sens, <«<et ne suivront jamais vos exemples. »

On le voit, le charmant écrivain qui avait si hardiment pénétré dans les replis du cœur et dans les travers de la société pour les retracer sous sa plume spirituelle n'avait pas, comme son illustre frère ou comme M. de Chateaubriand, reçu le don de prophétie politique.

P. 476. Charles X est tel que je l'ai peint.

Cui, sans doute; mais si cette dernière page du portrait ne ressemblait point parfaitement à la première, il en faudrait conclure que l'une a été tracée pendant la vie du monarque, et l'autre après sa mort.

P. 478. Après Henri V mort sans enfants, je ne reconnaitrais jamais de monarque en France.

Toute l'utopie développée dans les deux pages précédentes semble n'être là que pour amener cette vigoureuse protestation, que j'entends murmurer de temps. en temps encore, comme un écho dont il faut étouffer le son.

P. 478. Les Bourbons de moins dans nos revers, nous étions partagés.

Conséquence de 1814 et de 1815, rigoureusement historique. J'ai vu, comme l'auteur et dans les mêmes mains, la même carte fatale où le partage était tracé. Autre trophée peu connu de la maison de Richelieu.

P. 485. Cobbett et sa lettre.

Cobbett était très-fier de cette lettre, qui a été insérée beaucoup plus tard, dans le Congrès de Vérone. Il vint me l'apporter à Londres, et il me pria de lui en communiquer la traduction dès qu'elle serait terminée, afin de voir juger par lui-même de sa fidélité.

pou

P. 485. Trois choses demeurèrent acquises à la légitimité restaurée: elle est entrée dans Cadix ; elle a donné l'indépendance à la Grèce; elle a affranchi la chrétienté en s'emparant d'Alger entreprises dans lesquelles avaient échoué Bonaparte, la Russie, Charles-Quint et l'Europe.

Toutes ces choses impossibles, en effet, aux gouvernements qui l'ont précédée, n'ont pu sauver la légitimité qui les accomplissait, et n'ont servi qu'à fortifier ses ennemis.

P. 490. Que la royauté légitime meure à jamais ou qu'elle ressuscite, elle aura mes derniers serments.

M. de Chateaubriand avait souvent sur les lèvres les beaux vers que Didon adresse à l'ombre de Sichée :

Ille meos primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit; ille habeat secum, servetque sepulcro.
(VIRGILE, En. IV, v. 28.)

Et en 1831, comme il venait de prononcer encore ce soupir suprême de fidélité, son œil brilla du feu de la colère : « Quoi donc? » ajouta-t-il, « chasser trois géné«rations de rois inviolables et en même temps condamner « à la réclusion et à la mort leurs ministres, seuls respon<«<sables en face de la Charte! mutiler les premiers corps <«< de l'État, puis en exiler, par la torture du serment, les <«< membres les plus honorés! enfin disposer de la couronne < < de France au nom d'une fraction de la seconde cham<«<bre sans mission pour cette énormité! Ne sont-ce pas là < < des crimes flagrants commis envers la loi fondamentale <«< par ceux qui en avaient juré le maintien. Et quelle < < force n'eut-on pas donné à la Constitution si les hommes <«< qui s'intitulaient alors les vrais constitutionnels, au lieu < < de la fausser, l'eussent virtuellement exécutée ? »

A ces paroles je n'ajouterai qu'une réflexion toute personnelle qui vient me surprendre au moment où je relis cette page de mes souvenirs. Ces expressions, « énormités inconstitutionnelles,» justifiées, comme on le voit, par M. de Chateaubriand, j'aurais eu, à ce qu'il paraît, le tort de les répéter dans la Politique de la Restauration, sans en indiquer la source; et quelques personnes en ont conclu que j'étais demeuré un ultra incorrigible, indigne du suffrage des véritables constitutionnels.

Hélas! je ne puis le nier, et la chose éclate à chacune des lignes où ma courte existence politique côtoie les destinées de M. de Chateaubriand: oui, en 1829, ma conviction des dangers que courait mon pays, et mon zèle pour sa prospérité, m'ont éloigné d'un ministère impopulaire qui plaçait bien haut ma jeunesse et ma fortune diplomatique. Oui, en 1830, des scrupules d'honneur et mon amour pour la race antique de nos rois m'ont irrévocable

ment lié à leur infortune.

Il résulte de ces aveux renouvelés que j'aurai passé en ce monde avec plus de patriotisme au cœur qu'il ne m'a été donné d'en manifester par ma vie publique, et avec plus de goût pour les lettres que de renommée. Car, ici même, en gravant mon nom au bas de la pyramide, je ne crois point participer à son éternité; mais du moins, comme mon maître, je n'aurai servi qu'une seule cause, j'aurai imité autant qu'il était en moi sa constance, et, par mon dernier ouvrage, j'aurai payé mon humble tribut à la plus grande gloire littéraire de notre siècle.

ÉTUDE

SUR LE TOME ONZIÈME DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

1833

1841

J'ai besoin de l'avouer en finissant, lorsque je considère ma tâche déjà si longue et si disparate, ou quand je repasse ce que je viens d'écrire avant d'écrire encore, je ne me sens pas exempt de toute inquiétude. J'appréhende que, sans me faire participer, et c'est tout simple, aux mérites du grand écrivain, on ne charge ma vie, et ce serait injuste, des mêmes blâmes qu'on adresse à sa mémoire : je prévois aussi que, confondant mes traits fort émoussés avec les traits qu'il a si vivement aiguisés lui-même, oi peut arriver encore à les envelopper dans une commune réprobation. Pareille chose déjà m'est advenue pour ma publication récente de sa correspondance intime. Ne pouvant frapper le maître disparu, on a châtié le disciple resté après lui; disciple très-innocent néanmoins, car, si je n'ai jamais dévié de la ligne politique, que, d'accord avec mon cœur, les exemples et les enseignements de M. de Chateaubriand m'ont tracée, je n'ai point partagé dans

toute leur virulence sa haine et son dédain pour nos ennemis et pour nos successeurs. Soit que j'aie aimé davantage, ou moins bien connu les hommes de mon siècle; soit que Dieu ait donné à un très-petit nombre d'âmes la puissance de ressentir une si ardente colère,

et, en même temps, un si beau talent pour l'exprimer; soit enfin que j'aie contracté dans les dix dernières années de nos révolutions cette sympathie, que se devraient entre elles les victimes de naufrages divers. Ce sentiment, il est vrai, que pour mon compte j'éprouvais dans toute sa sincérité, je suis loin de l'avoir trouvé chez les autres. Mais, comme pour ne pas demeurer inhabiles à concilier, l'indulgence ou les concessions doivent finir par se montrer réciproques, je ne saurais encore m'en repentir tout à fait. Après cette confidence, qu'on voudra bien me pardonner, je reprends le récit de M. de Chateaubriand.

P. 9. Les lettres étaient tracées au citron... Madame se leva, et nous allâmes au réchaud.

Ceci me rappelle une autre scène dans la chambre à coucher de Madame entre elle, sa montre et moi. A Bordeaux, au mois de mars 1815, comme je remplaçais temporairement, et par son choix, auprès de madame la duchesse d'Angoulême, le secrétaire de ses commandements qu'elle avait envoyé à Paris, la fille de Louis XVI détacha de sa ceinture sa montre qu'elle me donna pour me servir de son cachet pendu au bout de la chaîne, et pour fermer une lettre qu'elle écrivait à Louis XVIII avec cette suscription: < < Au Roi, mon oncle et seigneur; » puis elle sortit. Je cachetai la lettre, sans la lire bien entendu; mais le diable n'y perdit rien; et, comme la montre était jolie, je me mis à la considérer en tous sens : ensuite je poussai le bouton

pour voir si elle répétait; il était une heure; je ne comptais que sur un son bref et isolé; mais voilà qu'aussitôt la maudite montre commence un carrillon que je ne savais pas interrompre et que j'essayais d'étouffer en la cachant dans mes mains. J'étais dans des transes mortelles; Madame pouvait rentrer à chaque instant pendant ce concert inattendu. Enfin la montre se tut d'elle-même et ne révéla rien de mon indiscrétion. Je venais d'avoir dix-neuf ans.

P. 13. Mademoiselle Esterhazy a l'air spirituel et méchant.

Cette pauvre jeune fille était spirituelle en effet, mais point méchante; elle mourut bientôt après, et laissa de vifs regrets à Vienne ainsi qu'à Rome où elle avait passé les courtes années de sa jeunesse; et c'est bien là qu'au lieu d'une épigramme l'auteur aurait dû répéter ce soupir des stances qu'il avait écrites dans sa prison :

Vous avez achevé vos fraîches matinées

Jeune fille et jeune fleur.

P. 14. Il fut question de la duchesse de Guiche. « Ses tresses < < ne lui vont pas bien, dit la Dauphine à mon grand étonne

ment.

Les tresses en effet ne laissaient pas admirer dans toute leur beauté et leur abondance les cheveux de la duchesse de Guiche. En 1814, je les avais vus errer plus libres sur ses épaules adolescentes un jour où mademoiselle Ida d'Orsay assistait à une revue de la garde royale. Cette revue montrait à la fois son père, le superbe

général, et, tout auprès, un charmant colonel, le duc de Guiche, qu'elle devait plus tard choisir pour époux : Achille et Nirée, les deux plus beaux guerriers de l'armée qui assiégea Troie.

P. 16. Je m'étais rarement levé si matin pour les personnes royales, hors peut-être le 13 février 1820, lorsque j'allai chercher le duc de Berry à l'Opéra.

C'est sans doute le 14 février que l'auteur a voulu dire, car, le matin du 15 février, qui se serait douté de l'attentat?

P. 21. L'eau du Sprudel cuit les œufs et sert à laver la vaisselle. Ce beau phénomène est entré au service des ménagères de Carlsbad.

Ce phénomène se reproduit à toutes les sources chaudes des Pyrénées, et même aux sources chaudes à demi de Bagnères de Bigorre. Mais quoi! les eaux de l'Asie Mineure en jouissent aussi; et la vieille Arménienne qui apprêtait en Bithynie mon pilaw de tous les jours avait recours aux naïades brûlantes de l'Olympe pour dégager de ses souillures ma table fort peu olympienne.

P. 22. La plus jeune fille du roi Christophe, très-instruite et fort jolie, est morte à Pise. Sa beauté d'ébène, etc.

J'avais vu en Toscane la beauté d'ébène, très-peu jolie, à mon gré. Cette fleur obscure d'une île américaine mourut sans avoir brillé, et se cacha bientôt sous la terre rapportée de Jérusalem par les Pisans pour sanctifier leur suprême demeure. C'est encore un hommage mélancolique aux américaines compagnes d'Atala :

Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane'
Jeune fille et jeune fleur.

P. 25. Je retrouvais la laiche digitée, la belladone vulgaire, la salicaire commune.

L'auteur n'avait rien oublié de ses études botaniques

commencées en vue de son voyage au pôle; et depuis il y avait ajouté quelques réminiscences des poëtes de l'antiquité amis des fleurs, de Virgile surtout, médecin observateur de la nature et familier avec les simples. C'est ainsi que dans nos promenades au bord de la Tamise, au-dessus de Richmond, M. de Chateaubriand m'avait montré la plupart des plantes qu'il signale ici en les saluant d'un souvenir poétique. La laiche digitée qui cacha le fourbe Sinon; obscurus in ulva delitui (Énéide, liv. II, v. 135). -La salicaire commune qui porte aussi le nom de Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, etc., etc.

Quant au magnolia, « dont la pluie tombait sur nos têtes », il ne se rencontrait chez aucun des poëtes de l'ancien monde. Sa faveur datait du chantre des Natchez qui avait fait de la large rose blanche l'ornement funèbre du front d'Atala mourante. « On voyait, » dit-il, « dans ses che« veux une fleur de magnolia fanée; celle-là même que <«< j'avais déposée sur le lit de la vierge. »

Et quand le critique se sent prêt à pleurer à ce touchant souvenir, il lui faut, dans cette page consacrée à tant de douces mémoires, se plaindre de ces mots « ma volage fille «< peinte dort à l'éternité. » Certes, Atala ne méritait ni cette désignation affectée ni le titre de volage. - Mais revenons aux fleurs qui furent l'une des premières passions de M. de Chateaubriand. Comme nous. traversions ensemble à Rome les hautes prairies de la villa Pamphili, peuplées d'anémones sauvages aux teintes variées : « Ah! < < < l'anémone! » me dit-il,

< < Fleur des regrets, symbole du plaisir, < < Elle vit peu de temps, et le même zéphyr « La fait éclore et la moissonne. > >

Et comme j'essayais de trouver le nom du poëte élégiaque

—

à qui nous devions ces jolis vers sur la fille aînée des brises printanières. <«< Ne cherchez pas,» ajouta-t-il avec un sourire, « c'est inédit, et cela se trouve dans un «< chœur de Moïse. »

P. 27. Mes anthologies premières.

Le mot anthologie ne signifie plus bouquet même en grec, depuis qu'il est devenu le titre de ce recueil de poésies antiques où l'auteur aimait tant à chercher des inspirations. « L'Anthologie, » me disait M. de Chateaubriand, <«< devrait avoir d'autant plus de faveur en France que <«< nous excellons nous-mêmes dans les petits vers de société, < < et dans les poésies légères, témoin Chaulieu, Gresset et «Voltaire en première ligne. Or l'anthologie grecque < < n'est pas autre chose que cela. Les poëtes qu'elle nous ré«< vèle, consuls, empereurs, historiens, semblent y chanter <«< pour leur amusement, non pour leur renommée; et ils < < nous charment ainsi davantage par leurs inspirations, < < trop courtes d'ailleurs pour nous fatiguer jamais. »

Je fortifie ce jugement de M. de Chateaubriand sur l'Anthologie par ce conseil de Pline le Jeune à son ami Fuscus (liv. VII, ép. 9).

«< On peut, pour exercer son style, et comme par dis«traction, faire des vers; je ne parle pas d'un ouvrage <«< long et suivi (il y faudrait trop de loisirs), mais de ces « poésies courtes et spirituelles propres à interrompre de < < graves affaires et à suspendre les préoccupations. On < < les appelle badinages (lusus). Or ces badinages donnent «< parfois autant de gloire que des œuvres sérieuses. Ils < < traitent d'amour, de haine, de satire, de tendresse, de «< politesse élégante, enfin de tout ce qui est notre vie ; «< de grands hommes y ont pris plaisir. > >

P. 29. Qui proposeriez-vous au choix du roi? — M. de Villèle.

L'auteur m'a raconté deux fois cette partie de son entretien avec madame la Dauphine, sans y omettre ces paroles chrétiennes et généreuses où reluit néanmoins un éclair de fierté. «Nos divisions royalistes ont déjà trop « fait de mal. Je les abjure de grand cœur, et suis prêt à < < demander pardon à ceux qui m'ont offensé. »

P. 34. La petitesse de la vie de prince réduite à elle-même est difficile à avaler. Pour en boire la dernière goutte, il faut avoir brûlé son palais et s'ètre enivré d'une foi ardente. Hélas! nouveau Symmaque, je pleure l'abandon des autels, je lève les mains vers le Capitole; j'invoque la majesté de Rome! Mais si le dieu était devenu de bois et que Rome ne se ranimât plus dans sa poussière?

Je ne puis approuver ni même toujours comprendre ces images triviales et ces allusions historiques fruit d'une retouche suprême des Mémoires! La révision tardive se montra rarement heureuse :

Et nocuit scriptis ultima lima meis.

P. 41. N'ayez pas peur, Cinthie, etc.

L'auteur courant la poste en Allemagne rêve qu'il est à Rome à la tombée du jour, sur le côteau qui domine le vallon de la nymphe Égérie, et il chante. Il emprunte Cinthie à Properce, Délie à Tibulle, Lalagé à Horace, Lesbie à Catulle pour embellir ses songes amoureux. Puis, après la jeune « Charite, le sourire envoyé d'Orient et la violette oubliée, » le dithyrambe se perd dans l'ombre et finit. Il me semble qu'une moitié au moins de cette singulière élégie fut écrite à Rome en 1828, comme le Dialogue avec

l'hirondelle, qu'on va voir plus loin, date de Londres et de 1823. En tout cas, je ne saurais faire grâce à la « soli« tude lactée, à la lune qui neige sa lumière, à la barque «vélivole, à la susurration,» sœur du « susurrement > > que nous avons rencontré dans un précédent volume; enfin à ces bécasses que, chasseur attardé, j'ai vues parfois au crépuscule dans les bois ou sur le bord des prairies humides, mais jamais dans les « prêles des sources diamantées, » car je ne sais pas ce que c'est.

P. 43. Une grande fille rousse, nu pieds, tête nue, vient m'ouvrir la barrière, comme l'Autriche en personne.

Bizarre personnification de l'Autriche ! L'auteur, qui admirait l'éclat du sang britannique, n'avait aucun goût pour la race allemande, même après son séjour à Berlin. « J'ai < < fait, »> me disait-il, « de Velléda une fille de la Bretagne, <«< malgré Tacite qui la dit reine et prophétesse dans les iles < < < situées aux bouches du Rhin : les Gauloises étaient les « plus belles des femmes conquises par Rome en Occi< < < dent. > >

P. 50. La nature, en nous donnant des paupières et une main, a mis à notre disposition la nuit et la mort.

II

y

a là quelques grains d'immoralité qui ne peuvent passer inaperçus:

Cette jeune femme coiffée en cheveux « à la courte <«< fortune

d'amour, plaisir errant. » Ici une invitation indirecte au suicide; enfin plus bas la « petite hotteuse » à qui, « en style d'Aristophane, on voudrait dire des <«<roses. » Grâce à une prodigieuse mémoire, dont il aimait à se plaindre plus qu'à se vanter, M. de Chateaubriand avait conservé de ses classes comme de ses

((

études préparatoires du Génie du Christianisme et des Martyrs, certains mots ou certains vers des meilleurs auteurs grecs qu'il citait quand il ne les consultait plus. « Aristophane, » me disait-il, « est le plus fin, le plus léger, et en même temps le plus intrépide et le plus élé«gant des écrivains de l'antiquité. Il est surtout passé <«< maitre en atticisme, bien plus encore que Xénophon. » Quant à moi, pour revenir à la petite « hotteuse,» il me semble que dans ce chapitre, la mélancolie habituelle de l'écrivain s'est égayée avec beaucoup trop de sylphides.

P. 52. *Vivandière du régiment,*
Javotte l'on me nomme.

M. de Chateaubriand, passablement hardi dans toutes ces pages en ressouvenirs amoureux, recule cependant devant la «< chambrière agaçante et maligne qui vous bigle « ferme, » et devant une chanson renouvelée sans doute pour lui du siége de Thionville, car il n'a pas osé en transcrire le vers final.

P. 54. Une bossue assise derrière ma voiture, c'était l'Andrienne de Térence Inopia,

La « bossue affistolée» rappelle à l'auteur, en outre de sa pauvreté personnifiée par Inopia, je ne sais quel défaut de taille qu'un critique trop malin lui a attribué, et il dit : « Ayant lu dans une de mes biographies que je suis < < < bossu, toutes les bossues sont mes sœurs. Qui peut s'as< < surer de n'être pas bossu? » Or, un

jour (était-ce en souvenir de ce reproche dont il ne parlait jamais?), M. de Chateaubriand me dit : « Lord Byron était boiteux et en <«< rougissait : Shakspeare boitait et s'en vantait à ses maî< < < tresses. Qui donc ne cloche pas de quelque côté? Bien

« des hommes de notre âge me rappellent une expression <«< énergique de Silius Italicus: Lætus opum, sed clauda « fides, joyeux de ses richesses, il n'avait qu'une boiteuse «< fidélité. »

Quant à moi, je n'ai jamais voulu voir M. de Chateaubriand que légèrement voûté, la tête haute cependant, et tel qu'il est enfin dans le portrait de Girodet.

P. 56. Il n'est pas de descendant de Charlemagne qui ne se laissât fouetter trois fois de suite pour avoir la couronne d'Yvetot.

Ceci est du mépris hyperbolique. L'auteur sait bien que rien n'est moins vrai. Mais il a vu des rois courtisans de Bonaparte, et dès lors le fouet s'est levé.

P. 58. Ma bonne sainte mère, priez pour moi Jésus-Christ. Votre fils a besoin d'être racheté plus qu'un autre homme.

A la bonne heure! voilà qui est humble, chrétien, naturel, à propos, et il en était temps.Je me désolais de n'avoir à signaler, depuis le commencement de ce onzième volume, que les traits d'une humeur fantasque et d'une plume gligée. Je ne me sens pas pourtant trop sévère; car, si l'écrivain de 1814 eût pu revoir sa révision de 1846, il en eût fait lui-même une plus rigoureuse justice.

P. 59. Elle vient, elle vient, l'hirondelle.

Cette traduction du Chelidonisme conservé par Athénée est suivie d'une idylle à laquelle il ne manque que des vers, et les vers

n'eussent peut-être pas si bien dit.

En 1822, par un des jours les moins nébuleux de l'été de Londres, M. de Chateaubriand me proposa de l'accompagner dans sa promenade favorite aux ombrages les moins fréquentés de Kensington-Garden : il s'arrêta long

temps aux bords de Serpentine-River, occupé à regarder les jeux des hirondelles sur la surface unie du petit lac; puis, se trouvant dans une veine d'expansion toujours fort rare chez lui : « Connaissez-vous, » me dit-il, « la physio«logie de l'hirondelle, s'il faut parler comme notre siè« cle, tracée par la main de Buffon? »

Or il advint que, dès mon enfance, passée à la campagne au milieu des hirondelles, j'avais enregistré dans ma mémoire d'écolier ce brillant paragraphe que je répète ici, j'en récitai les principaux traits.

«

< < L'hirondelle sent que l'air est son domaine; elle en «< parcourt toutes les dimensions, et dans tous les sens, «< comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir < < de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. < < Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeants, et <«< suit avec une agilité souple leur trace oblique et tor«< tueuse, ou bien quitte l'un pour courir à l'autre, et «happe en passant un troisième. Tantôt elle rase légère«ment la surface de la terre et des eaux, pour saisir ceux <«< que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie « par la flexibilité preste de ses mouvements: toujours <«< maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en «< change à tout instant la direction; elle semble décrire <«< au milieu des airs un dédale mobile et fugitif, dont les « routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rappro«chent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se < < perdent et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller «< encore de

mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, < < peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau « de la parole. »

M. de Chateaubriand écouta ma récitation comme l'écho d'un souvenir de son jeune âge; puis, après un moment de silence<«< Tout cela, c'est du style affecté, croyez<«< moi; le travail de l'esprit s'y montre au moins autant « que l'observation de la nature. Que sont ces « agilités < < souples, suivant la trace oblique et tortueuse des insectes « voltigeants, cette flexibilité preste?... » Ce redouble« ment d'épithètes et de verbes pittoresques qui se re< < brouillent, pour dire comme Buffon? J'aime mieux (et) < < en cela comme en bien d'autres choses, je prends pour <«< mon patron Alceste le misanthrope), oui, j'aime mieux < < la chanson grecque toute naïve : « Voici venir l'hi<«< rondelle qui ramène les beaux jours; blanche sous le < < ventre, noire sur le dos. Ouvrez, ne dédaignez pas l'hi< < < rondelle. > >

—

< < Au reste,» continua-t-il, « ce matin, vers l'aube, « rêvant éveillé dans mon lit, selon ma coutume, je me <«< suis imaginé entendre une hirondelle gazouiller sur le « volet de ma fenêtre; c'était peut-être un de ces moi«neaux noircis de fumée qui nichent dans les cheminées. « de Londres, et qui, au centre de la civilisation anglaise, < < perdent leur couleur, comme tant d'autres animaux y < < laissent leur naturel, et presque leur instinct. Quoi qu'il « en soit de mes illusions, je me suis mis de rêve en rêve, < < à converser avec l'hirondelle travestie en moineau, et je « lui ai adressé des paroles que je suis allé écrire dès <«< que le jour plus grand m'a éclairé. Les voici. Relisons«<les à l'ombre au milieu des bois; c'est le lieu véritable a de la scène. > > >

Et l'ambassadeur me tendit un papier sillonné tout de travers par les grosses lignes de son écriture si familière à mes yeux, si lisible même dans son incorrection, préfé

rée par Louis XVIII à toute autre, et que je déchiffrais journellement sur les brouillons raturés de ses dépêches. Voici ce que je lus :

« Hélas! ma chère hirondelle, je suis un pauvre <«< oiseau mué, et mes plumes ne reviendront plus. Je ne <«< puis donc m'envoler avec toi : trop lourd de chagrins et <«< d'années, me porter te serait impossible. Et puis, où <«< irions-nous? Le printemps et les beaux climats ne sont <«< plus de ma saison. A toi l'air et les amours; à moi la < < terre et l'isolement. Tu pars: que la rosée rafraîchisse < < tes ailes! qu'une vergue hospitalière se présente à ton « vol fatigué, lorsque tu traverseras la mer d'Ionie! Qu'un < < octobre serein te sauve du naufrage! Salue pour moi <«<les oliviers d'Athènes et les palmiers de Rosette. Si je < < ne suis plus quand les fleurs te ramèneront, je t'invite «< à mon banquet funèbre. Viens au soleil couchant happer < < des moucherons sur l'herbe de ma tombe. Comme toi <«< j'ai aimé la liberté et j'ai vécu de > > peu.

Je battis des mains à cette inspiration antique, aussi élégante et primitive qu'une idylle de Théocrite, aussi gracieuse et plus mélancolique qu'une ode d'Anacréon, harmonieuse autant que les vers de Racine et de la Fontaine; et, comme à la fin de mon enthousiasme je m'étais mis à sourire, - « Qu'est-ce donc?» me dit le poëte alarmé; < < quelque négligence?» «Oh! non,» répliquai-je, « mais c'est ce « je vis de peu » qui m'embarrasse, et < < sur lequel pourtant la phrase tombe avec tant de naïa veté et d'effet. » — « Eh bien? » reprit M. de Chateau- · briand avec vivacité. — « Avez-vous donc oublié si vite < < que le duc d'York, héritier présomptif de la couronne, « dîne chez vous ce soir, et que nous avons hier dressé « ensemble, sous la dictée de notre célèbre Montmirel,

< < l'édifice du plus splendide festin qui ait jamais embaumé «<les cuisines et honoré les annales de la diplomatie? » — <«< Ah! c'est vrai, » me répondit-il; « je n'y songeais pas < < ce matin. > >

Cette charmante invocation à l'hirondelle ne devait pas s'envoler avec le songe qui l'avait fait naître, et je l'ai retrouvée dans les Mémoires d'Outre-Tombe, autrement encadrée sans doute, mais toujours amenée par les réminiscences de la chanson grecque, qui réveillait chez M. de Chateaubriand de si doux souvenirs.

P. 63. La mère se présenta avec sa fille, divinité de seize

ans.

La Lyonnaise, divinité de seize ans ! autre sylphide; et de cinq. J'ai grande envie de m'écrier comme l'auteur le souhaite: «Ah! il n'est pas si vieux ! » Et quand il en vient à dire « Je crains d'avoir les inconvénients des cheveux < < noirs et des cheveux blancs, et de n'être ni assez jeune <«< ni assez sage; » n'y a-t-il donc, comme il l'assure, pour blanchir les cheveux que le temps et la sagesse? Ah! jeunesse, jeunesse ! le plus stoïque des philosophes se prend à te regretter; car « tu es charmante, heureuse; tu nous <«< choques de ton aile légère, et t'envoles aux plaisirs. » (P. 45.)

P. 68. Leurs inscriptions sont écrites dans des langues que tous les hommes civilisés connaissent.

Plût au ciel! Ces inscriptions des monuments de la Grèce sont en langue grecque apparemment. Et dès lors, combien y a-t-il de Français civilisés pour les lire? Vel duo, vel nemo; turpe et miserabile (PERSE, Sat. 1, V.

3.)

. P. 68. On montre à Heidelberg un tonneau démesuré, Colisée en ruines des ivrognes.

Le tonneau colossal n'est nullement une ruine; il est au contraire conservé, radoubé, paré; mais il est rarement plein. « Amphora non meruit tam pretiosa mori. » (MarTIAL, liv. I, ép. XIX.)

P. 69. Julien l'Apostat a fait contre la bière une jolie épigramme.

Il faut s'étonner de toute l'érudition que l'auteur a versée dans les intervalles de ses caprices, comme pour les lier entre eux; l'imitation partielle de la Bletterie, citée de mémoire peut-être, où le dernier vers est tronqué, ne me paraît pas donner une idée juste de l'épigramme de l'empereur Julien; je l'ai traduite et commentée ainsi dans mes Dionysiaques, ni plus ni moins que si je détestais la bière ou que je fusse un étudiant d'Heidelberg.

« Qui es-tu? d'où viens-tu, nouveau Bacchus? Certes, <«< je ne reconnais point en toi le Bacchus véritable, et je < < n'en sais pas d'autre que celui de Jupiter. Il a le parfum « du nectar, et toi tu sens le bouc. Puisque, à défaut de <«< raisins, les Celtes t'ont formé d'épis, il faut t'appeler le « produit de Cérès et non de Bacchus. Vraiment, Pyro< < gène, tu n'es plus bromios, mais bromos seulement. »>

< < Par cette citation j'ai tâché de faire oublier un moment, et de couvrir d'un manteau de pourpre les jeux de mots familiers à Nonnos; ils redoublent ici sous la lyre impériale : et, pour bien comprendre tout le sens de l'épigramme, il ne faut pas oublier que tragos est en même temps le bouc et une sorte de froment; que pyrogène signifie né du froment ou du feu, épithète de Bacchus comme

bromios; et enfin que bromos désigne à la fois une variété de céréale, un ingrédient médicinal et une mauvaise odeur. « Peste! où prend son esprit toutes ces gentillesses? »

Je demande une dernière fois qu'on me pardonne tant de citations grecques ou autres. M. de Chateaubriand m'en a donné l'exemple : malgré la nature de son esprit rêveur et mobile, il était grand partisan, et partisan pratique de l'érudition. La plupart de ses premiers ouvrages sont sans doute le fruit d'une inspiration instinctive, mais aussi de méditations fondées sur de longues études. Ce procédé de ses jeunes ans le suivit dans l'âge mûr et devint enfin la principale occupation de sa vieillesse. Ses dépêches diplomatiques n'étaient même pas toujours exemptes de cette préparation, et des réminiscences des lectures savantes dont on retrouve les traces si multipliées dans les Mémoires d'Outre-Tombe.

P. 75. Entre la Messénie et l'Arcadie, j'ai suivi des vallons semblables, au beau chemin près.

Je n'oublierai jamais le sentier que mon guide me fit. prendre pour me mener de Némée à Sicyone. C'était comme ici le lit d'un torrent. Mais ce torrent s'appelait l'Asope. Il était ombragé tout entier par les plus belles yeuses et par des platanes qui unissaient leurs têtes au-dessus de ses cailloux. Ces grands arbres le rendaient invisible aux regards du soleil, en y conservant, à côté d'un sable menu, quelques gouttes d'eau abritées derrière les blocs des roches détachées des deux collines. Je cheminais dans cette large voie, pensant à Phlionte, à Titane, dont je traversais les antiques territoires, et dont le temps ou l'Asope n'ont pas laissé de débris. O mes belles promenades dans ces poétiques vallées du Péloponèse, qui me les rendra?

P. 76. Les fenêtres sont parées d'œillets, de réséda, de rosiers, de jasmins.

Joignez y maintenant le fuchsia introduit dans nos serres à la fin du dix-huitième siècle; charmante création que l'art de l'horticulture

a fécondée de nombreuses variétés ce petit arbuste garnit de ses fleurs au calice grêle toutes les fenêtres d'outre-Rhin, et il est pour la jeune Allemande le rosier de Rigolette.

P. 81. Dansez pour un os ou pour un coup de pied, comme nous faisons, nous autres hommes. Mais n'allez pas vous tromper en sautant pour le roi !

Cette raillerie, qui termine l'allocution aux chiens savants, voulait être méchante; elle ne me semble qu'énigmatique. M. de Chateaubriand ne sait pas rire. Répétons tristement avec lui : « Lecteurs, supportez ces arabesques; < < la main qui les dessina ne vous fera jamais d'autre mal. « Elle est séchée. »

P. 84. Nos soldats ont valsé au monastère d'Alcobaza avec le squelette d'Inès de Castro.

Image forcée. Les Français, après la prise de Lisbonne, valsèrent, il est vrai, avec leurs captives qui s'y prêtaient d'assez bonne grâce. Je pourrais citer une de ces élégantes valseuses qui s'en souvient. Mais un des officiers conquérants dont M. de Chateaubriand a loué lui-même le pinceau et la plume, le comte de Forbin, rendit hommage à la reine«<couronnée après la mort, » dans un tableau qu'on admire encore, et qui rappelle les beaux vers de Camoëns : Estavas, linda Ignez, posta em socego, De teus annos colhendo doce fruto, Naquelle engano da alma, lédo, cego, Que a fortuna naô deixa durar muto.

(CAMOENS, Lus., ch. III, st. 120.)

« Tu vivais, jolie Inez, en la retraite où tu fus mise, «< cueillant le doux fruit de tes années, dans ce men

< < songe joyeux et aveugle de l'âme que laisse durer si peu

«

< < la fortune. > >

P. 93. Henri V n'a d'autre frère que son peuple : qu'il le fasse roi.

Quoi! tous les bonheurs sociaux résulteraient-ils donc nécessairement de l'absence d'une monarchie? Et cette utopie philosophique d'une abdication complète en faveur du peuple deviendrait le remède à tous nos maux! Il me faudrait, avant de le croire, brûler la moitié des œuvres de l'auteur.

P. 96. Lettre à madame la Dauphine.

Il faut noter, dans cette lettre à madame la Dauphine, ces prédictions et ces axiomes :

-

-

« La Restauration peut ne reparaître jamais ou ne durer « qu'un moment, si la légitimité cherche sa force là où < < elle n'est plus. » — C'était vrai il y a trois ans, et mille fois plus vrai aujourd'hui. « Nous autres, vieux servi«<teurs de la légitimité, nous aurons bientôt dépensé le < < petit nombre d'années qui nous reste... le sol est préparé «« à recevoir la semence démocratique que les journées « de Juillet ont mûrie. > > Prophétique! M. de Chateaubriand est l'homme qui voyait le plus loin et le plus juste quand il ne mettait pas sa personne devant son jour. - « C'est à l'instant que le gouvernement paraît le <«< mieux assis qu'il

s'écroule. » Après le 30 juillet, le 24 février!« Cette nation volage qui n'aima jamais la « liberté que par boutades, mais qui est constamment affo« lée d'égalité. » Conviction intime de l'auteur dont il

-

—

a parfois varié les termes, mais jamais la pensée! «< < Il <«< ne reste plus en dehors du succès que quelques âmes <«< élevées dont la persévérance met mal à l'aise ceux qui « ont failli. » — « Il y a toujours cent contre un à parier < < en France qu'une chose quelconque ne durerà pas. »

Et c'est pendant qu'il écrivait cette lettre à madame la Dauphine que M. de Chateaubriand me dit dans un tète à tête du matin :

—

< < Avez-vous lu ce qu'a dit à la chambre des députés le <«< ministre de l'intérieur? « Quant à la Restauration, on «sait de quel repos, de quelle douceur et de quelle liberté <«<elle dota la France. » En vérité, en lisant ces mots, «< j'ai cru un moment qu'entraîné par sa conscience, plus <«que par ses nécessités, le ministre venait de rendre < < hommage à cette époque si calomniée, et désarmait sa « parole de toute ironie; car, nous aussi, nous pourrions « répéter après lui, sans arrière-pensée : On sait de com« bien de repos, de douceur et de liberté la Restauration < < dota la France. > >

< < Mais comparons. Y a-t-il aujourd'hui (1835) plus de < < sécurité dans l'avenir, plus de prospérité intérieure, une «< plus

générale satisfaction? Le pouvoir royal est-il plus « respecté, plus honoré, plus digne de l'être par sa gran< < deur et sa bienfaisance? La chambre décimée et châtrée <«< qui, dans la Constitution, marche après le trône, y tient <«<elle mieux ce rang élevé? Les députés eux-mêmes ont-ils « pour leurs ministres, ou pour les chefs de leur majorité, «< car c'est tout un dans le gouvernement représentatif, <«< plus d'estime et de déférence qu'on en avait avant les <«< trois journées? Quand le pouvoir vacille, n'est-ce pas < < encore aux anciens ministres de la Restauration qu'on a « recours? N'est-ce pas dans le sein de cette noblesse en

< < sanglantée par l'échafaud révolutionnaire et parmi ses «< plus illustres familles que le gouvernement, quand il « s'écarte de la légitimité par principe, choisit un président < < du conseil, constant défenseur de l'hérédité? (M. Molé.) «< ou un ministre des affaires étrangères? (M. le duc de « Broglie.) Regardons hors des chambres; y a-t-il des < < signes d'une prospérité plus manifeste? Les arts sont-ils «< mieux protégés, la presse moins persécutée, les prisons < < plus désertes? De quelles améliorations l'armée doit-elle <«< remercier la Révolution de juillet? Et pour sa gloire a<«<t-on mieux fait que la campagne d'Espagne et Alger? « Au dedans, nos finances sont-elles plus brillantes, le «< commerce plus sûr et plus hardi, le peuple moins pau<«<vre et plus heureux? Au dehors, la paix plus assurée, « l'amitié des couronnes plus intime?

« Il faudrait, » continua-t-il avec feu, « conseiller à ces <«< imprudents ministres d'éviter les dangereux souvenirs «< qui éveillent de telles récriminations. Vainqueurs sans < < avoir combattu, ce n'est pas eux que les insurgés de <«< juillet ont portés en triomphe. Ils ont rejoint la victoire a après le péril; qu'ils cessent donc d'insulter ces vaincus <«< à qui ils ont tout emprunté. Endormis dans les flancs <«< du vaisseau pendant l'orage, ils se sont réveillés, la tem<«< pête finie, pilotes et capitaines. Qu'ils proclament l'am<«< nistie! l'oubli du passé ne peut que servir leur re

< < nommée. »>

Aurait-il donc fallu supprimer encore cette page brùlante de mon journal, et faire hommage de mon sacrifice à° la mémoire du gouvernement de Juillet qui, de son côté, a si peu ménagé la Restauration? Non, sans doute; mais, encore un coup, nous qui survivons à de telles luttes, réclamons des deux parts et pratiquons sincèrement l'amnistie.

P. 96. Je répare ensuite cette dépense d'intelligence par vingtdeux heures de rien-faire et de sommeil.

Rien faire, oh non! c'était bon pour la Fontaine. Rien faire pour l'auteur, c'est écrire ou rêver sans dormir.

P. 118. Il mangeait à Londres au râtelier de son cinquième maître.

Dernier trait contre M. de Talleyrand empoisonné de plus de fiel depuis que l'évêque d'Autun finissait le bail de l'hôtel ambassadorial qu'avait commencé l'auteur du Génie du Christianisme à Londres.

P. 119. Journal de Paris à Venise.

Comme je me disposais à faire paraître mon premier ouvrage, les Souvenirs de l'Orient, M. de Chateaubriand, qui en avait encouragé la publication, me permit de lui en lire un matin quelques extraits. « La curiosité <«< et l'intérêt qu'inspirent la patrie des lettres et le ber<«< ceau de la Religion, me dit-il, ne seront jamais épuisés. « C'est là que se pressent toutes les mémoires de l'esprit <«< et du cœur ; et c'est bien à ces sentiments prévalant en Europe, même à une époque d'ignorance comparative, <«< que j'ai dû mon meilleur succès. J'aurais sans doute < < beaucoup à dire encore sur

cet Orient qui a tant oc<«< cupé votre jeunesse et ma maturité, mais je ne saurais <«< plus en écrire comme j'en ai écrit. J'ai trop souffert <«dans ma longue existence pour conserver purs de tout « mélange d'ironie et de dédain, même l'enthousiasme « ou la fantaisie du voyageur. Et voici comme je voyage < < maintenant. » Il me lut alors plusieurs pages de ce chapitre des Mémoires, dont il achevait de polir le récit, et qui retrace les derniers pas qu'il a faits hors de France..

« Il

Il y a là, n'est-ce pas,» ajouta-t-il, « plus d'amertume «< que de bonne description; c'est, j'en conviens, une < < sorte de satire ambulante. Que voulez-vous? tel est le <«< reflet de ma destinée. C'est ce que disent mes vieux <«< ans qui s'en vont, et ma mémoire chargée de tant de < < mécomptes; ce n'est même plus ce que voient mes yeux « affaiblis. Ah! je ne voyageais pas ainsi en Orient! > > Que pouvais-je opposer à cette confession naïve ! des regrets. de le voir si découragé; quelques réflexions sur l'Itinéraire, œuvre inspirée de la muse antique, œuvre utile au monde en préparant l'affranchissement de la Grèce, et chère à la Religion en rouvrant la voie de Jérusalem. M. de Chateaubriand m'écoutait tristement, comme un homme fatigué de la vie; et, cependant, je me persuade que notre conversation ne fut pas sans effet pour ranimer en lui quelques étincelles d'un feu prêt à s'éteindre : peut-être fut-elle la cause indirecte de la description de Venise et de la biographie du Tasse, qui rattachent encore ce dernier volume aux écrits d'un meilleur temps, et le relèvent au milieu d'un tel épanchement de misanthropie.

P. 120. L'abbé d'Olivet naquit au bord de la Furieuse. Ce premier maître de Voltaire, qui reçut son élève à l'Académie, n'avait rien du ruisseau paternel.

M. de Chateaubriand qui, dans sa conversation, admettait volontiers le jeu de mots, ne le refusait pas toujours à ses écrits.

L'abbé d'Olivet n'avait rien de furieux sans doute; mais il a tracé sagement l'histoire de l'Académie dont il a puissamment aidé le Dictionnaire. Enfin, ses traductions de la plupart des œuvres de Cicéron ont régné sans rivales jusqu'à l'interprétation complète et définitive que nous en a donnée M. Victor Leclerc.

P. 123. Toujours marcher vers la tombe en pleurant et s'isolant; c'est l'homme.

Ce dégoût des hommes et de la vie, que l'auteur exprime ici sous une forme plus mélancolique qu'acerbe, se montre souvent dans les derniers traits de sa plume, parce qu'il était au fond de toutes ses pensées; il les reproduisait par des paroles identiques dans un de nos entretiens du soir, peut-être parce qu'il venait de les écrire, comme une cloche qui cesse de sonner garde encore sa vibration. Sa défaveur s'étendait même alors jusque sur ces lettres, objet de son culte le plus constant. « Les lettres, » nous disait-il, « à quoi bon! Je me suis aperçu qu'elles servent « mal dans la disgrâce, et qu'elles ne peuvent rien contre <«<les vieux ans. » Serait-ce donc qu'il ne leur demandait pas des consolations véritables, mais des vengeancès; et qu'il ne livrait plus au commerce des muses qu'un esprit mal guéri des blessures de la politique? L'amour des lettres, n'est-ce pas, au contraire, cette passion que rallument la raison et l'âge en éteignant les autres! Noble flamme qui guérit les cœurs froissés de tant de jeux de la fortune, de tant de discordes, et qui permet aux esprits raffermis, même dans la retraite et l'isolement, d'aspirer encore à la renommée.

P. 125. La station du pic du Simplon était tenue par une Française.

La Française du Simplon y tenait encore auberge en 1830. Elle était d'une corpulence extraordinaire et d'une très-douce figure. Je me souviens que Granet, avec lequel je voyageais, traça rapidement

son portrait d'un crayon furtif, tandis qu'assise à côté de nous elle nous servait un civet de chamois.

P. 126. On pourrait planter à Gènes des magnolia mêlés à des palmiers et des orangers. Mais qui songe à cela?

Des magnolia gigantesques ombragent les grands jardins de la Lombardie et surtout la délicieuse villa de Desio voisine de Milan. Nulle part l'arbre chéri de l'auteur n'élève si haut ses fleurs parfumées : et, si ses études botaniques l'eussent ramené vers la belle contrée qu'on nomme la rivière de Gênes, il aurait reconnu sur ces collines, dont les forêts dominent une si profonde mer, bien des arbres empruntés à l'Amérique, et parmi eux le magnolia.

P. 127. Monarques, princes, ministres, où êtes-vous?

Toute cette revue mortuaire est empruntée au dernier chapitre du Congrès de Vérone. L'appel final des personnages qui ont figuré à ce Congrès cherche à frapper les esprits par un air de grandeur et de solennité pompeuses. Il n'eut pas tout le succès que l'écrivain en pouvait attendre. Notre vie va si vite, qu'une telle évocation des mânes, renouvelée tous les vingt ans, ramènera toujours un semblable effet. La trompette prématurée de ce dernier jugement, qui répond sans cesse par un cri de mort isolé au bout de la ligne, parut trop lugubre. J'ai même entendu quelques critiques rigoureux reprocher à M. de Chateaubriand le morceau qui suit la revue funèbre dans cette même histoire : « le Dernier coup d'œil, » où le moi retentit trop souvent, et que cependant lui seul pouvait écrire. Ses Aristarques prétendaient qu'il aurait dû laisser à d'autres le soin de si bien parler de lui-même; et ils disaient avec Pline le Jeune (liv. I, ép. vIII): Quod magnificum referente alio fuisset, ipso qui gesserat recensente vanescit.

P. 130. Je n'avais pas fait la route de Vérone à Venise depuis 1806.

Sans doute, puisque l'auteur avait, en 1822, refusé de s'y rendre avec ses collègues du Congrès, aimant mieux muser autour du tombeau de Roméo et Juliette; et bien lui en prit, car, les plénipotentiaires s'étant livrés imprudemment aux huîtres de Venise, en rapportèrent presque tous des entrailles endommagées, et le Congrès ne fit plus que languir.

P. 139. Elle meurt saluée par toutes les grâces et les sourires de la nature.

Certes voilà une belle page sur Venise et un noble hommage rendu à la rivale de Tyr, fille du Liban, tombée comme la souveraine de l'Adriatique, in medio maris.

P. 140. A Venise, en 1806, il y avait un jeune signor, etc.

Après la lyre du poëte et le pinceau de l'historien tenus si ferme, reviennent les arabesques du voyageur inoccupé. Je crois l'avoir dit déjà, lorsque dans les derniers livres de ses Mémoires d'Outre-Tombe M. de Chateaubriand commence à décrire, la langue française ne lui suffit plus. On vient de voir des roches ruiniques, des enclôtures, des flots amènes; on va trouver des rudentures et des soffites à nimbe, termes techniques d'architecture. Comparez ces abus du style descriptif dans les tomes qui précèdent avec les tableaux de l'Itinéraire ou même de l'Alhambra dans le Dernier des Abencerrages, et vous reconnaîtrez ainsi tout ce que sa vieillesse apporte de complaisance envers l'école de nos modernes romanciers. Itaque vides quo modo loquantur, nova verba fingunt, deserunt usitata. (CICERON

de Fin. iv, ss. 3.) Il semble que, par une sorte de flatterie envers les écrivains de son temps, il ait cherché à son tour à les imiter jusque dans leurs défauts; et que, oubliant un moment le style des beaux écrits de sa maturité, il se soit laissé gagner ainsi lui-même par l'influence du siècle qu'il abandonnait.

P. 145. A. Venise, de jeunes filles de la main droite faisaicut. le signe de la croix, de la main gauche elles arrêtaient les pas

sants.

Si l'auteur veut dire ce qu'il dit, il y a tout au moins une grande exagération, ou bien un trait de mœurs locales qui gagnait à être supprimé. « Dans une description, comme < < dans le récit d'un voyage, » me disait l'auteur, «< il faut < < encore choisir ce qu'on veut peindre, et il vaut mieux < < donner au lecteur à admirer qu'à rire. »

P. 145. Je suis passé aux prisons et aux cachots.

« Venise, le 30 septembre 1823. On me conduit < < par de petits corridors aux prisons sous les plombs et < < au pont des Soupirs. On me montre les barreaux au < < travers desquels on étranglait les prisonniers. Je vois les « cages étroites de pierre et de bois où on les tenait res«< serrés. Les murs sont recouverts de leurs noms, et ils y < < ont chiffré les années écoulées loin du soleil et du jour. « L'un des derniers reclus avait ainsi passé vingt-huit ans. « On croit à chaque instant entendre fermer sur soi pour < < jamais une porte aux cent verrous. Et l'on sort avec joie de ces lieux de désolation et d'effroi, bien qu'ils <«< soient entièrement inhabités aujourd'hui. » Ceci est extrait du journal de mon premier voyage à Venise; et` c'est ainsi que l'écolier place sa jeune composition au bas de la page

tracée par le professeur.

1

P. 132. Mais les cousins, vilaines bêtes, qui me mangent moi-même à l'hôtel de l'Europe, tout endurci que je suis par le temps et les maringouins des Florides.

Les blessures des maringouins des Florides ont pu se cicatriser depuis quarante-deux ans, mais les blessures du temps sont journalières; les plaisirs ou les voyages ne les guérissent pas Cœlum, non animum mutant qui trans mare currunt. (HORACE.)

P. 170. Un jardin rempli de fleurs va rejoindre le gazon dont l'engrais se prépare encore sous la peau fraîche d'une jeune fille.

L'image est inintelligible; et, si par hasard elle se rattache au cimetière de Saint-Michel de Murano, elle devient disgracieuse. Ces détails sur les « champs des morts > > de Venise ont beau plaire à la mélancolie de l'auteur, ils me semblent trop prolongés et trop cherchés à la fois. Il est plus à l'aise à l'arsenal qui lui rappelle ses longs voyages. « Je ne puis, »> dit-il, « regarder un vaisseau sans mourir « d'envie de m'en aller. Les pesantes années que nous je< < tons dans les flots du temps ne sont pas des ancres. « Elles n'arrêtent pas notre course. »

P. 175. Le tout ne se fait pas sans quelques mots d'humeur ou de tendresse adressés, dans le joli dialecte vénitien, à la gondole quinteuse ou docile.

C'est ainsi que dans son aigre dialecte napolitain le ciucciaro gourmande son baudet à Castellamare. C'est encore ainsi que dans le patois sicilien le conducteur de litière parle à sa mule Rosalie vers Sélinonte... pour eux, comme pour le barcarolo de Venise, c'est un dialogue avec leur gagne-pain. En somme, à part la zitella qui

revient trop

souvent sous la plume de l'auteur dans ces pages de sa vieillesse, le portrait du gondolier est charmant.

P. 186. La brune Fornarina de lord Byron n'a-t-elle pas un air de famille avec la blonde Velléda des Martyrs, son aînée?

La Margherita de lord Byron, que l'auteur désigne ici, est assez mal choisie pour faire le pendant de Velléda. Elle n'entre pour rien dans ses poëmes. Parmi les héroïnes ou les sylphides du barde anglais pourquoi ne pas citer Zuleika, Parisina, la charmante Haydée des îles de l'Archipel, ou même, puisqu'on était en verve de légèretés, la voluptueuse Doudou du sérail de Constantinople?

P. 189. Rousseau et Byron.

Il est évident que l'auteur, n'ayant rien à faire à Venise, s'est remis à lire toutes les œuvres de ses devanciers en confessions et mémoires, à saint Augustin près. Il a composé tout un chapitre avec les citations d'autrui et de ses propres œuvres. Cette fantaisie, qui n'appartient précisément ni à la critique littéraire ni au récit du biographe, me paraît, je l'avoue, un inutile hors-d'œuvre entremêlé de < < tableaux trop nus, » expression de l'écrivain; elle touche de trop près à cette jeunesse que sa plume ramène souvent tout en invoquant la mort. — Il y a, dans l'Essai sur la littérature anglaise, un assez long parallèle entre Chateaubriand et Byron tracé par notre auteur lui-même. Il confrontait volontiers, dans ses conversations, leurs communes destinées, et rapprochait le poëte britannique de Rousseau comme ici, ou même de Voltaire. Car, un jour qu'avec trop d'audace peut-être, je déployais, devant M. de Chateaubriand, mon admiration juvénile pour le talent si grand et si varié de

Voltaire, et que, sans m'arrêter

aux vers de la Henriade, aux beautés de son théâtre, à la prose de ses histoires, je prétendais que, dans ses poésies légères, il avait atteint la perfection du genre et étalé dans sa correspondance l'arsenal le plus prodigieux des armes de l'esprit. « Vous mettez, » me dit-il, « trop de fougue < < dans ce jugement; mais il a du vrai. » — « Lord Byron,> > ajoutait-il, « serait, dit-on, le Voltaire de l'Angleterre. Je « vois entre eux, je l'avoue, bien des différences. Celui-ci <«<a autant de respect pour lès convenances du style que <«< l'autre en montre peu. Voltaire, quand il est hardi dans < < la pensée, ne l'est pas dans l'expression. Byron est égale< < < <ment audacieux dans l'une comme dans l'autre. Voltaire « n'a que des admirateurs, Byron a des imitateurs aussi. <«< Impies tous les deux, l'un n'a jamais attaqué le gou< < vernement de son pays; l'autre, au gré de sa fantaisie, <«< < renverse les lois et la société; mais il a creusé dans <«< la littérature de sa patrie un sillon bien plus pro< < fond que le poëte français, car il a faussé le goût et fait «< < école. > >

P. 199. Un de ces monts ressemblait à la principale pyramide de Saccarah lorsqu'elle s'imprime au soleil tombant sur l'horizon de la Libye.

Je crois que l'auteur a voulu désigner la pyramide de Chéops; les pyramides de Saccarah ne sont pas visibles de Djizé et de l'île de Roda, pas même du haut du château du Caire. M. de Chateaubriand n'a point traversé le Nil en face des pyramides; car, à l'époque de son passage, le fleuve inondait la vallée. Au reste, peu de villes et de pays en Europe rappellent l'Orient autant que Venise et la longue plaine qu'elle termine. Aussi les réminiscences de l'Égypte de Corinthe et d'Argos se pressent-elles sous le pinceau du

voyageur. Il va même jusqu'à entrevoir le Sunium encore

une fois :

Sunium! Sunium! as-tu fait à sa place

Fleurir un laurier-rose ou quelque arbre inconnu?
As-tu plus de parfums pour la brise qui passe?
Tes échos chantent-ils depuis qu'il est venu?

VICTOR DE LAPRADE.

P. 227. Le génie mis en croix pour et par les hommes meurt en leur laissant la lumière, et ressuscite adoré.

Dans cette étude sur la biographie du Tasse, l'auteur oubliant enfin Venise et s'inspirant de son poëte est demeuré pudique et exact. C'est une sorte d'hommage qu'il a cru devoir au compagnon désigné de son sépulcre; car, avant d'avoir choisi pour sa demeure suprême le GrandBé de Saint-Malo, il avait jeté un œil d'envie sur le monastère de Saint-Onuphre où le Tasse repose au mont Janicule sous un oranger.

Ces génies du siècle, Goethe, Byron et Chateaubriand, ont vu tous les trois l'Italie. Tous les trois ils ont étudié et imité ses chefs-d'œuvre; mais quelle distance entre les portraits du grand poëte qu'ils ont voulu retracer! Chez le barde britannique, le Tasse est un esprit en révolte contre l'humanité, rempli d'amertume et d'orgueil, avide des tortures d'une âme isolée. Goethe, de son côté, sous la plus parfaite versification, dans une longue élégie plus élégante que

dramatique, nous représente un Tasse imaginaire, philosophe comme son peintre, et il nous laisse froids sous les accords d'une lyre mélodieuse, tandis que M. de Chateaubriand nous émeut à l'aspect du prisonnier de Ferrare et du chantre sublime qui s'éteint sous les voûtes du monastère de Saint-Onuphre. « Comparez, »>

nous dit-il lui-mê.ne, «et voyez ce que la foi ajoute à la « beauté de la mort. » On peut néanmoins le remarquer même dans cet épisode détaché, morceau plus soigné encore que le reste, à mesure que nous approchons de la fin des Mémoires, le style s'affaisse. Avec de certains mots créés (luisance pour éclat, inciser pour inscrire), pâlissent des pensées apprêtées et confuses. Le néologisme et la recherche, signes de décadence, tombent en gouttes menues sur le sommet de l'édifice, et s'y infiltrent pour en endommager le couronnement.

P. 241. Pour moi, je dirai comme Candide.

Candide, qui a déjà fourni quelques citations à la description de Venise, convenait alors au ricanement du «< < plénipotentiaire de l'exil, » et figurait parmi les livres épars sur les coussins de sa calèche.

P. 246. Les anciens excellaient dans l'inscription funèbre. « Ici repose Épictète, etc. »

On a reconnu le culte constant de l'auteur pour l'Anthologie. L'épitaphe qu'il rappelle est de Léonida's de Tarente. M. de Chateaubriand avait eu de tout temps un grand goût pour Épictète. Il me demanda, en 1840, d'en traduire un fragment dont il avait tiré de véritables consolations pendant son premier séjour à Londres, quand, me disaitil, il le lisait en grec; et le souvenir lui en était resté comme un encouragement dans ses nombreuses disgrâces politiques. Le voici :

«Ne vous chagrinez pas de ces raisonnements: vivrai< < je toujours loin des honneurs, et ne serai-je jamais quel«< < que chose? Si l'absence des honneurs est une infortune, < < une infortune plus grande serait de les obtenir honteu

« sement. Dépend-il de vous de participer au pouvoir ou « d'habiter des palais? aucunement; il n'y a donc pas là < < déshonneur. Et croyez-vous n'être rien quand vous êtes – < < plus digne de parvenir que tous ceux qui sont au-dessus < < < de vous? - Mais je ne serai d'aucune utilité à mes amis? Que dites-vous done? sans doute vous ne leur don<«< nerez ni argent ni places; mais qui vous a appris qu'on < < ne peut les secourir autrement? On ne peut donner « aux autres ce qu'on n'a pas. Acquérez donc, disent-ils, «< afin que nous ayons aussi. Certes, si je puis acquérir < < en conservant la fidélité, l'honnêteté et l'élévation de « l'âme; montrez-moi le moyen, et j'acquerrai. Mais, si < < vous m'engagez à perdre ce que j'ai de bon afin de « vous donner ce qui vous serait mauvais, voyez combien « vous êtes injuste et aveugle. Que préférez-vous? l'aragent ou un ami modeste et sûr? Aidez-moi donc à rester < < < dans la bonne voie, et n'exigez pas de moi ce qui pour«<rait m'en faire sortir. Mais, dit-on, vous ne faites « rien personnellement pour le pays? Encore? en «quoi donc puis-je le servir? - Il ne tient de vous ni « des bains ni des portiques.. - Eh bien! après? L'armu«<rier ne fait pas des souliers, ni le cordonnier des armes. < < Laissons à chacun son métier. Quoi donc? si par votre « exemple et vos préceptes, vous formez un bon et hon« nête citoyen, ne rendez-vous pas à votre pays un vrai < < service?-Sans doute. - Lui êtes-vous done encore inu<«< tile? Mais quelle place occuperai-je ainsi dans l'État? «Celle seulement qui est compatible avec votre mo« destie et votre probité. Car, si dans le désir de servir « votre patrie vous abjurez vos vertus, de quel profit lui < < serez-vous en devenant le juste objet de ses mépris? > >

—

« Excellente morale, » ajoutait M., de Chateaubriand,

< < bien plus secourable dans notre siècle mobile que sous « le règne d'Antonin; et cet empereur la méditait pour« tant. Il n'est que trop vrai, l'ambition et l'égoïsme nous <«< emportent; nous cachons nos malheureuses faiblesses

«

1

<«< sous le nom d'amour du pays; et nous cherchons à nous « tromper nous-mêmes sous l'ombre de venir en aide. <«< aux autres. Ainsi Philippe, en usurpant la couronne, <«< pense s'être sacrifié au repos de sa génération, quand « son succès la pervertit et la trouble; sa fortune cause plus de mal par la contagion de l'exemple qu'il ne peut < < faire de bien avec toutes ses velléités civilisatrices. C'est < < en vain que ses plus habiles ministres s'évertuent à re« dresser une monarchie qui a été faussée dans son origine. Et, comme le veut Épictèle, il eût servi bien plus <«< efficacement son pays en lui montrant une vie modèle « de désintéressement, de constance et de fidélité. Notre « grand moraliste ne s'appuie ici que des raisonnements <«< de la vertu païenne; il eût parlé bien mieux encore s'il <«< avait connu l'Evangile.

«

P. 249. J'avais promis à Abou-Gosch, chef des Arabes des montagnes de Jérusalem, une couffe de riz de Damiette, et je ne la lui ai jamais envoyée.

Abou-Gosch, de son côté, avait parfaitement oublié, en 1820, la couffe de riz : et, quand je le rencontrai moi-même dans les solitudes, chef-lieu de son indépendance, qui s'étendent d'Arimathie à la vallée de Térébinthe, il confondait le pèlerin du Génie du

Christianisme avec tant d'autres pèlerins dans une commune indifférence. Il ne reconnut même pas son nom quand je le lui prononçai : Dans le désert il n'y a pas d'écho.

P. 261. « Je rends grâce au signor Silvio de son ouvrage, et

« de m'avoir, innocente de faute, mis dans le sein une conti« nuelle inquiétude et peut-être une perpétuelle infélicité. »

L'auteur ne s'est pas chargé sans doute lui-même de cette traduction? toujours est-il qu'il fait cette récrimination de Zanze contre Silvio Pellico bien plus élégante et romantique que l'original, et qu'en outre elle se termine par un heureux barbarisme. Mais quel habile commentateur que M. de Chateaubriand, et comme il élève un écrit vulgaire à la hauteur d'un poëme épique! — Zanze n'est point séduite par l'idée d'être immortelle dans un ouvrage immortel. Que de Françaises seraient plus chatouilleuses à l'endroit d'une telle publicité !

P. 283. La plus belle des îles du monde ancien.

Une si vague désignation n'est pas assez transparente pour laisser reconnaître derrière elle Venise. La plus belle île de la mer suivant Homère, c'était Scio qui, de nos jours, inondée de sang, a succombé sous des anthropophages.

P. 286. Mon noble ami, le comte de la Ferronnays.

Cette même biographie en raccourci de M. le comte de la Ferronnays se trouve déjà dans le Congrès de Vérone. Ce qui la suit pourrait sans inconvénient se retrancher, moins la dernière phrase qui vaut la peine d'être conservée pour son inattendu et son humour. « Je voudrais « qu'on noyât quiconque n'est plus jeune, moi

tout le «< premier, avec douze de mes amis. > >

P. 292. L'enfant de Prague ne dormirait-il pas mieux ici sans couronne que dans la chambre du Louvre où le corps de son père fut exposé?

Singulière disposition d'esprit pour le négociateur de

l'enfant de Prague? Mais quoi! l'auteur est tout entier ici à ses méditations sur la « geline » mêlée aux herbes du cimetière (vieux mot rajeuni pour éviter de dire la poule), sur ces Français toujours prêts à olinder (verbe créé avec les lames d'épée, rivales de flamberge, qui nous viennent d'Olinde, ville du Brésil), et il ne sortira de ses rêveries que par un trait de burin foudroyant : « Nous sommes « courtisans et soldats; rien de plus. »

P. 295. La descente du col du Tavern est longue, mauvaise et périlleuse, on ne trouve point au bas des lacs brillants et des orangers; il est inutile de se donner tant de peine pour arriver à des champs de pommes de terre.

La pomme de terre a fait pour l'humanité plus que l'orange; et l'une comme l'autre sont de magnifiques présents du ciel. Or, si je prends fait et cause pour le bienfaisant tubercule, c'est que M. de Chateaubriand avait commencé à le dédaigner à Londres; et qu'un jour, comme il se livrait à une fort savante critique de la cuisine anglaise, il lui échappa une ingénieuse application d'un vers d'Horace détourné de son sens figuré. « Je ne « vais nulle part, me dit-il, que je ne trouve une table «< chargée de végétables cuits à l'eau, et un hôte disposé à < <«m'en offrir jusqu'à la satiété. Qui ne tuberibus propriis « offendat amicum. » (Sat. 1, liv. I, v. 73.)

P. 297. Atala, ma première née.

Atala ne fut la première née de l'auteur que selon l'ordre typographique, Amélie naquit la première. Velléda, Cymodocée et Blanca ne vinrent que beaucoup plus tard compléter cette séduisante famille.

P. 296. La plaine moitié verte; dans le ciel bleu, son relief blanc, les briques rouges, la couleur violette, les ailes moirées glacées de rose.

Et le tout en une seule page! Y a-t-il assez de couleur comme cela?

Le peintre en vieillissant surchargeait sa palette. Et plus loin « Fête était de saint Rupert. > >

Fête était, l'inversion n'est pas heureuse. C'était la fête est plus harmonieux; et il fallait, en cette circonstance, braver l'humiliation de parler comme tout le monde. Mais j'ai peur d'écrire trop vite moi-même, et de m'abandonner à une critique parfois vétilleuse. Je crains de me retrouver dans ce portrait tracé par la plume de Fénelon : « Le censeur médiocre s'occupe d'un mot déplacé ou d'une « expression négligée. J'aimerais autant le voir occupé de <«<l'orthographe, des points interrogants et des virgules. < < Je plains l'auteur qui est entre ses mains et à sa merci. > > Serait-ce donc un effet de mon admiration coutumière pour M. de Chateaubriand? Elle peut à mon insu m'avoir rendu pointilleux et prompt à m'offenser chez lui de négligences que je ne prendrais pas la peine de rele er chez les autres.

P. 302. De jeunes femmes étaient aux fenêtres; du temps des Maraboduus, cela ne se passait pas ainsi.

Il faut écrire Maroboduus; et, pour connaître ce roi des Germains, il faut lire le second livre des Annales de Tacite. C'est là qu'on verra cet ennemi des Romains haï des siens parce qu'il combattait pour sa couronne, tandis que les vrais favoris du peuple combattaient pour la liberté. Maroboduum, regis nomen invisum apud populares; Arminium pro libertate bellantem favor habebat.

P. 306. Voilà les destinées de la vie! je ne donnerais pas un patard de la meilleure.

J'ai recueilli de la bouche de M. de Chateaubriand bien des boutades de ce genre. Triste gaieté, raillant tout le monde et soi-même. Et pourtant il va dire : « La moquerie m'irait mal à moi l'homme des songes. Ne crois« je pas très-sérieusement parler à l'avenir? »

A cette gracieuse naïveté l'auteur associe une espérance qui ne restera pas illusoire. Posteritate suum crescere sensit opus. (Properce, liv. III, el. 1, v. 34.)

P. 332. Pardonnez. Je parle de moi; je m'en aperçois trop tard.

Le lecteur s'en est aperçu de lui-même, pour s'en féliciter presque toujours, pour s'en plaindre de temps en temps, et le critique pour le relever trop souvent peutêtre.

P. 339. Politique générale. Louis-Philippe.

Je ne suivrai point dans ses phases cette suprême et terrible flagellation que l'auteur, en un coin retiré de la rue du Bac, à quelques pas des Tuileries, faisait subir à LouisPhilippe vers la fin de son pouvoir. Le prince n'est plus; le système est tombé. Je ne me permettrai que de courtes observations sur ce chapitre, qu'il faut relire en entier pour voir jusqu'où allaient chez M. de Chateaubriand la réprobation d'une telle politique et l'intuition dans l'avenir. C'est après de semblables pages qu'un critique démocrate résumant les titres de M. de Chateaubriand au souvenir de ses concitoyens, disait : « C'est le soldat de l'ar« mée de Condé, celui qui, seul en France, protesta contre « le jugement et l'exécution du duc d'Enghien, l'inven

«teur de M. de Villèle, le promoteur de la guerre d'Es«<pagne, le dernier orateur, le dernier poëte, le dernier « sujet de ce qui s'appelait alors un roi légitime. »

P. 342. Nos contradictions échappent à notre mémoire, tant elles sont multipliées.

« Le secret des contradictions des hommes du jour, va < < dire plus loin l'auteur (p. 356), est dans la privation du < < sens moral, dans l'absence d'un principe fixe, et dans le «< culte de la force. » En effet, n'entend-on pas sans cesse autour de soi et sur tous les tons cette apologie des variations en matière politique? « Avoir varié, » me disait ironiquement l'auteur, « c'est avoir fait comme tout le «< monde, et cela ne vaut pas la peine de s'en excuser. < < Les hommes qui ne savent pas changer de maître et de « maximes au gré des temps sont des niais fort rares. > > Pour nous consoler de tant de défaillances, répétons ces derniers mots d'une lettre peu connue de M. de Chateaubriand < < La vie n'a quelque dignité que dans son unité et < < sa droiture. » Réponse aux strophes de M. N. Martin (l'Artiste du 17 mars 1844).

P. 352. Ce qui fait notre illusion, c'est que nous mesurons les desseins éternels sur l'échelle de notre courte vie.

Je me souviens que, lorsque parut pour la première fois dans le feuilleton de la Presse du 14 juin 1850 ce prodigieux chapitre sur Louis-Philippe, on fut si étonné et presque si effrayé d'une telle appréciation et d'une pénétration si avancée dans l'avenir, qu'on accusa les rédacteurs du journal d'avoir fait des corrections ou des additions récentes au texte. Ceux-ci, pour leur justification, déclarèrent que leurs épreuves avaient été composées sur les

feuilles manuscrites cotées et paraphées par les exécuteurs testamentaires qui avaient été désignés par M. de Chateaubriand

lui-même; et qu'au reste un troisième manuscrit, déposé depuis plusieurs années chez Me Dufour, notaire, contenait mot pour mot les derniers livres tels qu'ils avaient été publiés.

P. 358. Les survivants féodaux, devenus cancres, se sont faits régisseurs de leurs terres.

A la Révolution de 1830, il est vrai, le nouveau serment imposé refoula dans la résidence et la culture des terres bien des membres des deux chambres, de la magistrature, de l'administration et plus de quinze cents officiers de l'armée. Semblable effet se renouvela à la Révolution de 1848, mais sous un chiffre beaucoup plus restreint, car la torture du serment avait été abolie. Les victimes volontaires de ces deux tempêtes politiques prirent goût au calme des champs, et s'attachèrent davantage à l'agriculture en raison même de leur répugnance pour les régimes qui venaient de leur succéder. On le voit bien, ici M. de Chateaubriand tire sur ses propres troupes, les propriétaires du sol, alliés naturels de la Monarchie selon la Charte. Ils se sont faits, dites-vous, régisseurs de leurs terres. Leur connaîtriez-vous de plus honnêtes occupations? Qu'ontils de mieux à faire quand leur honneur et votre exemple leur commandent la retraite? C'est là qu'ils viennent aimer et servir le peuple qui les sert et les aime aussi.

P. 394. Sapho est demeurée l'immortelle sibylle de Gnide... Aspasie avait enseigné Vénus à Socrate.

Il n'y avait pas de sibylle à Gnide, et Sapho n'a jamais

passé pour une sibylle. La pensée de l'auteur ne se révèle que par le rapprochement d'Aspasie qui va compromettre Socrate.

P. 398. Les Allart, les Waldor, les Valmore, les Ségalas, les Revoil, les Mercœur.

Madame Dufresnoy pouvait à juste titre figurer ici. J'avais fait connaître à l'auteur ses œuvres dont il aimait la grâce et la passion.

Certes, si les rédacteurs de la Presse eussent été soupçonnés justement d'interpolation, comme on vient de le lire, ils n'eussent pas manqué de glisser ici le nom de madame É. de Girardin (Delphine Gay), qui avait des droits si incontestables à briller dans cette revue, et en tête de la troupe des Castalides.

P. 404. Les muses me quittent vite, car je me couche de bonne heure, et elles vont veiller au foyer de madame Sand.

Cette phrase de salon plus que de cabinet, l'auteur venait de me la dire en se levant pour passer dans sa chambre à coucher vers neuf heures, un soir que nous devisions ensemble des muses actuelles; et sans doute il alla l'écrire, parce que le tour et l'idée lui plaisaient. Enfin le conseil que l'auteur adresse à madame Sand est bon pour tous : <«< En même temps qu'il faut mettre une faculté rare, < < mais trop flexible, en garde contre des bêtises supé« rieures, il faut aussi la prévenir que les écrits de fantai< < sie, les peintures intimes (comme cela se jargonne), sont <«< bornés, que leur source est dans la jeunesse, que chaque <«< instant en tarit quelques gouttes, et qu'au bout d'un <«< certain nombre de productions on finit par des répéti«<tions affaiblies. > > Tout cela est d'une critique supérieure et d'un goût parfait.

P. 408. Laïs, la spirituelle Gnathène, Phryné, etc.

Dans cette nomenclature assez complète des femmes célèbres de l'antiquité, l'auteur ne nomme que des courtisanes. Quelle épigramme contre Lélia! Terminons ce traité sur les femmes auteurs par cette excellente réflexion qu'on vient de lire un peu plus haut : « La Providence a « renfermé dans d'étroites limites les succès qui n'ont pas <«< leur source dans le bien; et elle a donné la gloire uni< < verselle pour encouragement à la vertu. »

P. 427. Voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire.

Souvenir instinctif qui ramène aux rêves de la jeunesse. « J'ai manqué à ma vocation, » disait un jour devant moi, M. de Chateaubriand, » j'étais né pour être géographe, <«<et pour découvrir le passage au pôle. -Sans doute,. ajoutait madame de Châteaubriand, « et sans la Révolution < < vous n'auriez pas manqué de mourir broyé entre deux < < < morceaux de glace. »

Ces illusions sont communes chez les grands esprits ; mécontents de la gloire qu'ils ont, ils se prennent toujours à regretter la part de gloire qu'ils n'ont pas. N'estce pas ainsi que Goethe oubliait la poésie pour les sciences. naturelles et pour la théorie de la lumière? J'ai vu cette même décomposition de la couleur préoccuper sans cesse le comte Xavier de Maistre. Il destinait dans ses vieux jours au public un long traité sur cette savante matière, tandis qu'il parlait fort dédaigneusement du Voyage autour de ma chambre. Or, puisque le nom d'un si aimable écrivain et d'un si excellent ami revient encore une fois. sous ma plume, voudra-t-on pardonner à l'émotion que me donne sa mémoire une digression dernière?

Un soir que, partis de Naples, nous revenions ensemble à Rome, comme nous nous promenions dans les bois de grenadiers et d'orangers qui descendent de Mola di Gaëta à la mer, je lui demandai de visiter avec moi le prétendu tombeau de Cicéron

dressé au bord de la route, à l'endroit où l'on dit qu'il fut égorgé. Mon ami refusa. « Il y a «< ici pour moi, me dit-il, trop de souvenirs de l'antiquité, < < et pas assez de nature, » puis, il me quitta pour se perdre dans les détours du rivage que baignent des flots si transparents. Deux heures après, nous nous étions rejoints. <«< Tenez, me dit-il, pendant que vous rêviez à la cruauté <«< ou à la faiblesse d'Octave, j'ai découvert une petite fon<«<taine sans nom, cachée dans une grotte si près de la < < mer, que la réverbération de l'eau y jette une teinte azu« rée, ce qui me donnera beaucoup à penser et à écrire : <«< j'ai été si ravi de rencontrer au milieu de tant de dé<«< combres illustres de l'architecture humaine quelque «< chose de si inconnu et de si naturel, que j'en ai tiré «< cette esquisse, et qu'à Rome j'en veux faire un tableau. » Et comme je considérais l'ébauche en souriant. « Qu'avez<«< vous done?» ajouta-t-il avec vivacité, car, en dépit de sa renommée, il attachait plus de prix aux essais de son crayon qu'aux traits de sa plume. Hélas! répliquai-je, c'est que je crains bien de faire envoler le songe, et de dissiper ce plaisir tranquille de votre âme perdue dans les vastes plaines du ciel. Il m'interrompit alors avec cette expression douce, spirituelle et naïve qui n'appartenait qu'à lui: «<- Une autre fois, mon ami, quand vous me < < ferez l'honneur de m'emprunter une phrase, citez le « Lépreux, cela vaut mieux que le reste. Eh bien ! < < après? » Cette fontaine, repris-je, que vous croyez avoir découverte, elle est dans Homère, elle se nomme

>>

—

-

Artacie; et cette femme que vous avez créée pour le besoin du contraste ou des proportions, dont la haute taille se redresse sous son amphore, ce doit être la superbe fille d'Antiphate, roi des Lestrygons, jeune vierge qui, dans l'Odyssée, descend de la ville à la fontaine pour en rapporter l'eau du repas du soir. « Allons, » me dit

en souriant à son tour le comte de Maistre, « puisqu'il m'est impossible < < d'échapper à l'antiquité, donnez-moi en caractères grecs <«< ce vers sur Artacie qui date de trois mille ans; je le « graverai sur le cadre de mon paysage. »>

C'est là que je le revis en effet, trois mois plus tard. Et peut-être les yeux du vieillard mourant à Pétersbourg si loin de son pays, se sont-ils tournés vers son œuvre, pour chercher, après bien des épreuves et des douleurs, une douce et suprême réminiscence de cette Italie qu'il avait tant aimée.

P. 435. Henri V: qui sera son guide, qui lui montrera les cours et les hommes ?

Pourquoi l'auteur ne dit-il pas qu'il avait désiré montrer les cours et les hommes à Henri V? Le voyage de madame de Chateaubriand auprès de la duchesse de Berry se rattachait à cette combinaison. Depuis la célèbre phrase : « Madame, votre fils est mon roi, » la destinée de l'auteur semblait étroitement liée à celle du royal pupille dont il avait embrassé et défendu la cause avec tant de courage et de talent. Béranger lui-même, le célèbre chansonnier, lui écrivait : « Vous avez conservé bien plus de jeunesse qu'on <«< n'en a ordinairement à notre âge. Votre esprit est si «< plein de verdeur, qu'il semble que vous n'ayez reçu ce privilége que pour nous éclairer dans les routes nouvelles < < où voilà le monde lancé. On chante toujours sur des tom

« beaux, grâce à ce temps maudit qui va fauchant sans fin « et partout; mais on n'a pas souvent l'avantage de chana ter auprès d'un berceau qui contienne des destinées fu<«<tures aussi grandes, ni peut-être aussi prochaines. » (Béranger, Passy 19 août 1832.)

P. 442. Quand il n'y aurait dans la France que cette ancienne maison de France bâtie par le temps, et dont la majesté étonne, nous pourrions, en fait de choses illustres, en remontrer à toutes les nations. Les Capets régnaient lorsque les autres seuverains de l'Europe étaient encore sujets. Les vassaux de nos rois sont devenus

rois. Ces souverains nous ont transmis leurs noms avec des titres que la postérité a reconnus authentiques. Les uns sont appelés Auguste, Saint, Pieux, Grand, Courtois, Hardi, Sage, Victorieux, Bien-Aimé, les autres Père du peuple, Père des lettres... Sous la famille royale, les ténèbres de la barbarie se dissipent, la langue se forme, les lettres et les arts produisent leurs chefs-d'œuvre, nos villes s'embellissent, nos monuments s'élèvent, nos chemins s'ouvrent, nos ports se creusent, nos armées étonnent l'Europe et l'Asie, et nos flottes couvrent les deux mers.

Admirable résumé de notre histoire monarchique! et notre orgueil national de tous les temps ne peut que se plaire à l'entendre répéter.

P. 444. Roi banni, vous dormez votre dur somme dans un monastère... Point de grands pour jeter dans le caveau les marques de leur dignité, ils en ont fait hommage ailleurs.

Après une imitation du sublime Bossuet, revient une sanglante épigramme. contre les grands de la terre de France qui n'en a plus.

P. 447. Je vais donc resserrer l'échelle du tableau sans omeltre rien d'essentiel.

Le tableau est un raccourci excellent de l'histoire de France jusqu'à la bataille de Fontenoy; il devient pastiche quand il passe, en se retouchant lui-même de mademoiselle de la Vallière à madame de Châteauroux qui n'ont rien d'essentiel. Puis il se charge de trop de couleurs, continue moins bien qu'il n'a commencé, et déborde en nuances philosophiques qu'on s'étonne de ne pas voir signées : Lamennais. M. de Chateaubriand était lui-même fort sévère envers les méthodes ou les qualités des historiens. « On est en droit, me disait-il, d'exiger du véritable histo<«< rien l'exacte connaissance et l'équitable appréciation du <«< fait. Il ne doit point, pour se dispenser de peser et de < < juger les actes, se borner à raconter ou se contenter de « peindre, se fier au positif de

son esprit ou à la poésie de <«< son imagination. Ce n'est pas tout que les mœurs et les «< coutumes des peuples ressortent du récit, il faut en faire <«< jaillir la morale. Chacun sans doute accommode l'his« toire à la propriété de son talent et à son allure; mais, < < si elle plaît toujours, comme le prétend Cicéron, croyez<«< moi, c'est le style seulement qui la fait vivre et lui donne la durée. Il ne nous est resté des deux antiquités <«< grecque et latine aucun médiocre narrateur. On con<«<sulte peut-être, en le feuilletant comme un lexique, <«< l'annaliste régulier et froid qui ne sait rien omettre ni < < rien colorier; mais l'historien qui s'attache à com< < poser sa trame, et dont la diction claire et animée se « pare aussi d'élégance et d'harmonie, est sûr d'être lu et <«< relu. Quant à moi, je ne me reconnais pas la première « vertu requise pour bien écrire sur les faits modernes, « l'impartialité : j'ai trop de passion pour rester jamais

«

< < neutre. > > >

P. 477. La propriété n'est autre chose que la liberté.

Ici l'auteur défend puissamment la propriété, qu'il a

par-ci par-là égratignée; et chez lui ce n'est point égoïsme, car il n'a jamais, disait-il, possédé pour un sou valant. La Vallée-aux-Loups a passé trop peu de temps en ses mains pour le démentir.

P. 493. Ce que j'écris est-il bien selon la justice?..... Ai-je eu le droit de parler des autres?

Ces doutes, qui ressemblent à des regrets et que l'auteur exprime humblement ici en terminant son ouvrage, seront aux yeux des lecteurs la meilleure excuse de mes témérités, et me justifient vis-à-vis de moi-même quand je viens à me trouver trop sévère. J'aime à le redire au bout de ma tâche, si, par ambition pour moi sans doute, mais aussi pour honorer sa mémoire, je me suis en quelque sorte substitué à M. de Chateaubriand dans les adoucissements que j'ai tenté d'apporter à ses colères, c'est que j'entendais sans cesse résonner à mon oreille ces paroles, les dernières qu'il m'ait été donné de recueillir de ses lèvres : « Puisque, par le passé, je vous confiais tous «< mes intérêts à Londres, où vous avez été d'abord mon < < secrétaire politique et le directeur de mon ménage, < < vous en souvenez-vous? ensuite, l'intendant de ma for<«< tune qui dura si peu, et mon interprète diplomatique <«< dans la plus grosse affaire de ma vie, vous serez aussi «< chargé d'en démêler la queue, et de liquider mon <«< compte envers la postérité. Mon ombre, ajouta-t-il en <«< souriant, vous en saura gré. » Puis, il dit encore: «<ll < < ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse; après <«<quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, « dans l'éternité. »Je vais quitter la plume après ces mots que l'auteur, en me les lisant en 1846, m'a signalés comme les dernières lignes de son œuvre. Le douzième

volume qui s'y est adjoint demeure parfaitement étranger aux Mémoires d'Outre-Tombe. Il comprend une biographie de madame de Farcy (Julie), une lettre de M. le comte de la Ferronnays, retranchée de l'Histoire du Congrès de Vérone, un mémorial généalogique de la maison de Chateaubriand,<«< hors-d'œuvre qui peut être passé sans le < < moindre inconvénient; » enfin quelques pages spirituelles de M. Daniélo, dernier secrétaire intime de l'écrivain. - C'est donc ici que j'arrête mes études; pour ceux qui ont aimé ou connu M. de Chateaubriand, c'est assez; pour les autres, sans doute c'est beaucoup trop.

< < Quant au résumé des changements arrivés sur le < < globe pendant ma vie. » On le voit, plus l'auteur approche de la fin de ses Mémoires, plus il cherche à les allonger par un souvenir du journal parcouru le matin, de la conversation tenue la veille, ou d'une lecture, comme s'il avait peine à se détacher du dernier enfant de sa muse. De là ces conclusions, récapitulations et résumés qui se succèdent, et parfois se répètent.

Mais vous, me dira-t-on, qui vous êtes plus d'une fois aussi répété dans ces commentaires anecdotiques, concluez à votre tour; et, de toutes ces pensées sublimes ou amères, de ce style éclatant ou caustique, de tant de poétiques inspirations et de souvenirs de l'histoire, d'intuition prophétique et de mépris de l'espèce humaine, de tant d'ambition et de fierté, d'amour pour la gloire et de fidélité sans espérance, de tant de dégoût et d'ennui, déduisez vous-même une conséquence générale; dessinez une physionomie, tracez un portrait. A Dieu ne plaise! la chose est faite pour n'y plus revenir : le modèle s'en est

chargé; il s'est peint lui-même mieux qu'on ne le saurait peindre. Les Mémoires d'Outre-Tombe sont devenus son miroir. Ses traits s'y réfléchissent à jamais. Tristes ou piquants, graves ou railleurs, nobles ou dédaigneux; libre à chacun d'y trouver ce qu'il y cherche.

Quant à moi, je ne serai point accusé d'avoir perdu mon enthousiasme, en relevant chez M. de Chateaubriand des imperfections de caractère, et dans son dernier ouvrage des traits d'humeur ou des négligences de plume. Pour m'être approché si près de sa persoune, je ne lui reconnais pas moins de grandeur. A la fin de ma vie, comme au début, épris d'une imagination si poétique, d'une si puissante nature, d'une croyance si ferme, d'une telle dignité dans l'infortune, j'ai pensé qu'il m'appartenait de parler encore une fois de lui. Car enfin les années s'écoulent, les hommes disparaissent; la génération nouvelle, qui n'a pas vu le génie à l'œuvre, ne compte plus qu'un très-petit nombre de ses confidents. J'ai cru qu'elle aimerait à entendre un témoignage suprême, et à apprendre tout ce qu'elle doit savoir pour bien connaître les temps où ce génie a dominé. Elle pourra mieux comprendre et juger alors cette élévation de l'âme et ce grand art de bien dire qui créent la renommée, comme cette unité de foi et cette passion de l'honneur qui éternisent la mémoire; enfin, elle brûlera ainsi un encens plus épuré aux pieds de la statue que la France, jalouse de ses gloires nationales, sera fière sans doute de consacrer à

CHATEAUBRIAND.

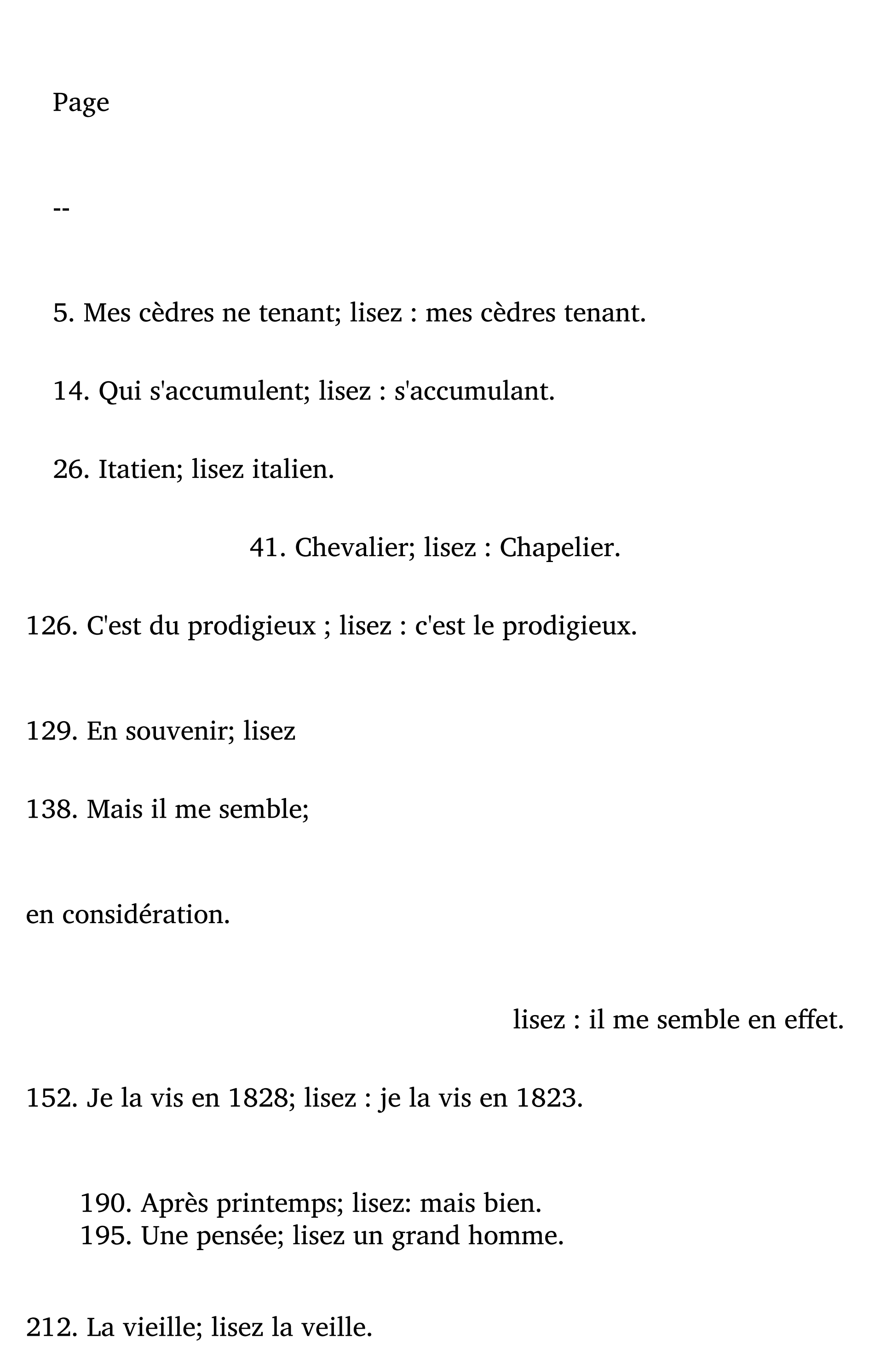
FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CONTEMPORAINS CITÉS DANS L'OUVRAGE.

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA



Page

--

5. Mes cèdres ne tenant; lisez : mes cèdres tenant.

14. Qui s'accumulent; lisez : s'accumulant.

26. Itatien; lisez italien.

41. Chevalier; lisez : Chapelier.

126. C'est du prodigieux ; lisez : c'est le prodigieux.

129. En souvenir; lisez

138. Mais il me semble;

en considération.

lisez : il me semble en effet.

152. Je la vis en 1828; lisez : je la vis en 1823.

190. Après printemps; lisez: mais bien.
195. Une pensée; lisez un grand homme.

212. La vieille; lisez la veille.

283. Et ouvrez bientôt; lisez : et ouvrez bien.

— 316. ouer t, piritucllc; *lisez :* louer, et spirituell .

— 336. L'Alfieri ; *lisez :* l'Altiéri.

— 358. J'ai entendu ; *lisez :* j'y ai entendu.

— 370. Le chapitre ; *lisez :* ce chapitre.

— 469. Qu'on en avait ; *lisez :* qu'on n'en avait.

ŒUVRES DE M. LE COMTE DE MARCELLUS

SOUVENIRS DE L'ORIENT

OUVRAGE APPROUVÉ PAR L'UNIVERSITÉ

Deux volumes in-8, avec carte et gravures

NOUVELLE ÉDITION. — 1 BEAU VOLUME GRAND IN-18.

VINGT JOURS EN SICILE

Un volume in-8.

ÉPISODES LITTÉRAIRES

Deux volumes in-8.

CHANTS DU PEUPLE EN GRÈCE

Deux volumes in-8.

LES DIONYSIAQUES DE NONNOS

ÉPOPÉE EN XLVIII CHANTS

TEXTE GREC ET FRANÇAIS

Un volume in-4.

BACCHUS, OU LES DIONYSIAQUES DE NONNOS

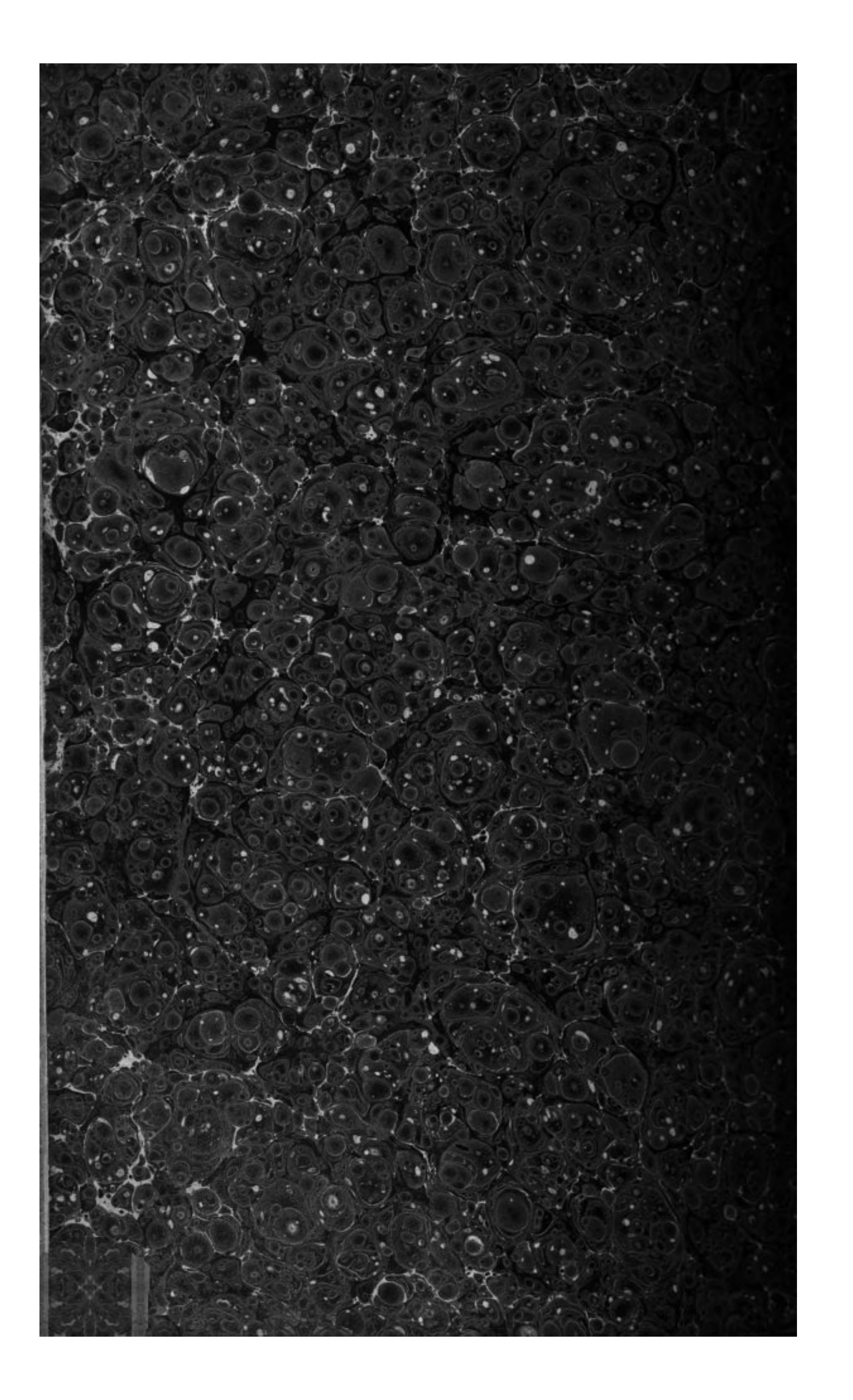
TEXTE FRANÇAIS SEUL

Six volumes in-32.

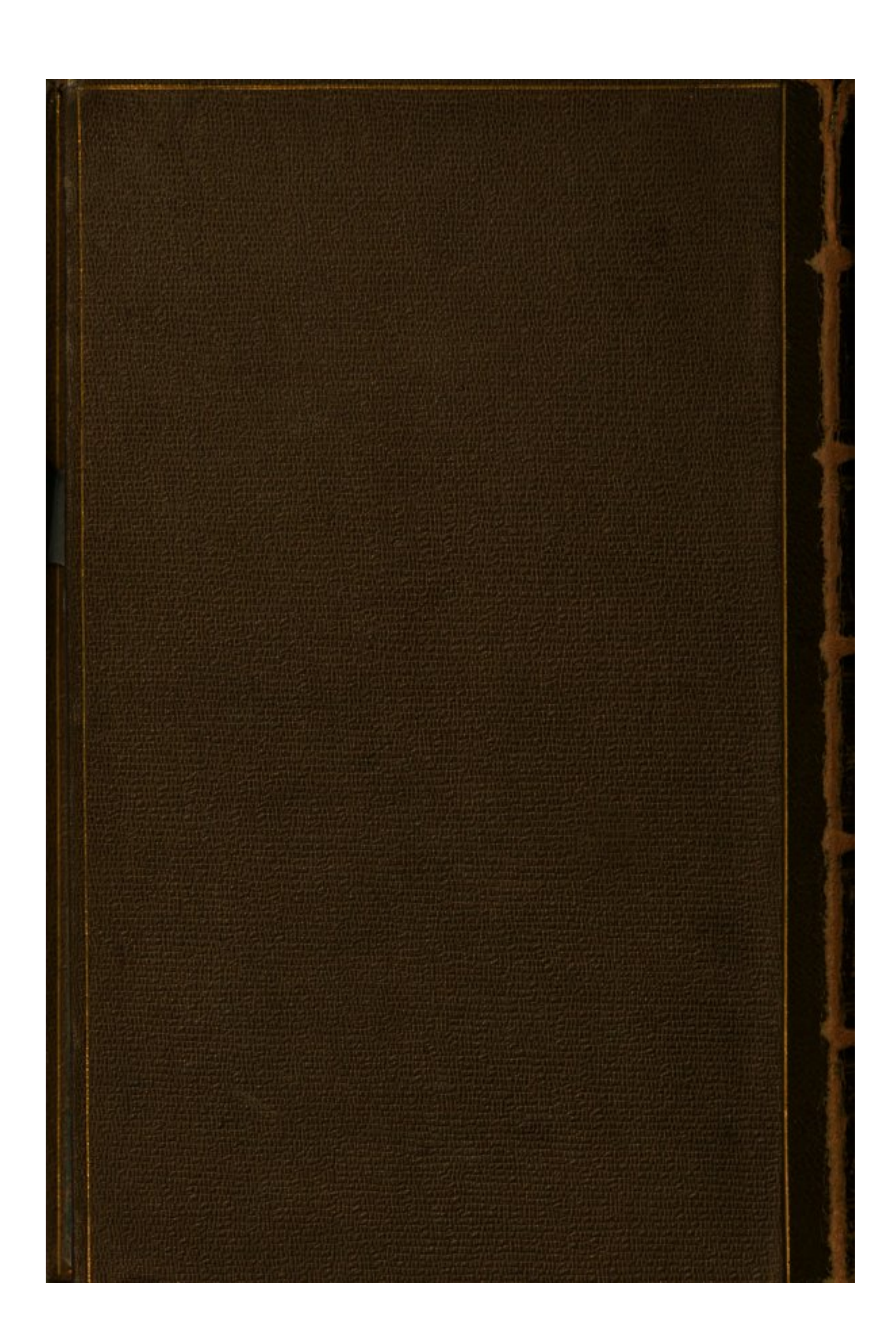
SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

CORRESPONDANCE INTIME DE M. DE CHATEAUBRIAND Un volume in-8.

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., Rue d'erfurta, 1.







About this Book - From Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume may appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Google Book Search has digitized millions of physical books and made them available online at the Google Books web site. The digitization at the most basic level is based on page images of the physical books. To make this book available as an ePub formated file we have taken those page images and extracted the text using Optical Character Recognition (or OCR for short) technology. The extraction of text from page images is a difficult engineering task. Smudges on the physical books' pages, fancy fonts, old fonts, torn pages, etc. can all lead to errors in the extracted text. Imperfect OCR is only the first challenge in the ultimate goal of moving from collections of page images to extracted-text based books. Our computer algorithms also have to automatically determine the structure of the book (what are the headers and footers, where images are placed, whether text is verse or prose, and so forth). Getting this right allows us to render the book in a way that follows the format of the original book.

Despite our best efforts you may see spelling mistakes, garbage characters, extraneous images, or missing pages in this book. Based on our estimates, these errors should not prevent you from enjoying the content of the book. The technical challenges of automatically constructing a perfect book are daunting, but we continue to make enhancements to our OCR and book structure extraction